

JEAN LAROCHE
OU MONSIEUR ET
PAYSAN PAR
URBAIN OLIVIER



SAMIZDAT

Jean Laroche ou Monsieur et Paysan par Urbain Olivier (1810-1888) fut publié initialement en 1870. Les italiques proviennent de l'édition originale et à moins d'avis contraire, il en est de même des notes.
[NdE = Note de l'Éditeur]

Issu d'une famille protestante de La Sarraz et d'Eysins, **Urbain Olivier** est né le 3 juin 1810 à Eysins. Il épouse en 1832 Louise Prélaz, fille de médecin, sa cousine germaine. Mobilisé, il écrit un *Journal de la campagne de Bâle* (1831). Il fut également clerc de notaire (1832) et syndic d'Eysins (1838). Régisseur du domaine des Saint-Georges, à Changins et Duillier (1839-1861), il s'installe à Givrins en 1842, où sa femme a hérité d'un petit domaine. Il prend part à la guerre du Sonderbund (1847) et rédige un nouveau *Journal*. De 1854 à 1887, il publie trente-cinq romans et nouvelles, édités dès 1857 par Georges-Victor Bridel. Il décrit son pays natal et ses habitants. Le vif succès populaire de ses œuvres lui permet de vivre de sa plume après 1861, modestement toutefois. Urbain Olivier est décédé le 25 février 1888 à Givrins.

Source: GoogleBooks (domaine public), avec révisions.

La licence GoogleBooks précise: *Make non-commercial use of the files: We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.*

Avertissement: ce document est interdit de revente.

Ebook Samizdat 2014

*«Supposons que cette personne commence par observer les activités chrétiennes qui sont, en un sens, orientés vers le monde actuel. Il trouverait que, sur le plan historique, cette religion a été l'agent par lequel a été conservé une bonne part de la civilisation séculière ayant survécu la chute de l'Empire romain, que l'Europe y doit la sauvegarde, dans ces âges périlleuses, de l'agriculture civilisée, de l'architecture, les lois et de la culture écrite elle-même. Il trouverait que cette même religion a toujours guéri les malades et pris soin des pauvres, qu'elle a, plus que tout autre, béni le mariage, et que les arts et la philosophie tendent à se développer sous sa protection.»**

(CS Lewis — Some Thoughts — 1948)



TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE PREMIER

Une propriété 2

CHAPITRE II.

La famille Valler 7

CHAPITRE III.

Monsieur Jean 13

CHAPITRE IV.

Martin-sec 19

CHAPITRE V.

Une visite matinale 26

CHAPITRE VI.

Mimi Colin 33

CHAPITRE VII.

Messieurs paysans 41

CHAPITRE VIII.

Théories sociales & agricoles 47

CHAPITRE IX.

Retour de la danse 54

DEUXIÈME PARTIE

CHAPITRE X.

Les propos de Mimi Colin 62

CHAPITRE XI.

Jean est pris 69

CHAPITRE XII.

Un jugement sur les livres de l'auteur 74

CHAPITRE XIII	
Lièvre levé	81
CHAPITRE XIV.	
Le plus fin des deux	88
CHAPITRE XV.	
Chanson de Mimi Colin	95
CHAPITRE XVI.	
M. Valler au cabaret	102
CHAPITRE XVII.	
Passage dangereux	110
CHAPITRE XVIII.	
Franck de retour	117
CHAPITRE XIX.	
Un vieux ménage de Saint-Antoine	123

TROISIÈME PARTIE

CHAPITRE XX.	
M. Valler et son maître-valet	130
CHAPITRE XXI.	
Soirée chez les de Rioux	137
CHAPITRE XXII.	
Félicité casse les vitres	144
CHAPITRE XXIII.	
L'affaire d'Allemagne	150
CHAPITRE XXIV.	
Une froide matinée	157
CHAPITRE XXV.	
Les Théyenault à Canvert	164
CHAPITRE XXVI.	
La nouvelle Marie Colin	171
CHAPITRE XXVII.	
Encore une vitre cassée	178

QUARTRIÈME PARTIE

CHAPITRE XXVIII.

Coup de foudre 185

CHAPITRE XXIX.

Frère et sœur 191

CHAPITRE XXX.

La saucisse de Chenevard 198

CHAPITRE XXXI.

Réflexions de Mathilde 205

CHAPITRE XXXII.

Une jeune femme de charge 211

CHAPITRE XXXIII.

Le précepteur anglais 217

CHAPITRE XXXIV.

Causeries 224

CHAPITRE XXXV.

M. Valler dans le champ de seigle 230

CHAPITRE XXXVI.

Nos connaissances de Canvert 239

On peut dédier un livre à un ami; à un protecteur, à un savant; à un homme illustre. À la compagne de sa vie; à celle qui a partagé nos bons et nos mauvais jours; on dit simplement: Prends ce volume — il est à toi par tout ce qu'il peut contenir de bon; de consolant et d'aimable. Ses défauts me regardent; nul n'aura l'idée de t'en accuser.

PREMIÈRE
PARTIE

CHAPITRE PREMIER

UNE PROPRIÉTÉ



Dans une vallée brumeuse en automne, mais riante au printemps et en été, brille de loin la façade blanche d'une ancienne maison seigneuriale. Deux tourelles s'élèvent assez haut et donnent à l'habitation un caractère à part, dans le village dont elle fait partie, bien qu'elle n'ait rien de grandiose, rien qui rappelle des temps féodaux à jamais disparus. C'est le château de Canvert. La famille noble de ce nom, qui le posséda durant des siècles et jusque vers la fin de la domination bernoise, s'éteignit à la mort de M^{lle} Antoinette de Canvert, en 1796. Le château avec ses terres, ses droits et ses dettes (car il en existait d'assez fortes), passèrent à un cousin qui vendit la propriété tout entière, huit ans plus tard, à M. Berzillac, de Lyon. Ce dernier vint y faire des séjours avec sa femme; mais comme il s'y ennuyait, il revendit le domaine en 1812.

Les mutations ne s'arrêtèrent pas là. Canvert tomba de nouveau en d'autres mains, qui le morcelèrent; et enfin, en 185., ce qui en restait fut acheté par M. Armand Valler, négociant vaudois ayant fait fortune dans une ville du midi de la France. La propriété avait été bien diminuée pendant ces divers changements; elle ne comprenait plus que son jardin fermé de murs, devant la maison un clos de vigne suivi d'une belle prairie avec des champs à droite et à gauche. Au bas, la campagne était limitée par une rivière au cours lent, monotone, caché en plusieurs endroits par des buissons, des joncs et des roseaux. A quelque distance du village, placé lui-même un peu plus haut que le château, un bois d'essences diverses avec de beaux chênes sur les bords, faisait aussi partie du domaine. Ce bois avait une superficie de huit arpents. M. Valler payait tout cela 140000 fr. Au fait, c'était un bon placement, car les vignes donnaient un revenu moyen d'environ

2500 fr.; les champs et les prairies étaient affermés pour 1500 fr.; et il restait encore au propriétaire le bois et la jouissance de la maison des maîtres. Il est vrai qu'il avait à sa charge l'impôt dû à l'état et quelques dépenses communales. La contenance entière de la campagne était de soixante arpents, tous terrains de bonne qualité.

Ce fut par une belle après-midi de juin que la famille Valler vint prendre possession de Canvert et s'y établir. Un ciel demi-voilé faisait ressortir la verdure sur les arbres et dans le lointain des bois. Les prairies, non fauchées encore, ondulaient sous les caresses d'une brise rafraîchissante. Partout les oiseaux chantaient. Le martin-pêcheur et le merle-d'eau rasaient le courant de la rivière, animant ces solitudes par de joyeux cris d'appel. Déjà les cerises rougissaient dans le feuillage, et, dans les vignes, les ouvrières tordaient les brins de paille qui lient les bourgeons à Téchalas. C'est un beau moment pour venir habiter la campagne, si l'on quitte une ville affairée, toujours brûlante en cette saison. Aussi M^{me} Valler jouissait-elle beaucoup de son arrivée au canton de Vaud. Son mari, plus positif qu'elle et plus sobre d'admiration, se bornait à examiner l'état des chemins et des récoltes. Leurs deux enfants étaient avec eux, dans une voiture découverte. Le cadet, grand garçon de dix-neuf ans, portait déjà un semblant de barbe. A son air silencieux, ennuyé, on pouvait supposer que le séjour des champs ne lui plairait guère. Sa sœur, au contraire, était dans le ravissement de tout ce qu'elle voyait.

— Papa, dit-elle, en apercevant la façade et les deux tourelles, c'est donc là notre maison?

— Oui, c'est Canvert.

— Comme c'est joli! Je me réjouis de dessiner le château avec les arbres qui l'avoisinent. Franck, regarde un peu la tige noire et crevassée de ce vieux châtaignier.

— Où? demanda le frère, sans se retourner de côté.

— Là! ne vois-tu pas? quel tronc, et quelles branches!

— C'est un arbre comme un autre, dit Franck.

— Pas du tout, continua Mathilde, c'est un charmant sujet de dessin.

À vingt ans, Mathilde Valler avait de l'enthousiasme pour deux, si son frère en manquait d'une manière fâcheuse. Elle aimait la nature champêtre beaucoup plus que la ville. Pas très jolie au premier abord, si l'on tenait à la régularité parfaite de tous les traits, on ne tardait pas à lui trouver une expression charmante, une grâce exquise dans son langage et dans tout ce qu'elle faisait. Elle était blonde, d'un blond foncé, avec le teint d'une grande pureté; les yeux bleus, expressifs; la taille bien prise, les mouvements naturels, vifs et légers.

Depuis neuf ans, le domaine était affermé à Jacques Besson,

paysan de la contrée. Il cultivait aussi les vignes qui, dans les bonnes années, payaient sa ferme et au delà, car le propriétaire lui faisait des conditions équitables. Veuf, n'ayant qu'une fille, il s'était remarié. Sa seconde femme, veuve aussi et n'ayant qu'un fils lorsqu'il l'épousa, était morte à Canvert. Le jeune homme dirigeait la culture des vignes du domaine, pendant que son beau-père labourait les champs et s'occupait plus spécialement du bétail. Le bail de la ferme et le *vignolage* avaient encore un an à courir avant leur expiration. En passant Canvert à M. Valler, le vendeur avait mis pour condition que Besson pourrait, si cela lui convenait, continuer son bail jusqu'à la fin. Sur les bons renseignements fournis en faveur de cet homme, M. Valler n'avait pas demandé mieux que de le garder comme fermier et vigneron. Presque étranger dans son pays après une absence de vingt-cinq années. M. Valler avait sans doute beaucoup de choses à apprendre, avant de diriger lui-même les travaux de sa propriété. Félicité Besson gouvernait le ménage de son père avec une servante sous ses ordres; elle allait au marché et menait bien son département. Brune, très vive, elle avait le parler rapide, la démarche un peu agitée. Son demi-frère Jean, au contraire, était un garçon posé, réfléchi, à l'air sérieux plutôt que lent.

La voiture amenant la famille du propriétaire suivait le chemin tracé au milieu des champs et des prairies du village, jusqu'à l'endroit où l'on trouvait un embranchement conduisant au château. Un char de campagne avait amené, dans la matinée, la cuisinière et la femme de chambre, avec les principaux effets. M. Valler ayant acheté une partie du mobilier de la maison, les nouveaux maîtres pouvaient se loger facilement, au moins pour commencer. Quand ils entrèrent dans la cour, Besson s'approcha de l'équipage et, chapeau bas, souhaita la bienvenue à toute la famille; puis il demanda s'il pouvait rendre quelque service immédiat.

— Monsieur veut-il qu'on entre les deux malles à la maison?

— Oui, s'il vous plaît, répondit M. Valler; notre conducteur est incapable de les porter; il est vieux, et, de plus, boiteux.

— Jean! cria Besson en voyant son beau-fils vers le jardin, viens donner ici un coup de main, s'il te plaît.

Jean ne tarda pas à arriver, accompagné de Félicité qui le rejoignit en courant. Celle-ci salua la famille d'une manière gracieuse; Jean s'inclina, ôta son chapeau, mais ne dit rien. Il prit une des malles par les poignées et demanda où il fallait la porter.

— Dans le corridor, à l'étage, si vous avez la bonté, répondit M^{me} Valler.

— Mais c'est bien pesant pour un homme seul, ajouta Mathilde en

regardant son frère, qui, un cigare à la bouche, avait déjà l'allumette enflammée dans sa main.

Franck leva les épaules, lâcha une ou deux bouffées pour s'assurer que le feu tenait, puis vint examiner des lierres qui grimpaient jusqu'au toit de la maison du fermier. — La seconde malle étant plus pesante que la première, Félicité offrit de la prendre par un bout, mais son père s'y opposa.

— Je la porterai avec Jean, dit-il en regardant de loin le jeune Valler; quoique je n'aie pas les reins bien solides aujourd'hui, je puis encore faire cela.

— Voyons un peu ce qu'elle pèse, dit Jean en essayant de la prendre à lui seul.

— Soixante kilos, mon garçon, dit M. Valler; c'est trop pour vous. Eh! Franck, viens donc un peu ici.

Mais d'un effort vigoureux la malle était enlevée, et avant que le fils indolent eût rejoint la voiture, Jean avait déposé son lourd fardeau dans le corridor de la maison. Au retour, il salua les deux dames et partit sans attendre les remerciements auxquels il avait droit.

— Votre fils est un fort gaillard, dit M. Valler au fermier.

— Oui, monsieur; Jean est un bon garçon, mais je ne suis que son beau-père. C'est le fils unique de ma défunte seconde femme.

— Ah! je ne savais pas; ainsi donc, il ne porte pas votre nom.

— Son père se nommait Laroche; c'est Jean qui cultive avec nos ouvriers les vignes de monsieur.

— Très bien; nous ferons plus ample connaissance.

— Et vous êtes la sœur de Jean? demanda Mme Valler à Félicité, qui restait là avec son père.

— Oui, madame, répondit la jeune fermière d'un ton assuré, et très vite; mais Jean, au fond, ne m'est rien, puisque mon père n'est pas le sien et que sa mère n'était pas la mienne. Nous n'en sommes pas moins de la même famille, absolument comme frère et sœur.

— Comment vous appelez-vous? — Félicité, madame.

— Un joli nom et de bon augure.

— Bonjour! lui dit Mathilde en lui tendant la main; je suis bien aise de trouver ici une jeune personne de mon âge.

— Merci, mademoiselle. Avez-vous encore quelque objet que je puisse porter à la maison?

— Non, je crois que c'est tout. Merci de votre complaisance.

Félicité avait aidé la femme de chambre à entrer les cartons et les paquets.

En ce moment, une demi-douzaine de musiciens ambulants franchirent la porte cochère et se mirent à jouer de leurs instruments de

cuire avec toute la force de leurs poumons bavarois. M. Valler les arrêta net:

— Allez plus loin, leur dit-il, et ne revenez pas une autre fois. Je n'admets pas qu'on vienne jouer chez moi sans permission. Nous ferons de la musique nous-mêmes, si cela nous plaît. Allez, allez!

— Ces pauvres gens, objecta faiblement Mathilde, auraient été bien aises de gagner une pièce de dix sous.

— Non, non, reprit son père; il ne faut pas permettre à des inconnus d'entrer ainsi dans la cour d'une maison particulière. Il peut se trouver parmi eux des individus mal intentionnés. Pourquoi ne s'occupent-ils pas à quelque chose de plus utile dans leur pays?

Pendant cette réponse du propriétaire à sa fille, Félicité avait couru chez elle et se trouvait déjà vers la porte de la cour.

— Eh! *mouzik*, dit-elle à haute voix.

L'un des mineurs se retourna et tendit sa casquette, dans laquelle une pièce de vingt centimes tomba, au grand plaisir du garçon allemand.

— *Ich dank ihnen!* dit-il en faisant un profond salut. Les mains dans les poches latérales de son paletot couleur de rouille, Franck fumait toujours son cigare en se promenant. Il rencontra Félicité comme elle se dirigeait vers la porte de la ferme, la regarda au blanc des yeux et se retourna pour la voir marcher.

— Cette fille est assez jolie, se dit-il, et elle n'a pas l'air bête du tout. Il paraît qu'elle est peu disposée à donner raison aux théories de mon père sur le chapitre des musiciens ambulants, comme je me souciais fort peu de faire le crocheteur avec le noiraud qui a porté les deux malles. S'il faut commencer par devenir paysan pour vivre ici, ce doit être joliment ennuyeux.

De son côté, si Félicité Besson avait traduit librement sa pensée, elle aurait dit: « La mère et la fille me plaisent; la fille surtout; le père n'aime pas encore son prochain comme lui-même, et le fils est un grand paresseux. Cela n'ira pas avec Jean, s'il se permet de le regarder d'une manière impertinente et de vouloir lui donner des ordres, comme à un domestique. »

La cloche du dîner sonnait. Franck jeta son cigare allumé, sans regarder où il pouvait tomber. Il alla ensuite changer de bottines, mettre un col blanc et nouer une cravate bleu de ciel. La toilette achevée, il vint prendre place à table, près de sa sœur et en face de sa mère.

CHAPITRE II.

LA FAMILLE VALLER



n venant se fixer à Canvert, M. Valler n'avait pas l'intention de ne plus travailler. Il comptait bien, au contraire, entretenir des relations avec ses anciens correspondants et nouer de temps en temps quelque affaire avantageuse. Plume en main dans son cabinet, il désirait faire valoir ses capitaux, de façon à augmenter une fortune déjà suffisante pour vivre largement à la campagne avec sa famille, mais non pour doter ses enfants lorsqu'ils s'établiraient. Sans avoir beaucoup d'ambition à cet égard, il tenait cependant à pouvoir dire un jour: « Je remettrai cent mille francs à ma fille par contrat, et autant à mon fils pour fonder une association de commerce.» Pour le moment, la chose n'était guère possible, puisqu'il ne possédait que trois cent mille francs environ, le domaine de Canvert compris. Mais le négociant qui dispose d'un fonds roulant d'environ 150 000 fr. peut bien en gagner vingt mille par année, même davantage, s'il a de la chance et sait opérer en marchand habile. M^{me} Valler avait aussi une petite fortune à elle, placée sur des valeurs solides, rapportant un intérêt moyen, dont son mari lui laissait la libre disposition. Franck Valler allait entrer comme volontaire dans une maison de banque, pour y faire son apprentissage de commerce. A moins de devenir agriculteur, il est évident que sa place était ailleurs que chez ses parents; mais on a pu voir déjà, par sa manière d'être en arrivant à Canvert, qu'il avait peu de goût et peu d'estime pour les occupations de la campagne.

M. Armand Valler était un de ces hommes qui, ayant gagné ce qu'ils possèdent, sont par cela même très attachés à leurs biens. Ils le sont d'autant plus que les théories socialistes, les attaques impudentes des communistes contre la propriété individuelle honorablement acquise par le travail, l'économie et la bonne conduite, se produisent au grand

jour avec un cynisme impie et un dévergondage aussi ridicule que méchant. Nous ne voulons pas dire qu'il n'y ait des fortunes, de très grandes fortunes mal acquises. Il y en eut toujours sur la terre, et il y en aura jusqu'à la fin. Mammon est le dieu du siècle. Mais si le communisme régnait quelque jour sur la société humaine, c'est bien alors qu'on verrait les plus grandes concussions se produire, les plus habiles voleries s'effectuer. Non, ce qui ne sera jamais admissible parmi les hommes, tant que la conscience subsistera, tant que la morale sera une vérité et la justice nécessaire, c'est que le produit du travail d'un citoyen actif, capable, voué du matin au soir à des labeurs incessants, appartienne de plein droit au premier venu, peut-être au débauché, à l'ivrogne, au dissipateur. L'ordre de Dieu est que chacun mange son pain à la sueur de son visage.

Si donc M. Valler était bien placé pour maintenir ses droits envers et contre tous, il faisait, d'un autre côté, trop bon marché du grand principe de la charité universelle. Il n'aimait pas à rencontrer un mendiant sur son chemin, soit parce que la mendicité est défendue par la loi, soit parce qu'il voyait tout d'abord dans le pauvre solliciteur un individu qui ne travaille pas ou qui s'est mal conduit dans sa jeunesse. Participant volontiers aux souscriptions publiques de bienfaisance, lui-même ne donnait jamais rien de sa main à quiconque implorait un secours à la rue. C'est pour cela qu'il venait de renvoyer les musiciens ambulants, qui pourtant voulaient bien gagner la pite demandée ensuite. Le pauvre, au point de vue de M. Valler, était un ennemi naturel de l'ordre social et des fortunes particulières. Il ne voyait pas en lui un frère malheureux, mais plutôt un homme envieux, fauteur à un degré quelconque des troubles et des tempêtes qui menacent les états. Dans bien des cas, il pouvait avoir raison, sans doute; en beaucoup d'autres, il risquait de commettre une grave erreur, peut-être une criante injustice. S'il avait compris l'Évangile par le cœur, il aurait vu que la ligne juste de la vraie fraternité humaine passe loin des limites qu'il lui assignait dans son esprit et dans sa conduite. Tant de gens font la même chose! Tous, nous le faisons, lorsque nous contrevenons à ce tableau tracé par l'apôtre: « La charité est patiente; elle ne soupçonne point le mal; elle espère tout, elle supporte tout.»

D'origine française, M^{me} Valler était une aimable femme, ayant de l'esprit naturel, une instruction variée mais sans profondeur. Conduisant très bien son ménage, d'une fermeté exemplaire et bonne pourtant avec ses domestiques, elle tenait sa maison dans un ordre parfait. Pourquoi donc était-elle d'une faiblesse impardonnable avec son fils, dont les défauts n'étaient que trop visibles? Hélas! cela venait de deux causes fâcheuses: de sa trop grande tendresse maternelle, et de la

frayeur qu'elle avait des colères de son mari, quand il apprenait quelque faute, quelque écart de conduite de Franck. Pour éviter une scène pénible, elle cachait, excusait tout ce qu'elle pouvait; donnant de l'argent quand il aurait fallu en refuser, ou fermant les yeux sur le reste. Franck n'était pas vicieux dans le sens rigoureux du mot, pas un jeune homme livré à la débauche, crapuleuse ou *distinguée*, dans laquelle tant de fils de familles riches se jettent à corps perdu; non, Franck Valler était de mœurs honnêtes, mais sans ressort moral vigoureux, sans énergie capable de lui montrer le travail comme un honneur et un bonheur. Il était lâche, paresseux, cédant volontiers aux fantaisies de ses camarades et ne se défiant du mauvais exemple que lorsqu'il avait plus ou moins déteint sur lui. Dans un certain sens, il valait mieux que beaucoup d'autres; mais, continuant de cette manière, il ne serait vraiment propre à rien, si ce n'est à bien vivre, à passer le temps dans l'oisiveté. Or, l'oisiveté, on sait où elle conduit ceux qui s'y abandonnent.

Mathilde était l'opposé de son frère. Elle ne ressemblait guère non plus à son père et à sa mère, sur les points où ceux-ci pouvaient se tromper. Ainsi, son premier mouvement était bon. Rencontrait-elle un pauvre, voyait-elle un malheureux, son cœur charitable la portait tout de suite à faire quelque chose pour eux, si peu que ce fût. Ainsi encore, elle était la seule qui cherchât vraiment à entourer Franck d'une affection chrétienne, éclairée. Active par goût et aussi par devoir, on ne la voyait jamais oisive. Elle était simple, sans ambition de fortune pour elle-même, jouissant beaucoup de la campagne et de tout ce qui s'y rattache.

Après le dîner, les dames se retirèrent dans leurs chambres; elles étaient fatiguées du voyage, et il faisait chaud. Franck prit un volume de la bibliothèque des chemins de fer, un de ces livres sans aucune portée morale, sans sérieux, écrits pour être feuilletés, lus en courant, peut-être mieux encore pour endormir le lecteur dans un coin de wagon. Armé de ce somnifère, Franck alla chercher l'ombre et le frais autour de la maison. M. Valler s'étendit dans un fauteuil au salon, parcourant l'un après l'autre les journaux arrivés les jours précédents.

La chambre de Mathilde avait une fenêtre au levant d'hiver et une au nord. La vue de celle-ci s'étendait sur la vallée assez élargie, qui remontait paisiblement dans la direction de monts éloignés. De riants villages, des maisons de campagne bien placées, parfois la tour grise d'un vieux château bâti sur une colline élevée, animaient cette nature agreste et plantureuse. De loin en loin, des bois en pente rapide venaient border quelque petit vallon intérieur, découpé dans l'ensemble du tableau. Les arbres fruitiers abondent en cette contrée,

mais la vigne ne s'y montre que dans les endroits bien exposés au soleil, où la terre n'est pas trop noire, pas trop voisine des dépôts alluviens formés à la longue par la rivière qui sépare en deux la vallée dans toute sa longueur. — De l'autre fenêtre, le regard se reposait avec un grand charme sur des lointains verts, semés de chênes et de saules. C'étaient des prairies d'une étendue considérable, sans haies, sans limites intérieures visibles à l'œil. Du côté de l'orient, la vue était restreinte, mais des plus agréables: tout le domaine du château de Canvert s'étendait là en pente douce, la vigne s'arrêtant à quelque distance des bâtiments, pour y laisser une bande de verger qui, contournant à l'ouest, s'élargissait peu à peu avant de rejoindre la grande prairie et les champs en culture, placés plus bas que la plantation des ceps. L'avenue arrivait gaiement de la route à la maison. Au bas de la campagne, une large raie blanche indiquait le cours nonchalant de la rivière, qui se jette au lac à une assez grande distance de Canvert. De ce village, on ne voit pas le Léman; un pli des terrains inférieurs se relève dans la plaine et masque aux habitations le miroir bleu dans lequel se baignent les coteaux vaudois et le pied des Alpes de la Haute-Savoie.

Rien de plus frais, de plus selon les goûts de Mathilde que le tableau champêtre placé en ce moment sous ses yeux: « Couler ses jours ici, se disait-elle; travailler sous ce beau ciel au milieu de gens simples et honnêtes, intelligents comme nos fermiers; parler de Dieu et de Jésus aux enfants et aux vieillards, faire du bien à tous, quelle vie heureuse et saine! quelle douce et bonne activité! Comment donc est-il possible de préférer à l'air pur des champs, les miasmes d'une grande ville, la foule toujours affairée d'une population courant après la fortune, ou gagnant sa vie péniblement?

Si, comme son frère, Mathilde Valler avait été un garçon, elle aurait voulu être cultivateur. Elle aurait eu des chevaux, des bœufs, de belles vaches et n'eût pas craint de guider la charrue, de faire, en un mot, tous les ouvrages qui sont d'un homme robuste, voué par goût à l'agriculture intelligente. Parmi les négociants qui fréquentaient la maison de son père, elle avait pu remarquer aussi que peu d'entre eux se déclaraient satisfaits de leur position. Tous, plus ou moins, pliaient sous le poids des affaires ou nageaient dans les soucis. Quelques-uns passaient pour être la légèreté même dans l'administration d'une fortune considérable, ou dans le maniement des fonds qui leur étaient confiés. Un homme heureux, franchement heureux, Mathilde Valler ne l'avait pas encore vu.

A gauche de la maison, dans une partie du verger où celui-ci formait comme un petit golfe gazonné, il y avait une douzaine de

grands acacias blancs. Un des propriétaires précédents eut l'idée de les émonder tout le long de la tige lorsqu'ils étaient jeunes, et de les forcer ainsi à s'élever très haut sans pousser de branches latérales. Ces arbres, d'un gris clair, surmontés d'un parasol feuillu au sommet, pouvaient donner l'idée d'un bosquet de palmiers rustiques. Leur groupe faisait un contraste agréable avec ce qu'on voit en général, en fait de bosquets, autour des maisons de campagne. Le goût actuel est beaucoup d'en faire des sapinières, fraîches et de bonne senteur, mais d'un aspect qui finit par devenir très uniforme. Le sapin veut les grands bois, les libres espaces verts, les côtes rocheuses, les gras plateaux élevés. C'est là qu'il déploie toute sa magnificence. À la plaine, il a toujours l'air transplanté, même un peu triste, comme s'il regrettait la montagne. En utilisant aussi les arbres indigènes, on contribuerait à la formation d'une nature plus harmonique avec son propre sol, et certainement non moins belle comme paysage.

Mathilde trouvait le groupe d'acacias bien placé et de bon goût; le parfum qui s'échappait des grappes fleuries embaumait tout le voisinage. Pendant que son regard allait d'un arbre à l'autre, elle vit arriver Franck, son livre jaune à la main. Il s'assit, le dos appuyé contre la tige d'un acacia et se mit en devoir de lire. Mais bientôt il posa le volume sur l'herbe, tira de sa poche un étui à cigares et ne tarda pas à allumer un des havanes dont il était garni. Jean avait un beau chien d'arrêt qui vint dans le verger. Franck l'appela, sifflant et faisant claquer ses doigts. *Vaillant* s'approcha d'une manière prudente et se tint à deux toises du jeune homme, comme s'il eût voulu procéder à l'examen moral de l'individu. Soit que l'odeur du tabac ne lui plût pas, soit qu'il éprouvât pour le fumeur lui-même peu de sympathie, le chien s'en alla d'un autre côté sans se laisser voir de plus près. Un coup de sifflet venant on ne sait d'où, mais résonnant aux oreilles de l'intelligent animal, le fit partir au grand galop pour rejoindre son maître.

Mathilde appela son frère.

— Que veux-tu? répondit-il.

— Monte un peu ici. Tu verras comme la campagne est belle, de mes deux fenêtres.

— Oui, dans un moment. Nous aurons bien le temps de voir tout cela plus tard, et d'ailleurs ce n'est pas quelque chose de si *mirifique*.

— Au contraire; c'est un spectacle de toute beauté. J'en suis dans l'admiration. Mais si tu préfères te promener, nous irons faire un tour au village.

— Oui, descends; je t'attends ici.

Mathilde ferma les contrevents, prit un parasol, car le soleil était

encore chaud, bien que le soir arrivât; puis elle se rendit vers sa mère pour lui dire où elle allait avec Franck, et le rejoignit bientôt.

— Tu es donc bien fatigué? lui dit-elle.

— Non; mais je m'ennuie déjà. Je ne comprends pas au monde pourquoi mon père a acheté cette campagne. Au reste, comme je n'y suis que pour quinze jours, je tâcherai d'en prendre mon parti. Qui verrons-nous à Canvert? Personne. Je pense pourtant que Jean Besson ne se mettra pas dans l'esprit de vouloir se lier avec moi, car ça ne m'irait pas du tout.

— Nous ne le connaissons pas encore; pourquoi supposes-tu qu'il ne saura pas rester à sa place avec nous?

— Parce qu'il a des airs qui ne me vont pas. J'ai très bien vu qu'il a été choqué de ce que je n'ai pas porté la malle de papa avec lui. Il est parti aussitôt après, comme un sauvage....

— Je n'ai rien vu de tout cela, Franck; tu juges ce garçon d'une manière peu charitable. Voyons, sois donc gentil et donne-moi le bras.

Comme c'était un samedi au soir, il y avait beaucoup d'animation à Canvert. Les paysans rentraient le foin sec. Des chars pesants arrivaient lentement; traînés par des bœufs, ils tenaient toute la largeur de la rue dans les passages étroits. D'autres chars vides partaient au grand trot de chevaux excités par les mouches et les taons. Chacun se hâtait au travail. Ceux qui avaient terminé la journée aux champs, balayaient devant leur maison, afin d'approprier la voie publique. On voyait des jeunes filles puiser l'eau dans les bassins des fontaines, avec des arrosoirs qu'elles allaient vider ensuite au jardin. Des ouvriers suspendaient leur faux à quelque cheville de bois plantée dans le mur à côté de la grange, avant de saisir la fourche de fer avec laquelle on prend le foin sur le char pour le lever par le trou du *bétandier*. D'un bout à l'autre du village on respirait le parfum des fleurs, et cette bonne odeur du foin nouveau qui n'a rien de trop fort en plein air. Les gens paraissaient bons, honnêtes; ils saluaient volontiers les premiers le frère et la sœur, bien qu'ils ne les eussent jamais vus, mais les suivant d'autant mieux du regard, après qu'ils avaient passé. On voyait que les habitants étaient bien aises de posséder au milieu d'eux une famille dont les deux plus jeunes membres, à peine arrivés se promenaient librement dans le village et avaient bonne façon.

CHAPITRE III.

MONSIEUR JEAN



Le lendemain, la nature s'éveilla radieuse, aux premiers rayons du jour. Avant même que l'aube eût ouvert les portes du ciel, quelques oiseaux, plus matineux qu'elle, chantaient déjà dans les campagnes. C'est l'hirondelle, posée sur un contrevent laissé ouvert par le chef de famille qui ne veut pas se lever après le soleil; dans le jardin, c'est le rouge-gorge, murmurant son léger gazouillis; autour du rucher, même sur le faite du petit bâtiment, c'est le rossignol de muraille ou la rouge-queue, avides l'un et l'autre des abeilles mortes qui jonchent le sol devant leurs demeures. Dans les prairies, dans les blés qui mettent la fleur aux épis verts, on entend la caille dont la voix claire résonne à travers l'espace; et dans les bosquets, comme sur les hauts chênes qui dominent les bois de la plaine, le coucou lance bientôt ses deux notes toujours les mêmes et toujours vivantes. Le dimanche matin, il semble que le chant des oiseaux est encore plus pur, plus frais que les autres jours. L'homme accorde à la terre le repos dont il a besoin lui-même; à sa manière, on dirait que la nature en jouit. Obéissant aux forces qui la gouvernent, elle marche où son Maître lui dit d'aller. Nous, qui avons la raison, le sentiment, la conscience, regardons au moins autour de nous les œuvres du Créateur. Il est des moments où la terre chante, où les cieux racontent la gloire du Dieu fort.

Vers les neuf heures du matin, comme elle traversait la cour de la maison, Mathilde rencontra Félicité tout endimanchée et se disposant à aller au culte public. Les cheveux bien tressés en arrière, sur la tête un joli chapeau blanc, de paille; une robe d'indienne claire qui lui allait à merveille; des gants de fil d'Ecosse, un léger paletot sur les épaules, — ainsi parée en fraîche villageoise de bonne maison, Félicité paraissait bien plus à son avantage que la veille. Mathilde le remarqua tout

de suite: les jeunes personnes voient cela du premier regard; et Félicité avait bien vite admiré le tissu souple et moelleux des vêtements de M^{me} Valler, mais surtout ses beaux cheveux arrangés simplement.

— Où allez-vous? demanda Mathilde.

— À l'église; mademoiselle veut-elle y venir avec moi?

— Oui, avec plaisir. Pouvez-vous m'attendre une minute?

— Très volontiers.

Mathilde alla vite mettre un chapeau et revint avec son frère, qui se décidait à l'accompagner. En ce moment, les deux cloches du petit temple résonnèrent dans tout l'air des environs. Les hommes qui les mettaient en branle paraissaient prendre plaisir à rompre la mesure, afin de produire des sons brisés, plus originaux que s'ils étaient rendus de plein accord. Par moment, on dirait que la sonnerie va finir en pointe, lorsque tout à coup elle se ranime avec ardeur, comme pour engager les fidèles à se hâter. Enfin, quelques volées plus lentes se font entendre, et bientôt deux ou trois coups se mêlent seuls au tintement du marteau de l'horloge, annonçant l'heure où le service religieux va commencer.

Pendant que Félicité avait attendu Mathilde à la cour, Jean était sorti de la ferme, partant seul pour le culte.

— Attends-nous, lui dit sa sœur, nous irons avec Mme Valler.

— Non, merci, répondit-il; je vais toujours.

Il cheminait donc devant les trois jeunes gens.

Jean était vêtu simplement, mais avec ce bon goût que la mode méprise, lorsqu'elle se livre à de ridicules fantaisies. Le dimanche, il mettait invariablement le chapeau noir, une redingote noire, un gilet et un pantalon de couleur claire. Mais cet habillement était bien fait, de bonnes étoffes et très bien porté. En ce costume, Jean ne fut point reconnu par Mathilde et par Franck.

— Quel est ce *monsieur* qui marche devant nous? demanda Franck.

— Eh! c'est mon frère; il se rend aussi à l'église. Franck se mordit les lèvres. Mathilde, au contraire,

fut bien aise de voir que l'air distingué de Jean n'avait point passé inaperçu, même à un jeune homme aussi peu observateur que Franck.

— Monsieur votre frère, dit Félicité à Mathilde, fait, sans y penser, comme les gens du village, dans le titre qu'il donne à Jean.

— Comment donc?

— Mais oui, tous les Canvertois l'appellent *monsieur Jean*.

— Et vous dit-on aussi *mademoiselle Félicité*? demanda Franck en souriant.

— Non, monsieur. On m'appelle par mon nom, sans y rien ajouter, ou bien on dit simplement: la fille à Jacques Besson. Je suis très satisfaite de cette manière.

— On dit *monsieur* à votre frère, à cause de quoi? continua Franck.

— Mais il me semble que vous devez le savoir, répondit Félicité d'un air malicieux, puisque vous vous êtes servi de ce même terme à son sujet, il y a un instant. Jean est beaucoup plus instruit que les autres garçons du village; son père était un homme d'une intelligence remarquable, et Jean lui ressemble. En outre, on sait que mon frère a de la fortune. Rien que cela, pour les gens vulgaires, fait déjà beaucoup.

— Comment donc! il est riche?

— Oui, monsieur; pourquoi pas? Ça lui est bien permis, je suppose.

— Parfaitement; c'est ce qui le rend fier.

— Pour fier, ah! je ne vous le cache pas, il l'est joliment. Mais il est si bon! Chacun l'aime et le respecte.

— Puisque les gens de Canvert le traitent de monsieur, je trouve qu'ils pourraient bien vous appeler aussi *mademoiselle*.

— Tous ces noms signifient peu de chose; l'essentiel est de rester à la place qu'on doit occuper.

Félicité dit ces derniers mots avec sa vivacité ordinaire, mais sans rien de méchant ni de calculé. Franck répondit:

— À propos de place, où se met-on dans votre église?

— Les femmes à gauche; les hommes à droite.

Ils arrivaient au petit temple où Jean était entré depuis un moment, et lisait dans sa Bible. Franck eut d'abord l'idée de s'asseoir à côté de lui, mais au lieu de suivre à ce bon mouvement, il fit un pas de plus et vint se planter droit devant, de manière à lui masquer la vue du pasteur. Jean continua sa lecture. Plus tard, il se tira de côté pour mieux entendre le prédicateur et le voir en chaire. Un nouvel arrivant, à peu près du même âge que lui, vint le rejoindre et chanter sur le même livre.

Le dernier venu était un peu moins grand que Laroche, les traits fins et délicats. Il chantait un contralto brillant, tandis que de la large poitrine de Jean sortait une basse harmonieuse.

Après le culte, le compagnon de Jean salua Félicité, mais de loin seulement; elle répondit par un sourire, sans s'arrêter. Mathilde lui demanda le nom de ce jeune homme.

— C'est le régent de Sauvilliers, un ami de mon frère. Il s'appelle Ernest Autier. Son père et celui de Jean étaient amis d'enfance, les fils sont aussi très liés. Ernest vient, quand il le peut, aider mon frère pour son école du dimanche, lorsque notre régent est absent, ou qu'il a, comme aujourd'hui, des fonctions dans l'autre village de la paroisse.

Franck étant resté en arrière, les deux jeunes personnes continuèrent à causer tout en marchant.

— Qu'est-ce que c'est que *l'école du dimanche* dont s'occupe votre frère? demanda Mathilde.

— Eh bien, c'est une leçon de religion, une explication de quelque fait historique, ou d'un passage de la Bible. On adresse aux enfants des questions aussi simples que possible. Puis on leur enseigne à chanter de petits cantiques.

— Est-ce qu'il y va beaucoup d'enfants?

— Oui, presque tous. On a remarqué, à Canvert que ces écoles ont une bonne influence. Il en reste toujours quelques bons principes. J'y vais aussi et je m'occupe des filles; mais je ne sais pas m'y prendre avec elles aussi bien que M. Autier ou Jean avec les garçons.

— En effet, cette école doit être une excellente préparation à l'instruction religieuse de la jeunesse. J'aimerais à voir comment on la fait. Dans la ville où nous demeurions en France je ne me suis jamais occupée d'écoles.

— Si mademoiselle veut venir à la nôtre, nous en serons tous bien contents. Elle a lieu de deux à trois heures.

— Oui, j'irai avec plaisir; appelez-moi quand vous partirez.

Comme elles arrivaient à la maison, Mathilde se retourna pour voir si Franck les avait suivies. Il était bien là, trente pas derrière elles; un peu plus loin marchaient aussi Jean et Ernest. Ceux-ci le dépassèrent. Jean salua d'un coup de chapeau; Ernest en fit autant. Franck se découvrit à moitié, ayant soin de froisser le couvre-chef jaunâtre dont il se coiffait. — Les deux autres garçons saluèrent Mathilde qui rentra chez elle.

— Bonjour Félicité, dit Ernest en tendant la main; cela va bien, j'espère?

— Très bien, merci; et vous?

— Parfaitement.

— M^{lle} Valler viendra avec moi à l'école.

— Vraiment! fit Ernest étonné.

— Tant mieux, dit Jean; elle pourra nous être bien utile.

Félicité expliqua comment cela s'était arrangé; puis ils entrèrent à la ferme.

Chez Jacques Besson, comme, au reste, chez tous les paysans de la contrée, on dînait à onze heures dans cette saison; et l'on continuait ainsi jusqu'au troisième dimanche de septembre. À dater de cette dernière époque, jusqu'au printemps, le dîner se prend à midi. Alors cessent aussi la *reposée*, et le goûter de quatre heures. Les jours sont trop courts pour faire quatre repas et pour dormir à midi.

Besson et ses enfants avaient leur table servie à *la chambre*; la servante et les ouvriers mangeaient à la cuisine. Cette coutume avait été introduite dans la maison par la mère de Jean, lors de son mariage avec Besson; c'avait même été une condition de son entrée à la ferme. Du reste, la nourriture était la même pour tous. Chaque dimanche, une pièce de bonne viande fumait sur le plat. Ce jour-là, les domestiques avaient du vin pur. Au près de la plupart des fermiers de la contrée, les Besson étaient des espèces d'aristocrates dans le bon sens. Du vivant de la première femme, maîtres et valets mangeaient ensemble, presque toujours dans un silence glacial.

Le dimanche dont nous parlons, Jean amenait Ernest dîner avec lui chez son beau-père. C'était une ancienne habitude, pour laquelle on ne prenait pas même l'avis du fermier. Ernest était gai, causant; il intéressait Besson par des récits dont sa mémoire était toujours pourvue; mais il lui cachait soigneusement qu'il trouvait Félicité bien de son goût et qu'il aurait voulu oser lui demander sa main. Un autre motif le faisait se tenir aussi sur une réserve prudente avec son ami Jean; il ignorait si ce dernier pensait à épouser la jeune personne; mais il savait très bien que, dans le village, l'opinion publique était que cette union devait avoir lieu. Jean n'avait, pensait-on, rien de mieux à faire que d'ajouter aux quarante mille francs laissés par son père et sa mère, les vingt-cinq ou trente mille de Jacques Besson, devenu alors son véritable beau-père. Il lui succédait comme fermier et vigneron du château, et tout s'arrangerait ainsi parfaitement pour eux dans le meilleur des mondes. Au lieu d'avoir une fortune à offrir, le pauvre Ernest ne possédait absolument que son traitement d'instituteur, et il devait encore aider sa mère qui demeurait dans un autre village. La position matérielle des deux garçons était donc, bien différente. Sachant cela, comptant aussi sur Jean pour le futur mari de sa fille, Besson ne s'inquiétait pas trop des visites d'Ernest, qui d'ailleurs ne faisait point ostensiblement la cour à Félicité. — Depuis quelque temps cependant, Besson nourrissait une vague inquiétude à ce sujet. Ayant questionné Jean sur ce qu'il comptait faire, si par hasard lui, Besson, venait à mourir subitement, il répondit qu'il n'avait aucun projet arrêté pour l'avenir, mais qu'il aimerait beaucoup à voyager pendant quelques années.

— Et Félicité, que deviendrait-elle?

— Ah! il est clair qu'il faudrait que son sort fût décidé. Peut-être serait-elle mariée. Vous resterez encore longtemps avec nous, s'il plaît à Dieu. Ma sœur a besoin de son père, tant qu'elle n'a pas un mari pour la protéger. D'ailleurs il n'est pas dit que je m'en allasse. Je ferai pour Félicité tout ce qui dépendra de moi, car je l'aime véritablement.

— Elle aussi t'aime beaucoup; c'est assez facile à voir. Réfléchis un peu à ce que je viens de te dire. Ce serait bien triste de laisser une fille unique sans appui naturel.

— Je le comprends; Félicité n'a pas même vingt ans. Je vous promets, quoi qu'il arrive, d'avoir soin de ses affaires et de tout ce qui la concerne.

Telle avait été la conversation dont le souvenir inquiétait parfois le fermier. Si Jean avait l'intention d'épouser Félicité, pourquoi ne l'avouait-il pas franchement? « Je ne veux certes pas la lui refuser, se disait Besson; mais je ne veux pas davantage la lui offrir. Dans un certain sens, c'est fâcheux qu'ils aient grandi ensemble, sous le même toit. Jean, qui est un si brave garçon, instruit comme quatre, a le cœur aussi froid que du marbre de Saint-Triphon quand il s'agit d'une amourette. C'est probablement parce que ce serait trop facile. Et Félicité n'est pas du tout coquette. S'ils vivaient à trois lieues de distance seulement, ah! diantre! ce serait une autre chanson. Et pourtant ils s'aiment bien. C'est tout de même assez curieux. Si le régent de Sauvilliers se mettait dans l'esprit de dire des douceurs à ma fille, je crois que Jean se garderait de l'amener ici. Et Félicité l'enverrait joliment promener. Le pauvre diable est pourtant aimable, bon garçon; il raconte comme un ange et chante mieux que personne. C'est dommage qu'il ne possède rien, car, après tout, je le crois capable de rendre une femme heureuse. Mais, pour le moment, nous avons d'autres affaires sur les bras. Notre monsieur me paraît être un homme peu facile à vivre. Il voudra reprendre le domaine à la fin de mon bail, ou me fera peut-être des conditions impossibles. On le verra venir. Ces négociants qui comptent toujours la plume à la main, qui veulent que tout donne du bénéfice, ne savent guère comment on parle à la terre. Sa manière de renvoyer les musiciens, hier, m'a choqué. Et son fils n'a pas l'air d'être la bonté même. Nous allons voir comment tout ça marchera par là. »

Telles étaient les pensées intimes de Jacques Besson, pendant que les trois jeunes gens faisaient l'école du dimanche avec M^{me} Valler, qui prenait déjà un vif intérêt à cette bonne œuvre.

CHAPITRE IV.

MARTIN-SEC



La famille Valler employa la première semaine de son séjour à Canvert en arrangements de maison, à toutes ces petites choses sans nom qui prennent le temps et attirent l'attention quand on change de domicile. Jean et le domestique travaillèrent aux foins; Félicité, la servante et une effeuilleuse étaient à la vigne. Besson laboura pour semer du blé-noir. Dans ses moments de loisir, M. Valler arpenta le domaine un peu dans tous les sens, emmenant son fils avec lui et tâchant de l'intéresser à ce qu'ils avaient sous les yeux. L'activité incessante du père, soit de l'esprit, soit du corps, écrasait le fils, qui n'aimait rien tant qu'à flâner entre les repas, sans but précis et surtout sans fatigue.

— Franck, lui dit un jour M. Valler, viens avec moi. Je veux descendre jusqu'à la rivière, pour voir si tout va bien au bord de l'eau. Nous avons là un terrain que Besson pourrait soigner davantage. Je tiens à te montrer cela avant ton départ. Dans huit jours, tu ne seras plus ici. Voyons, un peu vite, s'il te plaît!

— Mais, papa, il fait terriblement chaud dans ce moment; à peine est-il cinq heures.

— Eh bien, quand même! Puis regardant sa montre: il est plus de six heures, reprit-il; le soleil sera couché avant notre retour. A ton âge, on ne doit s'apercevoir ni de la chaleur ni du froid.

— C'est humide vers le ruisseau; je vais mettre mes bottes imperméables.

— Dépêche-toi donc. Je te donne deux minutes.

Le pantalon dans ses bottes de cuir gras, Franck rejoignit son père au bord supérieur de la vigne. M. Valler regardait le raisin, comptait les grappes aux plus beaux ceps et vérifiait avec satisfaction que nul d'entre eux n'était stérile. Jean était un maître vigneron. A Canvert,

chacun le tenait pour expert en cette partie, malgré sa jeunesse. Son beau-père, un fin laboureur, s'entendait aussi au bétail, en sorte que tout le domaine avait été amélioré depuis qu'il le cultivait. — M. Valler et son fils descendirent par les prés, longeant, tantôt quelque champ de froment bien fourni et à gros épis, tantôt de l'avoine qui, encore en herbe, avait néanmoins un pied de haut et croissait presque à vue d'œil.

— Sais-tu, Franck, disait le père, que j'ai fait une excellente acquisition en achetant Canvert? A en juger par les récoltes pendantes, ces terrains sont de premier ordre. Mais Besson paie un prix trop bas de la ferme. Elle vaut cinq cents francs de plus, c'est évident. Je trouve aussi que les conditions pour les vignes sont trop favorables. Je mettrai ordre à tout cela dans un an, et si Besson ne veut pas entendre raison, je reprendrai le domaine pour le faire cultiver à ma main.

— Cela vous donnerait bien de l'occupation, répondit Franck en bâillant dans sa main gauche. Ne feriez-vous pas mieux de jouir simplement de votre propriété, sur le pied actuel?

— Je ne crains pas les occupations, surtout celles en plein air. Mais nous n'en sommes pas encore aux changements en question. Puisque nous parlons de travail, je veux te dire, Franck, que tu es décidément trop mou, trop endormi. Es-tu malade? qu'as-tu? Voyons, dis-moi cela franchement.

— Je me porte fort bien. Peut-être que la chaleur m'éprouve un peu; mais vous voyez que j'ai bon appétit.

— Ne vas-tu pas de bon cœur chez MM. Klauss et C^{ie}?

— Sans doute; seulement, je me dis que le travail de bureau sera bien ennuyeux: huit heures par jour, ce n'est pas peu de chose.

— Tu t'y mettras vite, et les affaires de la maison t'intéresseront. A ton âge, je travaillais souvent douze à quinze heures par jour, courant la ville ou copiant des lettres. — En entrant chez ces messieurs, ils exigeront de toi la promesse de ne point spéculer sur les valeurs publiques, de ne point jouer. Tu seras fidèle à cet engagement d'honneur, comme tous les autres employés de la maison.

— Cela va sans dire.

— Tu passeras tes soirées à ta pension, ou chez nos amis et connaissances qui t'inviteront. Il ne s'agirait pas d'aller souvent au théâtre, et encore moins dans les cafés. De nuit, ne t'arrête jamais dans les rues. Je tenais à te faire en particulier ces différentes recommandations. Le dimanche, tu iras au culte public; c'est convenable et de bon ton pour un jeune homme. N'emprunte jamais d'argent à tes camarades, et, si l'on t'en demande, prêtes-en le moins que tu pourras. Si tu allais faire des sottises, des imprudences, ce n'est pas

moi qui les payerais ou qui répondrais à ta place, je t'en avertis.

En ce moment, ils arrivaient à peu de distance de la rivière. Le terrain subissait là une forte dépression; il n'y avait plus de pente. C'était un pré tout plat, recevant les eaux supérieures d'écoulement. Le foin, dans cette partie, était encore sur plante; il répandait, le long du bord, des parfums demi-sauvages, dont la forte odeur n'était pas désagréable. La menthe y croissait en tiges bleuâtres; des joncs verts y étalaient leurs houppes blanches, et, çà et là, quelque grand roseau à longues feuilles pointues, balançait son panache noir au souffle du vent. Des saules vermoulus, espacés de loin en loin, montraient leurs vieilles têtes chargées de repousses encore vigoureuses, que Besson mettait en fagots tous les quatre ans. Le long des rigoles pleines d'eau, flottaient des herbes aquatiques et brillait la fleur jaune d'or de la grande renoncule.

Dans cette bande de pré marécageux, un homme se tenait baissé, la main gauche pleine de petits joncs arrachés autour de lui. Il attira l'attention des messieurs Valler, qui se dirigèrent de son côté sans qu'il les aperçût. Très occupé à examiner quelque chose dans l'herbe, il causait tout seul, lentement et d'une manière sentencieuse.

« C'est ici l'œuvre du Tout-Puissant, disait l'inconnu. Ne dérangeons pas ce qu'il a si bien ordonné. Aux petits des oiseaux il donne la pâture, comme il pourvoit aux besoins du pauvre. M. Jean, qui cultive si bien le raisin, ne devrait pas aller à la chasse en automne. Je me garderai, ma chère amie, de dire où je t'ai vue; ainsi, demeure tranquille. Le Tout-Puissant veille sur toi. »

Ce monologue incompréhensible fut interrompu par M. Valler, qui demanda d'une façon péremptoire au causeur solitaire ce qu'il faisait là.

— Ah! pardon, monsieur, répondit l'homme en s'avançant chapeau bas vers le propriétaire, je vous prie d'excuse. Je ne savais pas ces messieurs si près de moi.

— Il paraît bien. Qui êtes-vous et que faites-vous ici?

— J'ai l'honneur de vous répondre que je suis Martin des Criblettes, surnommé *Martin-sec*, vu que la graisse ne m'empêche pas de courir; et quant à mon ouvrage, vous voyez en quoi il consiste: j'arrache de petits joncs noirs à racine blanche, pour en faire des balais que je vends aux personnes qui en ont besoin.

— Et qui vous a donné le droit de fouler cette herbe, pour y prendre des joncs qui ne vous appartiennent pas?

— Monsieur ne parle sans doute pas sérieusement en me demandant cela; voici déjà plusieurs années que je fais cette cueillette. Personne, à Canvert, ne m'a fait d'observations à ce sujet, excepté

monsieur aujourd'hui.

— Mon fermier vous a-t-il donné la permission nécessaire?

— Non, pas précisément; mais M. Jean, son beau-fils, m'a dit: Martin, prenez seulement les joncs et les roseaux, mais ne commettez aucun dégât au bord de la rivière.

— Où demeurez-vous?

— Au château des Criblettes, dont je suis propriétaire.

M. Valler pensa que cet homme était fou; cependant il ajouta:

— Lorsque nous sommes arrivés, vous parliez à haute voix; à qui s'adressait votre discours?

— C'est un secret; mais si monsieur le fils me promet de respecter l'œuvre du Tout-Puissant, je la lui montrerai.

— Oui, dit Franck, faites-nous voir cela.

— Eh bien, venez, mais très doucement.

Martin les conduisit à son ancienne place.

— Voyez-vous, maintenant? leur dit-il.

— Non, nous ne voyons rien.

— Messieurs, au pied de cette tige de menthe, voilà une perdrix, sur son nid. Comme elle est presque au terme de sa couvée, elle ne la quitterait qu'à la dernière extrémité; mais vous ne la dérangerez pas. Je viens la voir assez souvent; elle me connaît et n'a pas peur de moi. « N'est-ce pas, *Pernette*, le vieux Martin ne t'a jamais fait de mal? »

La perdrix couveuse fit un rapide clignement d'yeux, comme si elle eût compris ce que Martin disait, mais en réalité bien effrayée. Ses ailes élargies couvraient entièrement le nid, dans lequel dix-huit œufs d'un vert pâle attendaient la naissance des petits poussins.

— Si on lui jetait un mouchoir dessus, pour la prendre? dit Franck.

— Monsieur, vous ne le ferez pas, reprit Martin. Quand les perdreaux auront la grande plume aux ailes, vous pourrez leur tirer dessus, si vous êtes chasseur. Mais prendre la mère sur son nid, c'est une chose absolument défendue par la loi et la conscience.

— Cet homme a raison, dit M. Valler; allons-nous en.

Tous trois regagnèrent la prairie supérieure fauchée, laissant la perdrix respirer librement. Comme ils étaient là, les roseaux s'agitèrent parmi les buissons vers la rivière, et ils virent un homme en sortir, tenant une canne à pêche dans la main droite, et à l'autre main des truites suspendues par les branchies à une baguette de noisetier. C'était Jean Laroche. Le soleil, maintenant de l'autre côté des monts, plaçait toute la vallée dans l'ombre terne du soir.

— C'est le bon moment pour pêcher, dit Martin, surtout s'il y a des menaces d'orage à quelque distance. M. Jean est habile avec l'hameçon, et il paraît qu'il a été heureux aujourd'hui.

Jean salua de loin et parut se disposer à rentrer un peu plus bas dans le bordage boisé du ruisseau. M. Valler l'appela; Jean s'empressa d'arriver.

— Est-il vrai, lui demanda M. Valler, que vous ayez permis à cet homme de marcher dans l'herbe et d'y arracher des joncs?

— Oui, monsieur.

— Mais cela cause du dommage à la récolte.

— Dommage apparent plutôt que réel. Martin n'enfoncé pas dans le sol. D'ailleurs dans peu de jours, l'herbe sera fauchée, et Martin n'aura plus de joncs à cueillir ici.

— La faux ne doit pas se faire entendre à cette place avant cinq jours, dit gravement Martin. Monsieur Jean, il y a une couvée prête à quitter le nid.

— Eh bien, nous attendrons qu'elle soit partie.

— À la bonne heure. J'ai l'honneur de saluer ces messieurs.

Ayant dit cela, Martin s'éloigna. Lorsqu'il fut à quelque distance, M. Valler dit à Jean:

— Vous avez tort d'introduire ainsi, par une permission imprudente, un folâtre, un vagabond sur ma propriété. À l'avenir, il ne faut pas la renouveler. Connaissez-vous bien cet homme? Est-on sûr de lui? Qui vous dira que, tout en cueillant des joncs, il ne vole pas des fruits ou ne se livre à des déprédations sur mon domaine? Je n'entends pas qu'on y attire tous les rôdeurs du pays.

— Martin n'est pas un rôdeur, monsieur; c'est un ancien militaire, dont le cerveau est resté faible, à la suite d'un coup de sabre qui faillit le lui partager en deux. Il se procure du pain en vendant ses balais et de grossiers paniers qu'il fabrique lui-même. Jamais il ne mendie. Il serait encore assez heureux, sans un grave défaut dont il n'a pu se corriger. De temps en temps, mais rarement il est vrai, il dépense tout son argent au cabaret, ou le jette à la rue, comme une chose inutile. Ce sont des réminiscences de sa vie de soldat. Hors ces mauvaises crises, Martin est un homme paisible, parfaitement inoffensif.

— C'est égal; je tiens à ce qu'on ne lui donne plus la permission d'aller et de venir par là. — Est-ce que vous péchez souvent dans la rivière?

— Quand cela me convient et que le moment me paraît favorable, reprit Laroche. Aujourd'hui, j'ai pris ma ligne avec le désir d'offrir de nos truites à M^{me} Valler. J'ai été assez heureux pour sortir de l'eau ces trois; voulez-vous me faire le plaisir de les accepter? Il en faudrait encore une; je vais essayer de la trouver.

Jean Laroche offrait ses poissons de si bonne grâce, que M. Valler en fut quasi touché. Il les accepta, malgré la réponse un peu verte

qu'il avait reçue à sa dernière question. Franck exprima le désir d'accompagner Jean à la rivière.

— Eh bien, va, lui dit son père: — Montrez-lui un peu comment on pêche, ajouta-t-il, — et ne restez pas longtemps.

— Une demi-heure, répondit Jean; plus tard, on n'y verrait pas assez.

M. Valler emporta les truites, et les deux jeunes gens se dirigèrent au bord de l'eau, quelques minutes plus en aval.

A l'endroit où ils s'arrêtèrent, le ruisseau formait un coude rentrant, du côté de la propriété de M. Valler. Le pré voisin était sec, comparativement à l'endroit qu'ils venaient de quitter. On n'y voyait plus, ni menthes, ni joncs, ni roseaux; une petite herbe plate, bien tassée, y formait un gazon d'une remarquable fermeté. Le rivage était bordé de frênes et de hauts buissons. Les clématites grimpaient de branche en branche, pour former des dômes aériens, ou retomber en longues cordelettes que le moindre souffle du vent balançait au-dessus de l'eau. La bourdaine bleue, la viorne cotonneuse, le faux-cormier rougeâtre s'y maintenaient de bonnes places, parmi l'aubépine plus haute que les prunelliers ses voisins. En bien des endroits, c'était un fouillis impénétrable, protégeant d'autant mieux les habitants des eaux. Un obscur passage, pratiqué par Jean, parmi les branches de ces divers arbustes, permettait de voir ce qui se passait dans un creux profond, où l'eau transparente n'avait qu'un faible mouvement sur un lit sombre et pierreux. Des troncs de saule, autour desquels croissaient de longues herbes aquatiques d'un vert foncé, cachaient les truites aux regards des curieux, dès que ceux-ci laissaient voir leur visage. Lorsque ces poissons craintifs se croient en sûreté, ils se promènent dans le bassin limpide, saisissent la mouche qui s'approche à la surface ou fondent comme un trait sur l'insecte amené au bas par le courant.

Jean dit à Franck de regarder de loin dans le creux, par le trou pratiqué dans les buissons, mais de ne faire aucun bruit. Franck put distinguer très bien un certain nombre de truites et se retira pour faire place à son compagnon, dont la ligne amorcée d'un ver, tomba dans l'eau à quelques pas du bord. Un instant après, la baguette flexible rendit une secousse dans la main du pêcheur; la ficelle de soie remonta le courant, fit deux ou trois zig-zags à droite et à gauche....

— En voici une assez belle, dit Jean, en l'amenant à lui et se hâtant de l'achever.

Franck était ravi de l'aventure. Pour la première fois depuis son arrivée, il prenait intérêt à quelque chose.

— Elle est absolument de la couleur d'un abricot sur les flancs, dit-il

en l'examinant de près. C'est un poisson d'une grande beauté. Voyez ces points rouges, ces belles nageoires et ces larges raies sur le dos, comme celles du tigre royal. Je vous remercie pour ma mère. Vraiment, ça m'a fait plaisir de voir cela. Il faudra que je revienne ici avec vous un autre jour.

— Volontiers, dit Jean. Maintenant nous n'aurions plus aucune chance de réussir.

CHAPITRE V.

UNE VISITE MATINALE



Les truites furent servies sur la table le soir même et trouvées excellentes. On prenait le thé à huit heures, dans les grands jours. M. Valler dit que c'était encore assez agréable d'avoir un ruisseau poissonneux pour limite de la propriété, et qu'il fallait utiliser un tel voisinage, au moins pendant le séjour de Franck.

— Je ne demande pas mieux, répondit Franck mais ce n'est pas très facile. D'après ce que dit Jean Laroche, il n'y a que deux bons moments dans la journée pour pêcher: le matin, au lever du soleil; et le soir, quand il se couche. Et encore, la truite n'est pas toujours décidée à mordre. On ne peut pêcher à la mouche dans la rivière; elle est trop boisée sur ses bords pour qu'il soit possible de lancer la ligne sur l'eau. Sans cela, on pourrait essayer dans l'après-midi. Le fils du fermier est un bon garçon, après tout. Malgré sa fierté et son air froid, je dois reconnaître qu'il a été aimable avec moi ce soir. Demain, s'il en a le temps, nous retournerons ensemble à la rivière.

Cet entrain de Franck pour la pêche fit grand plaisir à sa sœur. C'était la première fois qu'elle le voyait content depuis son arrivée.

— Sans doute, dit Mathilde, Jean Laroche doit être, par son caractère, par ses sentiments religieux, par son éducation et par sa position indépendante, très supérieur aux autres garçons du village. J'ai été frappée de la manière claire et simple dont il explique la Bible aux enfants, à son école du dimanche. On dirait qu'il n'a jamais fait autre chose, et pourtant c'est un bon travailleur à la vigne et aux champs.

— Si nous ne reprenons pas le domaine à la fin du bail, dit Mme Valler, il pourrait succéder à son beau-père comme fermier. Ce serait bien agréable pour nous d'avoir pour nos affaires, un homme jeune, fort, et aussi intelligent. Sans doute, il épousera Félicité. A cet égard,

les choses iront toutes seules; c'est bien naturel. Elle est fraîche comme une rose, cette Félicité; vraiment elle est bien jolie, pour une simple fille de paysan.

— Oui, elle est aussi très gentille, ajouta Mathilde.

— L'autre dimanche, dit Franck, j'ai vu par là un régent, ami de Laroche, qui la trouve assez de son goût, si je ne me trompe. Si Jean le laisse faire, il pourrait bien être supplanté par ce garçon, plus vite qu'il ne s'y attend.

Mathilde regarda son frère, à ce propos, mais ne dit rien. Évidemment elle le blâmait de parler de ce sujet avec un ton aussi assuré, lorsque rien ne l'y autorisait.

— Je veux, reprit M. Valler après un moment de silence, suivre les affaires de la ferme d'un peu près pendant le reste de l'année afin de savoir au plus juste ce qu'elle peut rendre. Quand mes calculs seront faits, je poserai de nouvelles conditions à Besson, et, s'il ne les accepte pas, je prendrai le domaine à mon compte.

— Ah! cher ami, dit M^{me} Valler, ce serait bien fatigant pour toi et bien ennuyeux pour nous tous. Songe un peu: avoir un jardinier, un vacher, un domestique de campagne, une servante de terme, et un vigneron. Cela nous occuperait du matin au soir et nous donnerait bien du tourment, pour quoi? pour quelques cents francs peut-être, ou pour rien du tout. Si Franck voulait devenir agriculteur, à la bonne heure. Mais puisqu'il doit être banquier, et que tu ne t'es jamais occupé de la culture des terres, il me semble qu'il sera plus sage d'avoir un fermier-vigneron, plutôt que de nous donner tant de soucis matériels.

— Nous verrons tout cela dans un an. J'ai le temps, d'ici là, d'examiner bien des choses. — Il paraît que Jean se donne aussi le plaisir de quelques matinées de chasse en automne, quand les récoltes sont rentrées. Pour un fils de paysan, il mène une vie encore assez agréable.

— Je ne vois pas pourquoi, dit Mathilde, les jeunes gens des campagnes n'auraient pas aussi bien que nous leurs plaisirs, leurs récréations. Nous avons la musique, le dessin, des soirées d'agrément. Eux, qu'ont-ils? La danse et le cabaret. Si monsieur Jean, comme on l'appelle au village, préfère chasser et pêcher, tout en travaillant comme il le fait, pourquoi l'en blâmerions-nous surtout après avoir mangé ses truites?

— Et encore qu'elles étaient parfaites, ajouta Franck pour dernière conclusion.

Grâce à leurs petites échappées à la rivière, Jean et Franck firent assez bonne connaissance, durant le reste du séjour de ce dernier. Une seule fois, cependant, Jean put le décider à se lever avant le

soleil, dans l'espoir d'attraper quelque grosse truite. Jusqu'à ce matin-là, Franck n'avait rien pris. Le poisson ne mordait pas à sa ligne, tandis que, dans le même creux et tout près de lui, Jean avait la chance favorable. Bien que ce soit une erreur, il y a des gens qui croient à une sorte d'attraction magnétique, entre l'homme qui tient la ligne, et le pauvre poisson qui vient s'y livrer imprudemment. Il est de fait que, soit mystère inconnu, soit adresse du pêcheur et sa parfaite connaissance des lieux, comme des moeurs ichtyologiques, Jean accaparait tout de son côté. Il avait beau expliquer à Franck comment il fallait s'y prendre, celui-ci n'avait eu aucun succès. Ce matin-là, il en obtint un très beau pour le premier, car il sortit de l'eau une truite pesant plus d'une livre, la plus grosse que Jean connût dans le ruisseau. Franck la rapporta tout glorieux à la maison, racontant comment il s'y était pris et mettant à son récit une animation qu'on ne lui connaissait pas à ce point dans la famille. Mathilde avait le sentiment que la société de Jean Laroche était bonne à son frère; mais elle ne le dit pas, de peur de gêner, par une remarque de cette nature, un commencement d'influence qui pouvait avoir d'excellents effets plus tard.

Lorsque Franck eut copieusement déjeuné (le lever matin et l'exercice à l'air vif lui avaient donné un appétit formidable), il se rendit à la ferme, pour demander à Jean s'il serait libre de retourner au ruisseau le soir. Chez ce jeune homme si paresseux il y avait dix jours à peine, la pêche était déjà une passion, depuis quelques heures seulement il est vrai. Le succès enfla; il attire bien plus fortement que la loi physique de l'aimant sur le fer, si la froide raison et la sagesse ne viennent se mettre entre le désir et les objets de la convoitise. Franck était souriant; il fumait son cigare avec bonheur, se sentant vivre deux fois plus qu'à l'ordinaire.

Chez le fermier il ne trouva que Félicité. Seule dans la cuisine, elle cousait près de la fenêtre donnant sur la cour, en face de la porte du château.

— Bonjour, mademoiselle, dit-il, en entrant sans façon, où est votre frère?

— Jean est parti pour la montagne, tout de suite après son retour du ruisseau. Les bergers nous ont fait dire qu'une de nos jeunes bêtes s'est égarée, et qu'il faut aller à sa recherche sur les alpages voisins ou dans les bois.

— Ah! c'est contrariant pour lui et pour moi. Il ne me reste plus que deux jours à passer ici, et j'aurais tant voulu retourner à la pêche avec votre frère. Restera-t-il longtemps là-haut?

— Non; il sera de retour ce soir.

Franck prit une chaise et s'assit en face de la jeune personne, la regardant travailler. Félicité ne levait les yeux que pour renfiler son aiguille. Une telle visite, évidemment, la mettait mal à l'aise.

— Vous craignez peut-être l'odeur du tabac? demanda Franck d'une voix respectueuse.

— Oh non, monsieur, répondit-elle; et tout de suite après elle se dit intérieurement: bête que je suis! je devais lui dire qu'oui, et alors il serait parti. Se reprenant: — Voilà, dit-elle en toussant un peu, quand les cigares sont forts, ils....

— En ce cas, celui-ci doit vous être désagréable. Et, à l'instant, Franck le jeta dans la cendre du foyer, sans quitter sa place.

— M^{lle} Mathilde est-elle bien aujourd'hui? demanda Félicité de plus en plus embarrassée.

— Parfaitement. Elle chérit la vie de la campagne; et je vous dirai que, moi aussi, je commence à y prendre goût. Maintenant que je vais partir, je voudrais pouvoir rester ici. J'irais à la pêche, à la chasse avec votre frère, et il m'enseignerait l'agriculture entre deux. Nous pourrions nous associer pour cultiver le domaine ensemble.

— Vous ne parlez pas sérieusement, monsieur. Un tel genre de vie vous lasserait bientôt, et mon frère est trop actif, trop assidu au travail, pour consacrer beaucoup de temps aux récréations dont vous parlez. Il n'en use guère qu'une fois par semaine, et encore pas toujours. Non, il vaut mieux que chacun reste à sa place, dit-elle en levant les yeux et mordant le bout de son aiguillée de fil pour l'amincir, avant de l'enfiler.

— Peut-être, reprit Franck; mais j'avoue que cela m'ennuie terriblement de vous quitter tous. Lorsque je suis arrivé, j'ai eu d'abord des préventions contre Jean, et maintenant je voudrais devenir son ami, comme Ernest Autier.

A ces derniers mots, Félicité regarda de très près son ouvrage.

— Enfin, continua Franck, s'il faut partir, on partira, mais non sans regrets. J'aurais pu être heureux ici et m'y faire du bien, je le sens. Je ne vous dis pas adieu; je reviendrai vous saluer avant mon départ.

Félicité se leva, pendant que Franck ôtait son chapeau et sortait par la porte restée ouverte durant sa visite.

— Ah çà! se dit Félicité quant il fut loin, qu'est-il venu me chanter là? Est-ce un enjôleur, un mauvais petit saint, ou bien un jeune homme qui parle vrai dans ses confidences? Mais qu'avait-il besoin de me dire cela? Certes, je n'entends pas qu'il revienne me conter des histoires pareilles. Et pourtant, si c'était vrai! Mais non, c'est impossible. Il faut mettre ses paroles sur le compte de la truite que Jean lui a fait prendre; moi, je n'y suis pour rien, absolument. Mais me voilà

avertie. Ah! je vous en donnerai, monsieur Franck, de ces matinales visites, attendez seulement!

Eh bien! elle se trompait. Dans tout ce que Franck venait de lui dire, il avait été sincère avec lui-même. Une espèce de demi-lumière morale avait éclairé son esprit et son cœur, pendant les instants passés à la cuisine de la ferme à regarder travailler Félicité. Cette jeune fille intelligente, jolie, mieux élevée qu'une paysanne ordinaire, il s'était dit qu'il devrait y avoir un grand bonheur à l'épouser, à vivre avec elle, à couler ses jours dans une fantaisie continuelle, entremêlée d'occupations agréables et faciles. Si Jean Laroche, pensait-il, a des goûts plus relevés que ceux d'un fils de fermier, pourquoi ne pourrais-je pas me rapprocher d'une vie semblable à la sienne! Évidemment il ne veut pas épouser Félicité; ce serait déjà tout arrangé entre eux et on le saurait. Si je restais ici, nous serions tous heureux. Le diable emporte seulement la banque et le commerce! exclama-t-il en lui-même, quand il fut de nouveau seul à se promener autour de la maison. Il semblait vraiment qu'une sorte de vie active allait se manifester chez ce jeune homme jusqu'ici passif, sans énergie et sans ressort. Lui-même s'étonnait d'avoir été un paresseux; s'il avait su que Jean dût partir pour une journée de montagne, il l'aurait accompagné volontiers.

Mathilde ne comprenait rien à cette heureuse diversion dans les besoins de son frère; Il semblait que ce fût toute une révolution. Franck l'appela pour l'engager à venir se promener avec lui dans les environs du village.

— Avant que le soleil soit trop élevé, dit-il, nous avons le temps d'aller jusqu'au bois de papa; cela nous fera plaisir.

Sur une pente assez rapide, au nord-est, le bois du Château, comme on l'appelait, était situé à dix minutes du village. On y arrivait par un vieux chemin bordé de haies non taillées, qui le rendaient sombre et frais en été, d'autant plus agréable aux promeneurs. Les coudriers raides et branchus laissaient la vigne sauvage s'accrocher, se suspendre et s'entrelacer à leurs mille rameaux. De loin en loin, quelque chêne dont la couronne avait été coupée à mi-hauteur de la tige, s'était reformé une tête épaisse à chevelure extravagante; elle abritait les merles et les grives, et donnait asile à leurs petits. Impossible à l'autour et à l'épervier d'y pénétrer d'une manière brusque, les ailes étendues. — Des pommiers, des poiriers sauvages avaient cru tout seuls dans ces haies. La serpe les respectait, ainsi que les frênes et les érables à petite feuille, lorsque, de par l'autorité municipale, ordre était donné de rabattre à trois pieds de terre tous ces charmants fouillis buissonneux. Le chemin s'arrêtait à la limite infé-

rière du bois du Château; sur la droite, les prairies se continuaient dans la vallée; et à gauche étaient les pentes en forêts de haute venue, sur un sol riche et vigoureux.

Les deux jeunes gens s'assirent au pied d'un grand chêne. Le gazon, mélangé de mousse d'un vert brillant, invitait à s'y reposer. Partout les oiseaux chantaient dans le bois; le loriot sur les branches les plus élevées, les ramiers dans les taillis épais, le merle noir au sommet des arbres, les fauvettes sous la feuillée.

— Mathilde, quelle bonne et heureuse vie on pourrait avoir ici! dit Franck avec un soupir. Ah! combien je regrette de la quitter, pour aller moisir dans un bureau ou me crotter dans la boue des rues!

— C'est vrai, dans un sens, Franck; mais à quoi t'occuper ici? Il n'y a pas place pour la carrière d'un jeune homme dans ta position. Tu dois aussi, comme notre père à ton âge, faire ton chemin dans le monde.

— À la bonne heure. Mais ce chemin, où me conduira-t-il? je n'en sais rien. Tandis que, restant à Canvert, je serais sûr d'y être heureux. Je pourrais bien m'occuper du domaine, quand le bail sera fini.

— Oui, un peu; mais vois-tu, Franck, on ne doit pas être cultivateur à demi. N'ayant jamais manié les outils du campagnard, tu ne saurais pas t'en servir, et le travail de la terre est très fatigant. Jean Laroche dit qu'il faut être agriculteur tout de bon, ou ne pas s'en mêler; lui, qui est si fort, a souvent besoin de reprendre courage.

— Ça n'empêche pas qu'il est bien plus heureux que moi. S'il devait quitter ce qu'il fait ici pour aller écrire tout le jour dans un bureau, il n'en voudrait rien, j'en suis sûr.

— Sans doute, parce que sa vocation est l'agriculture. Avant-hier, il nous disait, à Félicité et à moi, qu'il ne conseillera à aucun jeune homme élevé dans une société cultivée, de rester à la campagne pour n'y pas travailler du matin au soir comme un ouvrier. Les messieurs-paysans qui se bornent à voir en gros ce qu'on fait sur leurs terres, choisissent un triste et sot métier, dit-il. Ils deviennent vulgaires, prennent le chemin du cabaret, ou vont flâner dans les villes voisines. Peu à peu, ils s'habituent à une vie paresseuse, au milieu d'une activité qu'ils ont l'air de diriger, mais qu'ils n'acceptent point pour eux. Voudrais-tu, pourrais-tu te mettre au travail de la terre comme Jean?

— Non, pas complètement. Si je pouvais vivre à la campagne, je voudrais y passer les jours sans trop de fatigue et de soucis. Tiens, pour te dire toute la vérité, je pensais ce matin, en voyant Félicité travailler à de la couture dans sa cuisine, que je me contenterais parfaitement d'une femme comme elle. Je la trouvais si jolie, si intelligente.

— Quelle absurde idée tu as eue là, mon cher frère! mais tu ne l'as gardée qu'un instant?

— Sans doute. Je sens très bien que c'est impossible. Ni mon père, ni ma mère n'y donneraient leur consentement. Aussi n'y pensé-je plus. Après demain je partirai sans hésiter, malgré le chagrin de quitter tout ce que je laisse ici.

— En arrivant, tu trouvais la campagne triste et les gens ennuyeux; tu n'avais de goût pour rien.

— Oui, mais aujourd'hui ce n'est plus la même chose.

— Je ne te conseille pas de faire une nouvelle visite à Félicité, Franck. Je te parle en sœur, en amie. Dans la disposition d'esprit où je te vois, il n'est pas bon que tu causes seul avec elle. D'ailleurs cela pourrait être mal vu dans la maison. Jean est très fier. Tu dois être avec lui d'une grande prudence.

— Jean n'épousera pas Félicité, souviens-toi de cela; et moi, je ne l'épouserai pas davantage, lors même que j'en aurais plus tard le désir. Il suffit de prononcer devant elle le nom d'Ernest Autier pour qu'elle rougisse aussitôt.

— Vraiment, tu l'as remarqué?

— Oui, je crois que Jean le sait, que même il l'accepte de bon cœur.

— C'est étonnant, mon cher Franck, combien tu as appris de choses depuis que tu as attrapé cette grosse truite, dit Mathilde en souriant. Jean a donc bien causé avec toi?

— Non, presque pas; mais tout ce qu'il a dit porte coup. Ah! c'est un garçon qui a du caractère, je t'en répons. C'est dommage seulement qu'il fasse l'école du dimanche; ça le ridiculise. Il le faudrait dans un bureau d'affaires. Là, il déploierait des moyens étonnants. Partons-nous?

— Oui, si tu veux; cependant, l'on est si bien ici pour causer entre frère et sœur! Je te remercie de ta confiance, Franck. Dieu veuille te guider dans la vie, et toi le prendre toujours pour ton protecteur!

CHAPITRE VI.

MIMI COLIN



n quittant le bois pour revenir à la maison, les deux jeunes gens ne prirent pas le même chemin. Ils montèrent au-dessus de la pente boisée, sur un plateau de terres froides, en grande partie non cultivées. C'était un pâturage autrefois communal, qui maintenant se louait à quelque habitant de Canvert. On y voyait, ce jour-là, un troupeau de maigres brebis tondues, avec de charmants petits agneaux trotinant autour de leurs mères et attrapant déjà quelque bout d'herbe peu savoureuse. Un garçon de douze ans les gardait. Ça et là, de larges touffes de bruyères sortaient du sol; ailleurs, c'étaient des saules nains, aux brindilles rouges. Des nerpruns noirs croissaient au bord d'un fossé humide, parmi les marsaults bleuâtres et cotonneux. Dans la partie voisine du bois, la végétation arbustive se bornait à de rares échantillons isolés: tantôt un églantier formant arcade au-dessus d'un buisson de troëne, tantôt une grande tige de ronces avec des branches traînantes, toujours prêtes à déchirer les habits du passant inattentif, ou à arracher la laine des moutons qui venaient brouter à l'entour. Il faut dire aussi que la dent de ces derniers ne contribuait pas à y introduire d'autres plantes forestières d'un meilleur produit. — Plus loin, le plateau communal devenait pierreux; le calcaire en moellons de gravier blanc se montrait à la surface, dans tous les endroits où le gazon était clair. Dès le mois d'août, on y trouve un champignon comestible, bon à recueillir. Il est sans substance vénéneuse. C'est l'agaric noble, ou *boule de neige*, que les savants nomment *ag. campestris*. Au moment où il sort de terre, il ressemble à la moitié d'un œuf de poule, coupé par le travers. Ces champignons se montrent par zones en forme de croissant d'un déploiement parfois considérable, et presque tout touchants. Il m'est arrivé ailleurs de

mesurer une de ces courbes; elle avait soixante pas de longueur. L'amateur qui s'y rend le matin, après l'enfouissement de la terre pendant la nuit, peut remplir un grand panier de ces dons gratuits d'un sol qu'on jugerait stérile au premier abord. Dieu ne fait rien d'inutile. Les truffes, tant recherchées des gourmets, ne se développent-elles pas sous les chênes, dans un sol dépourvu à l'extérieur de toute végétation?

Le plateau communal de Canvert rejoignait un chemin supérieur, qui, longeant un coteau de vignes, arrivait dans le haut du village. A peu de distance de la plaine inculte qu'ils venaient de traverser, Franck et Mathilde aperçurent une habitation dont le caractère excentrique leur donna le désir de la voir de près. Au milieu d'un petit champ graveleux, se montrait une chaumière en bois, entourée de terre de trois côtés, jusqu'à hauteur du toit. La bâtisse réelle, en planches, avait à peine la superficie d'une perche carrée. Un mince tuyau de poêle, noir de fumée et sans cape au-dessus pour l'abriter de la pluie, sortait des tuiles. Sur le devant de la maison était la porte, avec un carreau de vitre pour toute fenêtre dans le reste de la cloison. Pour parvenir à cette entrée, on passait sous un berceau de branches sèches, par-dessus lesquelles on voyait que le propriétaire avait l'intention de diriger des courges grimpanes, dont les plants grandissaient dans le talus voisin. Du côté de l'ouest, quelques pieds de vigne, jeunes encore, montraient les aspirations du maître de céans. Un jardinet contenait de la salade et un peu d'autres légumes verts. D'arbres, point. Tout le jour, un soleil ardent frappait de ses rayons la chaumière en été; et l'hiver, tous les vents soufflaient sur elle avec une violence que rien ne retenait. À l'extérieur, la porte d'entrée était couverte d'inscriptions au charbon ou à la craie. C'étaient des dates qui avaient sans doute leur signification; des sentences tirées du livre des Proverbes; ou bien des dictons populaires d'un goût peu relevé. Franck heurta avec la pointe ferrée de son bâton; et comme la porte n'était pas fermée au loquet, elle s'ouvrit sous l'impulsion qu'elle venait de recevoir.

Un homme était assis dans ce lieu rustique, la tête nue, n'ayant pour tous vêtements qu'un pantalon et une chemise, hélas! montrant des déchirures en plus d'un endroit. Sur ses genoux aussi secs que du bois, il tenait un balai de roseau autour duquel il enroulait maladroitement une lanière d'osier. C'était Martin-Sec, et sa maison le château des Criblettes.

— Votre serviteur, madame et monsieur, dit-il en se levant. Qu'est-ce qui me procure l'honneur de votre visite? Je n'ai pas encore été Vous rendre mes devoirs au château de monsieur votre père, et vous venez

déjà visiter le mien. Vous voyez donc un vieux baron, faisant des balais pour gagner son pain. Comme vous, j'ai été jeune et fort. A vingt ans, il me semblait que je n'en aurais jamais trente; aujourd'hui je suis vieux; le Tout-Puissant y a pourvu. — Je ne peux pas vous offrir des chaises, car je n'en ai pas et l'on ne saurait où les placer ici. Le château est petit, mais suffisant pour son maître.

Franck avait raconté à sa sœur ce qu'il savait de Martin; elle connaissait donc un peu l'histoire de cet homme bizarre.

— Vous vivez tout seul? lui demanda Mathilde.

— Oui, mademoiselle. Il me faudrait un chat pour compagnon; au moins il garderait la maison pendant mes absences. Mais je devrais le nourrir, et c'est ce qui me retient. Cependant, il y serait pourvu. Plus tard, j'en aurai un, et je tâcherai qu'il soit jaune.

— Pour gagner votre vie, n'avez-vous que ces balais?

— Je fais aussi des paniers, lorsque les bois sont mûrs. Puis, je récolte des champignons sur le communal. Quand ils sont secs, je les vends dans les auberges.

— En trouvez-vous beaucoup et les connaissez-vous bien?

— Je ne récolte que les blancs, ici près, sur le pâturage; et encore je n'arrive pas toujours le premier aux bonnes places. J'en vends pour une vingtaine de francs, chaque automne. Il y a des oronges dans le Bois du Château. Le garde-champêtre ne permet pas qu'on y entre; il fait la récolte lui-même: c'est plus vite partagé.

— Voulez-vous me vendre le balai que vous achevez en ce moment? dit Mathilde.

— Avec grand plaisir, mademoiselle; le voilà, et je vous assure que la plume du roseau est bonne. C'est quinze centimes.

— En voilà cinquante; je n'ai pas d'autre monnaie.

— C'est que je ne puis pas vous rendre le surplus.

— Cela ne fait rien; gardez-le seulement.

— Je vous remercie; il y a été pourvu. C'est tout ce que je possède, et il n'y a pas de pain à la maison. — A propos, monsieur le fils, la perdrix a bien terminé son œuvre; je l'ai rencontrée avant hier avec sa couvée, au bord d'un champ de blé. Elle ne me voyait pas, car j'étais immobile comme un tronc d'arbre. Toute la ribandée des petits a passé près de moi. Il faut voir comme ça gratte du pied et attrape déjà les insectes. En automne, M. Jean diminuera leur nombre, c'est évident. Monsieur votre père est un peu rude envers les pauvres gens. Si je ne gagnais pas ma vie comme je le fais, je tomberais à la charge de la société! et comme je dois vivre encore huit ans, c'est une chose à considérer de près.

— Comment savez-vous cela? demanda Mathilde.

— Ah! mademoiselle, j'ai fait le jeu. C'est une affaire sûre; la table a répondu. J'ai 74 ans, et je dois mourir à 82.

En disant cela, Martin-Sec avait l'air aussi calme que s'il se fût agi de quelque autre personne.

— Oui, reprit-il en fendant un osier dont il tenait une des moitiés dans un coin de sa bouche, ce qui lui faisait faire une grimace des plus drôles, — encore huit années à passer ici, en été comme en hiver. Mais il y sera pourvu. Je remercie mademoiselle et monsieur le fils de leur visite; Martin n'en a pas souvent de pareille avant midi.

Mathilde et Franck quittèrent le vieux discoureur et revinrent au village.

— Voilà un homme, disait Mathilde, qui sans doute a fait sa volonté dans sa jeunesse. Il s'est enrôlé, a perdu ses meilleures années au régiment, a pris de mauvaises habitudes, et, de cette manière, a faussé toute une vie qui aurait pu avoir un résultat bien différent. Mon cher frère, c'est une leçon pour nous, pour toi en particulier, qui vas avoir à lutter contre tes penchants naturels. Quand tu te sentiras disposé à l'ennui ou à la plainte, souviens-toi de ce pauvre solitaire, dont toute la ressource est de vendre quelques misérables balais.

— Il paraît qu'il est très superstitieux, puisqu'il croit aux prédictions des tables tournantes.

— C'est peut-être une faiblesse de son cerveau. Mais du reste, assez de gens, d'ailleurs très bien doués, ont donné et donnent encore dans un tel travers d'esprit.

Nous sommes sans doute entourés de mystères; bien des choses, bien des faits de l'esprit sont inexplicables aux yeux de la science et de la raison; mais ce qui est certain, c'est qu'aucun homme convaincu de la vérité du christianisme et dont la conscience est soumise aux préceptes de l'Évangile, n'ira se jeter tête baissée dans des recherches qui détournent toujours de la présence de Dieu et troublent l'âme. Consulter les morts pour les vivants, c'est non-seulement une folie, mais encore une impiété.

Le lendemain était un samedi; Franck devait passer encore le dimanche avec ses parents, puis se mettre en voyage le lundi pour la ville de **, en France. Sa sœur était heureuse de le voir plus actif, plus vivant que lors de son arrivée; elle cherchait à l'entourer d'affection et de bons conseils. Ce n'était pas sans inquiétude qu'elle le voyait s'éloigner de la maison paternelle, car elle savait que Franck était léger et pouvait facilement se laisser entraîner au mal.

Sans se faire éveiller par personne, Franck se leva le samedi à cinq heures du matin. Sa nouvelle passion de pêche lui fit secouer le sommeil auquel, huit jours plus tôt, il se fût livré complètement. Jean

lui avait prêté une ligne. Déjà la veille, il s'était procuré des amorces en l'absence de son compagnon, non de retour de la montagne. Franck voulait, une fois encore avant son départ, aller à la rivière et tâcher d'en rapporter quelque chose pour le dîner. Il vint à la ferme demander si Jean était arrivé dans la soirée.

À la cuisine, il ne trouva que la servante des Besson. Par un singulier concours de circonstances, Franck n'avait vu que d'assez loin, à la vigne ou aux champs, cette domestique. Elle se nommait Marie Colin; mais, à la ferme, comme entre camarades du même pays, chacun l'appelait simplement Mimi. La mère de cette fille était née au pied du Jura français, dans un de ces endroits sauvages où il n'y a guère que des pierres et des genévriers. Çà et là, on y trouve quelque mesure habitée par des gens qui, sans cette retraite, n'auraient ni feu ni lieu. Ils vivent d'une industrie qui consiste à fabriquer des objets de vannerie grossière, que leurs femmes et leurs filles promènent de village en village, mendiant un peu partout sur leur chemin. Ce fut dans une de ces courses, que la grand'mère de Mimi engagea sa fille comme bovaïronne chez le père de Jacques Besson. Pendant les six mois qu'elle passa chez le vieux fermier, la jeune française ne porta pas de souliers; elle avait une paire de soques, dont elle n'usait que le soir et le grand matin. Le reste du jour elle allait nu-pieds. Quelques années plus tard, étant en âge de se marier, elle épousa Théodule Colin, un savoyard des environs de Crauve, un peu plus loin qu'An-nemasse. Théodule était un bon homme, assez rusé pourtant et quelque peu bigot. Sa femme lui était très supérieure; dans la maison, ni nulle part, il ne s'agissait pas que Théodule essayât de lui résister. Lorsqu'elle mourut en couches, il la regretta beaucoup, car c'était une bonne travailleuse. Il resta seul avec Mimi, qui, devenue grande, quitta Crauve et fut placée chez Jacques Besson, où elle servait depuis deux ans.

Le matin du samedi en question, lorsque Franck entra dans la cuisine, Mimi Colin était occupée à dresser une soupe aux oignons et à la farine grillée, dont l'odeur appétissante emplissait le local, et même se sentait à la rue. Mimi avait eu le soin d'y ajouter du fromage en minces tranches, que le chaud potage pénétrait, et faisait gonfler sur le pain nageant à la surface. Cette soupe, brune, onctueuse, avait une façon superbe.

— Où sont vos maîtres? demanda Franck, tout en flairant les mets succulent.

— Félicité est allée au marché; monsieur Jean fauche le pré marais, et le maître laboure. Je vais porter la soupe aux uns et aux autres dans un instant.

— Elle sent bien bon, cette soupe.

— Est-ce que monsieur en mangerait une assiette? Il y en a assez, et voilà de la ferraille blanche dans le buffet vitré. C'est bien facile. Il ne faut pas que monsieur se gêne.

Franck n'avait pas déjeuné; il allait brasser l'herbe humide encore de rosée....

— Eh bien, oui, dit-il, donnez-m'en une assiette, que je prendrai debout avant de partir.

Mimi Colin essuya promptement l'assiette, coupa du pain et du fromage, et eut bientôt servi la soupe sur la table, engageant le jeune monsieur à s'y asseoir pour la manger.

— Ma foi, dit-elle, il faudra que monsieur Franck se contente d'une cuiller d'étain; Félicité a caché les autres.

— Ça ne fait rien, dit Franck, assez étonné de s'entendre appeler par son nom, mais n'ayant pas l'idée de s'en formaliser.

Tout en faisant cette réponse, il regardait Mimi Colin, dont les manches retroussées laissaient voir ses bras, terminés par de jolies mains fines, quoique noircies çà et là au contact de la marmite encore brûlante. Cette Mimi était de son âge, les joues roses, armées de charmantes fossettes lorsqu'elle souriait; les cheveux blonds, épais, soyeux et onvés naturellement, mais dans le désordre matinal d'une personne de sa condition. Malgré cela, Franck trouva la soupe délicieuse, et remarqua le frais visage de Mimi Colin. Au fond, il se disait que, bien arrangée et bien coiffée, elle serait beaucoup plus jolie que Félicité Besson. La jeune servante lui causait sans se gêner, l'appelant de nouveau monsieur Franck par-ci, monsieur Franck par-là, selon l'habitude incarnée des savoyardes, qui pensent que c'est plus honnête et de meilleur ton d'ajouter le nom de la personne au mot monsieur ou madame. Bret, Franck Valler eût été capable d'éprouver une toute petite inclination absurde pour Mimi Colin, qui remplissait si bien les devoirs de l'hospitalité matinale en l'absence de sa maîtresse. Après l'avoir remerciée, il sortit de la ferme, s'avouant qu'un nouveau regret se joignait à ceux qu'il avait déjà de s'en aller.

Il descendit par la prairie et arriva près de Jean, occupé avec le domestique à faucher l'herbe dans laquelle Martin avait arraché les joncs. Travaillant dès l'aube, les deux hommes avaient faim et soif. Jean était revenu de la montagne dans la soirée, ayant retrouvé dans un chalet voisin la génisse égarée. Franck lui proposa de laisser la faux et de l'accompagner à la rivière; mais il dit que cela ne se pouvait pas. Il donna à Franck les conseils nécessaires et lui exprima du doute au sujet d'une réussite ce matin-là. Le soleil était déjà chaud, et le temps très clair. Au lieu donc d'aller avec Franck, Jean continua de

faucher, attendant l'arrivée de Mimi Colin avec la soupe. La servante ne tarda pas à être là, ayant déjà passé vers Besson au labourage. Elle raconta la visite matinale de Franck à la cuisine, et comme quoi il avait accepté une assiette de soupe, sans plus de façon qu'un savoyard. Jean l'engagea à parler moins haut, car, de la rivière, on pouvait entendre ce qui se disait dans le pré. En effet, Franck était à une petite distance des travailleurs, mais n'écoutant que le clapotement sourd de l'eau passant à ses pieds. Tout à coup, l'on entendit un grand bruit dans sa direction, puis un *aïe!* suivi d'un juron des plus énergiques. Jean courut à l'endroit d'où le bruit s'était fait entendre, et trouva Franck trempé d'eau et couvert de boue. Un éboulement de terre s'était fait sous ses pieds, au bord du courant profond, et il était tombé dans l'eau jusqu'au cou. Le pauvre garçon sortit des branches en ce piteux état, ayant laissé sa ligne à la merci des ondes, sans avoir pris aucun poisson. Mimi Colin, qui était encore là avec son panier, rit de bon cœur en voyant Franck ruisselant des pieds à la tête.

— Heureusement, dit-elle, que M. Franck a mangé de la soupe chaude ce matin; la plongée ne lui fera pas de mal; mais tout de même c'est bien désagréable d'être comme ça tombé dans l'eau, et encore qu'elle était bourbeuse.

Ce propos de la jeune fille riieuse et un peu hardie, ramena Franck à son assiette ordinaire. Il dit que la pêche *l'embêtait*, qu'il n'y retournerait pas, quand même il resterait à la campagne; — que, pour une fois qu'on prenait une truite, on n'avait aucune bonne chance pendant dix jours consécutifs, et que c'était stupide d'employer le temps de cette manière.

— Vous n'êtes pas raisonnable en parlant ainsi, lui dit Jean. Hier, parce que vous aviez été heureux, vous pensiez tout autrement. Aujourd'hui, vous y avez mis de la passion et pas assez de prudence. Je vous avais prévenu du peu de solidité des terrains vers le bord du grand creux; vous vous êtes trop approché et avez ainsi déterminé la chute du sol miné par-dessous. Le mieux est d'en prendre votre parti et d'aller promptement changer de linge.

— M. Jean a bien raison, ajouta Mimi Colin; il vous faut vite revenir à la maison avec moi.

— Mêlez-vous de vos affaires, lui dit sèchement le jeune homme.

— Je suis bien fâchée si j'ai mal parlé, reprit-elle; je n'avais pas l'intention de choquer M. Franck.

Là-dessus, Mimi Colin prit son panier, ramassa les soupières des deux hommes et partit de son pied léger dans la direction du château. Franck la suivit de loin; mais pour rien au monde il n'eût voulu se montrer avec elle aux domestiques de la maison. Il payait un peu

chèrement sa visite à la cuisine de la ferme, l'assiette de soupe aux oignons, et l'espèce de familiarité causeuse qu'il avait si bien supportée, encouragée même, une heure auparavant.

CHAPITRE VII.

MESSIEURS PAYSANS



L'aventure de Franck amusa bien ses parents, et si son père, en particulier, regretta l'insuccès de la course matinée, il vit avec satisfaction que son fils était capable d'un effort de volonté contre sa paresse naturelle. Mais tout en racontant comment il avait plongé dans l'eau, le jeune homme se garda bien de dire qu'il avait accepté la soupe offerte par Mimi Colin, et remarqué les joues roses, les yeux brillants et les beaux cheveux de la jolie personne. Il gardait cela pour lui-même, certain de n'y plus penser dès le lendemain. En effet, une vie nouvelle allait commencer pour lui d'une manière bien différente, et sans doute que ses occupations de bureau absorberaient tout son temps.

Dans l'après-midi du même jour, les quatre membres de la famille Valler se rendirent ensemble chez M. Derieux, pour une première visite, avant le départ de Franck.

M. Derieux habitait une ancienne maison bourgeoise, à l'autre bout du village. Son grand-père avait été cultivateur, son père commerçant de bétail; ils s'étaient enrichis à la longue, et toute cette fortune avait passé dans ses mains. M. Derieux n'avait d'autre profession que celle de rentier propriétaire, commandant chez lui à sa femme, à son fils quand ce dernier ne lui échappait pas, et à quatre ou cinq domestiques de campagne. Pour suivre à la mode, il signait de Rioux, depuis quelque temps. Sa mère était une demoiselle Viruale, dont l'aïeul avait été matelassier ambulant. Tout cela n'empêchait pas que, peu à peu, M. Benoit Derieux ne fût devenu un *de* Rioux; mais il est fort possible que le nom dût revêtir cette orthographe. Tant de nobles protestants français perdirent le *de* en fuyant leur pays pour chercher un refuge en Suisse! Peut-être les *de* Rioux avaient-ils une telle origine; en cas, rien de plus naturel qu'ils eussent repris leur ancien nom. Nous

ne les blâmons point de ce fait, du reste sans importance.

M. de Rioux possédait plus de cent arpents de terrain à Canvert; mais sa propriété ne formait pas un domaine compact comme celui de M. Valler. elle était en nombreuses *pièces*, sur le territoire de la commune. La maison, placée dans le haut d'un verger bien gras, se nommait les Erignières. Aucuns prétendaient que cette appellation avait pour racine le verbe *érein*. Si l'on en inférait que M. de Rioux éreintait ses domestiques ou son bétail, on se tromperait fort. Au contraire, gens et bêtes étaient bien nourris dans sa maison, bien soignés. Les hommes avaient de la viande et du vin tous les jours; les chevaux, leur ration d'avoine; les bœufs et les vaches, du fourrage à discrétion et de la paille jusqu'au ventre. Les bêtes à l'engrais mangeaient de la farine de froment, dont on eût fait d'excellent pain de seconde qualité à la boulangerie du Tunnel, à Lausanne. En ces sortes de choses, M. de Rioux avait pour principe d'économie agricole, qu'il ne faut jamais compter de près, mais voir l'affaire en gros. Ainsi, quand il vendait une paire de bœufs 500 fr. de plus qu'il ne les avait payés, il trouvait son bénéfice honnête, lors même que les deux animaux lui avaient mangé pour mille francs de grain et de fourrage. Ce surplus de dépenses se retrouverait assez ailleurs. Son agriculture était à l'avenant; mais tout marchait bien dans son domaine, et il avait toujours les plus belles récoltes des environs. Ses champs étaient si gras que, si l'on n'y semait rien, la terre se couvrait bientôt de plantes parasites, poussant à vue d'œil.

Les Valler ne connaissaient pas M. de Rioux, ni personne de sa famille. Pour aller chez lui, ils devaient passer devant un cabaret. Il y avait là deux hommes, l'un grand et l'autre petit, tous les deux en blouses grises; ils parlaient avec une sorte de véhémence, sans avoir l'air fâché.

— Je vous assure, disait le courtaud, mince et bien cambré, solide sur ses jambes, — je vous assure que c'est le prix. Pour en finir, je remettrai une *pièce*, mais c'est tout. Ça vous va-t-il?

— Outre la pièce, répondit le grand, assez replet, un peu vouûté et déjà sur l'âge, outre la pièce dont vous parlez, il en faut une pour mon domestique.

— En ce cas, reprit l'autre, vous garderez les bœufs trois jours de plus, et bien soignés, comme de juste. Voici les deux pièces, dit-il en prenant deux écus de cinq francs dans la poche de son gilet. Sommes-nous d'accord?

— Oui, puisqu'il faut en passer par où vous voulez. L'acheteur remit l'argent au vendeur, grimpa sur son char et partit au trot furibond d'un vieux cheval maigre, tout ensonnaillé de clochettes autour du cou.

L'autre personnage resté seul, salua gracieusement la famille Valler, comme elle passait. Voyant qu'elle se dirigeait du côté des Erignières, il la rejoignit vers la cour de la maison.

— Mesdames et messieurs, leur dit-il, me faites-vous l'honneur d'entrer chez moi?

— Nous voudrions rendre nos devoirs de bon voisinage à monsieur et à madame de Rioux, dit M. Valler.

— Veuillez prendre la peine d'entrer, je vous prie; ma femme et mon fils doivent être à la maison.

Conduisant ses visiteurs, M. de Rioux, — car c'était lui, — leur ouvrit la porte d'un joli salon de campagne, offrit des sièges, puis dit à une femme de chambre d'appeler madame et M. Casimir. Lorsque ceux-ci furent arrivés, M. de Rioux alla se défaire de sa blouse grise et reparut vêtu d'une redingote noire, en homme qui connaît les usages sociaux.

Les dames causèrent de la campagne, de la douceur du climat de Canvert, des arrangements de maison, pendant que les deux chefs de famille engagèrent une conversation bien nourrie sur l'agriculture en général et les propriétés villageoises. Au bout d'un moment, Casimir de Rioux, beau garçon de vingt-cinq ans, d'une expression assez dure et légèrement hautaine, invita Franck à faire un tour de jardin avec lui. Les deux jeunes gens sortirent ensemble.

— Puis-je vous offrir un cigare? dit Casimir en ouvrant un étui de cuir de Russie.

— Merci, très volontiers.

Un instant après, ils fumaient de conserve et se promenaient dans de larges allées, causant de choses indifférentes, sans regarder autour d'eux.

— Voulez-vous monter dans ma chambre, monsieur Valler? dit Casimir. La vue en est jolie; on aperçoit un coin du lac; c'est, je crois, le seul endroit de Canvert d'où il soit possible de le voir.

Franck accepta. Casimir le conduisit dans une mansarde élevée, mais grande et commode. Par la fenêtre ouvrant sur le toit, on voyait, en effet, une partie du lac, avec des lignes de maisons sur la rive opposée.

— Votre chambre est bien agréable, dit Franck; la mienne aussi est jolie; malheureusement je la quitte après demain.

— C'est dommage; où allez-vous?

— M'enfermer huit heures par jour dans un bureau à * * *, et pour la bagatelle de quatre ans.

— Alors, ma foi, je vous plains. Moi, je n'aurais jamais pu m'accoutumer à vivre ailleurs qu'à la campagne. J'ai besoin d'air et de liberté.

— Vous vous occupez de votre domaine?

— Oui, je conduis volontiers les chevaux, et je donne les ordres, quand mon père n'est pas là. En automne, je chasse. Vous prendrez bien un verre de notre petit blanc, sans façon?

Casimir ouvrit une armoire, en tira deux verres, une bouteille dont il fit prestement sauter le bouchon, et bientôt les deux fils de famille eurent fait bonne connaissance. Par la croisée ouverte, la fumée de leurs cigares s'échappait sur le toit, pour se mêler aux autres senteurs de l'atmosphère.

Au salon, M. Valler et M. de Rioux continuaient leur conversation animée.

— Il est évident, disait ce dernier, qu'il vous convient de prendre à votre main le domaine du château. Si je n'avais pas été déjà placé ici lorsqu'il s'est vendu (je tiens à ma maison comme demeure de mes pères), j'aurais acheté votre campagne actuelle. Mais je n'ai qu'un enfant, et déjà beaucoup de terres. Oui, monsieur, à votre place, voici ce que je ferais: d'abord, pas de fermier qui soit vigneron en même temps; les deux choses ne vont pas bien ensemble. Et encore, je ne prendrais pas de vigneron. Avec un bon maître valet, un vacher, un domestique de confiance pour les vignes (et des ouvriers, cela va sans dire), vous faites marcher tout cela comme il vous plait, et finalement vous y trouvez bien votre compte, outre l'agrément de la direction. Vous vous sentez ainsi le maître, beaucoup plus que si vous gardiez Besson avec messire Jean pour premier lieutenant à ses ordres. Franchement, je ne voudrais rien de tout cela chez moi, et pourtant ce sont d'excellents travailleurs. Besson est un brave homme, qui a bien quelques sous tirés de vos champs et de vos vignes; son beau-fils est une espèce de paysan-monsieur, dont les nouveautés en religion sont peu de mon goût, je dois l'avouer. Je veux bien qu'il ait de bonnes intentions en s'occupant d'écoles religieuses le dimanche; mais ça, c'est l'affaire du ministre et non d'un garçon de son âge, qui ferait mieux de s'amuser un peu autrement. Les laïques n'ont pas à se mêler d'enseigner la religion publiquement, ne trouvez-vous pas?

— Ma fille dit que Jean Laroche explique très bien l'histoire sainte à ses écoliers.

— Ah, bah! je vous dis que, de la part d'un jeune homme dans sa position, ça ne vaut rien. Ou bien, alors, qu'il étudie la théologie et se fasse ministre. Moi, je suis pour les vieilles choses et les vieilles doctrines delà réformation.

— Mais, monsieur, Jean Laroche aussi, objecta timidement Mathilde, en répondant à la place de son père. J'ai assisté à une leçon, dimanche dernier, et je puis vous assurer qu'elle a été donnée très bien, d'après ce que nous enseigne l'Évangile.

— Mademoiselle, je vous crois; mais soyez sûre qu'il vaudrait mieux que Jean Laroche ne s'occupât pas aussi directement des enfants du village, qu'il me semble qu'il le fait. J'entends parfois au cabaret des mots un peu salés à son adresse.

— On a bien tort, monsieur; les gens qui le blâment ne savent pas combien il peut être utile à la jeunesse de cette manière.

— Enfin, reprit M. de Rioux un peu étonné de voir une jeune personne lui tenir tête, laissons monsieur Jean à son école et à sa fierté. On dirait vraiment qu'il descend d'un des sept sages de la Grèce; son père n'était pourtant qu'un simple marchand d'étoffes, et sa mère une fille de paysan. Monsieur Valler, à votre place, je vous le répète, je voudrais avoir la campagne à ma main. Au fond, c'est naturel. Être chez soi, entièrement chez soi, c'est la moitié de la vie. — Moi, j'ai toujours la voix rêche avec mes domestiques, mais aussi je les soigne bien. Ils m'obéissent à la baguette et se mettraient au feu pour nous. Dès que l'un d'eux ne serait pas content, ou me répondrait sur un ton peu respectueux, je le flanquerais à la porte. Mais ça n'arrive pas. Je ne leur dis jamais un mot en français; avec ces gens-là je me sers du patois, qui est leur langue. Cela me donne sur eux une autorité incontestable.

— Comment vous y prenez-vous avec les musiciens ambulants et avec les pauvres qui demandent à la porte? reprit M. Valler. La mendicité est défendue par la loi, n'est-ce pas?

— Sans doute, elle est défendue. Voici ce que je fais: de l'argent, je n'en donne point. Si ce sont des musiciens qui viennent, je leur dis de jouer quelque chose pour amuser mes gens et leur mettre la danse à l'oreille. Mais je n'écoute pas. Je vais à la cave et je fais boire un coup à ces chenapans, tout en leur disant qu'ils feraient mieux de travailler que de se fuser les poumons en soufflant dans leurs *vioules* de cuivre. Ils s'en vont, contents comme des bossus. — Aux mendiants, on donne du pain, un pot de soupe, un reste de viande. Si c'est une femme qui ait un panier, un homme qui porte une hotte, je les leur fais remplir de pommes de terre, dont le poids les éreinte en s'en allant. Ceux-ci reviennent moins souvent. Un jour, un mauvais gueux refusa le pain que lui donnait ma cuisinière: il n'avait pas faim, disait-il. Si j'avais été là, je l'aurais accompagné à grands coups de fouet, comme il le méritait. Ne rien donner, c'est impolitique. On peut se faire des ennemis parmi cette mauvaise race des nécessiteux vrais ou faux. Aussi, je donne toujours, mais des produits de la terre seulement, et je me trouve bien du système. Pour changer de sujet, monsieur, on dit que vos vignes sont très belles cette année?

— Oui, je ne m'y entends guère encore, mais je vois que tous les

ceps ont du raisin.

— Pour ça, il faut convenir que le fils Besson connaît la partie et qu'il y met du soin. Au reste, il le peut bien. Les conditions du précédent propriétaire sont décidément à l'avantage du vigneron. Je ne voudrais rien de ça. Besson donne à son fils le quart de ce qui lui revient pour sa portion; cela permet au jeune homme d'augmenter chaque année son petit capital. Besson lui a sans doute promis sa fille. Avec ce qu'ils ont entre eux deux, ils pourront acheter une jolie propriété dans quelque village écarté, où les terrains n'ont pas une très grande valeur. S'ils restaient vos fermiers et vigneron, ils s'enrichiraient encore assez vite. Besson sait très bien ce que je pense là-dessus; j'en ai parlé maintes fois avec lui en badinant, soit à la rue, soit au cabaret. C'est pourquoi je ne me gêne pas de vous donner mon opinion à ce sujet. Vous êtes le maître de faire ce qui vous convient; ne me croyez pas sur parole, bien que je sois sûr de ce que je dis.

Mathilde, qui ne causait plus, avait écouté l'exposition des théories et des principes de M. de Rioux avec un profond dégoût. Elle redoutait pour son père l'influence d'un homme aussi franchement terre à terre en fait d'idées morales et religieuses. Elle craignait que, déjà trop disposé à tout calculer, à considérer les nécessiteux comme les ennemis de la société, il ne se laissât conduire par le voisin des Erignières pour les affaires du domaine, et que cela ne mît les deux chefs de famille en rapports fréquents dont l'intimité pouvait avoir de funestes conséquences pour M. Valler. Le jugement de M. de Rioux sur Jean Laroche et l'école du dimanche lui avait été pénible aussi, mais au moins avait-elle pris sa défense. Son opinion sur Casimir n'eût pas été à l'avantage de ce dernier non plus, si elle l'avait vu dans la mansarde, versant de pleines rasades à son visiteur, l'excitant à boire un vin violent, dont les esprits capiteux faisaient briller les yeux de Franck et alourdissaient sa tête lorsqu'il vint saluer la famille.

CHAPITRE VIII.

THÉORIES SOCIALES & AGRICOLES



Casimir de Rioux et Franck Valler s'étaient promis de se revoir; et comme le départ de Franck était fixé au lundi suivant, Casimir vint rendre visite à sa nouvelle connaissance le dimanche au soir. Les Valler avaient pris le thé plus tôt que d'habitude; parents et enfants étaient assis devant la maison, dans le haut du verger, respirant le bon air et les parfums de la campagne. Ils avaient besoin d'être un peu ensemble avant de se séparer pour bien des mois, car Franck n'aurait de vacances qu'à Noël, et pour huit jours seulement. Quand on annonça Casimir, Mathilde ne put retenir un mouvement d'impatience et de regret; son père lui dit de faire attention à elle, afin de ne pas choquer un jeune homme de bonne famille, qui se présentait d'une manière convenable, et remplissait, en tout cas, un devoir de société.

Casimir fut donc reçu en plein air, avec une politesse affectueuse. Comme la veille, on causa campagne, agriculture, vin vieux et récoltes nouvelles. On parla aussi du village et des principaux habitants. Casimir avait une opinion toute formée sur la plupart des gens de Canvert, depuis le pauvre Martin-Sec, jusqu'aux plus grosses bourses de la commune. Il connaissait leur manière de travailler; tel, selon lui, était toujours le plus avancé dans ses ouvrages; tel autre, toujours en retard. Un troisième labourait trop bas; enfin, Casimir montra qu'il était au courant des faits et gestes comme du caractère de ses combourgeois. Tous ces détails intéressèrent M. Valler; il trouvait à Casimir, qui d'ailleurs parlait bien, de l'esprit et une certaine connaissance des hommes, dans le milieu où il vivait.

— Peut-être, dit Casimir en se levant et s'adressant à Franck, seriez-vous bien aise de voir une salle de danse villageoise. Les jeunes gens de Canvert ont des musiciens ce soir et font danser. Le bal est public.

Ils m'ont demandé d'y faire une petite apparition et je compte m'y arrêter dix minutes en retournant à la maison. Voulez-vous y donner un coup d'oeil avec moi?

— Mais oui, bien volontiers.

— Je suis à vos ordres.

— Franck, dit M^{me} Valler, tu resteras peu de temps. N'oublie pas qu'il faut faire ta malle, et que tu pars à sept heures demain matin.

— Oui, maman. Mathilde, viens-tu avec nous?

— Non, pas aujourd'hui; je te remercie.

Les deux jeunes gens prirent le chemin du village. Tout en marchant, Franck demanda à son compagnon si Félicité Besson allait danser avec les garçons de Canvert.

— Je crois qu'elle ne demanderait pas mieux, répondit Casimir; mais elle est sans doute retenue par son futur époux messire Jean, qui n'entend pas badinage sur l'article de la danse, le dimanche, au cabaret. C'est un trop saint homme pour se permettre un divertissement de cette nature. Une seule fois, sa belle-sœur y vint avec un régent nommé Autier, et cela fit toute une histoire chez eux, dit-on. En robe blanche, avec des fleurs dans les cheveux, elle était jolie comme un cœur. Je dansai plusieurs fois avec elle.

— Réellement, vous dansez dans ces bals villageois?

— Eh! je crois bien; pourquoi pas, je vous prie? Cela ne tire pas à conséquence. Ici, l'on fait ce qu'on veut et comme on l'entend. Je compte bien danser une polka avec la Mimi Colin, quand même c'est, une fille de Savoie.

— Jean Laroche n'est pas partisan de la danse, à vous entendre?

— Jamais il n'y met le pied. Ne croyez pas qu'il en vaille mieux pour cela. C'est un sauvage, fier comme un baron, jugeant tout le monde du haut de son orgueil et de sa mômerie. Il n'a qu'une qualité, c'est d'être bon travailleur. Ne se mêle-t-il pas de faire le gentilhomme en chassant sur vos terres en automne! et je sais qu'il est assez habile à pêcher la truite. Il me semble que cela ne cadre guère avec ses idées d'ultramontanisme protestant. Tenez, le voici justement avec son ancien tuteur, M. Robert-Davy. Où diable vont-ils à ces heures? Pas bien loin, en tout cas.

Jean s'approcha de Franck pour lui demander si M. Valler était chez lui et pouvait recevoir la visite de M. Robert-Davy.

— Je pense qu'oui, répondit Franck; mon père est à la maison.

Le tuteur et Jean continuèrent leur route; les deux autres entrèrent bientôt à la salle de danse.

Seul de son nom dans la contrée, M. Robert-Davy habitait une fort belle propriété, située de l'autre côté de la rivière, sur le terrain élevé

qui masquait la vue du lac aux habitants de Canvert. *La Supérieure*, tel était le nom de cette campagne. Grande, spacieuse, ayant des bois, des prairies, des champs et des vignes, c'était par centaines de mille francs qu'il aurait fallu compter pour en faire l'acquisition. M. Robert-Davy avait fait fortune à l'étranger, dans une industrie nouvelle dont il était l'inventeur. Il se retira des affaires, acheta la Supérieure alors en vente et s'y établit avec sa famille. Il avait deux fils, auxquels il donna un précepteur de mérite, en attendant qu'ils fussent en âge de suivre des cours publics à l'académie. Au milieu d'une si grande prospérité, l'épreuve entra tout à coup dans sa maison. En moins de quatre ans, sa femme et ses enfants moururent.

M. Robert-Davy demeura seul, frappé par ce triple deuil. Jusqu'à cette époque si douloureuse, il avait vécu en homme du monde, sans se préoccuper beaucoup de ce qui suit après la mort. En s'établissant à la Supérieure, il avait compté sur la continuation d'un bonheur temporel des plus rares, et voilà que, l'un après l'autre, Dieu lui reprenait ses vrais trésors. Au premier coup de l'épreuve, il se roidit contre les décrets souverains de l'Éternel. Au moins il me reste ma femme et mon second fils, disait-il. Mais bientôt le cadet des garçons suivit son frère aîné, et enfin, M^{me} Robert-Davy fut placée dans le tombeau, à côté de ses enfants. Avant de mourir, elle exhorta son mari à la soumission, à la repentance et à la foi, pria beaucoup pour lui, et eut la douceur de le voir accepter les promesses de grâce et de pardon qui sont en Jésus-Christ. Dès lors, M. Robert-Davy devint un autre homme. Au lieu de se considérer comme le maître absolu de sa grande fortune, il comprit qu'il n'en était que l'administrateur en vue de la gloire de Dieu et pour le bien de son prochain. Pendant quelque temps il vécut solitaire, ne sortant pas de chez lui; mais quoiqu'il eût encore assez souvent des moments de sombre tristesse, il finit par se décider à visiter les malades et les affligés. Cela lui fit du bien. Puis il consentit à être le tuteur de Jean Laroche, dont il avait connu le père. Peu d'hommes savaient être aussi aimables que M. Robert-Davy. Sans besoins de luxe pour lui-même, il vivait très simplement, avec une nièce chargée de la direction du ménage. Il n'avait pas même un équipage à deux chevaux; un simple char de côté, attelé d'un vigoureux cheval, lui suffisait. Ses domestiques l'aimaient, parce qu'il était bon, affectueux, sachant rester à sa place. Il les traitait avec douceur et fermeté, s'intéressait à leur âme, à leurs besoins intellectuels en rapport avec leur caractère et leur position. Avec son fermier, il était large sur une quantité de détails, mais strict dans tout ce qui avait pour base des conventions réciproques. Les vigneronns faisaient-ils de bonnes affaires, M. Robert-Davy les en félicitait lui-même le premier.

Lorsqu'un pauvre venait heurter à sa porte, il voulait lui parler, le questionner, connaître la vérité sur sa situation. Après cela, il se décidait selon qu'il lui paraissait pour le mieux. C'était un chrétien sincère; point formaliste, il tendait une main fraternelle à tous ceux qui faisaient profession d'appartenir à Jésus-Christ. Chaque dimanche au soir, la porte d'une grande salle s'ouvrait chez lui pour y recevoir ceux d'entre les habitants de la campagne qui voulaient profiter de la lecture d'un chapitre de la Bible et de simples réflexions suivies d'une prière. M. Robert-Davy avait formé une bibliothèque populaire, qu'il mettait à la disposition de tout son monde et même de lecteurs étrangers, pourvu qu'ils se conformassent au règlement. Assez éloigné d'un village placé plus bas, séparé de Canvert par la rivière, M. Robert-Davy n'était d'aucune commune, à proprement parler; et ses fermiers, ses vigneron et ses domestiques avaient peu de rapports avec les centres peuplés de la contrée. Vers Noël, chaque année, il quittait La Supérieure et allait, avec sa nièce, passer l'hiver tantôt dans une ville, tantôt dans les climats plus chauds du midi. Grand, un peu voûté, la barbe grise et la tête chauve, tel était l'extérieur de cet homme fort, à soixante ans.

Ce dimanche-là, Jean était allé lui faire une visite. Une fois par mois, le jeune homme se rendait chez son ancien tuteur pour avoir de ses nouvelles et causer un peu avec lui. On comprend combien de tels rapports avaient été utiles à Jean Laroche. Il était impossible que le caractère et les idées d'un homme aussi distingué que M. Robert, n'eussent pas exercé une bonne influence sur son pupille. Jean ayant parlé des nouveaux propriétaires du château de Canvert avec M. Robert-Davy, celui-ci, contre la coutume, était venu le premier chez eux. Il s'excusa d'arriver un peu tard dans la journée. Ce fut naturellement une occasion de parler de Jean Laroche.

— Je n'ai sans doute pas besoin de vous recommander mon ancien pupille, dit-il à M. Valler. Il n'y a qu'à voir Jean à l'ouvrage, pour reconnaître sa supériorité sur beaucoup de vigneron, même sur un des miens qui est de Lavaux. Je vous félicite, monsieur, d'avoir ce jeune homme dans votre maison; j'espère que vous pourrez le garder longtemps. — Mes vignes sont, en effet, très bien cultivées; mais je ne suis pas riche au point de faire à Besson des conditions onéreuses pour moi. Il gagne comme fermier, il gagne comme vigneron; son beau-fils Jean y trouve aussi un compte assez rond au bout de l'année. Or, comme on dit qu'ils ont de la fortune, je trouve qu'il est juste de faire aussi la part du maître ce qu'elle doit être en réalité. Je ne suis pas encore tout à fait décidé à prendre le domaine à ma main, mais je crois pourtant que je le ferai, si mon fermier ne consent pas à

des conditions plus équitables.

— Il faut ce qui est juste, rien de plus certain, reprit M. Robert-Davy; seulement, il faut aussi que Besson, soit comme vigneron, soit comme fermier, ait chaque année un bénéfice moyen, mais assuré. Votre campagne ne s'en portera que mieux. Au lieu d'un gain honnête, s'il faisait souvent des pertes, ou ne gagnait rien du tout, vos champs et vos vignes ne tarderaient pas à s'en ressentir. Et si vous me permettez de vous le dire, monsieur, je crois qu'un propriétaire, s'il ne connaît pas à fond et d'une manière pratique l'agriculture, se trouvera toujours mieux d'avoir d'honnêtes fermiers et des vigneron, que de vouloir conduire lui-même son train de campagne. Les paysans dépensent moins que nous et se trouvent naturellement dans un milieu qui est le leur, tandis que nous autres *messieurs*, nous devons faire un effort pour y entrer. Pour moi, je me félicite de n'avoir pas à diriger d'autres ouvriers que mon jardinier et les domestiques de ma maison. J'ai, après tout, plus d'influence morale et active sur ceux auxquels je ne commande pas chez moi, excepté pour ce qui est écrit dans nos conventions. Peut-être y trouvé-je un peu moins d'argent, mais encore la chose ne m'est pas prouvée.

— Il me semble, monsieur, dit M^{me} Valler, que vous avez pris le bon parti dans vos affaires de campagne; je voudrais bien que mon mari en fût convaincu. Il se donnera beaucoup de mal en voulant conduire lui-même le domaine.

— M. de Rioux, objecta M. Valler, nous disait pourtant hier qu'il se trouve si bien de son agriculture personnelle. Il a l'air, au reste, d'un homme très entendu sur toutes ces questions.

M. Robert-Davy n'ajouta rien à l'éloge du maître des Erignières; il reprit l'entretien au sujet de son ancien pupille Jean.

— Jean Laroche, dit-il, ne serait pas embarrassé de savoir que faire, si vous preniez une décision qui l'éloignât de chez vous. Il peut acheter un petit bien de terre et le payer comptant. Je suis loin de l'engager à quitter l'agriculture, bien que j'aie la conviction qu'il arriverait très vite à une place où on lui demanderait un travail différent, celui de la plume, par exemple. Il la manie avec une sorte de talent naturel, que ne possèdent pas, tant s'en faut, la plupart des employés dans les bureaux d'un commerçant.

— Il épousera sans doute Félicité? demanda M^{me} Valler.

— Je l'ignore, madame. Sur ce sujet, je ne lui fais jamais de questions. Tant qu'il ne m'en parle pas, je dois supposer que c'est une chose à laquelle il ne pense pas encore beaucoup, car il me tient volontiers au courant de ses affaires.

— C'est évident qu'il l'épousera, dit M. Valler; d'ailleurs, cela doit

leur convenir à tous.

— Eh bien, Félicité Besson est une aimable fille de paysan, dit M. Robert Davy.

Puis il se leva pour prendre congé. M. Valler accompagna son hôte jusqu'à l'entrée du chemin public. Dans la cour de la maison, ils rencontrèrent un pauvre, qui leur demanda l'aumône. C'était un homme déjà sur l'âge et manchot. La vue du mendiant fit froncer le sourcil à M. Valler:

— Pourquoi, lui dit-il, ne cherchez-vous pas à gagner votre vie comme garde-champêtre, ou comme berger dans la montagne? Il est défendu de mendier, ajouta-t-il sèchement.

— Monsieur, excusez-moi, répondit le solliciteur étranger; je ne trouve pas à me placer; on me dit que je suis trop vieux.

— D'où êtes-vous, mon pauvre homme? demanda M. Robert-Davy d'un ton affectueux.

— Je suis Valaisan.

— De quelle manière avez-vous perdu la main droite?

— Par un coup de mine; vous voyez que j'ai aussi des éclats de pierre au visage.

— Avez-vous des papiers? montrez-les-moi. L'estropié sortit d'une poche un livret contenant plusieurs certificats d'honnêteté, délivrés par des personnes bien connues. En les lui rendant, M. Robert ajouta ces mots:

— Il vous faut tâcher de devenir chevrier dans une de vos communes, comme le dit monsieur. Prenez ceci, dit-il en lui mettant une pièce de cinquante centimes dans son unique main, et allez directement au village que vous voyez là-bas. Vous avez encore le temps d'y arriver de jour, si vous marchez vite.

L'estropié remercia et prit la direction indiquée. Quand il fut loin:

— Tous ces quêteurs aux portes, dit M. Valler, tous ces mendiants, les musiciens ambulants, surtout les ouvriers qui demandent un secours pour continuer leur voyage, tous ces gens-là sont les soutiens et souvent les promoteurs du socialisme, du communisme. Il en est très peu parmi eux qui soient honnêtes et véridiques. Aussi, j'ai pour principe de ne jamais rien leur donner. Ils seront un jour la cause de la ruine de la société.

— Eh bien, moi, monsieur, j'agis en vertu d'un principe tout contraire: je donne presque toujours, mais peu à la fois, uniquement le nécessaire, pour assouvir la faim si elle existe, ou payer un abri pour la nuit. À la campagne, où il n'y a pas de bureau de bienfaisance, nous ne sommes pas placés de la même manière qu'à la ville. Les mendiants sont d'ailleurs très rares dans nos villages. Si nous refusons

un morceau de pain à celui qui nous le demande, et un endroit pour dormir, où ira-t-il et que mangera-t-il? Je préfère être trompé dix fois par de mauvais pauvres, que de risquer de manquer de charité à l'égard d'un seul qui la mérite et y a droit. Ce ne sont pas ces pauvres-là qui cherchent à renverser l'ordre social; ce sont les ambitieux qui ne se refusent rien en fait de jouissances matérielles, ne mendient jamais eux-mêmes, mais exploitent ceux pour lesquels ils ont l'air de travailler. En étant durs avec les nécessiteux qu'on trouve sur son chemin, nous ne faisons que les aigrir et leur donner l'idée que nous sommes injustes envers eux. On peut ainsi augmenter le mal tout en croyant prendre de bonnes mesures de prudence. — Sur toutes ces questions, l'Évangile élargit le cœur. Il y a tant de déshérités sur la terre, tant d'êtres souffrants! Heureux qui peut soulager les misères du prochain, lors même qu'au premier moment la vue d'un importun est loin de nous plaire! Pardonnez-moi de vous parler ainsi, monsieur. Je suis convaincu de vos bonnes intentions. Pour moi, j'ai beaucoup souffert. Mes vraies richesses sont au ciel. Avec celles d'ici-bas, j'ai besoin de me faire des amis.

A ce moment, le char de M. Robert-Davy arriva pour le chercher. Jean vint serrer la main à son tuteur, tourna le bouton de la portière, et le modeste équipage emmena son maître sur le coteau de la Supérieure, où il fut rendu en peu de temps.

CHAPITRE IX.

RETOUR DE LA DANSE



a nuit se faisait, cependant; l'heure en était venue sous un ciel sombre, sans lune et sans étoiles.

En ce moment, Casimir et Franck sortaient du cabaret, où ils avaient bu bouteille avec quelques jeunes gens du village. Ils allaient rentrer à la salle de danse, dont le bruit,

l'animation et les figures plaisaient beaucoup à Franck. Excité par quelques verres de vin et par les propos assez libres des jeunes gens qui l'entouraient; ne voulant, d'ailleurs, pas avoir l'air d'être moins à son aise que Casimir au milieu de cette cohue, il se mit à danser comme les autres et y prit goût. Les caractères vaniteux se conduisent de cette manière, surtout quand ils manquent d'énergie pour le devoir.

Il dansa plus d'une polka avec Mimi Colin, que cela rendit toute fière et d'autant plus piquante aux yeux de son cavalier. Puis, il y eut une nouvelle séance au cabaret, cette fois-ci avec les filles, et Dieu sait tout ce qui se dit et se fit dans l'escalier et les longs corridors. Il est bien probable que Mimi Colin fut embrassée par Casimir et par Franck, sans qu'elle pût ou voulût les en empêcher. Ces deux messieurs ne faisaient d'ailleurs que suivre l'exemple des autres danseurs avec la plupart de leurs *chevalières*. Quand on accepte une position connue d'avance, il faut jusqu'au bout, la subir. C'est ce qui s'appelle *bien s'amuser*, disent les garçons, et même aussi plus d'une fille.

Au milieu de toutes ces folies, Franck oubliait la recommandation de sa mère, l'heure matinale du départ et sa malle encore à faire. Inquiète de ne pas voir revenir son frère, Mathilde pensait avec effroi à l'influence que pouvaient exercer sur lui, soit la danse elle-même, soit les compagnons avec lesquels il se trouvait.

Pendant que tout cela se passait à Canvert, Jean causait avec son

ami Ernest à Sauvilliers. Après le départ de M. Robert-Davy, il était allé chez Ernest, poursuivi par des pensées nouvelles et une préoccupation visible sur ses traits si fortement accentués. Ce dimanche-là, Félicité étant indisposée, c'était Mathilde qui l'avait remplacée à l'école du dimanche. En allant, comme en revenant, Jean avait causé avec Mathilde des divers sujets relatifs à la leçon du jour. Il avait admiré la manière simple, parfaitement claire et à la portée des enfants, avec laquelle Mathilde s'y était prise dans la leçon; son langage était correct, sa voix douce, son expression gracieuse et ferme. C'était tout autre chose que l'enseignement un peu terre-à-terre de Félicité, qui pourtant ne manquait pas de moyens intellectuels. Jean, dont l'âme forte et altière n'avait rencontré jusqu'ici aucune jeune personne qui lui plût décidément, se sentit comme transpercé au fond du cœur par le charme et les agréments de Mathilde Valler. Il en éprouva d'abord une douceur infinie; mais lorsque, de retour dans sa petite chambre de la ferme, il considéra sa position en regard de celle de la fille du propriétaire du château, il en fut effrayé. Là, ouvrant son cœur au Père céleste, il demanda la force de renoncer à un sentiment capable de briser sa carrière et de le rendre malheureux pour toute la vie. — Après le départ de M. Robert-Davy, il se rendit donc chez Ernest. Ce dernier avait eu un mauvais dimanche. Il savait qu'on dansait à Canvert, mais il ignorait que Félicité fût restée chez elle, peu disposée à s'amuser avec les autres jeunes filles du village. Parfois, Ernest aurait voulu sonder Jean sur ses intentions futures, et il n'osait, dans la crainte de voir s'écrouler tout d'un coup ses plus chères espérances. En le voyant arriver à une heure aussi tardive, Ernest eut d'abord l'idée que peut-être tout était décidé avec Félicité et que Jean venait lui annoncer leur prochain mariage. Mais il vit bientôt que son ami retournait quelque autre pensée dans son âme, et qu'il souffrait moralement. — Qu'as-tu? lui demanda-t-il après les premiers mots échangés. Es-tu malade?

— Non, et toi, Ernest, qu'as-tu aussi? la journée t'a paru longue, j'en suis sûr.

— Oui, c'est vrai.

— Félicité t'envoie ses amitiés; elle n'était pas assez bien aujourd'hui pour m'aider à l'école; mais ce n'est qu'un rhume de cerveau avec mal de tête.

— C'est tout cela de trop. Alors, par qui l'as-tu remplacée?

— M^{lle} Valler a bien voulu m'accompagner, dit Jean d'une voix un peu émue.

— Et cela a très bien été?

— Oui, fit laconiquement Jean Laroche.

— Elle est charmante, cette demoiselle Mathilde, continua Ernest, sans faire attention à l'air étrange de son ami; évidemment, c'est elle qui est la perle de la famille, pour le peu, du reste, que j'en ai vu il y a quinze jours.

— C'est une famille peu connue encore. Ernest, je suis venu causer avec toi d'un sujet très sérieux, sur lequel il faut qu'il ne reste entre nous pas même l'ombre d'un doute.

A ces mots, que Jean prononçait les yeux baissés, Ernest se sentit rougir jusqu'aux ongles. Son cœur battait violemment.

— Je t'écoute, répondit-il.

— Tu ne m'as jamais parlé de Félicité comme il me semble que tu aurais pu, que tu aurais dû le faire. Me suis-je trompé en pensant qu'elle te plaît et que tu l'aimes?

Ernest ne répondit pas.

— Voyons, reprit Jean, tire-moi donc de peine et d'embarras. Je te montre assez de confiance pour que tu me parles aussi très franchement.

— Je n'ose pas, Jean, te dire ce qui se passe en moi. Je crains parfois d'avoir commis une lâcheté, une espèce de crime, en m'attachant à Félicité, lorsque peut-être tout est arrangé entre vous. Ne me maudis pas, si j'ai cédé au plus doux des sentiments; j'essayerai de le vaincre, et, en tout cas, je mettrai l'Océan entre elle et moi, du jour où vos fiançailles seront décidées.

— Il n'est pas du tout question de fiançailles pour moi, Ernest; tu peux te rassurer. J'aime beaucoup Félicité; elle n'est pas ma sœur, et à cet égard rien ne m'aurait empêché de l'épouser; toutefois, je n'y ai jamais pensé. Je me sens son frère, bien que je ne le sois pas par les liens du sang; enfin, elle en aime un autre, ou je suis bien trompé dans ma supposition.

— Et qui donc?

Ernest était de plus en plus dans une grande agitation.

— Je te conseille de le lui demander, la première fois que tu la verras seule.

— Jean, tu me brûles le cœur.

— Eh bien, tant mieux. Heureux qui peut le sentir flamber de cette manière. Aime seulement bien Félicité, Ernest; mais montre-le carrément, afin qu'on ne puisse en douter. Mon beau-père se fâchera, criera peut-être, et puis il finira par céder. — Une autre chose encore, dont je voulais te parler: notre régent s'est présenté pour le poste de Villars-la-tour; s'il est nommé, fais l'examen à Canvert et tâche de le remplacer.

— Merci, Jean, dit Ernest en lui prenant la main; c'est trop de

bonheur à la fois. Je n'ose y croire encore. Et toi, que feras-tu? car, si j'y peux quelque chose, je veux que tu sois heureux.

— Je travaillerai, puisque Dieu m'a donné les forces nécessaires et le goût de l'occupation; mais, où j'irai et ce que je ferai si mon beau-père quitte la ferme dans un an, je n'en sais rien. Martin-Sec dirait qu'*il y sera pourvu*: en ce moment, mon semblant de foi ne va pas jusqu'à formuler cette assurance. Il est déjà tard, dit-il en regardant sa montre; il me faut partir. Je voulais absolument te mettre le cœur au large, et c'est pour cela que je suis venu.

Ernest accompagna son ami jusqu'à moitié chemin de Canvert, puis il revint sur ses pas, le cœur bondissant de joie à la pensée que tout obstacle de la part de Jean était levé désormais.

Jean continuait seul, du côté de Canvert. Sauvilliers étant bâti au-dessus du plateau supérieur, le chemin, assez plat dans cette partie, descend ensuite par une pente qui devient sensible près du premier de ces villages. La nuit, de plus en plus ténébreuse, ne laissait pas même voir les haies au bord de la route; il fallait connaître parfaitement le pays pour ne pas s'égarer, car les embranchements des diverses voies de communications sont nombreux dans cette contrée. A grande distance, on entendait la musique de la danse, à Canvert; de loin en loin, quelques jeunes hommes, rencontrant le marcheur solitaire, le saluaient sans le connaître.

— Celui-ci va danser bien tard, disaient-ils après l'avoir dépassé; c'est sans doute un garçon qui a l'habitude de ne rentrer chez lui que sur le matin.

Toutes les voix de la nature se taisaient. La rivière, près de Canvert, n'a pas de chutes, et son cours ne fait jamais de bruit. De temps en temps seulement, un petit souffle du lointain Jura, passait doucement sur la plaine, suivait la vallée, et venait mourir sur le lac, après avoir caressé de sa tiède haleine les feuilles et les fleurs. Jean Laroche sentait sa conscience l'approuver; il avait franchement cédé une place qui ne pouvait pas être la sienne, et il faisait le bonheur de son ami en même temps que celui de Félicité. Ernest était digne d'elle, et elle de lui. Jean se les représentait plus tard, dans leur petit ménage, ayant tout juste le nécessaire pour vivre, mais riches des dons du cœur et de l'intelligence. Pour lui-même, de nouveaux cieux s'étaient ouverts aussi, pleins de menaces d'orages et de tempêtes. Aucun point de l'horizon n'était lumineux et paisible. Une barrière, deux barrières infranchissables s'opposaient à la réalisation de vœux imprudents, d'aspirations insensées. Si jamais ce qu'il éprouvait déjà pour Mathilde Valler venait à être connu, il serait accusé d'orgueil et de présomption par les uns, de folie par les autres. Elle-

même ne pouvait qu'en être offensée. « Ah! qu'ai-je fait! qu'ai-je fait! Malheur à moi! se disait-il, lorsque des éventualités désespérantes se présentaient à son esprit. Il faut que tout cela sorte de mon cœur et se dissipe. »

Entre le village de Canvert et l'habitation de M. Valler, il y avait un bout de chemin public d'environ trois minutes. Ce chemin rejoignait le château en amont, tandis que l'avenue particulière de la campagne touchait à la route inférieure. Après avoir dépassé le village, Jean se trouvait dans ce bout de chemin, laissant derrière lui le cabaret bruyant, tout illuminé. Quant il fut au milieu de l'espace à franchir, il entendit parler au bord de la haie, à sa droite.

— Voyons, disait-on; levez-vous donc. Que voulez-vous faire là tout seul? Un peu de courage, et les forces vous reviendront monsieur Franck.

Jean reconnut à l'instant la voix de Mimi Colin. Il frémit à la pensée d'une intrigue de nuit, entre les deux personnages. S'approchant résolument, mais ne voyant rien, tant l'obscurité était profonde, il demanda à Mimi ce qu'elle faisait là, à une heure pareille.

— Ah! c'est vous, monsieur Jean; que j'en suis bien aise! Donnez voir un coup de main à M. Franck pour le faire lever. Il ne veut pas quitter sa place, et moi je n'entends pas rester là, seule avec lui. M. Franck est venu à la danse avec M. Casimir de Rioux; les autres l'ont fait boire, à ce qu'il paraît, et il a pris quasi mal, comme on allait une *sautiche*. Je l'ai suivi jusqu'ici, car je m'en vais aussi à la maison; mais là, il n'a plus voulu marcher et s'est jeté par terre. Ma foi, ce n'est pas l'affaire d'une fille de le relever dans l'état où il est, et cependant on ne peut l'abandonner.

Jean tira de sa poche une boîte d'allumettes, fit jaillir l'étincelle, et put alors distinguer Franck dans un état de complète ivresse. Le malheureux jeune homme, trop faible pour résister aux sollicitations de Casimir et des solides lurons du village, avait dû vider verre sur verre. L'exercice de la danse et la chaleur de la salle aidant aux fumées du vin, Franck avait senti la terre tourner sous ses pieds. Perdant à peu près connaissance, il reprit pourtant un peu de forces au bout d'un moment et essaya de marcher pour revenir chez lui. Mais ses jambes fléchissant de nouveau tout de bon, il se laissa tomber dans le fossé voisin de la haie, d'où il lui fut impossible de se relever.

— Partez à l'instant pour la maison, dit Jean à la domestique. Vous direz à Félicité d'aller prévenir M^{lle} Valler. J'emmènerai M. Franck. Il faudrait ouvrir la petite porte du côté des acacias, vous comprenez pourquoi. Faites attention à votre langue, Marie, si vous tenez à rester chez nous, et dépêchez-vous.

Heureuse d'être délivrée de sa sottise position, Mimi Colin fut bientôt à la maison. En quatre mots, elle expliqua tout à sa jeune maîtresse, qui ne perdit pas un instant pour avertir Mathilde en particulier.

Jean avait attendu une minute, pour donner à la domestique le temps d'arriver.

— Vous me connaissez, monsieur Franck, dit-il à l'infortuné.

— Oui, fit celui-ci en riant; oui, vous êtes Jean Besson. Ces pandours de villageois m'ont mis dedans avec leurs godailleries, mais c'est bon pour une fois.

— Croyez-vous de pouvoir marcher?

— Oh! ma foi non! je ne sais plus où sont mes jambes.

— Je vous donnerai le bras; voyons, levez-vous. Prenant Franck par la main, Jean le dressa sur ses pieds comme une bûche; mais il vit tout de suite que Franck était incapable de se mouvoir.

— Pas tant de façons, dit Jean: quand on se conduit comme vous l'avez fait, il faut en subir les conséquences.

Et chargeant Franck sur son épaule droite, la tête en l'air, il l'apporta jusqu'à la maison de ses parents, sans éprouver de résistance.

Mathilde et Félicité attendaient dans une grande angoisse, à la porte indiquée. Jean prit alors Franck dans ses bras nerveux et le monta dans une chambre, où les deux jeunes personnes les laissèrent seuls. En un tour de main Franck fut déshabillé, mis dans son lit. Jean lui bassina le visage avec de l'eau fraîche, ferma la porte et descendit l'escalier, sans que les domestiques se fussent doutés de ce qui venait d'avoir lieu. Mathilde et Félicité étaient encore vers l'entrée.

— Ah! monsieur Jean, dit Mathilde, quel service vous venez de rendre à mon frère et à nous tous! Je ne l'oublierai jamais, dit-elle en lui tendant la main et serrant celle de Jean avec une cordiale étreinte.

— Mais j'ai encore une grâce à vous demander: si mon frère est en état de partir demain matin, à sept heures, pourrez-vous l'accompagner jusqu'à la gare avec votre char? Nous attendions votre retour pour vous le demander.

— Oui, j'irai; vous pouvez compter sur moi.

— Merci; et aussi sur quelques mots affectueux à mon pauvre Franck, n'est-ce pas? Il est d'un caractère faible; on l'aura entraîné. Ah! c'est un malheur pour lui, chaque fois qu'il se met en rapport avec des jeunes gens sans crainte de Dieu. Mais, de lui-même, il a horreur du mal. Comment peut-on faire pour que votre servante ne parle pas de ce qu'elle a vu?

— Je m'en charge, dit Jean. Dieu veuille que cela lui serve de leçon à elle-même, et à celui qui en a le plus souffert.

Mathilde rentra dans la maison; le frère et la sœur prirent

ensemble, sans lumière pour éclairer leurs pas, la direction de la porte de la ferme.

Le lendemain matin, à six heures, on transporta la malle sur le char à banc de Besson. Franck, tout ressuscité et debout depuis l'aube, embrassa Mathilde et ses parents, puis il s'assit à côté de Jean, qui, sans ouvrir la bouche, le conduisit à la gare. Au moment de se quitter, Jean tendit une main que Franck secoua fortement. Les lèvres de celui-ci étaient comprimées, ses yeux ternes, battus. Il aurait voulu parler, mais ne le pouvait encore.

— Me permettez-vous, lui dit Jean, de vous rappeler une affirmation de la Bible? Si cela vous est désagréable, je n'ajouterai rien de plus.

— Dites; vous en avez le droit.

— Eh bien: *Les mauvaises compagnies corrompent les bonnes mœurs.*

DEUXIÈME
PARTIE

CHAPITRE X.

LES PROPOS DE MIMI COLIN



Dès le mois de juillet, la chaleur a quelque chose de ferme, de décidé, qui convient à la santé des forts. A peine une légère rosée tombe sur les plantes pendant la nuit; souvent même un souffle tiède boit en passant les dernières traces d'humidité sur les feuilles des arbres; et quand le soleil se lève, ses premiers rayons font déjà craquer les tiges de froment dont l'épi se recourbe du côté de l'ouest. La vigne est alors laissée à elle-même; c'est le soleil qui devient son grand cultivateur. Oui; et c'est aussi l'orage qui la foudroie, lorsque les tempêtes des cieux crèvent sur elle et la mitraillent de leurs grains de fer. Dans le cœur du vigneron comme dans celui du laboureur, l'espoir et la crainte se succèdent tour à tour. Le négociant, le spéculateur, calculent avec anxiété les chances de la hausse et de la baisse; l'homme des champs doit d'abord travailler, puis attendre avec patience que la terre ait produit son fruit. A ce dernier, il faut peut-être plus de foi, jour par jour; aux autres, un plus grand effort de la pensée, un rassemblement de combinaisons qui parfois se trouvent justes, ou s'évanouissent en fumée.

Deux semaines s'étaient écoulées depuis le départ de Franck; ni son père ni sa mère n'avaient eu connaissance du triste fait de la soirée de danse. Mathilde le garda pour elle seule dans la maison; Félicité ne lui en reparla point, et Jean avait averti Mimi Colin qu'au moindre mot qui en sortirait de sa bouche, elle aurait son congé.

— Oh! pardine, lui avait-elle répondu, n'ayez pas peur que j'en parle à qui que ce soit. Ça me mettrait par la langue du monde, et je tiens à ma réputation de brave fille, monsieur Jean. Les autres du village ont déjà assez causé, parce que ces deux messieurs, M. Franck et le fils de M. de Rioux ont dansé avec moi. Qu'est-ce que ça me fait

qu'elles causent! On n'a rien à se reprocher. Mais ça me faisait de la peine de voir les garçons verser du vin, coup sur coup, à ce pauvre M. Franck; ils s'étaient donné le mot pour *l'ivrer*, et il n'y ont que trop bien réussi. Tout de même, M. Casimir de Rioux ne s'est pas montré bon camarade à son égard. Heureusement que vous êtes arrivé au chemin, lorsque je ne savais plus que faire.

— Vous êtes, en tout cas, bien légère et bien imprudente, lui répondit Jean. Si vous continuez à fréquenter les danses, à boire du grog avec des messieurs et avec les garçons du village, vous aurez lieu quelque jour de vous en repentir. De tout aussi honnêtes filles que vous ont fini par se mal conduire, pour avoir cédé à l'entraînement de la danse et des suites qui en résultent. Vous êtes avertie. Du reste, quelque bonne domestique que vous soyez, si vous étiez à mon service, je ne vous garderais pas, puisque chaque fois qu'il y a de la musique au cabaret, vous voulez vous y rendre.

— Je vous remercie de me dire ça, monsieur Jean, et je veux bien suivre vos conseils. Ah! si tous les garçons étaient aussi bons et aussi sages que vous, il n'y aurait pas tant de filles malheureuses, comme ça se voit à présent.

— C'est bon, taisez-vous et allez à votre ouvrage.

Ainsi qu'on peut en juger par ce bout de conversation, Mimi Colin causait sur tous les sujets avec une liberté qui pouvait devenir terrible, suivant les occasions; mais elle était la franchise même et d'une parfaite honnêteté. Élevée par une mère qui disait tout à haute voix, pratiquant la jeunesse très hardie de son village et de son pays, se mêlant à celle de Canvert dans les réunions publiques, Marie Colin avait pris dans un tel milieu les allures décidées que nous lui connaissons. Avec sa jolie figure, c'était peut-être une sauvegarde pour elle que son parler si franc et si net. Son influence s'exerçait sur les autres, plutôt qu'elle ne recevait de mauvaises atteintes de la leur. Cependant, l'avertissement de Jean Laroche était sage et venait bien à propos. Elle n'ouvrit donc pas la bouche sur l'affaire de Franck; et si elle reçut des baisers dans le corridor de l'auberge, elle les considéra comme une bêtise qui ne se renouvellerait plus à l'avenir.

Ernest Autier n'avait pas manqué de venir à Canvert le dimanche suivant. Il ne trouva pas l'occasion de voir Félicité sans témoins; mais, s'il ne put lui adresser aucune parole plus directe qu'à l'ordinaire, ses yeux, en revanche, surent exprimer ce qu'il sentait au fond du cœur. Félicité le comprit, sans s'expliquer la cause d'un progrès si accentué. Jean était grave, concentré. Elle imagina un moment qu'il était peut-être jaloux d'Ernest, et cela lui causa un effroi dont elle ne s'était pas encore avisée. Si c'était vrai, pourquoi donc Jean ne lui avait-il

témoigné aucune tendresse différente de celle d'un frère? Et pourquoi elle-même n'avait-elle jamais senti son cœur atteint jusqu'au fond par le regard de Jean, comme par celui d'Ernest? Ah! si elle eût pu lire dans l'âme de ce frère d'affection, comme alors Félicité y eût versé les trésors de sa reconnaissance et de son amitié! Mais Jean tenait sa blessure soigneusement cachée; si cela dépendait de lui, jamais être vivant ne serait admis à la contempler.

La moisson étant venue, Besson fit couper les blés. Sous prétexte de voir travailler les ouvriers, mais en réalité pour compter les gerbes, M. Valler allait et venait souvent aux champs, accompagné de Mathilde qui prenait un vif intérêt à ces diverses occupations. Jean et le domestique fauchaient les andains, dont chaque coutelée se range d'elle-même, l'épi dessus, entre les jambes de l'ouvrier. Félicité et Mimi Colin, légèrement vêtues, les bras cachés sous de longues manches de toile de lin, formaient les javelles à la suite des deux hommes. De temps en temps, ces jeunes filles relevaient leurs grands chapeaux de paille pour essuyer leur front. Leur teint se hâlant un peu au soleil ardent, elles n'en paraissaient que plus fortes et plus attrayantes. Dans l'après-midi, on mettait le blé en gerbes. Besson continuait à faire de ces grosses gerbes à javelles croisées qui produisent un quarteron de grain dans les bonnes années. Plus d'une fois, Mathilde voulut aussi aider aux moissonneurs en mettant du blé *sur le lien*. Elle apportait donc sa javelle à la gerbe, et la posait sur les bras de Jean. Sa main gantée et son bras arrondi s'appuyaient souvent sur les poignets musculeux du jeune homme, que cet attouchement involontaire faisait tressaillir. Mathilde ignorait que maint lieu de gerbes profite d'une telle occasion pour serrer la main de sa bien-aimée, sous la javelle où les deux se rencontrent en secret, sans que personne puisse s'en douter. Ah! si Ernest Autier eût reçu la brassée de blé donnée par Félicité! Mais Ernest était alors en vacances chez sa mère, à deux lieues de Canvert.

Chaque soir, M. Valler enregistrait les gerbes rentrées à la ferme. Il pouvait se tromper de quelques-unes sur le nombre, mais c'était plutôt en trop qu'en moins. Un jour il dit à Besson, pendant qu'on était au champ:

— Voilà de fameuses gerbes. Vraiment, je crois que vous les faites encore plus grosses que celles d'hier.

— C'est bien possible, monsieur; les liens que nous employons aujourd'hui, sont effectivement plus longs. Jean, ne remplissez pas le lien jusqu'au bout de la paille; ces gerbes seront trop pesantes. Je ne tiens pas à ce que vous vous fassiez du mal en les chargeant. Celle-ci, dit-il en essayant de la soulever, pèse bien un quintal.

Jean refusa donc la dernière javelle apportée par Mimi Colin.

— Combien pensez-vous qu'une de ces gerbes peut rendre en grain sec? demanda M. Valler.

— Ah! *ça dépend*, répondit Besson. En général, lorsque cinq gerbes font quatre mesures, soit environ un quintal de froment c'est déjà bien quelque chose.

— Vous pensez que cette gerbe-là ne produira que vingt livres de blé? ce n'est pas possible.

— Pour être sûr de ce qu'elle rendra, il faudrait la battre. Dans la paille fraîche, on ne peut taxer cela sûrement.

— Moi, je parie bien un franc, dit Mimi Colin, que la gerbe fait plus que le quarteron. Je parie que quatre gerbes font les *cinq* de grain. Le froment est meilleur cette année que l'an passé; eh bien! quand les hommes *battaient*, j'ai souvent tenu le sac à la grange; vingt gerbes faisaient vingt-deux, vingt-trois quarterons.

Pendant que Mimi Colin donnait cette explication très véridique, Besson la regardait avec des yeux passablement courroucés. Cependant, devant M. Valler, il ne dit que ceci:

— Tu n'as pas toujours *tenu le sac*; il y avait des jours de battage où les quatre ouvriers ne faisaient que seize mesures avec vingt gerbes.

— Oh! pour ça, reprit vite la terrible fille, vous vous trompez d'année, maître. L'an dernier, les hommes ont toujours dit que la gerbe *forçait* le quarteron.

Félicité, ne pouvant plus s'empêcher de rire, laissa éclater sa gaieté. Mimi Colin devint toute rouge; elle comprit qu'elle se mêlait de ce qui ne la regardait pas; et pour vite donner le change, elle ôta son chapeau, secoua sa tignasse soyeuse, s'essuya le visage et retourna bien vite à la gerbe, avec une nouvelle brassée de blé. Presque aussitôt elle se mit à chanter le couplet suivant:

*Quand j'étais un petit oiseau,
J'allais sautant de branche en branche;
Je me baignais au bord de l'eau,
Et ma voix était toujours franche.*

— Pas vré, Laurent? dit-elle au domestique placé à la gerbe en face de Jean, pas vré que yet n'a brava sanfon, cella ziqué?¹

— N'a tota sarmante, queman té², répondit le savoyard Laurent Goin.

1 - N'est-ce pas vrai, Laurent, n'est-ce pas vrai que c'est une jolie chanson, celle-là?

2 - Une toute charmante, comme toi

Les réponses plus ou moins évasives de Besson, comme le franc parler de Mimi Colin, confirmèrent M. Valler dans l'idée que le prix de la ferme était trop bas; que son domaine devait rapporter bien davantage, et que Besson s'enrichissait à ses dépens. De son côté, le fermier lava les oreilles d'importance à la babillarde, lorsqu'il se trouva seul avec elle à la maison.

— Tu mériterais d'être renvoyée de chez moi, et il n'est pas dit, si cela continue, que je ne te donne ton congé du jour au lendemain. Est-ce que ce sont tes affaires? Monsieur te demandait-il ton avis, pour que ta langue vînt se fourrer où tu n'as rien à voir? Si monsieur me fait payer quatre cents francs de plus dans un an, est-ce toi qui me les donneras, morveuse que tu es?

— Mon Dieu, maître, ne me grondez pas trop; j'ai déjà assez de chagrin de vous avoir porté perte, en croyant vous faire plaisir à tous deux. Il me semblait qu'il n'y avait point de mal à dire la vérité, surtout quand la moisson z'est belle. Une autre fois, n'ayez pas peur que j'ouvre la bouche; j'aimerais mieux me couper le bout de la langue, que de la remuer entre mes dents, quand M. Valler vous fera des questions devant moi, et quand même, comme aujourd'hui, vous répondriez de la main gauche. Vous auriez pu me faire signe de me taire, aussi; pourquoi n'avez-vous pas éternué en me regardant, ou seulement toussé, craché par terre? Heureusement que Félicité z'a ri, sans quoi, j'allais peut-être dire qu'on a fait, l'an passé, huit cents quarterons de blé, sans compter l'avoine, l'orge et les poisettes. Alors, c'eût bien été une autre chanson. — Et pour le vin, ne faut-il rien dire non plus?

— Tu ne dois parler de mes affaires à qui que ce soit.

— Eh bien, ça suffit. Mais il ne faut pas m'en vouloir pour mes paroles d'aujourd'hui. Je me suis trompée.

A quelques jours de là, M. Valler venait un soir de chez M. de Rioux, qui, selon son habitude, lui avait monté la tête à l'endroit de tout ce que Besson tirait du domaine. Il rejoignit Mimi Colin, qui, la boille au dos, venait de porter le lait à la fromagerie, et la salua gracieusement.

— Bonsoir, monsieur, répondit-elle.

— Vous venez de porter le lait?

— Oui, monsieur.

— Ce doit être une lourde charge, de la ferme à la laiterie?

— Voilà, *ça dépend*.

— Ça dépend de quoi?

— Haulah! *c'est selon*. Voyez-vous, monsieur, il n'y a rien de si variable que le lait.

— Qu'entendez-vous par variable?

— C'est quand ça *varie*: par exemple, quand les vaches *calent*³ tout à coup, sans qu'on sache pourquoi. Avec le lait, on n'est jamais sûr de rien. Il suffit qu'une bonne vache prenne un *cosse*⁴ à un *quartier*⁵, rien que ça fait qu'on n'ose pas porter son lait au fromageur. Si ça se découvrait, on serait condamné à payer une grosse amende.

— Combien la meilleure des vaches de votre maître donne-t-elle de lait par jour actuellement?

— Laquelle est-ce que monsieur entend? la Loulou, ou bien la Grisette?

— La meilleure des deux.

— Elles sont aussi bonnes l'une que l'autre.

— Combien donnent-elles de pots de lait dans ce moment?'

— Ma foi, monsieur, je ne le sais pas au juste; il vous faut le demander au maître Besson ou à Laurent. C'est Laurent qui traite et porte le lait à l'ordinaire; aujourd'hui, j'ai pris la boille, pour rendre service aux hommes. Les vaches ont vélé de bonne heure cette année, aussi la rente d'été n'est pas si forte que si les veaux étaient venus plus tard.

— Aujourd'hui, combien aviez-vous de pots?

— Seulement une dix-huitaine, monsieur; c'est bien peu pour huit vaches, n'est-ce pas?

— En effet, ce n'est pas beaucoup.

— Et ce matin, combien?

— Ce n'est pas moi qui ai porté la boille; je ne puis donc vous le dire. Mais je pense qu'il y en a encore moins le matin, parce qu'on en prend deux pots, souvent même trois, pour le château. Est-ce que monsieur a de bonnes nouvelles de monsieur son fils?

— Oui, très bonnes.

— Ça doit bien l'ennuyer d'être loin de ses parents. Il avait l'air si content à la campagne!

— Oui, mais il a autre chose à faire qu'à se promener dans les champs ou le long de la rivière. Les jeunes gens doivent travailler.

— C'est bien sûr; mais tout également il ne faut pas se trop fatiguer. Monsieur est assez riche pour ses enfants. C'est bon pour des fermiers de beaucoup travailler; ou pour nous autres domestiques pauvres; les messieurs peuvent bien s'accorder un peu de bon temps. Monsieur ne trouve-t-il pas ses vignes bien belles pour la première année?

— Oui, il me semble qu'il y a beaucoup de raisin.

3 - Diminuent

4 - Dureté, enflure.

5 - La partie du pis terminée par un trayon.

— Et puis qu'il avance à vue d'œil. Ça fera bien des *chars* à la vendange....

Ici, Mimi Colin s'arrêta, comme pour écouter dans le lointain; au bout d'un instant elle reprit:

— Je croyais avoir entendu quelque chose, mais ce n'est rien. — Oui, j'espère que monsieur fera beaucoup de vin. On a eu terriblement de journées ce printemps! le maître a payé jusqu'à 2 fr. 50 c. par jour et nourrir, pour *rontre*. Il faut savoir ce que ça coûte, la nourriture! toute la graisse, le lard et la viande qu'il faut chaque jour! Et le vin! au moins trois bouteilles par homme, sans compter les barils de piquette. On a eu aussi bien des journées de femme. Ah! il est sûr que tout n'est pas profit pour le vigneron. M. Jean ne veut pas que rien soit négligé dans les vignes de monsieur; s'il voit une feuille plus haute que l'autre, il nous, la fait ôter. Bonsoir, monsieur. Il faut que je m'arrête à la fontaine pour rafraîchir tout d'un temps la boille, et porter de l'eau dans la pierre, qui n'en a point.

CHAPITRE XI.

JEAN EST PRIS



. Valler quitta Mimi Colin, bien convaincu que son maître lui avait fait la leçon, pour le cas où elle serait interrogée sur les produits de la campagne, et qu'ainsi le fermier exploitait le domaine à son profit, c'est-à-dire au détriment du propriétaire. Les discours de M. de Rioux lui revenant à la mémoire, il prit, de ce moment, la résolution de ne pas continuer le bail avec Besson, mais de faire cultiver lui-même ses terres. Il manquait d'occupation positive depuis qu'il habitait Canvert, et n'avait noué qu'une ou deux petites affaires avec ses anciens correspondants de Marseille. Les opérations avaient mal réussi; au lieu d'un bénéfice, elles donnaient de la perte. M. Valler y laissait deux mille francs; cela le vexait, outre que son fils lui coûtait environ deux cents francs par mois pour sa pension et ses dépenses personnelles, sans faire le moindre fracas. Connaissant l'antipathie prononcée de sa femme et de Mathilde pour la reprise du domaine à la fin de l'année suivante, il ne leur parla point de sa décision à ce sujet.

L'automne, peu à peu, s'approchait, les nuits étaient plus longues, les jours moins brûlants et plus courts. Besson faisait conduire de nombreux chars de fumier sur les champs de la ferme; on voyait qu'il se préparait, pour sa dernière année, à ne pas laisser un pouce de terrain labourable sans l'ensemencer. Les champs, du reste, n'étaient pas d'une étendue aussi considérable que les prairies; c'est pour cela que, recevant beaucoup d'engrais, ils étaient si productifs.

Entre Ernest et Félicité, la grande question avait été résolue; on s'était promis de s'aimer toujours, à travers tous les obstacles; mais pourtant Félicité avait exigé d'Ernest qu'il parlât à son père, à la première bonne occasion. Jean leur conseilla d'attendre après les vendanges, lorsqu'Ernest reviendrait de chez M. Robert-Davy, où il

remplissait chaque année l'office de *partisseur*⁶.

— La récolte sera belle, dit Jean; le vin se vendra bien; ton père, Félicité, sera mieux disposé alors que maintenant. Il est facilement irritable depuis les tracasseries de M. Valler à propos des semailles. Si vous pensez, Ernest et toi, que je doive me charger de lui parler, je le ferai; mais pas avant la fin d'octobre. Jusque-là, il vaut mieux, peut-être, qu'Ernest vienne moins ici.

Félicité embrassa Jean tendrement, pour le remercier de sa complaisance fraternelle. En ce moment, elle se sentait bien sa sœur et voyait en lui son vrai protecteur naturel.

Jean Laroche avait tout fait pour noyer, pour éteindre au fond de son cœur le feu dont il était dévoré. Hélas! rien n'y faisait. Au contraire, bien des choses avaient contribué à en augmenter l'intensité redoutable. Ainsi, l'espèce de secret qui existait entre Mathilde et lui sur l'aventure de Franck; ainsi encore les écoles du dimanche, auxquelles Mathilde s'était plus vivement intéressée, depuis que Félicité suivait davantage les explications intimes d'Ernest. Nécessairement, Jean devait s'entendre avec Mathilde pour les leçons, causer avec elle, l'écouter, la regarder. Oh! le regard de l'homme vers l'objet de sa pensée, de son amour, quel mystérieux *entreteneur* de la passion! Honnête et pur, ce regard est une étincelle bienfaisante, lumineuse; frère du péché, il s'appelle alors convoitise de la chair, produit un embrasement funeste et donne la mort à l'âme.

Chaque fois que Jean regardait Mathilde, il lui trouvait quelque nouvelle perfection. L'air de la campagne avait fortifié son teint déjà si pur; la santé rayonnait sur ce frais visage, aux traits nobles, intelligents; les yeux avaient cette caressante douceur, cette limpidité presser de vendre sa récolte; que certainement il y aurait une hausse dans peu de jours, quand on connaîtrait le prix des vins de la ville de Morges. Un acheteur offrait à M. Valler 52 c. le pot, payables comptant. Besson lui conseilla d'accepter ce prix, dont il se contentait comme base du règlement de son compte; mais M. de Rioux engagea fortement son voisin à tenir ferme, et d'offrir à Besson de régler sur le pied de 52 c. — Ce dernier accepta sans hésiter. — Mais Morges ne vendit que 48 c.; la récolte subit une dépréciation par suite de l'abondance du vin et de quelques jours de pluie, si bien que M. Valler dut se décider, ou à vendre à 47 c, ou à garder. Il vendit.

Ce premier échec d'administration agricole le vexa singulièrement. Il s'en prit à M. de Rioux, qui répondit qu'il aurait fallu faire comme

6 - Le surveillant, qui prend note chaque jour des quantités de vin récolté par les vigneron.

lui: ne pas vendre; et qu'au printemps il eût bien retrouvé l'intérêt de son argent sur un prix plus élevé. C'était possible. Mais M Valler avait besoin d'argent. L'achat de son domaine, les frais d'acte, le droit de mutation, les dépenses de son fils, les deux mille francs perdus sur les blés de Marseille, tout cela l'avait mis à sec. Besson ne lui paierait rien pour la ferme; au contraire, sa part de vigneron faisait plus que le prix du bail; et encore que ce misérable Besson allait régler avec lui sur le pied de 52 c. le pot, tandis que lui-même n'en recevait que 47. Ici, une petite explication de chiffres est nécessaire.

Le propriétaire précédent avait fait les conditions suivantes à son vigneron, et M. Valler était tenu de les exécuter:

1° Le vigneron prend à sa charge tous les frais de culture, vendange, pressurage et encavage compris.

2° Le vigneron paye la moitié des engrais et des échalas.

3° Il abandonne le 12% de la récolte, pour les frais d'impôt, l'entretien des pressoirs, etc., qui sont supportés en entier par le propriétaire.

4° La moitié du reste de la récolte est payée au vigneron, au prix moyen des ventes de vin dans la localité.

En vertu de conditions pareilles, il est évident que, dans de bonnes années, le vigneron est favorisé. Il est alors donné à celui qui a déjà. Dans les mauvaises, il est en perte encore plus sensible. On lui ôte même ce qu'il croit avoir, le prix de son travail. Besson devait aussi faire toutes les cultures, sans recevoir aucune avance d'argent.

Lorsque le vin fut mis dans la cave, les pressoirs en ordre pour passer l'hiver; — les blés semés, — toutes les pommes de terre arrachées, Jean se dit qu'il fallait prendre courage et parler à son beau-père des projets d'Ernest et de Félicité. Comme il se disposait à le faire, il fut prévenu par Besson.

— Je tiens à causer avec toi de nos affaires, lui dit-il, pendant qu'il en est temps. Il ne nous faut pas attendre au dernier moment. Je vois très bien que M. Valler a l'intention, ou d'augmenter le prix de la ferme et de changer nos conditions pour les vignes, ou de reprendre à sa main le train de la campagne. Il est le maître et fera ce qui lui convient; mais nous ne devons pas nous laisser mener par lui. Si nous restions ici, nous finirions par nous brouiller avec le propriétaire. Ne vaudrait-il pas mieux, pendant l'année prochaine, chercher un bon domaine à acheter, pas trop grand, et que nous pussions payer entre nous deux? Voyons, Jean, parlons ouvertement. A vingt-cinq ans bientôt, tu es en âge de t'établir. Quoique tu ne me sois rien par le sang, j'ai pourtant pris l'habitude de te considérer comme mon fils, au moins jusqu'à un certain point. En disant cela, je ne t'offre pas ma fille, ne va pas le

penser; non, je te mets sur la voie de me la demander, avant qu'un autre se présente pour l'épouser. Tu as plus de fortune qu'elle n'en aura, c'est certain; mais Félicité n'est pas avec rien, c'est tout aussi évident.

— Mon cher beau-père, dit Jean sans sourciller, mais comme quelqu'un qui s'attend à un orage, je voulais précisément vous entretenir du même sujet. Je vous remercie d'avoir parlé le premier. Félicité n'est pas ma sœur; je serais donc libre de l'épouser, de vous la demander d'abord, puisque vous voudriez me le permettre; mais nous sommes frère et sœur par l'amitié, et malheureusement pour moi, nous ne sommes rien de plus. Pour se marier, il faudrait qu'il existât entre nous autre chose. Nous avons trop vécu en famille pour que le sentiment en question ait pu naître dans nos cœurs et s'y développer. J'ai parlé à Félicité, il y a déjà quelque temps, et je dois maintenant vous dire, de sa part comme de la mienne, que ce n'est pas moi qu'elle aime. Je me hâte d'ajouter que celui qui m'est préféré est digne de votre fille, et que vous trouverez en lui une affection, un dévouement à toute épreuve.

En écoutant cette redoutable réponse, les mains dans ses poches et les pieds sur la plaque du foyer, Besson n'avait pas l'air très ému. Sa nature souple, lui avait probablement fait découvrir ce qui s'était tramé ailleurs.

— Oui, dit-il, vous prenez tous deux la vie d'une manière sentimentale, chacun par un bout opposé. Si je vous avais tenus éloignés l'un de l'autre, sans doute que, pour me contrarier, vous auriez cherché à nouer une inclination. Le fruit défendu, ou placé trop haut, a plus de saveur que celui qu'on permet de cueillir avec la main. Puisqu'il en est ainsi, soit! C'est donc ton ami Ernest Autier que Félicité a choisi?

— Hhe! he! fit Jean, pour ne pas dire un grand *oui* à pleine bouche.

— Un gentil garçon, bon régent, mais gueux comme un rat qui mue. Je veux bien lui donner Félicité, puisque c'est tout arrangé entre eux. Qu'il tâche d'obtenir ici la place de régent; ils pourront se marier d'abord après les fêtes du nouvel-an, car je n'aime pas les affaires qui traînent. Je ferai un bon trousseau à ma fille; pour le moment, c'est tout ce qu'elle aura. Tu peux leur dire cela de ma part. J'accepte la chose sans amertume, mais aussi, je te le dis à toi, Jean, sans aucun plaisir. Tu as peut-être pensé que je tempêterais, que je crierais, que je ne voudrais pas entendre parler d'Ernest Autier pour mon gendre: mon Dieu, si fait. Je le prends, et il peut venir me parler quand il voudra, sans crainte de recevoir des injures. Quant à toi, Jean, monsieur Jean, comme on t'appelle par-là, que feras-tu? que deviendras-tu?

— Je suis décidé à me rendre à l'étranger, pour y étudier l'agriculture générale, pendant une année au moins.

— Très bien; ça me va. Mais tu reviendras ensuite chez moi, en attendant que tu te maries. Nous trouverons bien quelque occupation pour nous deux. Je vois que nous allons tous déguerpir d'ici avant qu'il soit longtemps. J'ai une idée en tête; allons voir jusqu'au village; nous ne nous arrêterons qu'une heure au plus.

Ayant dit cela, Jacques Besson prit son chapeau et se dirigeait déjà vers la porte.

— Je voudrais au moins porter votre réponse à ma sœur tout de suite, reprit Jean; elle est dans sa chambre: à l'instant, je reviens.

— Écoute, reprit Besson en se retournant, appelle la; ce sera plus vite fait.

Félicité arriva bientôt, toute tremblante.

— C'est donc bien vrai, lui dit son père, que tu n'as pas d'attachement pour Jean et que tu préfères épouser Ernest?

Félicité baissait les yeux et ne répondait pas.

— Voyons, regarde-moi seulement. Ai-je été jamais un mauvais père pour toi, Félicité?

— Non, jamais.

— Eh bien donc, embrasse-moi. Oui, tu peux prendre Ernest; mais pourtant, mes enfants, vous auriez pu être heureux vous deux, si vous l'eussiez voulu. A présent, qu'on sèche toutes ces larmes et qu'on ne parle plus de rien, jusqu'à ce que je sache à quoi m'en tenir avec M. Valler. Je suis à peu près décidé à acheter la maison de Chenevard, avec son bout de verger et le jardin. J'aurai là de quoi nourrir le quart d'une vache. En l'absence de Jean, c'est tout ce qu'il me faudra. Allons voir cette affaire. Puisque le monde tourne autrement que je ne l'avais pensé, il faut en prendre son parti et ne pas s'en noircir la tête.

Ayant tiré cette conclusion d'un air placide, Besson vint à la cour. Les jeunes gens échangèrent vite quelques paroles, puis les deux hommes se dirigèrent du côté du village. Comme ils entraient dans le chemin, Mimi Colin, écurant ses baquets à la fontaine, chantait un autre couplet de chanson. En voici les paroles, improvisées, ainsi que l'air:

Quand je verrai mon bon ami.

Je lui dirai bien que je l'aime;

Je serai toujours sa Mimi,

Comme lui z'un autre moi-même.

— Oui, dit Besson en écoutant la voix gaie de la servante, oui, chante seulement. Toi aussi, tu prendras les chausses et tu diras bonjour au pays.

CHAPITRE XII.

UN JUGEMENT SUR LES LIVRES DE L'AUTEUR



Romain Chenevard, paysan d'une soixantaine d'années, vivait avec sa femme, du même âge que lui et sans enfants. Ils en avaient eu deux, cependant; le premier mourut avant de savoir marcher; le second quitta ce monde dans la force de la jeunesse, à vingt-trois ans. Une imprudence le mit dans le tombeau, en peu de jours. Le mari et la femme Chenevard restèrent seuls. Ils avaient un petit bien de terre, dont le produit suffisait pour leur existence. Outre ces terrains, chacun des deux époux possédait en son propre nom une maisonnette à Canvert. Ils habitaient celle de la femme; l'autre était louée cent francs par an, avec un jardin et un semblant de verger touchant à la maison. Le locataire venait de mourir, et l'on avait dit à Besson que Romain vendrait volontiers son petit immeuble.

Besson et Jean arrivèrent chez lui, comme il sortait de sa cave, un pot de vin à la main droite, un chandelier à la gauche, et, tenu entre les dents, un grand couteau tout ouvert. Sur la tête, un bonnet brun descendait jusqu'aux oreilles et ne laissait par conséquent pas soupçonner l'existence d'un seul cheveu. La face ronde, charnue, était semblable à un courgeron, mais singulièrement animée par de petits yeux noirs très brillants.

Aux salutations des deux visiteurs, il ne répondit que par un son guttural, car le couteau barrait le passage à toute parole articulée. Besson le débarrassa du chandelier; la lame fut ôtée de la mâchoire, et alors Chenevard put s'exprimer de façon à être compris:

— Bonjour aux amis, dit-il. Je viens de mettre un guillon à mon vin nouveau, c'est pourquoi vous me trouvez en cet équipement. Je devais avoir l'air d'un fou, que pourtant je ne suis pas encore tout à fait, quoique j'en tiens bien un peu, comme vous et les autres hommes.

Entrez, Jaquet; vous goûterez mon nouveau.

La mère Chenevard filait. Elle quitta son rouet, posa sa quenouille et engagea ses hôtes à s'approcher du foyer.

— Merci, merci, dit Besson; je ne veux m'arrêter qu'un instant; j'ai seulement deux mots à dire à l'ami Romain.

Celui-ci présenta trois verres pleins de vin nouveau, bordé d'une frange de mousse blanche.

— Bon, excellent, dit Besson en le dégustant. A votre santé, Marianne. Est-il de votre vigne, ou de celle de Romain?

— C'est un mélange des deux, répondit le mari; nous faisons tout en compte à demi dans notre ménage.

— C'est assez bien imaginé, reprit Besson. Dis-moi un peu, Romain, est-il vrai que tu as l'intention de vendre ta maison?

— Oui; mais rien ne presse. Si je trouve un bon acheteur, qui paye comptant, je vendrai tout de même. — Quel prix demandes-tu de la maison, du jardin et du morceau de verger qui la touche?

— Ça me rapporte cent francs par an; j'en veux trois mille francs.

— À ce compte-là, celui qui achète fait un placement au 3%, sans parler de l'entretien, de l'impôt, de la mutation et des frais d'acte.

— Ça m'est bien égal. Si je ne trouve pas 3 000 fr., je ne vends pas. Je préfère continuer à louer. Est-ce pour toi, Jaquet? Car je ne me soucie pas de voir ma maison tomber en mauvaises mains.

— Oui, c'est pour moi.

— Tu ne songes pourtant pas à quitter la ferme du château.

— J'ai encore une année de bail; après cela, on ne peut savoir ce qui arrivera.

— Hauh! ce n'est pas bien difficile à supposer; ton beau-fils Jean prendra le tout à son compte et te succédera comme fermier et vigneron. Les affaires s'emmancheront toutes seules; puis, l'ami Jean que voilà, dira un petit mot à l'oreille de Félicité: hein?

— C'est possible, répondit Besson, pendant que Jean sentait un brûlement intérieur dans tout son être.

— Oui, c'est possible, reprit le fermier; cependant, le contraire peut aussi arriver. Mais parlons de ta maison, Romain. Tu demandes 500 fr. de trop. Si tu veux, je suis ton homme pour 2 500, payables demain, en passant acte. Tu vois que je vais rondement. Décide-toi.

— Diantre! décide-toi, — décide-toi! C'est une affaire sérieuse. Il me faudrait d'abord savoir où mettre mon argent.

— Tu prendras une cédule de la Caisse hypothécaire, au 4½ pour cent, et tu dors sur tes deux oreilles.

— Voyons, encore un verre de notre nouveau. A votre santé, monsieur Jean. Savez-vous une chose? je pense qu'oui: c'est, ma foi,

que Félicité a les plus jolis yeux que je connaisse. Vous avez du bonheur qu'elle ne vous soit rien. L'autre dimanche, je la rencontrai passant au village avec la demoiselle Valler, comme je causais au fils de M. de Rioux. Nous les saluâmes, et je ne pus m'empêcher de dire à haute voix: «Voilà deux jolies filles; on ne sait pas laquelle est la mieux des deux. » Elles devinrent, à ce propos, rouges comme de la braise, et Casimir de Rioux dit tout de suite, d'un air presque fâché: «Vous n'auriez pas dû dire cela à haute voix. » « Et pourquoi pas, répliquai-je, puisque c'est la vérité et que ça leur fait plaisir. » En effet, ça fait toujours plaisir à une fille quand on lui dit qu'elle est jolie.

— Oui, sans doute, reprit Besson; mais pourtant lu devais penser que M^{lle} Valler n'est pas habituée à un langage pareil.

— Ah! bah! que tu es bon! Je parie tout ce qu'on voudra qu'elle en a été aussi contente que ta fille. Nous descendons tous de la même grand-mère, qui mangea le fruit défendu. Pensez-vous, monsieur Jean, qu'autrefois les filles de paysans étaient aussi jolies qu'aujourd'hui?

— Mais, je suppose qu'oui, dit Jean, sans sourciller.

— Sur ce sujet, continua Besson, je t'accorde tout ce que tu voudras, Romain. Mais donne-moi donc une réponse pour la maison. Aujourd'hui, je suis décidé, comme je t'ai dit; demain, la tête me chantera peut-être d'une autre manière.

— Voyons, dit Chenevard, prenons voir un verre. A votre santé! Eh bien, pour tout terminer, — car je serais bien aise de traiter avec toi et de savoir ma maison habitée par le père de Félicité, — je....

Ici, Romain Chenevard s'arrêta court, avala son verre de vin, fit claquer ses lèvres et reprit d'un air singulier:

— Si je te vends ma maison, qui l'habitera?

— Pour le moment, personne. Plus tard, je pense, moi, mon gendre et ma fille.

— Mais, en attendant? Avant de te dire mon dernier mot, je veux être sûr que tu ne prendras pas pour servante cette rusée de Mimi Colin, si tu es seul; parce que, vois-tu, mon ami Jacques Besson, ça ferait causer dans le village.

— On peut mettre cette condition dans l'acte de vente, si tu ne te fies pas à ma parole. Si je quitte la ferme à la fin de mon bail, Marie Colin se cherchera d'autres maîtres que nous; c'est d'ailleurs une très brave et très honnête fille.

— A la bonne heure. Eh bien!... prenons voir encore un verre; ceux-ci sont tellement pointus que, depuis le milieu, il n'y a plus rien en bas; et le dessus est tout en écume. Monsieur Jean, buvez donc.

— Merci; je suis encore servi.

— A la nôtre, Besson, reprit Bomain. Tu veux donc ma réponse pour aujourd'hui?

— Oui, si tu peux la donner.

— Eh bien, mon cher ami Jacques Besson, c'est comme je t'ai dit en commençant: trois mille francs. Je n'en ôte pas un centime, et même je me réserve de pouvoir arracher les trois poiriers sans-grappe, rome et rousselet, que j'ai greffés et qui sont plantés depuis deux ans seulement. C'est à prendre ou à laisser, comme tu voudras.

En disant ces derniers mots, Bomain Chenevard regardait Besson, en homme bien résolu à tenir ferme jusqu'au bout. Ses petits yeux noirs brillaient d'une étrange manière. Besson se leva, posa son verre vide sur l'assiette, salua la mère Chenevard restée silencieuse jusqu'à ce moment, et lui dit:

— Votre mari est un terrible homme; il a bien tort de ne pas accepter mon offre de 2500 fr. Je crois qu'il s'en repentira. Adieu, Romain, ajouta-t-il en se tournant du côté de Chenevard; fais donc, une fois en ta vie, une bonne réflexion.

— J'en ferai sur d'autres sujets, si j'en suis capable.

— Nous passerons donc l'acte demain, reprit Besson avec sang-froid et comme une chose toute naturelle. Puis, posant sur la table un rouleau qu'il prit dans la poche de son gilet: — Voilà mille francs à-compte, dit-il; les deux autres mille seront livrés avant de signer.

— Comment, diable! fit Romain légèrement stupéfait; tu agis ainsi par surprise, pour ne pas dire par trahison!

— Mais non; puisque tu ne veux rien ôter de son prix, il faut bien donner tout ce que tu demandes, quoique ce soit trop cher pour moi.

— Et les trois arbres?

— Tu les reprendras.

— Allons, c'est donc fini. Rasseyez-vous voir; je vais chercher un verre de vieux.

— Merci, nous avons assez bu. Fais-moi un reçu de mille francs et nous partons.

— Monsieur Jean le fera et je signerai. Donne voir, Marianne, un morceau de papier et l'almanach pour écrire dessus. Est-ce tout en vingt francs?

— Oui, reconnais-les.

Romain disposa les pièces d'or en files de cinq, trouva le compte juste et pria Jean de refaire le rouleau comme il était ci-devant. Puis il signa la quittance. Cela fait, il prit les deux hommes par le bras et les força de se rasseoir.

— Si vous ne voulez plus boire, leur dit-il, nous causerons un peu de chose et d'autre. Vraiment Jacques, tu m'as donné de l'émotion en me

prenant ainsi au mot. Tu as appris, je parie, que j'ai eu trois marchands aujourd'hui même, pour la maison. Mais ça ne fait rien; ce qui est dit est dit. A présent, laisse-moi chercher un verre de vieux pour sceller la pache.

Romain reprit sa chandelle et fut bientôt de retour avec une bouteille d'un pot. Il demanda à sa femme le pain, le fromage, et, tout en mangeant, la conversation reprit son chemin, essentiellement par la bouche du loquace amphytrion. Il s'adressa surtout à Jean.

— J'ai fait hier, lui dit-il, une visite à votre ancien tuteur, M. Robert-Davy. Quel digne et excellent homme! Vous savez qu'il me prête des livres de sa bibliothèque. J'en ai là deux, dans ce tiroir, qui sont, ma foi, bien jolis. Il y en a un qui a pour titre *Le Fournier*; c'est un nommé Olivier qui l'a fait. Quand ma femme file et qu'on veille un peu le soir, c'est moi qui lis. Mais il faut savoir mettre le ton! ce n'est pas le tout de lire, si l'on va trop vite, ou si l'on croche à tout instant! Moi, je mets le ton, voyez-vous, comme si les gens étaient là, devant nous, à causer de leurs affaires. Il paraît que ces hommes et ces femmes dont le livre parle, sont les mêmes par là-bas que chez nous, car il est évident que le fournier, c'est aussi bien Albert Potry que celui dont il est question. Le *Châvin*, par exemple, dans l'histoire des bœufs, vous savez, celui qui avait écorné Pommy, eh bien! n'est-ce pas Daniel au marquis? Chacun l'a reconnu. Il est possible que des gens de par ici aient raconté à celui qui écrit les choses qui sont relatées dans son livre. Il faut bien qu'il en ait eu vent, n'est-ce pas? Ma foi, ces deux histoires nous ont bien intéressés; c'est dommage qu'elles soient si courtes. On voudrait savoir ce qui se passe ensuite dans ces familles, après le mot *fin*. Vous devriez bien, M. Jean, écrire à ce M. Olivier, pour lui conseiller d'allonger un peu ses récits. Mais prenons voir un verre.

— Les livres dont vous parlez, dit Jean, sont composés pour procurer des soirées agréables aux lecteurs pendant l'hiver; mais je crois pourtant que l'auteur désire avant tout qu'ils fassent réfléchir au but sérieux de la vie, à l'importance absolument nécessaire d'une conduite morale et religieuse.

— Oui, je suis d'accord avec vous sur ce point, M. Jean, et certes l'ouvrage ne manque pas parmi nous, comme au reste partout. Moi, je ne suis pas de ceux qui ne croient à rien, comme le charron Martial, par exemple, le fils de Rioux et même un peu son père. Jamais on ne me mettra dans l'esprit que la lune se tienne en l'air toute seule, comme nous la voyons. La lune et le soleil se seraient faits tout seuls! allons donc! Qu'est-ce qui se fait tout seul? a-t-on jamais vu un pain chauffer le four, pour se cuire lui-même! Non, à moins d'être plus que

stupide, il faut reconnaître qu'il y a un Créateur de l'univers. Mais je veux dire une chose: Jacques à la vôtre! coupez-vous du pain, M. Jean; ce fromage *de commun*⁷ n'est pas mauvais. Oui, il y a une chose qui m'est toujours restée sur le cœur. La voici: Avant la démission des ministres, qui eut lieu en 1845 (vous n'étiez qu'un enfant à la bande), j'allais tous les dimanches à l'église, et je n'étais pas de ceux qui, à peine assis sur un banc, dorment comme des bêtes et ronflent à haute voix. Non, je me serais tenu debout tout le long du sermon, plutôt que de fermer l'œil seulement deux minutes. Alors, j'avais toute ma foi aux ministres. Mais depuis la démission, je n'en ai plus du tout, ni aux uns, ni aux autres. Je ne suis jamais rentré dans une église, pas mieux dans la grande que dans la petite. Ne suis-je pas libre à cet égard! Eh! rappelle-toi, ami Besson, quand nous sommes allés à Bâle, en 1831, ce qu'on pouvait lire sur la plaque de nos shakos: *Liberté et Pairie*. Y avait-il du monde pour nous voir entrer! Pour l'affaire du sermon, je dis donc que chacun aille où la tête lui chante, ça le regarde lui seul; mais qu'au moins il n'y dorme pas comme une bête. Si je veux dormir, je dors chez moi, vers le fourneau ou dans mon lit. Oui, à quoi est-ce que ça sert d'aller à l'église, si l'on en revient aussi âne qu'on y est allé? Autant vaudrait s'accroupir sous la cheminée. J'aime bien mieux rester chez moi avec ma femme, et lire un bon livre, que de faire comme tel ou tel. Et puis, on ne doit pas envier ce qui appartient au prochain; voilà où j'en reviens toujours.

— Mais, dit Jean que ce curieux mélange d'idées ennuyait plus qu'il ne le laissait voir, pourquoi ne donneriez-vous pas le bon exemple, en assistant au culte public? Vous écouteriez la prédication, et vous pourriez la raconter ensuite à vos voisins.

— Non, voyez-vous, je n'ai plus ma foi aux ministres.

— Il ne s'agit pas des ministres, mais de l'Évangile qu'ils annoncent, et de votre âme, qui a besoin de nourriture aussi bien que le corps.

— C'est possible; nous verrons plus tard. En attendant, je lis les livres que M. Robert-Davy me prête, et je n'envie pas ce qui est à mon prochain. Quand je vois la lune, je pense à celui qui l'y a faite. Il m'est impossible de croire que, lorsqu'on est mort, tout est mort. Les de Rioux ont cette idée, tandis que M. Robert-Davy affirme que chacun rendra compte à Dieu, suivant le bien ou le mal qu'il aura fait, étant dans son corps. — Vous, monsieur Jean, vous êtes un garçon modèle; je suis sûr que vous ne dormez jamais au sermon? Je n'en dirais pas autant de votre beau-père Besson, surtout dans la saison des grandes chaleurs.

7 - Donné par la commune aux bourgeois.

— Oui, je l'avoue, répondit ce dernier: quand le sommeil me tient à l'église, j'ai une peine terrible à lui résister.

— Vous voyez! reprit Chenevard. Alors si Besson dort, lui, qui est d'un naturel éveillé, comment voulez-vous que les autres n'en fassent pas autant! Voyons, nous voulons prendre encore un verre et boire à la santé des deux jolies filles dont nous avons parlé en commençant. J'espère, monsieur Jean, que vous serez heureux.

— Avec laquelle? fit Besson d'un air malicieux.

— Mais, ça va bien sans dire: avec la meilleure et la plus jolie, avec celle qui lui est destinée depuis longtemps. —C'est donc, Besson, pour demain à deux heures, tu dis? et tu te charges de prévenir le notaire Amaudruz. J'ai l'extrait du cadastre.

Les deux paysans se donnèrent une poignée de main, puis Besson et Jean regagnèrent la ferme.

CHAPITRE XIII

LIÈVRE LEVÉ



Besson fit tout de suite part à sa fille de l'achat qu'il venait de conclure.

— Voilà, lui dit-il, puisque Jean n'est pas destiné à devenir ton mari et qu'il a l'intention de s'éloigner du pays, tu aurais eu ta place toute faite avec moi quand nous aurons quitté la ferme. Mais tu veux te marier; ainsi soit. Exige seulement d'Ernest qu'il devienne régent à Canvert, car ça ne m'irait pas du tout de te voir établie ailleurs.

De nouveau bien émue par les paroles de son père, Félicité répondit qu'elle ferait son possible pour que les choses s'arrangeassent selon qu'il le désirait. Jean parut à la cour avec un fusil de chasse à l'épaule et la gibecière au dos. C'était l'après-midi, de bonne heure encore.

— Où vas-tu? lui demanda Besson.

— Je me sens énervé, peu en train de prendre un outil de campagne. Je vais avertir Ernest de ce qui se passe, et chercher une bécasse d'ici à Sauvillers.

— Je pense pourtant que tu n'iras pas lui jeter ma fille au visage?

— Ne craignez pas; Félicité est ma sœur.

« Oui, malheureusement, ajouta le fermier à part soi; que n'est-elle, au plus, sa cousine! »

Vaillant fut appelé; il arriva au coup de sifflet du maître, bondissant de joie à la vue de la carnassière et du fusil.

Jean avait, comme à l'ordinaire, pris un permis de chasse; mais il s'en était très peu servi jusqu'à ce moment-là. Depuis quinze jours, il n'avait pas même touché son arme. D'autres pensées, d'autres aspirations occupaient son cœur et son esprit. La décision que les trois membres de la famille venaient de prendre, faisait une bonne diversion à son abattement. Ses nerfs trop tendus reprenaient leur état

normal; l'idée d'avoir contribué au bonheur de sa sœur d'affection et de son ami lui était bien douce, et il jouissait beaucoup de voir son beau-père prendre les choses avec autant de bonne grâce, sinon de réel contentement.

Au lieu de suivre le chemin entre les deux villages, Jean monta par les vignes situées au-dessus du château et vint déboucher sur le plateau, derrière le bois de M. Valler. Casimir de Rioux, aussi à la chasse, sortait du taillis comme Jean arrivait à la lisière.

— Votre serviteur, lui dit Casimir. Avez-vous eu de la chance?

— Je viens de quitter la maison; mon fusil n'est pas même armé, comme vous voyez. Et vous?

— Voilà deux heures que je suis à la poursuite d'une bécasse dans le bois de monsieur Valler, sans pouvoir l'abattre. J'ai déjà tiré six fois. C'est une de ces rusées qui courent devant le chien et partent au milieu du fourré.

— Où supposez-vous qu'elle est maintenant? dit Jean.

— Mais, toujours dans le bois; où serait-elle allée? Jean détacha son fusil de l'épaule et arma les deux coups. Il venait de reconnaître à Vaillant une allure à laquelle il ne se trompait guère, tandis que le chien de Casimir courait en écervelé dans les buissons. Sur la pointe des pieds, Vaillant suivait le bord du taillis. Arrivé à pas lents au pied d'un gros chêne dont la tige croissait en dehors du bois, le chien tourna la tête de côté et resta immobile.

— Là voilà, dit Jean, indiquant à Casimir ce bel arrêt.

En silence, les deux chasseurs firent quelques pas. L'oiseau se voyant bloqué, partit d'un vol brusque et saccadé; Casimir tira le premier, manqua de ses deux coups, mais il suffit d'une seule décharge de Jean pour faire plier les ailes à la bécasse, qui tomba lourdement sur le sol. Vaillant la prit par le dos et l'apporta à son maître.

— Elle est vraiment fort belle, dit Jean, dont la main remettait les plumes à leurs places. Je suis bien aise que nous l'ayons eue. Cela fera du bien à Vaillant, qui ne chasse pas assez. — Prenez-la, monsieur Casimir.

— Mais non; c'est vous qui l'avez abattue.

— Qu'est ce que cela fait? prenez-la toujours.

— Enfin, je vous remercie. Je vais vous aider à en trouver une à mon tour.

— Pour aujourd'hui, dit Jean en désarmant le coup gauche non tiré et se préparant à charger le canon de droite, je n'ai plus le temps de m'arrêter. Je vais à Sauvillers, et il est déjà trois heures. Nous nous reverrons un autre jour.

— Venez me prendre demain matin; ça vous va-t-il?

— Demain, non. Je ne puis aller à la chasse deux jours de suite.

— Eh bien, quand vous voudrez. A propos, quelles nouvelles a-t-on du fils de vos maîtres?

— Est-ce de monsieur Franck Valler que vous voulez parler?

— Oui, que devient-il?

— Vous savez qu'il travaille dans une maison de banque; je crois qu'il se porte bien.

— Ne viendra-t-il pas chez ses parents avant la fin de l'année?

— Je l'ignore.

— C'est un drôle de compagnon; on voit bien qu'il ne connaît pas les paysans. Vous avez su peut-être comment les garçons de Canvert l'ont arrangé à la dernière danse. Il était gris comme quarante mille hommes, et il a fallu que votre Mimi Colin l'emmenât. Je n'étais plus là, car certainement je l'aurais accompagné jusque chez lui. Avez-vous appris toute l'histoire?

— Non; mais j'en sais assez pour blâmer formellement la conduite de tous ceux (il regardait Casimir au blanc des yeux) qui, de façon ou d'autre, l'ont conduit à s'enivrer.

— Vous avez bien raison. Moi, je me suis borné à partager une bouteille avec lui, après quoi je n'ai pas tardé à quitter la danse.

— Mais pourquoi aller au cabaret, quand on a du vin chez soi? Franchement, je trouve que c'est une mauvaise habitude.

— Ah! voyez-vous, mon brave monsieur Jean, tous les garçons ne sont pas aussi sages que vous. Il y a plusieurs manières de prendre la vie. La jeunesse et la liberté ne durent pas toujours; il faut s'amuser pendant qu'on le peut; honnêtement, bien entendu; mais il faut pourtant s'amuser. Une fois marié, les soucis viennent.

— Nous pourrons causer de tout cela une autre fois, dit Jean, qui remettait son fusil à l'épaule; aujourd'hui, je n'en ai pas le temps. Je veux seulement vous dire, monsieur Casimir, que l'homme vraiment heureux n'est pas celui qui avant tout s'amuse; mais celui qui cherche, dans le travail et par une conduite pure, à obéir aux commandements de Dieu. Un jour, nous serons appelés à rendre compte.

— Comme la bécasse a rendu le sien, n'est-ce pas?

— Non, dit Jean Laroche; l'oiseau tombe en terre, et tout est fini pour lui. L'esprit de l'homme, quand il quitte le corps, retourne à son Créateur.

— Si cela peut vous faire plaisir, je le veux bien. Au revoir, monsieur Jean.

Lorsque celui-ci fut à quelque distance, Casimir reprit seul, à demi voix: — Quel orgueil! s'imaginer que l'âme est immortelle! Ces fils de

paysans, qui ont un peu plus d'instruction que ceux du commun peuple, se donnent de grands airs et sont crédules comme des oies. Ça n'a point de libre pensée; ça croit tout ce que la vieille Bible raconte aux grand'mères et aux petits enfants. Mais ce diable de Jean Laroche est un fin tireur au vol, pour avoir si bien pincé la bécasse au moment où je venais de la manquer de mes deux coups; et avec ça, il est bon enfant. Vraiment, à sa place, je l'aurais gardée.

De l'autre côté du plateau, dans la direction prise par Jean, il y avait une espèce de petite vallée, latérale à la grande, mais beaucoup moins large et moins profonde. Dans le milieu de ces terrains en dépression, coulait un ruisseau, parmi les gazons aquatiques dont le sol était recouvert. Tantôt, c'est une herbe mangeable encore, soit au pâturage en été, soit lorsqu'elle est réduite en foin, séché après avoir reçu la pluie; tantôt, ce sont des joncs verts qui s'élèvent à deux pieds de hauteur et se courbent ensuite pour former un tapis presque impénétrable; tantôt, le gazon ne consiste qu'en mottes séparées les unes des autres par des interstices terreux, dont la base est une poudre noire mêlée de grains blancs; — ailleurs, la prairie devient ferme, dure, le gazon sec, épais. Ce sont les terrains communaux de Sauvillers, qui, placé sur une colline à quelque distance, commande la contrée assez étendue, à droite et à gauche de ses maisons. Plus haut que le village, des clos de vignes s'étagent au soleil.

Comme Jean traversait la prairie marécageuse, un grand lièvre partit à ses pieds, le chien étant assez éloigné. Prendre son fusil à l'épaule, ajuster l'animal qui faisait des bonds prodigieux, lâcher un coup à hauteur des oreilles, ce fut l'affaire de quelques secondes. Mais Jean, s'étant trop pressé, manqua le but. Le second coup, tiré de fort loin, n'arrêta point le coureur agile, qui disparut bientôt le long du ruisseau, dans un endroit semé de buissons. Vaillant suivit la piste et ne revint pas. Cela contrariait Jean, qui voyait le soir approcher. Il eut beau siffler de toute sa force, le chien était toujours invisible. Enfin, il l'entendit pousser un long hurlement à mille pas de distance.

— Ah! dit-il, il faut aller vers lui.

Lorsque Jean fut à l'endroit d'où le cri lugubre était parti, il trouva son fidèle compagnon gravement assis, ayant devant lui le lièvre mort, qu'il gardait sans le toucher, n'ayant pu l'apporter, tant il était lourd.

Le soleil se couchait comme notre chasseur arrivait, à Sauvillers. La sueur au front, il vint déposer son gibier chez Ernest. Celui-ci avait terminé l'école; il préparait lui-même son café, le matin et le soir. A midi, il dînait dans une pension voisine. — En voyant son ami Jean à la chasse aussi tard dans la journée, il pensa qu'il n'avait rien de

nouveau à lui communiquer.

— Tu as faim sans doute, lui dit-il; je fais du café aussi pour toi?

— Oui, j'en boirai volontiers une tasse. Voilà donc, depuis hier, les grandes écoles recommencées. Quand viendras-tu sonner la cloche pour celles de Canvert?

— Je voudrais que ce fût déjà demain matin, mais il faut, avant cela, faire l'examen et être nommé; c'est là le difficile. Toutefois, je me sens bien encouragé par ta sœur. Tu n'as pas encore pu parler à ton beau-père?

— Si bien; je lui ai tout expliqué aujourd'hui à midi.

— Alors, ça va mal pour moi, puisque tu ne m'as pas averti tout de suite. Comment prend-il la chose? Je suis dans une grande angoisse à ce sujet.

— Dépêche-toi de faire ton café; tu viendras ensuite avec moi chercher la réponse.

— Jean, ne me tourmente pas davantage: qu'a-t-il dit?

— Quelques mots très calmes, qui m'ont bien surpris. Et cependant, connaissant mon beau-père dans les actes importants de la vie, j'aurais dû m'attendre à ce qu'il en serait ainsi pour ce qui vous concerne, Félicité et toi. Tu veux connaître ton sort dès à présent; voici donc les termes de la sentence rendue: « Puisqu'ils sont d'accord, ils pourront se marier, d'abord après l'établissement d'Ernest à Canvert. »

— Est-ce bien possible? Comment, il m'accepte, moi qui ne possède rien?

— Oui, mon cher, et de plus sans aucune amertume. Peut-être n'est-il pas très joyeux à la pensée de votre mariage, car il va se trouver seul prochainement. — Encore une nouvelle, deux nouvelles à t'apprendre: l'une, c'est que ton futur beau-père a acheté cette après-midi la maison de Romain Chenevard; — l'autre, est mon prochain départ pour l'Allemagne, où je veux aller étudier les sciences agricoles. — Ah! voici pourtant le lait qui bout: j'ai très soif; ce lièvre m'a échauffé.

En versant le lait dans la tasse de Jean, la main d'Ernest tremblait tellement qu'il avait peine à ne pas répandre le liquide dans la soucoupe.

— Je suis si ému par tout ce que tu m'apprends, dit Ernest, que je ne sais plus ce que je fais. — Sers toi de pain; j'ai aussi là du beurre frais qu'on m'a donné.

— Merci, je ne veux pas manger.

— Mais, dis-moi, que deviendra ton beau-père si tu le quittes? reprit Ernest au bout d'un moment.

— *Notre* beau-père, Ernest; eh bien, je pense que, lui aussi, ne restera pas à la ferme du château: ceci, absolument entre nous.

— Tu en sais bien assez pour diriger les travaux d'une campagne. Pourquoy t'en aller si loin?

— Parce qu'il le faut.

— Je tremble parfois à la pensée d'avoir pris ta place.

— Non, rassure-toi. Tu es bien où tu dois être. Il n'y a pas de place pour moi, comme tu l'entends; il n'y en aura jamais. As-tu fini? La nuit tombe et tu dois revenir ici dans la soirée; il nous faut partir.

Ernest prit son chapeau, un bâton, puis tout à coup il se rassit.

— Je ne puis pas t'accompagner sans en savoir davantage, dit-il gravement. Jean, tu me caches quelque chose, et je te dois mon bonheur. Ne suis-je donc plus ton ami?

— Oui, tu l'es.

— Eh bien donc, parle. Ouvre-moi ce cœur que tu tiens si soigneusement fermé. Préfères-tu que je mette moi-même la main sur cette porte secrète et profonde? Je le ferai, car, s'il faut souffrir, je veux souffrir avec toi.

Jean ne répondit pas. Son regard était fixe, dirigé sur le foyer, fumeux encore.

— Jean, reprit Ernest d'une voix ferme et douce en même temps, pleine de la plus cordiale sympathie, — n'est-ce pas, tu aimes M^{lle} Mathilde Valler?

Un soupir étouffé fut la seule réponse de Jean Laroche.

— Ami, dit Ernest en lui prenant la main, fortifie toi. Vous êtes dignes l'un de l'autre. En ce moment, sans doute, il fait nuit pour vous deux; mais le soleil viendra quelque jour dissiper ces ténèbres. J'en ai la ferme espérance, et je le demande à Dieu, qui vous aime, qui nous aime tous. Partons maintenant.

— Jamais un mot de ce que tu viens de découvrir, Ernest; tu me le promets. Et pas plus à ta fiancée qu'à ta mère. Tâche toi-même de l'oublier. Il y a là une impossibilité absolue. Je dois me vaincre, ou du moins tout faire pour étouffer un tel sentiment. Nul au monde, excepté toi, ne saura jamais ce que j'ai éprouvé depuis trois mois, et ce que j'éprouve à cette heure.

Ernest ferma la porte; les deux amis arrivèrent bientôt chez Félicité. Ernest fut reçu par Besson d'un air très calme, sans blâme ni reproche, mais sans grande amitié non plus. Jean semblait avoir retrouvé toute son énergie morale. Ce fut lui qui entretint la conversation, lorsque le père se fut expliqué carrément avec son futur gendre. Vers les dix heures du soir, Ernest reprit le chemin de Sauvillers, par un clair de lune magnifique, le cœur bien joyeux pour Félicité et pour lui, et

frémissant encore à la pensée de tout ce qui attendait son ami sur une route hérissée de difficultés.

CHAPITRE XIV.

LE PLUS FIN DES DEUX



Le lendemain matin, d'abord après le déjeuner, Besson montra une grande feuille de papier sur laquelle il avait établi son compte avec M. Valler pour l'année courante, finissant le 11 novembre. On était au quinzième jour de ce mois.

— Comme c'est demain dimanche, dit-il à Jean, je voudrais présenter mon compte aujourd'hui à M. Valler. Est-tu disposé à le copier?

— Certainement; dans une heure ce sera fait.

— Il te revient 525 fr. pour ta part à la récolte des vignes, d'après notre arrangement particulier; cela me fait plaisir pour toi, car tu as bien travaillé, et tu auras besoin d'argent vers la fin de l'année.

— Je vois, dit Jean en parcourant la feuille du compte, que vous réglez pour le vin à 52 cent, le pot; M. Valler trouvera le chiffre dur.

— Ah! j'en suis fâché pour lui. Ce qui est convenu est convenu. Si j'avais traité à 47, comme il a vendu, il faudrait bien m'en contenter. Au reste, je le verrai venir. Fais toujours le compte tel quel.

— Si vous diminuez quelque chose sur le prix du vin, je supporterai ma part de différence en moins.

— Nous verrons tout ça.

— En portant votre compte, vous devriez offrir mon lièvre à M^{me} Valler.

— Eh bien, si tu veux; c'est une bonne idée. Besson alla se raser, mit une chemise dont le haut-col, bien repassé et tout droit, faisait le tour du cou et aplattissait ses favoris grisonnants. Il se vêtit de milaine rousse neuve, se coiffa d'un pochard gris à ruban noir, but un verre de vin, et, la feuille de chiffres dans son almanach relié en parchemin, il traversa la cour et vint à la cuisine du château demander le proprié-

taire. Dans un panier couvert d'un linge blanc, il portait le lièvre.

M. et M^{me} Valler arrivèrent bientôt. — Besson dit que Jean avait tué ce lièvre le jour précédent, et pria M^{me} Valler de l'accepter.

— C'est bien aimable à votre fils, dit-elle; remerciez-le de ma part, en attendant que je le fasse moi-même, la première fois que je le verrai. Mais, c'est un lièvre énorme; regarde un peu, Armand.

— En effet, dit M. Valler qui le prit par les oreilles; il pèse bien sept livres.

— Oh! monsieur, mieux que ça, dit tout de suite la cuisinière. C'est un lièvre de presque dix livres. Le dernier qu'on a acheté ne valait pas la moitié de celui-ci.

— M. Jean est un habile chasseur, reprit la maîtresse de la maison.

— Haulah! madame, dit Besson, il tire assez bien, oui; mais c'est un garçon rangé qui ne prend son fusil que de sept en quatorze, quand il est fatigué par nos gros ouvrages.

— Il me semble qu'il ne va plus à la pêche, depuis quelque temps.

— La pêche de la truite est maintenant défendue dans toutes les rivières et ruisseaux du canton. Du 15 octobre au 15 décembre, il n'est pas permis de prendre cette espèce de poisson⁸.

— Et pourquoi? demanda M. Valler.

— Parce que les truites frayent dans cette saison. Elles déposent leurs œufs sur le sable, à ce que dit Jean, et leur chair est mauvaise durant le temps de la ponte. — J'étais venu, si ça ne dérange pas monsieur, pour lui remettre mon compte. Comme c'est le premier que nous réglons, j'ai pensé que monsieur serait peut-être bien aise de l'avoir à la fin de l'année du bail. Mais si monsieur est occupé, je puis très bien revenir un autre jour?

— Non pas; j'aime les choses réglées. Allons dans mon cabinet; nous serons plus tranquilles pour causer.

M. Valler conduisit son fermier à l'étagé de la maison, et l'introduisit dans une petite pièce carrée, occupant la tour du sud. Il y avait une cheminée, dans laquelle brillaient les braises rouges d'une bûche de charme, provenant du bois des Sauges, propriété du château.

— Voici le compte, dit Besson.

— Voyons, dit M. Valler, en dépliant la feuille. Ah! voilà une belle écriture. Est-ce celle de votre fils?

— Oui, monsieur.

— Je lui en fais compliment. Le compte est établi par Doit et Avoir,

8 - « Toute pêche, même à la ligne, est défendue dans les rivières et ruisseaux du canton, dès le 1^{er} octobre au 1^{er} janvier de chaque année. » (Arrêté du 22 mars 1865, sur la police de la pêche, article 38.) — Avant 1865, c'était du 15 octobre au 15 décembre seulement.

c'est bien. Vous me devez donc le prix de la ferme, 1500 fr., au 11 novembre; c'est juste. Vous me devez ensuite 75 fr. pour l'intérêt de la portion du chédail qui m'appartient, c'est encore juste. Voici, toujours à votre débit, 110 fr. pour votre portion des échaldas, et 204 fr. pour le fumier à votre charge. — À *l'Avoir* du compte, nous trouvons, pour 4500 pots de vin, déduction faite du 12% en ma faveur, 4500, nous disons, à 52 cent., 2340 fr.

Cela, par exemple, est une dure condition. Payer 4500 pots de vin à 52 cent., pendant que j'ai vendu 47 seulement, c'est difficile à accepter.

— Monsieur se souvient que c'est lui-même qui m'a offert cette base, dit Besson.

— Oui, je m'en souviens, et aussi d'autre chose. Voyons encore ceci: 15 charrois de gravier bleu pour la cour de la maison, à 4 fr., fait 60; — les frais de garde des vignes, 5 fr. 50 cent. — Qui donc surveille mes vignes? je voudrais bien le savoir.

— C'est le garde-champêtre, monsieur.

— Il peut aller se promener. Et puis, qu'est-ce encore que cinq journées pour nettoyer les allées, et cinq autres pour curer les fossés de l'avenue, et trois pour la fontaine, deux charrois de tuiles?... le lait fourni à la maison, le beurre, etc. Ça n'en finit donc pas? — Bref, le compte solde en votre faveur par 675 fr. et la ferme est payée. — Il est sûr que me voilà bien arrangé. Je possède un domaine qui m'a coûté une somme considérable, et, quand l'année est finie, non-seulement mon fermier n'a rien à me payer, mais je lui dois encore 675 fr. — Cela ne peut pas durer sur ce pied; c'est impossible.

— Mais vous ne réfléchissez pas, monsieur, que vous avez vendu pour près de 5000 fr. de vin.

— Oui, j'ai fait là une belle affaire! quand les impôts seront payés, les réparations ci et là (car il y aura sans doute encore un compte de tonnelier, de fontenier, de charpentier, de couvreur, que sais-je encore!), il ne me restera rien. — Besson, je vous le dis, c'est impossible qu'un tel état de choses puisse continuer. Vous vous enrichissez, et je m'appauvris; c'est vous qui, en définitive, tirez la substance de mon domaine.

Ces dernières paroles étaient dites d'un ton acerbe qui, au lieu d'effrayer Besson, le rendirent plus maître de lui-même et lui donnèrent l'avantage dans la discussion. Évidemment la lecture du compte, juste d'ailleurs, avait excité M. Valler, qui maintenant cédait à son premier mouvement et se montrait toujours irritable, lorsque les choses n'allaient pas au gré de ses désirs.

— Monsieur, répliqua le fermier avec un grand calme, permettez-

moi une ou deux questions générales, avant de répondre à des reproches que je ne mérite pas. Est-ce que vos terres sont en mauvais état? vos champs amaigris, vos prairies négligées? vos vignes en désordre ou mal cultivées?

— Non, les champs surtout, ne sont que trop bien soignés. Mais je vous préviens, Besson, que je suis résolu à ne pas renouveler le bail dans un an.

— J'en prends note dès aujourd'hui, monsieur. Vous êtes le maître de ne pas continuer avec moi des rapports qui, cependant, sont peut-être plus à votre avantage que vous ne le pensez. Quant à l'affaire du vin, pourquoi n'avez-vous pas suivi mon conseil, au lieu de préférer celui de M. de Rioux? Est-ce ma faute si vous faites sur cet article une perte de 500fr.? vous savez bien que non. Alors pourquoi me parler de la sorte? — L'année a été bonne pour moi, c'est vrai; mais pour vous aussi, puisque le vin a fait de l'argent. Si, au lieu d'avoir à vous réclamer 2340 fr. pour ma portion de la récolte des vignes comme étant votre vigneron, nous avons été grêlés, gelés, ou que les vers eussent fait de grands ravages, je devrais peut-être vous payer le prix de la ferme en entier; mais vos caves seraient vides, et avec quoi ferais-je face à mes affaires? Les années ne se ressemblent pas toutes monsieur; vous verrez, lorsque vous aurez beaucoup dépensé pour la culture de votre domaine et qu'il ne vous rendra rien, ou peu de chose, que votre ancien fermier Besson ne le faisait pas encore marcher si mal. Vous qui êtes propriétaire et ne travaillez pas comme cultivateur, il me semble que vous pouvez être content, lorsque les récoltes ont été belles et qu'il reste quelques écus au fermier, après avoir payé ses comptes et ses domestiques. Vous jouissez comme maître, moi comme travailleur. Ne croyez pas, du reste, que je fasse de si grosses avances.

— Vous devez gagner beaucoup cette année; toutes les récoltes ont été superbes, et celles qui sont sur plante, vos blés d'hiver, par exemple, sont magnifiques. Tout est ensemencé. L'année prochaine vous produira énormément.

— Eh bien, monsieur, puisque vous voyez les choses tellement en beau, et que d'ailleurs vous ne m'accordez pas la confiance dont j'ai besoin pour achever honorablement mon bail, faisons une chose. Voulez-vous reprendre à votre compte ma dernière année de fermier et de vigneron? Je suis prêt à y consentir, moyennant une indemnité équitable. Je suis même disposé à vous céder tous mes profits éventuels pour la somme de 600 fr. Dans trois mois, je quitterai votre maison, et dès le premier janvier vous faites travailler à votre compte. Vous voyez que j'entre en plein dans votre désir de n'avoir plus de

fermier.

— Parlez-vous sérieusement, Besson?

— Oui, sans doute.

— Eh bien, c'est dit. Vous quitterez la ferme le 15 février de l'année prochaine. Je vous payerai une indemnité de 600 fr.

— Nous sommes d'accord. — Les points suivants restent à régler, d'après le bail: tout le blé semé de plus que la quantité trouvée en prenant la ferme, me sera payé au prix actuel, et les labourages aussi. Le foin et la paille de même, sauf ce que je dois laisser! Il y a du bois de haies, des émondes à couper; cela m'appartient encore, et je le mettrai en fagots avant de partir. — Nous sommes donc d'accord. — Je regrette, monsieur, que nous nous quittions ainsi avant le temps; c'est vous qui le désirez, non pas moi. Monsieur fera ses expériences. Pour le moment, je vous prierai de me régler les 675 fr. du compte, parce que j'ai acheté une maison que je dois payer aujourd'hui en passant acte.

— Vous avez acheté une maison?

— Oui, une espèce de mesure où j'espère me retirer, quand ma fille sera mariée.

— Votre fille se marie prochainement?

— Oui, monsieur. Je voulais aussi vous le communiquer; c'est hier seulement que la chose a été décidée.

— Alors, où se logeront vos enfants?

— Chez eux, monsieur. Il est probable que mon futur gendre deviendra régent dans la commune et aura son appartement au collège.

— Votre beau-fils deviendra régent? Cela m'étonne. Je croyais qu'il aimait avant tout l'agriculture, les travaux de la vigne?

— Ah! c'est que, monsieur, vous faites une erreur. Ce n'est pas Jean qui épouse ma fille; c'est M. Ernest Autier, régent actuel à Sauvillers.

— Comment! mais, Besson, je ne comprends plus rien à vos affaires. Voilà Jean Laroche et ses 40 000 fr. qui vous échappent; et votre fille devient la femme d'un garçon qui est, dit-on, sans fortune.

— Hélas, oui; c'est comme dit monsieur. Je n'y puis rien, car je ne veux pas contrarier ma fille, qui s'est attachée à Ernest Autier. Du reste, Ernest est un brave garçon, un bon fils.

— Et Jean, que fera-t-il? Comment prend-il la chose?

— Ce qu'il fera, je n'en sais rien. Il a le désir d'aller en Allemagne pour étudier l'agriculture. Et comment il prend la chose, je puis dire: très bien, car c'est lui qui m'a demandé Félicité pour son ami.

— Enfin, vous êtes des gens assez singuliers, monsieur, n'est-ce pas? Cependant, nous aimons ce qui est équitable. Ainsi, bien que

nous avons convenu de régler ma part de vin sur le pied de 52 cent, le pot, je vous propose de le fixer à 50, puisque vous perdez sur la vente: 50, c'est le prix moyen de la contrée. C'est donc quatre-vingt-dix francs à déduire de mon solde, soit 585 à me payer au lieu de 675. — Vous voyez que je ne suis pas encore si tenace que vous avez pu le supposer. — Il est clair que si Jean avait pu me succéder ici comme fermier et vigneron, cela m'eût fait un très grand plaisir, car je l'aime presque autant que s'il était mon fils. Mais je vois que vos idées sont trop différentes des nôtres, pour qu'il fût possible de s'entendre bien. Or, il faut que le propriétaire et le fermier s'accordent une confiance réciproque, sans quoi tout va mal entre eux. M. de Rioux ne me voudrait pas pour son fermier, c'est évident; mais je le voudrais encore moins pour mon maître. Nous sommes à cet égard à deux de jeu. — La prochaine fois que je reviendrai, j'apporterai la note des blés semés et des travaux qui doivent m'être payés. On toisera les fourrages, et, si cela convient à monsieur, je lui remettrai mon bétail, les chars, les attelages, tout le matériel qui m'appartient.

Nous verrons cela. — Voici votre solde: 675 fr. Acquitez le compte.

— Il faut que monsieur reprenne les 90 fr. que j'ôte sur le prix du vin.

— Non, merci. — Je n'ai pas l'habitude de retourner en arrière d'une chose convenue.

— En ce cas, c'est comme monsieur voudra. Nous nous quittons, et je le regrette; mais au moins j'espère que nous nous quittons bons amis. Je conviens qu'un propriétaire doit tenir à diriger lui-même sa campagne; c'est mieux dans l'ordre. Mais alors, il faut qu'il s'y entende, qu'il y prenne peine et s'en fasse une occupation de chaque jour. Sans cela, il se trouvera mieux d'avoir un [fermier, de jouir davantage, avec un peu moins de revenu. Jean pourra vous être utile en vous expliquant divers points relatifs aux vignes; il répondra volontiers à vos questions. Pour moi, je cesse dès aujourd'hui les travaux, sauf le rigolage des prés, qui est à ma charge et n'est pas fini; et le bois à couper qui m'appartient. Monsieur aura la bonté de dire un mot à ces dames du mariage de ma fille. Au revoir, monsieur.

Besson mit les 675 fr. dans sa poche, acquitta le compte et sortit sans être accompagné de M. Valler.

Celui-ci resta bien étonné des découvertes qu'il venait de faire, soit dans les nouvelles annoncées par son fermier, soit dans la tournure d'esprit de ce paysan peu communicatif à l'ordinaire, mais qui savait trouver sa langue au moment opportun. Au fond, M. Valler était vexé. Bien qu'il fût content d'avoir rompu le bail sans hésiter, il avait le sentiment que Besson avait eu l'avantage sur lui, dans presque tous les points en discussion. L'idée que le fermier l'avait fait arriver à ses

fins sans qu'il s'en doutât, lui était désagréable. Par moment, il était presque forcé de se l'avouer.

CHAPITRE XV.

CHANSON DE MIMI COLIN



n se mettant à table pour le dîner, Mme Valler vit tout de suite, à l'air soucieux de son mari, qu'il s'était passé quelque chose de grave entre lui et Besson, dans leur entretien. Mais, selon une ancienne habitude dont elle avait reconnu la nécessité, elle ne lui fit aucune question la première. M. Valler mangea très peu, ne parlant que par monosyllabes et ne prêtant pas une attention soutenue à ce que se disaient la mère et la fille devant lui. Quand elles le voyaient absorbé dans ses réflexions, elles ne cherchaient point à l'en sortir, parce que c'était alors l'occasion ou le prétexte d'une fâcherie quelconque. Ce n'est pas tout plaisir de vivre avec de tels caractères; un rien, le plus simple mot suffit pour les faire sauter en l'air; et ce mot, chose étrange, il ont une certaine démangeaison de l'entendre.

M. Valler, ce jour-là, ne l'entendit point. Impatienté peut-être par la longueur de l'abstention exercée à son égard, il dit tout à coup, lorsque la domestique les eut laissés seuls:

— Vous êtes bien peu curieuses aujourd'hui: pourquoi ne me demandez-vous pas ce que j'ai décidé avec Besson?

— Mon cher ami, répondit M^{me} Valler, je ne voulais pas t'adresser de questions mal à propos; je pensais que tu nous mettrais au courant toi-même, quand tu t'y sentirais disposé. D'ailleurs, comment puis-je savoir s'il y a eu quelque chose? l'essentiel est que tu sois content.

— Oh! reprit M. Valler, tu n'y mets pas toujours une telle discrétion. Souvent, à peine suis-je assis, que déjà tu veux savoir les affaires. Eh bien, le fermier m'a offert de rompre le bail dès à présent, et j'ai accepté. Le compte de cette dernière année est tellement exorbitant, que je suis ravi de n'avoir plus rien à démêler avec Besson. Je reprends la ferme, les vignes aussi, tout le domaine. Figure-toi qu'au

lieu de retirer quelque argent, il m'a fallu, au contraire, livrer 675 fr. pour solde, et encore que tu as payé aux Besson je ne sais combien pour des œufs et des légumes, depuis cinq mois que nous sommes ici. C'était à n'y plus tenir.

— Comment donc! dit M^{me} Valler, qui ne comprenait pas bien le chiffre indiqué par son mari, le domaine ne rapporte rien cette année?

— Mais oui, maman, insinua Mathilde; papa n'a-t-il pas vendu toute la récolte du vin, aussi bien la portion du vigneron que la sienne propre?

— Malheureusement, reprit M. Valler, le vin a été mal vendu, et l'argent tout employé. Je croyais qu'on vivait pour peu de chose à la campagne; mais je vois que c'est aussi cher que partout ailleurs.

— Sauf pour les appartements, mon ami. Celui que nous avons ici coûterait à Genève ou à Marseille au moins trois mille francs, tandis que nous l'avons pour rien. Il faudra bien, au printemps, faire quelques réparations indispensables au salon et dans quelques chambres. Je te montrerai ce que j'entends.

— Rien ne presse pour cela. Il faut songer, dès à présent, à nous procurer un jardinier-cocher, qui puisse en même temps commander aux ouvriers de campagne. Nous aurons besoin aussi d'une forte servante de ferme, pour soigner le porc, et la volaille, faire le pain, etc.; puis d'un bon vacher, qui devra s'arranger de manière à faire les labours et les semailles. Besson restera encore chez nous jusqu'au 15 février de l'année prochaine, pendant la morte saison.

Effrayée d'un tel programme, M^{me} Valler ne put retenir une exclamation:

— Ah! mon Dieu, dit-elle, nous n'aurons plus un moment libre, du matin au soir! Et qui sera le vigneron?

— Le vigneron, répondit sèchement M. Valler, c'est moi; c'est-à-dire que je prendrai des ouvriers pour cultiver les vignes. Je m'en tirerai à bien meilleur marché.

— Et ces ouvriers, tu les nourriras?

— Je n'en sais rien. Ne viens pas m'assassiner d'avance de détails pareils. Nourrir les gens, ou payer la nourriture, cela revient au même, je pense?

— Ah! dans quels ennuis mortels nous allons nous trouver! Ne voudrait-il pas mieux, - écoute-moi sans te fâcher, mon cher ami, - oui, ne vaudrait-il pas mieux garder Jean et Félicité à la ferme, pour diriger nos travaux, quand ils seront mariés? Jean serait un excellent maître-valet.

— Maman, dit Mathilde avec feu, c'est impossible; ils n'accepteraient pas une position aussi subalterne.

— Parbleu, reprit M, Valler, ils ont bien d'autres projets en tête! Je ne vous ai dit encore que le tiers de ce que j'ai appris ce matin. Écoutez de toutes vos oreilles: Félicité se marie dans six semaines elle épouse Ernest Autier, qui deviendra régent à Canvert. Ici, M^{me} Valler joignit les mains d'étonnement; Mathilde ressauta sur sa chaise.

— Oui, continua M, Valler, cela s'est décidé hier au soir, Jean part pour l'Allemagne, où il va étudier les sciences agricoles; et Besson, le plus rusé de tous, a acheté une maison au village, pour s'y retirer. Il faut avouer qu'il a su mener avec talent sa petite barque.

— Comment dit M^{me} Valler, Jean n'épouse pas Félicité?

— Non. Je crois bien, par exemple, que Besson ne voit pas la chose de bon oeil, car les quarante mille francs de son beau-fils prendront un autre chemin; et son gendre est sans fortune. Malgré tout cela, il a l'air content. — Vous voyez donc que Jean n'a plus rien à faire ici, ni pour lui ni pour nous.

— C'est bien dommage, dit M^{me} Valler.

— Pourquoi dommage? reprit son mari.

— Parce que c'est un bon travailleur et un jeune homme de bon exemple. On regrettera son influence sur les enfants du village.

— Certainement, ajouta Mathilde. Espérons que M. Autier continuera les écoles du dimanche; on dit beaucoup de bien de lui.

— Ça m'est bien égal, dit M. Valler en se levant de table; je vois seulement qu'il me faut demander de l'argent au banquier, pour acheter du bétail et tout ce que nous devons nous procurer. Puis, j'aurai 600 fr. à payer au fermier, à titre d'indemnité, et encore du blé semé, des labourages, du foin, de la paille, etc. Si j'avais pu prévoir que nous aurions de tels embarras, je n'aurais pas acheté la campagne. Mais il vous semblait que rien n'était comparable à l'air des champs. Depuis que je suis ici et que je le respire, je n'ai pas gagné un centime, et Franck me coûte 2500 fr. par an.

M. Valler, étant venu à la rue, se rencontra nez à nez avec Martin-sec, dont la main noircie et toute ridée, tenait déjà le cordon de la cloche.

— Que voulez-vous? lui demanda-t-il rudement.

— Ah! monsieur, pardon; je venais offrir des balais de jonc à madame, si elle en a besoin.

— Madame ne saurait que faire de vos balais. C'est un peu fort, qu'après avoir cueilli les joncs qui croissent sur mon terrain, vous osiez venir nous proposer de les acheter.

— Ah! monsieur, faites excuse. Oui, le jonc croit dans votre pré; mais il faut l'arracher, l'étendre à l'ombre, et ensuite le lier solidement. Cela ne se fait pas seul. Voyez, monsieur; sentez comme c'est ferme, dit Martin, en présentant un balai.

En ce moment, M^{me} Valler arrivait avec Mathilde.

— Bonjour, mon pauvre Martin, dit celle-ci; vous nous apportez des balais?

— A votre service, mademoiselle. Pour la cuisine, c'est vraiment bien commode, et pas cher: 15 centimes.

— Prends-en quatre ou cinq, dit M^{me} Valler; voilà soixante-quinze centimes.

— Il y a été pourvu, dit Martin à voix basse; je n'avais plus de pain. — Merci à ces dames. Excusez-moi, monsieur.

Martin rechargea sa hotte et s'en alla.

— Je crois vraiment, fit M. Valler, que vous cherchez à attirer ici tous les rôdeurs des environs. Attendez seulement que Besson soit parti; j'aurai un boule-dogue qui saura bien tenir les vagabonds à distance de la maison.

Ayant posé cette charitable conclusion, M. Valler se dirigea du côté du village, dans le dessein de faire une visite à son conseiller de Rioux, et lui raconter sa décision au sujet du bail.

Rentré à la ferme après sa séance dans le cabinet de M. Valler, Besson avait aussi raconté à Jean et à Félicité ce qui venait d'être décidé. Félicité en fut bien contente; mais ni elle] ni son père ne remarquèrent la pâleur de Jean.

— Puisque les choses sont ainsi arrangées, dit ce dernier, je vais aller cette après-midi chez M. Robert-Davy pour lui demander comment je dois m'y prendre en Allemagne. Il connaît ce pays, du moins en partie. Je veux d'ailleurs lui faire part de ce qui nous concerne tous.

— Tu peux très bien, dit Besson, lui dire ce qui s'est passé entre M. Valler et moi. Voici bientôt le moment d'aller signer l'acte de ma maison; il faut préparer la somme.

Besson ouvrit son vieux bureau et se mit à compter de l'or et des billets. — Jean mettait ses guêtres à la cuisine et se disposait à partir pour la Supérieure avec son fusil. Marie Colin lavait les assiettes en chantonnant un quatrième couplet de sa chanson:

Bientôt nous nous marierons;

Il faudra se mettre en ménage.

Chaque jour nous travaillerons,

Sans manquer de pain ni d'ouvrage.

— Jean, dit Félicité à demi-voix, ne penses-tu pas que je ferais bien d'aller voir M^{lle} Mathilde, pour lui annoncer moi-même....?

— Oui, c'est presque un devoir pour toi. Adieu. Lorsque Jean fut parti, Félicité vint au lavoir. Mimi

Colin chantait encore.

— Vous êtes bien gaie aujourd'hui, Marie, lui dit sa maîtresse.

— Oui, je ne sais pourquoi l'air et la chanson me trottent par la tête.

— Voulez-vous apprendre une nouvelle, dont vous ne parlerez pas avant dimanche en huit?

Mimi Colin resta bouché ouverte, regardant Félicité.

— Dites vite, fit-elle.

— Je me marie.

Le mot n'était pas lâché, que Mimi Colin sautait au cou de Félicité et l'embrassait de tout son cœur sur les deux joues.

— Et le maître Jean se marie aussi?

— Non.

— C'est dommage, fit-elle d'une voix triste; et pourtant, je m'y suis attendue. C'est donc M. Ernest qui se marie?

— Oui.

— S'il était là, je l'embrasserais aussi: oh! vous ne seriez pas jalouse, j'en suis sûre.

— Ça *dépend*.

— Non, j'en réponds. Et alors, les autres affaires?

— Eh bien, nous partons tous d'ici, dans trois mois.

— Bon! me voilà à la rue, sans place à Noël, puisque ça va comme ça.

— Nous vous en chercherons une.

— Je voudrais trouver comme ça, chez deux vieilles dames, ou dans un ménage sans enfants, une place pour tout faire. Je ne veux pas me rengager à la campagne, puisque je dois vous quitter.

— Nous en causerons avec Jean. Mais souvenez-vous de ne point parler de nos affaires avant huit jours.

— Ça suffit. A présent, je n'ai plus le courage de finir la chanson.

— Si fait, chantez seulement, dit Félicité en venant se rasseoir près de la fenêtre.

Au bout d'un moment, Mimi Colin entonna le dernier couplet, d'une voix timide:

Le bon Dieu veillera sur nous.

Et quand s'éteindront les lumières,

Nous serons tous deux à genoux,

Pour lui présenter nos prières.

— C'est bien ce que nous comptons faire, Marie, dit Félicité; je vous remercie. Ce couplet vaut mieux que les autres. L'avez-vous fait dans ce moment?

— Oui, il m'est comme ça venu, sans que je l'aie trop mâchonné. Maintenant, la chanson est finie.

Mathilde reçut Félicité avec affection et la remercia de sa confiance.

Elle l'embrassa et lui souhaita bien du bonheur.

— Je regrette vivement votre départ de chez mes parents, lui dit-elle; le départ de vous tous. Il n'y a pas jusqu'à la joyeuse Mimi Colin que je n'eusse voulu voir ici plus longtemps. Mais puisque mon père veut diriger la campagne lui-même, il vaut mieux, peut-être, que les choses se soient décidées ainsi tout de suite. Si votre frère se fixait au village, il pourrait lui être bien utile, pour les vignes surtout.

— J'espère qu'il y reviendra plus tard, à son retour d'Allemagne.

En ce moment, Jean passait la rivière, sur un tronc d'arbre jeté au travers du courant. Comme il n'y avait pas de barrière, il fallait être bien habitué à marcher sur cette poutre lisse et arrondie, pour ne pas glisser et faire un plongeon dans l'eau bouillonnant au-dessous. Sur l'autre bord, un sentier conduisait par les champs et les prairies à la campagne de M. Robert-Davy. Jean ne le quitta guère. Bien qu'il eût son fusil et son chien, il ne voulut pas se mettre en quête de gibier. La chasse, pour elle-même, ne l'intéressait plus. Et d'ailleurs il trouvait que ce n'était pas convenable de se présenter chez son ancien tuteur en souliers trop terreux, ou comme quelqu'un dont la visite n'est que sur l'arrière plan de ses intentions. Il arriva donc à la Supérieure sans s'être arrêté nulle part en chemin.

Le temps était d'une douceur remarquable pour la saison; le ciel pur, les campagnes encore brillantes de feuillage aux mille couleurs. Les premiers blés d'hiver, semés en septembre, étendaient leur vert tapis à côté des gazons broutés par les troupeaux. Dans les champs, comme dans les prairies, les vieux poiriers pourpres, les pommiers d'un jaune d'or tout pleins de soleil, souriaient à leur manière, tandis que, plus graves, les noyers laissaient voir leur membrure grise, au travers d'un demi-voile qui s'éclaircissait un peu plus de jour en jour. Au milieu de novembre les oiseaux sont déjà bien rares dans les campagnes vaudoises. Tous les sylvains ont fui dans les climats plus chauds. La grive d'automne a quitté les vignes peu après les vendanges. Presque seuls de leurs espèces, le merle noir et la draine habitent encore les vergers et les bosquets. Dans les vieux chaumes des terrains légers, on peut trouver des volées immenses de gros-becs d'ardennes, pinsons de montagne, comme le cultivateur les nomme, qui vivent de semences noires à peine visibles à l'œil. La loi les protège. Malheur au chasseur qui, cédant à des instincts gastronomiques, se permettrait de décimer l'innocent troupeau! Outre la répulsion morale qu'un tel acte amène toujours à sa suite, un seul de ces oisillons tué lui coûterait une forte amende. En Italie, on massacre les petits oiseaux. Chanteurs ou non, protecteurs de l'agriculture ou charmants hôtes des bosquets, tous sont de bonne prise. Les rossignols

mêmes ne sont point épargnés. Quand ils ont assez chanté pour le peuple soi-disant musicien par excellence, ils viennent, en compagnie des fauvettes et d'autres becs-fins, crier dans la poêle à frire du restaurateur, avant d'être déchiquetés à belles dents par des commis-voyageurs ou par des princes.

CHAPITRE XVI.

M. VALLER AU CABARET



M. Valler n'avait pas rendu à M. Robert-Davy la visite qu'il en avait reçue, le jour où Franck fut rapporté à la maison sur le dos de Jean. Plusieurs fois, cependant, Mathilde avait exprimé le désir d'aller à la Supérieure, et toujours son père avait eu quelque raison, bonne ou mauvaise, pour ne point y conduire sa femme et sa fille. Il est vrai qu'il ne possédait encore ni char ni cheval, et qu'on ne trouvait pas de voiture à louer dans le village. Peut-être lui répugnait-il de se présenter en simple piéton chez un millionnaire; mais pourtant M. Robert-Davy était venu à Canvert sur ses jambes, cheminant avec son ancien pupille Jean Laroche. Non, le véritable motif de M. Valler pour se tenir à distance de M. Robert-Davy, c'était la certitude d'un profond désaccord entre eux, sur des sujets de grande importance. On désire parfois ne pas se trouver en rapports de société avec des personnes dont on redoute pour soi l'autorité morale, ou simplement ce qu'on appelle l'austérité des principes en matière religieuse. Tandis que M. Valler se rendait souvent chez M. de Rioux qui le flattait, il ne voulait point chercher à se lier avec un homme tel que M. Robert-Davy, bien qu'il eût reconnu tout de suite la supériorité évidente de ce dernier sur l'autre. Avec M. de Rioux, il se sentait plus à l'aise, mieux son égal, mieux placé que lui peut-être au point de vue de la fortune, et surtout à l'égard de la culture intellectuelle. M. Robert-Davy, au contraire, lui avait laissé une impression que sa vanité naturelle admettait avec peine. Il se sentait son inférieur et s'avouait qu'il aurait beaucoup plus à recevoir d'un tel caractère, qu'à lui donner. Peut-être ce sentiment assez naturel venait-il plus encore d'un manque de simplicité que de l'orgueil; il ne faut donc pas le blâmer trop sévèrement, comme s'il était dû, avant tout, à une faiblesse morale.

M. Robert-Davy écouta avec beaucoup d'intérêt le récit de Jean, sur la position nouvelle où les habitants du château de Canvert et de la ferme se trouvaient depuis la matinée de ce jour. La décision de M. Valler ne l'étonna pas, surtout lorsqu'il sut que le père de Mathilde suivait les conseils de M. de Rioux. Au premier abord, le mariage de Félicité le surprit; comme beaucoup d'autres, il avait pu croire qu'elle deviendrait la femme de Jean.

— Ne regrettez-vous point de laisser partir ainsi votre aimable compagne de jeunesse? demanda-t-il à Jean.

— Mais, monsieur, j'ai toujours pensé que Félicité était une sœur pour moi.

— Et vous un frère pour elle, par conséquent. Si vraiment c'est Dieu qui l'a voulu ainsi, ce sera pour votre bonheur à tous deux: ses voies ne sont pas nos voies. Quant à votre beau-père, il a montré en cette occasion beaucoup de bonté, et une clairvoyance remarquable dans la conduite de ses affaires avec M. Valler. Ce dernier aura bien de la peine à diriger les travaux de sa campagne; et s'il y met trop de minutie, trop d'esprit mercantile, cela n'ira pas. — Maintenant, Jean, qu'allez-vous faire? Il n'y a plus de place pour vous à Canvert dès ce moment.

— Monsieur, je viens vous exposer mon désir et vous prier de me donner conseil. J'aime l'agriculture et n'ai aucune envie de me vouer à autre chose; mais je voudrais acquérir les connaissances qui me manquent encore, et, dans ce but, pensez-vous qu'un séjour d'une année en Allemagne pût m'être vraiment utile?

— Oui, votre idée est bonne. J'ai des amis de l'autre côté du Rhin; nous trouverons facilement ce que vous désirez, à Wiesbaden, ou dans une autre école, ou même chez un simple particulier. Faut-il s'en occuper tout de suite?

— Je vous en serais bien reconnaissant. Je voudrais partir dès les premiers jours de l'année prochaine.

— J'écrirai ce soir. Il faudra tâcher que votre futur beau-frère vous remplace pour l'école du dimanche à Canvert; ce serait dommage de ne pas la continuer.

— Ernest ne demande pas mieux; et M^{me} Valler, depuis quelque temps, a pris aussi la chose à cœur. Je voulais encore vous prier, monsieur, d'avoir la bonté de gérer mes petites affaires comme du passé; c'est un grand service que vous me rendrez, mais je ne voudrais pas que ce fût pour vous un sujet de fatigue.

— Non, je puis très bien le faire; ce sera un plaisir pour moi. Seulement, comme je vais partir dans quinze jours pour le midi, je déposerai vos titres avec les miens chez le banquier.

— Oui, monsieur, je vous remercie.

— Plus tard, quand vous serez décidé à vous établir, il faudra songer à l'achat d'une bonne campagne. Je voudrais qu'elle pût se trouver dans nos environs. Si nous vivons, nous nous en occuperons ensemble. Adieu, Jean, mes compliments à votre beau-père et à votre sœur; tous mes vœux pour le bonheur du jeune ménage. — Avez-vous été heureux à la chasse!

— Je ne sors presque plus avec mon fusil; nous avons été bien occupés cet automne, et maintenant j'ai autre chose à faire qu'à poursuivre du gibier.

— Peut-être. Mais, à votre âge, le corps a besoin d'exercice et l'esprit de distraction. Vous ne participez pas aux amusements de la jeunesse du village, il est bon de vous *secouer* d'une autre manière, de temps en temps. Que ferez-vous de Vaillant, quand vous partirez?

— Je ne le sais pas encore.

— Ne le vendez pas. Si vous ne savez où le mettre en votre absence, envoyez-le chez moi. Vous serez tout content, et lui aussi, de vous retrouver dans un an. Au revoir.

M. Valler était donc allé chez M. de Rioux, pour le mettre au courant de ce qui venait d'être décidé. Il le trouva devant le cabaret, stationnant solitaire, les mains dans les poches, par-dessous la blouse grise qu'il portait habituellement.

— J'allais chez vous, lui dit M. Valler.

— Charmé de vous voir; mais, en ce moment, ma femme a la visite de cinq ou six dames; ça vous ennuyera peut-être! — Écoutez: faisons une chose. Entrons au cabaret; la chambre est bonne; nous y demanderons, par contenance, un verre de vin ou une tasse de café. Il est utile, voyez-vous, d'aller au cabaret de temps en temps, pour y apprendre les nouvelles du village et y voir un peu les gens.

M. Valler hésitait. Le cabaret n'était point dans ses habitudes; même il ne fumait pas. Il faut lui rendre la justice que, s'il était dur envers les pauvres et pointilleux dans ses rapports avec son fermier, il savait rester à sa place comme chef de famille et n'aimait point à godailler avec le premier venu. Toutefois, ne voulant pas désobliger son voisin de campagne, ni avoir l'air trop rigoriste, il se décida à faire sa première entrée dans la rustique auberge de Canvert. M. de Rioux lui en fit les honneurs.

— Préférez-vous une tasse de café à une bouteille de vieux La Côte, mon cher monsieur?

— Oui, plutôt du café que du vin.

S'adressant en patois à la maîtresse du logis, M. de Rioux demanda les deux tasses.¹

— *Fâdé-le bon*, dit-il, et *bailli-no d'aô vîyie cognaque*⁹.

Il n'y avait personne dans la chambre à boire. Un poêle de fer chauffé à rouge y produisait une atmosphère énervante pour quiconque n'est pas habitué à la respirer. Le vin, le tabac sous toutes les formes, le fromage et les fritures grasses y laissaient aussi le mélange agréable de leurs émanations.

— Ceci n'est pas un lieu bien confortable, dit le voisin des Erignières, mais je vous assure qu'on y entend parfois des choses assez drôles. Où en êtes-vous avec Besson?

— J'ai réglé avec lui ce matin. Le bail est rompu. Il quitte la ferme le 15 février.

— Bravo! c'est tout ce qu'il pouvait faire de mieux pour vous. Vous voilà débarrassé de lui. Avez-vous eu de la peine à le décider?

— Aucune. C'est lui qui m'a offert de laisser le bail.

— Et il n'a exigé aucune indemnité pour vous abandonner sa dernière année?

— Il m'a demandé six cents francs.

— Ce n'est pas assez. Je suis sûr qu'il aurait fait au moins deux mille francs de bénéfice net, tant sur les vignes que sur la ferme. Tout est en parfait état. Je trouve que vous avez bien du bonheur de rentrer en possession de cette manière.

— Mais j'aurai plusieurs objets à payer: l'excédant des semailles, des fourrages, une partie du bétail.

— Tout cela vous produira de l'argent l'année prochaine. C'est une avance de fonds dont le capital sera doublé. — Ah! voici le café.

Pendant qu'ils sucrèrent leurs tasses, la porte s'ouvrit lentement, poussée par la main décharnée de Martin-Sec, qui vint s'asseoir près du fourneau, tournant le dos aux deux messieurs attablés derrière lui. Il ne les avait pas vus, ou, tout au moins, pas reconnus, car sa vue était déjà bien affaiblie.

— Que voulez-vous? lui demanda l'hôtesse.

— *Un huitième*, répondit-il.

Le verre de vin apporté, Martin l'avalait d'un trait, mais avec une sérieuse lenteur. Puis il rendit le verre et demanda un second huitième.

— Martin! lui dit M. de Rioux à haute voix, pourquoi ne prends-tu pas tout d'un temps la quartette?

— Ah! c'est vous qui êtes là, messieurs, je n'avais pas d'abord fait attention à votre présence, dit le vieux solitaire. Une quartette, c'est trop à la fois. Je préfère deux huitièmes l'un après l'autre.

— Et voilà où passe l'argent des balais faits avec mes joncs, dit

9 - Faites-le bon et donnez-nous du vieux cognac.

imprudemment M. Valler. Nous verrons qui les cueillera l'été prochain.

— Plaît-il? fit Martin sans se déconcerter.

— Il est un peu sourd, ajouta M. de Rioux à voix basse.

— Oui, reprit M. Valler, cédant de nouveau à ce qui lui paraissait une juste observation, vous vous plaignez de la misère, et vous dépensez votre argent au cabaret! plus tard, vous viendrez mendier à nos portes: c'est une belle conduite, ça!

A l'ouïe de ce reproche, Martin se retourna du côté de ces messieurs, et, d'une voix assurée:

— Je ne mendie jamais, monsieur, sachez-le, ni chez vous, ni chez personne. Vous êtes libre de ne pas acheter mes balais ou mes paillassons, mais de quel droit me reprochez-vous le verre de vin que je viens de boire? Où voulez-vous que j'aie l'acheter, sinon ici? ou bien, faut-il absolument que je m'en passe? — Savez-vous de quoi j'ai dîné? d'un morceau de pain. Je ne vous demande pas ce qu'il y avait sur votre table, et, dans ce moment, je ne me fais pas servir du café et du cognac. C'est bien plutôt moi qui pourrais vous demander ce que vous venez faire ici, messieurs, quand on a tout à souhait chez soi. Martin est pauvre, il vend des balais pour gagner sa vie, mais il ne mendie pas.

— Tu as raison, dit M. de Rioux; nous ne te faisons pas de reproches. Bois seulement ton second huitième, c'est moi qui le payerai.

— Je vous remercie de l'offre, mais je ne l'accepte pas. Je n'ai même plus soif. — Jeannette!

La femme de l'aubergiste arriva aussitôt.

— Soignez-moi ce huitième pour une autre fois, lui dit Martin. Si je le buvais à présent, le vin me monterait à la tête. Elle n'est déjà pas trop solide, et pour un rien je m'e fâcherais. Il vaut mieux battre en retraite, pendant qu'il est temps. Tout de même, reprit-il, en s'animant soudain, c'est un peu fort qu'on vienne me reprocher un seul verre de vin! Si je n'avais que trente ans au lieu de soixante-quatorze, je pourrais bien envoyer ce huitième au visage de quelqu'un. Ce serait encore vite fait. Jeannette, remportez-le. Voilà dix centimes pour l'autre, et dix pour celui-ci. Je viendrai le boire demain. — Monsieur Valler, je souhaite que vous ne soyez pas quelque jour dans une position aussi dure que la mienne.

Martin s'était levé et allait quitter la salle, lorsqu'un bruit de gros souliers retentit dans le corridor. La porte s'ouvrit. Besson et Chenevard entrèrent, suivis de deux hommes du village. Ayant signé leur acte, ils venaient le sceller d'une bouteille au cabaret, avec les deux témoins. Le notaire, homme d'une sobriété rare, n'avait pas voulu quitter son bureau pour les accompagner. Les quatre nouveaux

venus s'attablèrent à côté de M. de Rioux et de M. Valler, ce dernier ayant pour voisin Chenevard, et, placé vis-à-vis, Besson coudoyant M. de Rioux.

— Tu pars, Martin, dit Romain en voyant le solitaire se diriger vers la porte: as-tu bu tes deux huitièmes?

— Non, je n'en veux qu'un aujourd'hui. Il m'a déjà valu des reproches de votre voisin.

— Comment ça? on sait bien que tu n'es pas un ivrogne. Où vas-tu maintenant?

— Je retourne au château des Criblettes.

— Pauvre Martin! tout seul dans ce trou; je te plains d'y passer l'hiver.

— Monsieur Besson, dit Martin, puisque vous êtes là, je profiterai de l'occasion pour vous demander si je pourrai, l'été prochain, cueillir les joncs et les roseaux dans le pré marais du château, comme cette année?

— Ce n'est plus à moi qu'il faut vous adresser, Martin; monsieur est rentré en possession de la ferme. Si j'étais resté fermier au château, je vous aurais volontiers donné la même permission.

— C'est donc fini pour moi, répondit Martin; il y sera pourvu d'une autre manière. Je salue la compagnie et ces messieurs.

Martin reprit sa hotte et quitta la salle.

— Ce pauvre vieux, dit l'un des deux témoins, gros homme joufflu, portant un tablier de serge noire, à bavette, montant jusqu'au cou, — ce pauvre vieux n'est pas méchant, mais un brin dérangé. C'est curieux de l'entendre parler d'une vie à venir, où il n'y aura plus ni riches, ni pauvres, mais où chacun trouvera sous la main tout ce qu'il lui faudra, sans se donner la peine de travailler. Il croit qu'il a une âme! Au reste, beaucoup de personnes partagent cette superstition.

— Alors, reprit Chenevard, tu penses que tu n'as pas d'âme, toi?

— L'âme, répondit l'homme au tablier, n'est autre chose que le sang.

— Et comment sais-tu cela? dit encore Chenevard.

— Mais c'est bien facile à comprendre. — A la vôtre, toute la compagnie, messieurs! Si l'homme avait une âme, elle se montrerait d'une manière quelconque, lorsque le cœur cesse de battre.

— Et, dis-moi, Martial, continua Romain, qui donc t'a rendu si savant sur ce chapitre? Tu es charron de ton état, n'est-ce pas?

— Oui, certainement.

— Quand tu assembles les différentes pièces d'une roue, est-ce ton sang qui te dit où tu dois tracer tes lignes pour les joints?

— Non, c'est mon esprit! c'est mon intelligence.

— Ah! tu crois que tu as un esprit! détrompe-toi, Martial, tu n'en as point. Toutes tes réflexions, toutes tes combinaisons difficiles, ne viennent que d'un peu de cervelle, semblable à celle du cochon que tu as tué ce matin: tu sais bien que l'intérieur de l'homme est fait comme celui de cet animal. Or, évidemment, le cochon n'a pas un esprit; il n'a que du sang et très peu de cervelle. N'est-ce pas vrai, monsieur de Rioux?

— Les animaux, répondit ce dernier, ont tous de l'instinct, chacun selon les besoins de l'espèce; l'homme a plus d'intelligence qu'eux, voilà tout, probablement. A cause de cela, il est le maître sur la terre.

— Et après sa mort? demanda Chenevard.

— Eh bien, je pense que c'est fini.

— Tout à fait fini?

— C'est probable; nul ne peut le prouver, mais la raison nous dit qu'il doit en être ainsi.

— Eh bien, moi qui ne suis qu'un ignorant, ma raison me dit qu'il doit en être autrement, et que tout n'est pas fini pour l'homme après cette vie. S'il n'y avait plus rien à attendre après la mort du corps, nous serions à cet égard sans inquiétude, comme le cochon de Martial. Il criait, parce qu'on allait le saigner; mais nous autres hommes, nous crions en dedans parce que nous avons peur d'un jugement. -Voilà ce que ma simple raison me dit.

— Tous les hommes n'ont pas peur d'un jugement.

— C'est vrai, monsieur de Rioux; on peut finir par étouffer sa conscience; mais la Bible déclare que chacun rendra compte à Dieu, suivant le bien ou le mal qu'il aura fait.

— La Bible! la Bible! reprit M. de Rioux d'un ton dédaigneux, qu'en sait-elle plus que nous? Laissons dormir toutes ces questions. On voit, au reste, que vous vous nourrissez des livres que vous prête M. Robert-Davy.

— Avec honneur, monsieur de Rioux; oui, ma foi, avec honneur! Et si le voisin Martial en faisait autant, il ne chercherait pas à se persuader que le sang, c'est l'âme. Pourquoi donc aller à l'église, si l'on croit cela? Pourquoi communier?

— Ah! il faut bien, dit Martial, donner le bon exemple. En n'allant jamais à l'église, tu fais quelque chose de beau!

— Tais-toi, avec ton bon exemple! Celui que tu donnes est de l'hypocrisie pure et simple. Au reste, tu es un de ceux qui dorment au sermon.

— Voyons, voyons, dit Besson, n'allez-vous pas vous disputer? Ce serait quelque chose de beau pour des hommes de votre âge!

La bouteille étant finie, les tasses de café vidées, chacun se leva

pour sortir. En revenant chez lui avec Besson, M. Valler pensait qu'il aurait mieux fait de conduire sa femme et sa fille à la Supérieure, plutôt que d'accepter le verre d'eau-de-vie offert au cabaret par M. de Rioux, dont le matérialisme avoué lui avait causé une surprise pénible. Lors de la première visite de M. Valler aux Erignières, M. de Rioux s'était exprimé sur ce sujet tout autrement qu'aujourd'hui.

CHAPITRE XVII.

PASSAGE DANGEREUX



Le mariage de Félicité fut annoncé publiquement au temple, huit jours après qu'il eut été décidé. Cette nouvelle fit grand bruit dans le village, rapprochée qu'elle était de la rupture du bail de Besson et de l'achat de sa maison. À Canvert, non plus que dans les autres communes de la contrée, on n'a pas souvent trois sujets aussi intéressants à examiner. Les cause-ries, soit au cabaret, soit chez les particuliers, furent interminables pendant la première semaine. Félicité fut accusée d'être la cause de tout ce grabuge; et quand on sut que Jean quittait le pays, on ne manqua pas d'en inférer que c'était par dépit de voir Ernest prendre sa place dans le cœur de la jeune personne. C'était un pur caprice auquel Besson, comme père, n'aurait pas dû céder, puisque Jean valait bien Ernest pour le caractère et qu'il était accompagné d'une cinquantaine de mille francs, tandis que le régent ne possédait que son pauvre état d'instituteur.

— Ah! oui, un pauvre état, répétait un jour Martial en ébauchant des rais sur un billot devant sa boutique.

Chenevard passant au chemin dans ce moment-là, Martial l'appela.

— A propos, Romain, lui dit-il, voilà donc Besson qui marie sa fille. L'autre jour, au cabaret, il n'avait pas l'air de se douter de l'affaire. Je suppose qu'il est joliment vexé, car il devait s'attendre à autre chose.

— Non, il ne paraît pas. Il m'a dit que le mariage était déjà décidé lorsqu'il est venu marchander ma maison.

— Alors, il y a du diable par là-dessous; c'est impossible autrement. Jean aura fait le difficile; c'est peut-être lui qui n'a pas voulu épouser sa belle-sœur?

— Je n'en sais rien; mais tu parles du diable, Martial; ce n'est pas conséquent avec tes principes sur l'âme. Crois-tu que le diable existe?

— Ma foi, non! pas plus lui que le reste des esprits. On nous parle d'un Dieu pour nous encourager au bien, et d'un diable pour nous faire peur, voilà tout.

— Tu ne le crains donc pas?

— Non, pourvu que j'aie de l'argent dans ma bourse.

— Eh bien, prends seulement garde à toi; tu pourrais bien le rencontrer un soir sur ton chemin.

— Que veux-tu dire par là?

— Rien: tu sais bien que le démon n'existe pas.

Tout singulier qu'était Romain Chenevard dans sa manière de défendre la religion chrétienne, il venait de toucher un point sensible. Il savait que, pour ne croire ni en Dieu, ni à l'existence de l'âme, Martial n'en était pas moins superstitieux. Le charron croyait aux mauvaises influences occultes de certains individus, aux sorts jetés; et quand sa femme s'était fait une entorse, il était allé lui-même chercher la personne qui savait la *lever* au moyen de la *prière*. Il existe encore beaucoup de croyants de cette espèce parmi nous, dans les campagnes; mais peu qui ressemblent à Romain Chenevard. Celui-ci, qu'on ne pouvait certes louer de son abstention du culte public, avait au moins la franchise de ses convictions et le courage de les défendre envers et contre tous; tandis que Martial, si prompt à l'attaque avec Romain ou avec quelque autre paysan du village, se tenait soigneusement à l'écart de toute discussion religieuse avec des gens plus instruits que lui. Il parlait quand ses propos incroyables scandalisaient les simples, surtout les femmes.

Ernest fit de bons examens. Seul candidat au poste de régent, il obtint la place. Du reste, il montra de l'instruction, et plus encore peut-être de vraies connaissances pédagogiques. Comme il était bourgeois de Canvert, on fut bien-aise au village de l'avoir pour instituteur de la jeunesse, surtout puisqu'il épousait une héritière.

Avant la fin de l'année et sur la proposition de Besson, deux experts réglèrent tous les objets concernant le bail et la reprise du domaine. Les travaux exécutés, les semences en terre, les fourrages, le bétail, les outils aratoires, tout cela fut évalué par M. de Rioux, père, pour M. Valler, et par Chenevard pour Besson. Les deux estimateurs furent promptement d'accord sur la plupart des points à discuter. Pour le bétail seulement, ils s'adjoignirent un troisième expert, plus au courant des prix que Chenevard. En général, les taxes furent faites d'une manière équitable. Ni Besson ni Jean ne s'en mêlèrent, mais Jean fit pour lui-même une évaluation dont le total se rapprocha du chiffre auquel les experts étaient arrivés. La différence n'était que de soixante-cinq francs, en moins, sur une somme de 4800 fr. — M.

Valler trouva que cela lui faisait un bien gros compte, mais il dut l'accepter sans observation. Ce fut une nouvelle brèche à son crédit chez le banquier, et un nouveau capital ajouté aux petites créances du fermier.

— Finalement, dit Romain à Jean, lorsqu'il le vit seul quelques jours après, votre beau-père doit avoir une jolie fortune; je ne comprends pas ce qui a pu vous empêcher d'épouser sa fille. Il semble que tout était si bien arrangé pour vous deux par le bon Dieu. Excusez-moi, monsieur Jean, si je vous dis ça; c'est uniquement par amitié pour vous.

— Au contraire, je vous sais gré de votre franchise. Puisque Félicité aimait Ernest, qui est mon ami, pourquoi me serais-je mis entre eux pour essayer d'empêcher leur bonheur?

— Mais c'est qu'elle est une sottise de ne vous avoir pas préféré à son fiancé. Eh! que diantre! si joli garçon et bon enfant soit-il, vous le valez bien. Et même, je ne dis rien de la différence du foin que chacun de vous deux a dans ses bottes. Enfin, que voulez-vous! c'est une décision qui a surpris bien du monde; ma femme a de la peine à en revenir. Hier au soir, je voyais qu'elle en était toute préoccupée; et pourtant je lisais un livre intéressant. C'est l'histoire d'un orphelin, d'un nommé David... attendez voir... David... Ma foi, l'autre nom m'échappe. J'en suis au chapitre douzième. Le jeune homme est domestique chez un nommé Sarpan, une espèce de pirate revenu d' Mexique avec des richesses mal acquises. Ils se disputent, parce que le garçon ne veut pas rester chez ce brigand, et il en résulte une scène qui m'a fait plaisir. Vous souvenez-vous de l'histoire?

— Oui, très bien.

— N'est-ce pas que c'est joli?

— Je n'ai rien vu là de bien remarquable.

— Écoutez, monsieur Jean: un petit mot de vérité, sans vous fâcher. Je vous trouve bien difficile dans vos goûts. Si vous tenez à du tout fin, tâchez de le trouver, et alors empoignez-le tout de bon. Moi, qui suis un ignorant et un homme du petit peuple, je me suis contenté de ma bonne Marianne, qui était, à dix-huit ans, parbleu fraîche comme un bouton de rose. Aujourd'hui que nous sommes vieux tous les deux, je suis bien content d'avoir des livres tels que celui dont je vous parle. Comme vous avez beaucoup plus d'instruction que moi, je comprends qu'il vous faille des lectures plus savantes.

— Je dois avouer que j'ai très peu lu depuis six mois; nous avons eu bien des travaux de campagne à expédier.

— Oui, c'est vrai; et maintenant que l'hiver arrive vous songez à nous quitter. Que diantre avez-vous besoin de courir le monde! Ici,

vous pourriez être heureux avec nous. Si j'étais à la place de M. Valler, au lieu de reprendre mon domaine, je sais bien ce que je ferais, — car vous pouvez compter qu'il n'est pas homme à conduire ce train comme il faut, j'ai vu ça dès le premier jour des taxes... — oui, je sais bien ce que je ferais.

— Quoi donc? puisque vous le connaissez un peu maintenant, donnez-lui un bon conseil dans l'occasion.

— C'est délicat, monsieur Jean, de donner le conseil en question. Il faudrait pour cela qu'il me mît sur la voie. Je sais bien qu'au fond c'est un brave homme, quand même il renvoie les musiciens allemands et qu'il ne permet plus à Martin-Sec de cueillir des joncs; pas moins, un conseil aussi sérieux, c'est une chose grave.

— Mais, qu'est-ce donc? pourquoi tant de mystère, quand il s'agit d'obliger son prochain?

— Eh bien, puisque vous voulez le savoir, mon brave monsieur Jean, je lui conseillerais de vous donner sa fille en mariage: il ne peut rien faire de mieux, et alors vous resteriez avec nous, c'est-à-dire avec eux pour faire aller la campagne. Et, ma foi, la demoiselle est charmante. L'autre jour, je la regardais de près, pendant qu'elle nous versait de ce bon vin rouge de Bordeaux dans des petits verres, et je ne pouvais m'empêcher de penser que ce serait bien dommage de donner un pareil bijou de fille à Casimir de Rioux, par exemple, ou à tel autre compagnon du même métier.

— Est-ce qu'il en a été question? demanda Jean, devenu tout rouge à la fin du discours de Chenevard.

— Non, pas que je sache; mais le père de Rioux ne montre pas tant d'intérêt pour les affaires de M. Valler sans avoir en tête quelque idée de ce genre. Avec son fils, la demoiselle Valler s'en verrait de grises; tandis que vous sauriez la rendre heureuse.

— Un paysan, un simple agriculteur tel que moi ne peut avoir la pensée d'épouser une demoiselle placée dans une position élevée par son éducation, sa famille et sa fortune.

— Ah! que vous êtes bon, mon pauvre Jean! Combien n'en a-t-on pas vu qui ont dit oui pour des garçons qui valaient dix fois moins que vous! et d'ailleurs, personne ici ne vous prend pour un paysan comme le sont les autres gens du village. Il n'est pas besoin de mettre des lunettes pour le voir. Cette demoiselle Mathilde me plaît, en vérité; ses yeux sont les plus beaux que je connaisse, et elle est simple presque autant que votre sœur, quoique plus instruite et plus agréable. Je peux bien vous dire cela, puisque Félicité n'est pas pour vous. Croyez-moi, tâchez d'avoir la demoiselle Valler; ça me ferait un grand plaisir. L'idée que les de Rioux vont se faufiler par là m'est désagréable.

— Je vous remercie de votre sympathie, monsieur Chenevard; mais ce que vous me conseillez est impossible dans ma position. Tâchez de rendre, quelque service à M. Valler, si l'occasion se présente. Pour moi-même, il n'y a rien à faire absolument. Il est d'ailleurs probable que je ne reviendrai pas de longtemps.

— Si c'est probable, ce n'est pas une chose sûre. A votre retour, je me présenterais bel et bien: tenez, même avant de partir. Je suis comme ça, moi.

Jean secoua la tête d'un air de doute, et quitta le vieux causeur, pendant qu'il le pouvait encore, sans laisser paraître l'émotion vive dont il souffrait intérieurement.

Son départ fut fixé à la première semaine de janvier. Il devait se rendre chez un grand propriétaire allemand, sur les bords du Rhin, et y voir de près l'agriculture de ce pays. Pendant le reste de l'hiver, il se mettrait à l'étude de la langue allemande.

Noël arriva sans neige. Quoiqu'il fit assez froid le matin et le soir, le temps devenait agréable dans le milieu du jour, jusques vers les trois heures de l'après-midi, quand le soleil se montrait.

Ne voulant pas terminer l'année sans se présenter chez M. Robert-Davy qui n'était pas encore parti, M. Valler proposa aux deux dames une promenade jusqu'à la Supérieure. C'était le 28 décembre. Elles acceptèrent de grand cœur, et bientôt les trois membres de la famille furent en chemin. C'était tout plaisir de marcher, malgré les manteaux garnis de fourrure. La distance parut longue à M^{me} Valler et à son mari; Mathilde, au contraire, trouva la promenade charmante, presque trop courte. Arrivés à la Supérieure, M. Robert-Davy les reçut avec sa bonne grâce affectueuse bien connue. Jean Laroche était aussi venu lui faire ses adieux. Les Valler le trouvèrent au salon, causant avec son ancien tuteur, sur un pied de confiance réciproque, mais toujours respectueuse de la part du jeune homme. Jean se leva et voulut partir; mais M. Valler l'engagea à les attendre pour revenir avec eux.

— Je ne connais pas très bien le sentier à travers les prés, lui dit-il; vous nous conduirez. C'est un peu long de suivre toujours le chemin à char.

— En effet, dit M. Robert, ces dames doivent être fatiguées.

Un domestique apporta bientôt des rafraîchissements, qui furent acceptés sans façon par M^{ne} Valler et Mathilde. M. Valler aussi prit volontiers un verre de Xérès; mais Jean refusait tout.

— Voyons, Jean, dit M. Robert, nous allons boire à notre santé à tous, puisque nous nous quittons pour bien des mois. Voici votre verre. — Que Dieu demeure avec vous, mesdames et messieurs, et qu'il vous accompagne dans votre voyage, mon jeune ami. Sur les

bords du Rhin, ne devenez pas trop allemand.

On choqua les verres, puis, quand on eut un peu causé, M. Valler donna le signal du départ, en disant à son hôte :

— Vous savez que le beau-père de Jean a préféré me quitter déjà cette année, bien que son bail ne fût pas terminé ?

— Oui, monsieur. Je ne puis m'empêcher de le regretter pour vous et pour lui. Mais puisque les choses sont ainsi arrangées, je désire vivement que vous y trouviez une réelle satisfaction.

— Je vous remercie. Oui, je serai bien aise d'être occupé. Je vois qu'il est difficile de continuer des affaires de commerce, quand on est éloigné d'une ville, surtout de celle où l'on a eu l'habitude de travailler. On n'est plus au courant de la situation. Eh bien, à Canvert, je planterai des choux, au lieu de spéculer sur les trois six ou sur les huiles. Si je fais d'aussi bonnes affaires que Besson lorsqu'il était mon fermier et mon vigneron, je serai content.

— Ce ne sera guère possible, monsieur. La main-d'œuvre vous coûtera plus cher qu'à lui; et vous n'aurez plus mon ancien pupille pour cultiver la vigne. Celui-ci, dit-il en posant amicalement la main sur l'épaule de Jean, s'y entend mieux qu'aucun de nous. Son départ est une perte positive pour vos plantations. Adieu, mesdames; adieu, monsieur; adieu, Jean: encore bon voyage!

— A vous aussi, monsieur.

Le sentier, on s'en souvient, accourcissait notablement la distance de Canvert à la Supérieure. Les dames le trouvèrent pittoresque et agréable, surtout dans la pente gazonnée qui descendait au ruisseau. M. Valler se félicitait d'arriver plus tôt chez lui, que si l'on fût revenu par la route ordinaire. Mais, près du courant, il vit qu'il fallait passer sur le tronc d'arbre jeté en travers de l'eau, sans se tenir à aucun e barrière.

— Ah! çà, dit-il à Jean, ce tronc est-il solide ?

— Oui, monsieur; vous pouvez marcher en toute sûreté.

— C'est que je n'ai plus des jambes de vingt-cinq ans comme vous.

— Eh bien, j'irai le premier. Donnez-moi la main; puis je reviendrai aider ces dames.

Le tronc étant un peu glissant, M. Valler accepta l'offre de Jean, et passa heureusement de l'autre côté. Celui-ci fit un second voyage en donnant aussi la main à M^{me} Valler, qui arriva, mais non sans peine, auprès de son mari. Restait Mathilde :

— Je passerai très bien seule, dit-elle; merci, monsieur Jean.

— Non, mon enfant, lui cria sa mère. Cette poutre est glissante vers le milieu.

— Eh bien, alors, passons comme vous.

Elle tendit sa main à Jean, qui la soutint d'un bras très ferme, on peut le croire. Comme elle allait quitter la poutre, son pied glissa sur le bois gelé, et Mathilde aurait fait une chute dans l'eau profonde, si elle ne s'était précipitée sur Jean, qui de ses fortes mains l'enleva sur le bord à côté de sa mère. Cela se fit si vite, qu'il eût été impossible de le prévoir ou de l'empêcher. M^{me} Valler n'eut que le temps de pousser un cri de frayeur, et un autre de reconnaissance, en voyant que tout danger était passé.

Quant à M. Valler, il dit que c'était vraiment scandaleux de laisser un passage pareil sans barrière, et qu'il en ferait une plainte à l'autorité.

— Vous perdriez votre peine, monsieur, répondit Jean. Ce sentier est une servitude abusive. C'est déjà beaucoup que les propriétaires supérieurs ne s'entendent pas pour jeter le pont dans la rivière. Les fonds riverains, vis-à-vis et de ce côté, appartiennent à deux frères, qui passent et repassent souvent ici. Sans cela, le sentier ne tarderait pas à être aboli.

Au premier moment, Mathilde avait été assez émue; mais elle ne tarda pas à reprendre sa gaieté habituelle, considérant sans doute ce qui lui était arrivé comme une chose toute simple, qui ne pouvait avoir de conséquence et dont nul ne s'occuperait.

CHAPITRE XVIII.

FRANCK DE RETOUR



L'incident du passage de la rivière ne lit qu'attiser encore davantage le feu intérieur dont Jean Laroche était dévoré. À la veille de quitter pour toujours peut-être la personne pour laquelle il aurait donné sa vie, il l'avait soutenue dans un danger, non très grave sans doute, mais positif, et il l'avait presque portée dans ses bras. Oh! s'il lui était permis de penser à elle! s'il pouvait librement l'aimer, de quelle tendresse, de quel respect profond il l'aurait entourée! Mais non, cela lui serait à jamais refusé; les parents s'y opposeraient jusqu'à leur dernier jour, et Mathilde elle-même ne se doutait point de ce qui agitait son cœur et son âme. Quoiqu'il préférât les travaux de la campagne à toute autre occupation, il regrettait parfois amèrement de n'être pas commerçant, parce qu'alors, d'après les idées généralement reçues dans le monde et fausses pourtant, la distance de position sociale eût été moins tranchée entre Mathilde et lui. S'il avait pu supposer que Mme Valler avait exprimé le désir de le prendre chez eux comme maître-valet, sa fierté naturelle en eût souffert bien davantage encore.

Il ne raconta l'aventure du pont à personne, craignant toujours de se trahir lui-même par une émotion trop visible pour n'être pas remarquée. Ainsi, il n'en parla pas même à Félicité, qui eût été ravie de l'histoire.

Le lendemain, qui était un dimanche, Franck arriva dans la matinée. Il avait un congé de huit jours et venait les passer à Canvert. Ce fut une grande joie pour la famille, car la permission donnée par les chefs de la maison de banque n'avait été connue qu'au dernier moment.

Le jeune homme s'était dégourdi au contact de ses camarades; la nécessité d'être à son bureau à l'heure fixée, le travail régulier auquel il était astreint, tout cela était bon pour chasser une indolence natu-

relle. Le père fut enchanté d'un tel changement.

— Ah bah! disait-il, il n'y a rien au-dessus du commerce et des affaires de banque surtout, pour guérir un garçon de la flânerie paresseuse. Voilà Franck bientôt en état de gagner sa vie, puis de former une association, quand il aura terminé son apprentissage.

M. Valler allait presque oublier que son fils avait encore trois ans et demi à passer chez MM. Klauss et Cie, sans autre profit matériel que 150 fr. d'étrennes à chaque Noël. Quoique très positif sur le revenu de sa campagne, c'était, pour beaucoup d'autres choses, un homme d'imagination plutôt qu'un froid calculateur. Il n'est pas très rare de rencontrer de tels caractères chez des négociants, qui d'ailleurs ont fait fortune.

Après le déjeuner, Mathilde proposa à Franck de l'accompagner au culte public; il dit qu'oui, très volontiers.

— Mais si ton frère est fatigué de sa nuit en chemin de fer, il ferait mieux de se reposer ici dans la matinée, dit M^{me} Valler.

— Fatigué! reprit Franck; non, maman: j'ai dormi en wagon jusqu'au jour. Ainsi, je vais avec Mathilde.

En traversant la cour de la maison, ils saluèrent Jean et Félicité, qui se rendaient aussi à l'église. Franck exprima de bouche à cette dernière les compliments qu'il lui avait fait faire par sa sœur en écrivant; avec Jean il fut poli. Comme ils cheminaient ensemble, les jeunes filles marchant devant eux, il lui fit des questions sur la pêche et la chasse, puis sur son futur séjour en Allemagne. Jean répondit de bonne humeur, sans entrer dans beaucoup de détails. Franck était mis avec goût; il laissait croître sa jeune barbe, tandis que Jean ne portait de la sienne qu'une moustache longue et fournie.

— Pouvez-vous, demanda Jean, aller au culte protestant chaque dimanche, à ***?

— Oh! pour ça, non. Le dimanche, il faut se reposer, se récréer, se détendre les nerfs, si l'on veut pouvoir reprendre sa place au bureau le lundi matin. On se lève tard, le dimanche; on sort un peu dans la journée; le soir, on va au théâtre ou au casino. La vie d'une grande ville est si différente de celle que vous avez à la campagne! — Et votre Mimi Colin, qu'est-elle devenue?

— Elle nous quitte après-demain, pour entrer dans sa nouvelle place, à Genève.

— Est-elle toujours aussi jolie?

— Je n'en sais vraiment rien; je pense qu'oui.

— Genève est un endroit dangereux pour les jeunes domestiques, à ce que disent les employés de nos bureaux.

— Marie Colin sera placée chez de braves gens, qui veilleront sur

elle et la protégeront. Du reste, je crois qu'elle a le désir de se bien conduire. Elle parle trop, sans doute; à la campagne, c'est presque impossible autrement. À la ville, elle devra s'observer davantage. Elle n'est pas retournée à la danse depuis six mois.

— Depuis mon aventure. J'étais alors terriblement stupide et paresseux. Vous me rendîtes un bon service; je ne l'ai pas oublié. A mon tour, je voudrais pouvoir faire quelque chose pour vous.

— Je vous remercie; vous savez que je dois partir pour l'Allemagne dans peu de jours; plus tard, j'ai le dessein de me rendre en Angleterre, et de là peut-être aux États-Unis.

— Mais vous reviendrez vous établir en Suisse?

— Je ne sais pas. Mon chemin ne me paraît pas devoir prendre cette direction.

— J'avais toujours pensé que vous épouseriez quelqu'un ici, dit-il en jetant un regard de loin sur Félicité; le mariage de votre sœur n'est pourtant pas un chagrin pour vous?

— Au contraire, il me fait un vif plaisir, pour elle et pour Ernest.

— Je regrette votre départ de Canvert. Vous auriez aidé mon père à diriger les travaux du domaine. Tout ça va lui donner bien du tracas. C'est dommage que le fermier n'ait pas achevé son bail.

— Cela devenait difficile pour tous, et il paraît bien que monsieur votre père désirait une résiliation. Pour ce qui me concerne, j'étais, depuis quelque temps, décidé à voyager un peu, pendant que je le puis.

— Que fait Casimir de Rioux?

— Je ne l'ai pas vu dernièrement; il continue sans doute à s'occuper de leur campagne.

— Ça ne le mènera à rien du tout; mais il est fils unique et ils sont riches. Une vie comme la sienne me plairait médiocrement.

Ce langage, dans la bouche de Franck Valler, montrait un bien grand changement de caractère, depuis qu'il était forcé de travailler. Voilà ce que pensera plus d'un lecteur. Eh bien, il faut le détromper. Oui, sans doute, Franck avait dû se plier au travail, comme ses camarades. Mais les pensées raisonnables et justes qu'il venait d'exprimer à Jean n'étaient qu'à la surface de sa vie, comme une couche de vernis social. Sans être tombé dans les abîmes de corruption où se perdent tant de jeunes hommes d'un extérieur décent et agréable, il avait aussi cédé à l'influence du mal. Contre sa parole donnée, il jouait à la bourse, de temps en temps, avec deux autres employés de la maison, dont l'un avait cinq ans de plus que lui. Malheureusement pour eux, ils avaient réalisé déjà quelque gain, dépensé aussitôt dans les plaisirs du luxe et de la bonne chère. Ce tripotage se faisait dans le plus grand

secret, sous le couvert du plus âgé des trois associés. Si donc M. Valler avait connu le fond des choses, au lieu de se réjouir de l'activité de Franck, il aurait été dans une inquiétude mortelle à son sujet. Hélas! combien de pères trop crédules ou trop confiants, ont été ainsi trompés par leurs fils et en sont devenus les victimes! Où va le jeune homme qui suit le conseil des pervers, plutôt que de garder son cœur, d'où procèdent les sources de la vie? De mensonge en mensonge, de chute en chute, il finit par tomber dans un gouffre sans fond. Pour être préservé du mal, dans toute position, il faut une base solide, capable de résister au flot incessant du péché qui nous envahit. Il faut aimer ce qui est bien et le vouloir. Il faut, surtout, se souvenir que nous devons à Dieu le compte de notre vie tout entière. Heureux le jeune homme qui prend garde à Savoie, selon la parole du Seigneur.

Dans l'après-midi, Jean se rendit à l'école du dimanche, pour faire ses adieux aux enfants qui la fréquentaient sous ses soins depuis quatre ans. Ernest et Félicité s'y rencontrèrent, et Mathilde y vint aussi. Jean avait la parole facile; il dit quelques mots affectueux à l'école réunie, et recommanda toute cette jeunesse à la sainte garde de Dieu. Chaque enfant vint lui serrer la main avant de quitter la salle. Félicité avait les yeux pleins de larmes d'attendrissement. Mathilde était aussi émue, mais très sérieuse. On eût pu penser qu'elle connaissait le secret motif de l'éloignement de Jean Laroche, et pourtant il n'en était rien. Ce que Jean avait dit aux enfants l'avait simplement atteinte dans son âme. « Ah! pensait-elle, si mon frère arrivait un jour à la possession de tels sentiments; si mon père les goûtait aussi, combien je serais heureuse! »

En revenant au château, elle eut occasion de causer un peu avec Jean; ce fut à propos de Vaillant, qui, tout joyeux, vint à leur rencontre dans le chemin.

— Que deviendra-t-il pendant votre absence? demanda-t-elle.

— M. Robert-Davy a la bonté de le recevoir chez lui jusqu'à mon retour, si toutefois je reviens un jour; mais le pauvre chien regrettera la ferme et toute la campagne.

— Je m'en chargerais volontiers, dit Mathilde, si vous vouliez me le confier; il m'aime et je l'aime beaucoup aussi.

— Ah! je ne demande pas mieux, mademoiselle, et Vaillant en sera lui-même bien heureux. — Viens ici, dit-il à l'intelligent animal; puis, prenant dans sa poche un bout de cordon rose, qui attachait autrefois un paquet de plumes, il le passa dans l'anneau du collier de Vaillant, y fit un nœud et mit l'autre bout dans la main de Mathilde. — Voilà ta maîtresse dès aujourd'hui, dit-il au chien; tu l'aimeras et tu lui obéiras.

Comme si Vaillant eût compris le sens de cet ordre, il se tint à côté

de Mathilde, marchant d'un pas grave et la regardant de temps en temps. Bientôt elle lui rendit la liberté.

— M. Franck, dit encore Jean, sera peut-être bien aise de chasser en automne avec Vaillant, s'il a des vacances.

— Mais vous serez alors de retour?

— Je ne le pense pas, répondit Jean, sans rien ajouter de plus.

Le premier janvier, dans la matinée, tous les enfants pauvres du village (et ce jour-là ils sont nombreux, bien que les provisions ne manquent pas à la maison) vinrent demander des étrennes à la ferme. Chaque année, à cette occasion, Besson faisait cuire une fournée de pain, au moins un quintal, pour le distribuer aux sollicitateurs. M. de Rioux donnait force pommes de terre. M^{me} Valler et Mathilde s'étaient procuré de la monnaie qui fit grand plaisir aux enfants, même à ceux qui n'en avaient nul besoin chez leurs parents. M. Valler ne s'opposa pas trop à la chose, puisque tout lui paraissait aller au gré de ses désirs dans sa famille et dans sa maison.

Lorsque cette bruyante jeunesse eut défilé tout entière, Besson régla le compte de Marie Colin, qui allait partir. Elle s'était bien arrangée, pour se présenter chez ses nouveaux maîtres, un vieux ménage habitant sur Saint-Antoine de Genève. Dans sa nouvelle robe, avec ses beaux cheveux cachés sous une *résille* et la tête couverte d'un chapeau noir, on ne l'aurait pas prise pour une pauvre fille du pays de Gex ou de la Savoie. Le soir précédent, Franck l'avait saluée près de la fontaine, où elle était seule. Il lui avait même tendu la main, en souvenir de leur ancienne connaissance.

— Vous quittez vos maîtres actuels? lui avait-il dit.

— Hélas! non, monsieur Franck; ce sont bien eux qui me quittent. Tout ça est dérangé par là. Félicité se marie dans quinze jours; M. Jean part cette semaine pour les Allemagnes, et le maître s'en va demeurer dans la maison qu'il a achetée de Romain Chenevard. Il n'y a plus rien à faire pour moi ici. C'est pour cela que je m'en vais.

— Êtes-vous retournée souvent à la danse depuis mon départ? (Il savait bien qu'elle n'y était pas allée, mais c'était une manière de parler.)

— Pas une seule fois, monsieur Franck. Là où j'entre en place à Genève, on a mis pour condition que je n'irais pas danser. Ça m'est bien égal; je n'y tiens plus comme autrefois. Je commence à me faire vieille, et il faut songer à gagner quelque chose pour quand on ne pourra plus travailler.

— Vous avez bien raison. Quel âge avez-vous?

— J'aurai vingt ans le mois prochain, dit-elle en montrant ses dents blanches et ses joues roses.

— En effet, comme pour moi, c'est le moment de réfléchir, répondit Franck, en passant les doigts dans sa barbe follette. Je vous souhaite bien du bonheur dans votre nouvelle place.

— Et moi aussi dans la vôtre, monsieur Franck. Attrapez cela, beau monsieur, qui vous arrêtez à causer avec Mimi Colin vers la fontaine.

Elle allait donc partir. Sa malle était déjà à la gare; il ne lui restait à porter qu'un panier de menus effets. On lui donna une tasse de thé pour la réchauffer avant de se mettre en route. L'air était devenu vif, depuis trois jours. On offrit aussi à Mimi du beurre frais et des confitures. C'était une gâterie permise, puisqu'elle ne pouvait assister à la noce de sa maîtresse. Félicité lui fit présent d'un bon foulard solide; Besson ajouta une pièce de deux francs à son compte, et Jean lui avait acheté une Bible, d'après la version de Sacy.

— Votre curé vous permettra de la lire, lui dit-il, et j'espère que vous obéirez aux commandements de Dieu.

— Merci, monsieur Jean, merci. Je veux bien tâcher de faire mon devoir, et, comme vous m'avez dit un jour, de ne jamais m'arrêter dans les rues quand on revient du marché. Je vous souhaite bien du bonheur. Si quelqu'un de vous, mes maîtres, vient à Genève, il me fera plaisir de me dire bonjour en passant. Il me faut aller, maintenant, pour ne pas manquer le train de midi.

Marie Colin, s'étant levée, embrassa plusieurs fois de suite Félicité.

— Vous serez donc mariée quand je vous reverrai, dit-elle; j'aurais terriblement aimé voir cette noce, mais puisque ce n'est pas possible, il faut en prendre son parti. — Bonjour, maître, dit-elle à Besson en lui serrant la main; je vous remercie. — Bonjour, monsieur Jean; — puis, le regardant au blanc des yeux: — J'espère que vous serez heureux, ajouta-t-elle; vous le méritez bien.

Marie Colin essuya une larme ou deux, et, panier au bras, quitta la ferme du château. A quelque distance, elle rencontra Martin.

— Eh! bonjour, mon pauvre *Sec*, lui dit-elle en riant. Il fait bien froid. Tenez, il faut que je vous donne *d'étreennes*; voilà cinquante centimes pour vous faire un petit plaisir aujourd'hui. Portez-vous bien.

— C'est encore une brave fille, se dit le solitaire, il sera pourvu à ce qui la concerne aussi.

CHAPITRE XIX.

UN VIEUX MÉNAGE DE SAINT-ANTOINE



Tout était bien changé à la ferme et au château, depuis les derniers événements. Au lieu de l'activité que Besson et Jean mettaient aux travaux, il semblait que personne ne s'occupait plus du domaine. Le vacher seul était encore là, pour soigner le bétail. Le domestique Laurent était parti le jour de Noël; il n'y avait plus d'ouvriers depuis quelques semaines; et Mimi Colin ne chantait plus vers la fontaine. À son quatrième étage de la place Saint-Antoine, elle venait répondre à la sonnette et annoncer les visites pour monsieur et madame Thévenault. Intelligente, gracieuse et vive, très propre et bien arrangée, on ne l'aurait pas reconnue au bout de huit jours. Elle comprit son service en fort peu de temps, si bien que Mme Thévenault était dans le ravissement d'avoir trouvé une si bonne domestique.

— Tu vois, Gédéon, disait-elle à son mari, si je n'ai pas bien fait d'engager cette fille. Au premier instant elle m'a plu. Elle n'avait aucune idée du service de notre ménage, puisqu'elle était à la campagne; mais j'ai vu qu'elle se formerait toute seule en peu de temps. Déjà l'appartement est mieux tenu que par notre ancienne Françoise, qui avait passé quatre ans chez nous.

— Pourvu que cela dure! disait M. Thévenault.

Ce dernier était de petite taille, le buste contourné, assez gros, et la face olivâtre. Un ancien marchand des rues Basses, type assez commun à Genève. Le mari et la femme jouissaient d'une jolie fortune, gagnée par quarante-huit années de travaux. Que de bretelles, de tresses, d'épingles à cheveux, de mille petits articles divers ils vendirent, en gros et en détail, durant ce quasi demi-siècle! Que d'allées et venues dans le magasin! Que de pièces de monnaie descendirent par le trou *de la banque*, dans la corbeillette placée

au-dessous! Et que de salutations les jours de marché, à deux ou trois cents personnes!

M. et M^{me} Thévenault n'avaient pas eu d'enfants. En élever dans l'étroite boutique eût été une chose terrible; et l'obligation d'avoir une bonne pour les soigner eût bien diminué les profits du commerce, sans parler de ce qu'il eût fallu dépenser plus tard, lorsque fils et filles auraient été en pension ou envoyés au collège.

Chaque jour, par le beau temps, les vieux époux faisaient le tour de la jolie place, devant leur maison. Le dimanche, par exception, ils poussaient leur promenade plus loin, tantôt du côté de Villereuse, tantôt dans la direction de Plainpalais. Ils dépensaient la moitié de leurs revenus, capitalisant régulièrement l'autre moitié chaque année, pour laisser leurs biens à des collatéraux éloignés, au nombre desquels était M. de Rioux. C'était M^{me} de Rioux qui avait proposé Marie Colin pour domestique à sa cousine Thévenault, lorsqu'elle sut que la jeune Franco-Savoisienne quittait Besson.

En donnant un matin ses ordres à Marie Colin, pour les achats au marché, M^{me} Thévenault lui demanda si ses parents de Rioux voyaient souvent les habitants du château de Canvert, lorsqu'elle était chez le fermier.

— Non, madame, pas très souvent; je n'ai jamais vu M^{me} de Rioux chez M^{me} Valler. M. de Rioux le père a fait plusieurs visites à M. Valler dernièrement, pour arranger les comptes du fermier; M. Casimir est venu aussi voir M. Franck Valler.

— Ces deux jeunes messieurs sont-ils liés d'amitié?

— Je ne saurais pas dire à madame.

— Et M^{lle} Valler, la voyiez-vous souvent?

— Tous les jours.

— Est-elle bien de figure? et pour le caractère?

— Elle est charmante, de toutes façons; bien plus agréable que ma maîtresse Félicité, qui est pourtant jolie.

— Marie, vous apporterez une rouelle, de la chicorée blanche, et pour un plat de cardons.

— Oui, madame.

— Voulez-vous que je note les trois choses sur un morceau de papier?

— Ce n'est pas nécessaire; madame verra bien que je ne les oublierai pas.

— Vous pouvez seulement chanter dans la cuisine, tout en faisant votre ouvrage; je vois que les choses sont propres et en ordre. Continuez comme vous avez commencé.

— Je ferai tous mes efforts pour que madame soit contente.

En rentrant au salon, M^{me} Thévenault dit à son mari :

— Je t'assure, Gédéon, que notre fille est une personne de bon sens et de jugement. C'est un plaisir de la voir à l'ouvrage; elle fait vite et ne s'arrête jamais. Cela me frappe d'autant plus que Françoise était une montasse toujours sale et en désordre.

M. Gédéon Thévenault ne répondit pas; il lisait, dans le *Journal de Genève*, un grand article de la rédaction adressé à quelque adversaire politique. Bientôt Marie Colin se mit à chanter; M^{me} Thévenault entr'ouvrit doucement la porte.

La chanson disait:

*Quand je reviendrai du marche,
J'aurai fait mes emplettes,
Sans avoir trop longtemps cherché
Mes cardons, mes branlettes.*

— J'espère bien, dit M^{me} Thévenault en refermant la porte, que Marie n'a pas d'inclination; car ce serait fâcheux, pour nous et pour elle. Quand je lui en ai parlé, elle a ri, montrant ses jolies dents, avec une innocence qui m'a touchée.

Tout entier à sa lecture, M. Gédéon n'entendit pas ces dernières réflexions.

Pendant que Mimi Colin rimait son marché en perspective, Jean Laroche prenait congé de la famille Valler. Il partait le jour même, dans peu d'instants. Sa visite fut très courte. Il remercia M. et M^{me} Valler de l'intérêt qu'ils lui témoignaient (au fond, ils n'avaient rien fait pour lui, si ce n'est qu'ils en avaient bonne opinion comme travailleur), il recommanda encore une fois l'école du dimanche à Mathilde, la chargea de ses salutations pour Franck, puis il retourna à la ferme, où l'on préparait le char qui devait le conduire à la gare. Dans ses habits de voyage, Jean avait très bonne façon; il s'exprimait en bon français, comme quelqu'un qui connaît les règles de la grammaire. Mathilde lui demanda si Félicité l'accompagnait à la ville. Il dit qu'oui, avec Ernest, pour faire divers achats de ménage.

— En ce cas, ajouta-t-elle, je vais la prier de me faire une commission. Dans un instant je serai chez elle.

Mathilde arriva, en effet, presque en même temps que Jean. Mais il n'y avait personne dans la cuisine. Félicité achevait sa toilette, et Ernest mettait le harnais au cheval. Jean offrit une chaise à Mathilde et l'engagea à s'asseoir près du feu.

— Merci, dit-elle; je pense que votre sœur ne tardera pas à venir.

— Oui, dans la minute, répondit Félicité, qui avait entendu de sa

chambre.

— Monsieur Jean, reprit Mathilde, je sais bien que vous ne quittez pas votre pays sans emporter une Bible; mais il m'est venu à l'esprit de vous offrir celle-ci, en souvenir des écoles du dimanche. Voulez-vous l'accepter? C'est celle dont je me suis servie depuis six mois; elle n'est donc pas neuve, mais encore en bon état et d'un format agréable.

Jean reçut le volume avec une profonde reconnaissance et dit qu'il le garderait en mémoire d'un temps heureux. Ses yeux rencontrant ceux de Mathilde animés du regard qui l'avait tant de fois subjugué, le pauvre garçon était encore sous ce charme vainqueur, lorsque Félicité apparut. Elle reçut la commission de Mathilde, qui tendit ensuite la main à Jean et lui souhaita un bon hiver sur les bords du grand fleuve allemand.

Le cœur de Jean était pour éclater; mais il fut maître de lui jusqu'au bout. On aurait dit que cette forte nature était capable de s'entourer d'un mur de fer plutôt que de laisser déborder le flot de sa pensée la plus secrète. Bien que Mathilde ne soupçonnât point ce qu'il éprouvait, elle était presque plus émue que lui, lorsqu'il se découvrit une dernière fois en la saluant du char, au moment où le cheval partait. Besson avait les yeux pleins de larmes.

— Ah! si vous saviez, mademoiselle, tout ce qu'il y a de bons sentiments dans l'âme et le cœur de ce garçon, vous me plaindriez de le perdre. Quelque chose me dit que je ne le reverrai pas. Je l'aurais voulu pour mon propre fils. Ni lui ni Félicité ne s'en sont souciés, et me voilà bientôt seul. Tous ces changements me sont très pénibles.

— Je le comprends, dit Mathilde; mais pourquoi pensez-vous que M. Jean ne reviendra pas?

— Parce qu'il me paraît avoir un grand chagrin, dont il ne parle à personne. Depuis quelques mois il n'est plus le même, et je crains que cela ne finisse mal. Ma fille ignore la cause de ce qui le préoccupe, en sorte que nul de nous n'a pu le consoler ou l'encourager.

— Son père était-il sujet à la tristesse? demandât-elle.

— Non; et ni Jean non plus, jusqu'à l'été dernier. C'est peut-être chez lui une crise d'âge, qui passera; mais je vous assure que cela me donne bien du souci, car j'aime Jean comme mon propre enfant.

«Il a probablement une passion malheureuse, se dit Mathilde en rentrant chez elle, et il n'est pas payé de retour. » Mais l'idée qu'elle-même était la cause du chagrin dont parlait Besson ne lui vint point à l'esprit. Quant au vieux paysan, il était trop fin et trop sagace pour ne l'avoir pas deviné ou, tout au moins, supposé. Et qui nous dira si la flèche qu'il venait de lancer avec un air de grande bonhomie ne

tomberait pas quelque jour sur celle dont le cœur était resté libre?

Au chemin de fer, lorsque le train fut signalé en vue, Jean et sa sœur s'embrassèrent tendrement. Félicité lui dit presque avec un accent de prière:

— N'est-ce pas, tu reviendras l'été prochain?

— Je ne sais pas si cela me sera permis. Demande à Dieu de me conduire, comme je le prierai aussi pour vous deux. — Ernest, en retournant chez vous, tu peux tout dire à Félicité. Elle gardera mon secret, et d'ailleurs, dès à présent, vous ne devez plus en avoir à mon égard l'un pour l'autre.

Franck était déjà reparti, laissant à ses parents une bonne impression, tandis qu'il aurait dû se frapper la poitrine.

Petit à petit, Besson déménageait de la ferme à la maison Chenevard, où Romain venait de temps en temps causer avec lui une demi-heure. L'ancien régent ayant quitté Canvert, Ernest amena son léger bagage dans l'appartement du maître d'école, déjà bien garni par le trousseau de Félicité. Le mariage eut lieu le 20 janvier, et huit jours après, Besson quittait tout de bon la ferme du château. Il comptait faire lui-même son déjeuner, puis dîner et souper chez ses enfants, auxquels il payerait une demi-pension. Une voisine faisait sa chambre et balayait sa maison chaque matin. Ce fut ainsi qu'ils s'arrangèrent.

L'hiver régnait maintenant sur tout le pays. Les montagnes étaient couvertes de neige; la plaine sans aucune végétation. La mort tenait la nature sous sa main glacée. Même la rivière gelait sur ses bords, dans les endroits où le courant devenait paresseux. Les habitations des propriétaires riches étaient désertes dans les campagnes. Vers la fin de l'année, presque tous ceux d'entre eux qui le peuvent s'en vont à la ville ou dans le midi. Il se fait alors un grand silence autour de ces belles demeures, dont les contrevents restent fermés. Bien au chaud dans sa maison, le paysan va et vient, chaque matin, de l'étable à la cuisine; dans le milieu du jour il coupe du bois, s'il en a dans ses possessions; et quand il rentre chez lui, le visage rougi par l'action du froid ou de la bise, il trouve son pot de café sur la table. Le soir, il se chauffe près du fourneau, ou se réunit à ses voisins qui cassent les noix et l'ont prié de les aider, à titre de revanche. C'est ainsi que l'hiver se passe, à peu près partout, dans la plaine du Léman. Parmi les riches de la contrée dont nous nous occupons, les de Rioux et les Valler faisaient exception. Il est vrai que les premiers n'habitèrent jamais la ville, et que M. Valler n'avait point pensé à quitter Canvert, au moment où il fallait se procurer de nouveaux domestiques et diriger soi-même la maison.

Pendant que Mathilde dessinait dans sa chambre ou faisait de la

musique, Jean Laroche regardait couler le Rhin à ses pieds et essayait de se familiariser avec une langue riche et belle, mais difficile. Le cœur toujours plein de la pensée qui l'occupait, il voyait que l'absence, en un cas tel que le sien, était loin d'être un remède infaillible.

Les deux jeunes époux coulaient leur lune de miel. Maintenant au fait des tourments de son frère, Félicité se propose de lui être utile par tous les moyens possibles, lorsque l'occasion se présentait. Mais quant y avait bien pensé, elle finissait toujours par tirer cette conclusion qui n'avancait pas les affaires: « Comment cela finira-t-il pour mon pauvre Jean? Au fond, c'est un grand malheur qu'il se soit laissé prendre le cœur de cette manière. »

TROISIÈME
PARTIE

CHAPITRE XX.

M. VALLER ET SON MAÎTRE-VALET



'après le conseil de M. de Rioux père, M. Valler s'était décidé à n'engager son maître-valet que pour le premier de mars. Jusqu'à ce moment-là, il n'y avait, disait M. de Rioux, presque rien à faire aux vignes, et, en tout cas, rien aux autres terrains. — M. Valler eut bien de la peine à rencontrer ce qu'il voulait en fait de domestiques, savoir un ménage sans enfants. Le mari devait diriger les ouvriers, la femme faire la cuisine pour maîtres et serviteurs.

De braves gens, forts et dispos, se présentèrent les premiers; ils étaient porteurs de certificats excellents.

— Quel âge avez-vous? demanda M. Valler.

Le mari répondit:

— Trente-quatre ans.

— Et votre femme?

— Trente-six.

— Elle est donc l'aînée. Avez-vous des enfants?

— Nous avons un garçon de sept ans.

— Vous n'avez sans doute pas l'intention de l'amener chez moi avec vous, si nous nous arrangeons? Et puis, n'a-t-il peut-être pas une petite sœur en route?

— Non, monsieur; nous pouvons croire que la famille ne s'augmentera pas. Mais nous ne nous séparons pas de notre enfant. Payez-nous un peu moins si cela vous paraît équitable; mais laissez venir le petit garçon avec son père et sa mère. Nous tâchons de le bien élever; il est peu bruyant. Sa nourriture ne peut augmenter beaucoup la dépense totale du ménage de monsieur. Il pourra d'ailleurs rendre de petits services, faire les commissions, etc.

— Cet enfant avec vous ne peut me convenir, répondit simplement

M. Valler. Mes conditions sont que mon maître-valet et sa femme n'aient pas d'enfants avec eux.

— En ce cas, monsieur, je me retire. Nous aurions fait pourtant, soyez-en bien convaincu, notre possible pour remplir en conscience nos devoirs.

Il s'en présenta plusieurs autres qui, pour ceci ou pour cela, ne convinrent pas non plus. Enfin, un grand gaillard à mine sournoise vint offrir ses services, accompagné de sa digne moitié. Celle-ci était bernoise et se nommait Véréna. L'homme parlait *faux-romand*; la femme avait encore un accent prononcé de sa dure langue maternelle, de petits yeux, les joues plates et bien recuites. Comme son digne époux Dominique, Véréna était grande, surtout depuis sa courte taille au bas du corps. M. Valler leur posa les mêmes conditions qu'à tous les autres. Ils répondirent qu'ils avaient chacun trente-cinq ans et que, mariés depuis longtemps, ils étaient sans espoir de famille.

— Et connaissez-vous parfaitement la manière de cultiver la vigne? demanda M. Valler.

— Oh! pour ça, il ne faut pas que monsieur *craigne*; j'ai assez taillé la vigne, assez provigné, assez *rontu*.

— Savez-vous bien labourer, semer, etc.?

— Oui, oui; je connais tous les ouvrages de la campagne.

— Pourquoi avez-vous quitté la place où vous étiez précédemment?

— La campagne s'est vendue, et le nouveau maître a pris un fermier.

« Juste le contraire de ce que j'ai fait, » pensa M. Valler.

— Et vous, demanda M^{me} Valler à Véréna, êtes-vous assez habile, assez expéditive, pour faire la cuisine des maîtres et celle des domestiques?

— Voï, madame; chexpétie fite mon l'ouvrache.

— Encore un détail, Dominique, dit M. Valler: entre vous et votre femme, il faut soigner les porcs.

— Nous les soignerons, monsieur; j'aime beaucoup les cochons.

Le résultat de l'entrevue étant favorable aux solliciteurs, ils furent agréés et s'engagèrent à être à leur poste le premier de mars. La clause qu'ils n'avaient pas d'enfants fut surtout ce qui décida M. Valler, condition, pour le dire en passant, que tout maître est parfaitement libre de poser à ses domestiques, mais dont nous ne voulons soutenir ni la moralité, ni même l'humanité.

Les quinze derniers jours de février furent très beaux, d'une remarquable douceur. La terre étant bien essuyée, tous les vigneron de Canvert profitèrent de ce doux soleil pour avancer leurs ouvrages. Les

uns provignaient, les autres mettaient à *porteur*¹⁰. Les propriétaires qui avaient labouré leurs champs en automne semaient de l'avoine.

« *L'avan-na dé févri*
*Fâ tremblia le choli*¹¹. »

Ainsi disaient les vieux pères dans un dialecte que les enfants ne parlent plus et qui disparaîtra complètement de la contrée.

M. Valler était très impatient de voir arriver Dominique. Un jour, rencontrant Besson dans le chemin, l'ancien fermier lui dit:

— Monsieur n'a pas encore son maître-valet?

— Non; je l'attends la semaine prochaine.

— C'est dommage de ne pas faire porter les terres pendant qu'il fait sec; on avance bien davantage, et les ouvriers n'enfoncent pas dans les sentiers¹². Monsieur n'engage pas d'autres domestiques?

— Non; je prendrai des ouvriers à la journée.

— Tâchez, dans ce cas, d'en avoir de bons; car il y a des ouvriers qui ne connaissent absolument rien à la culture de la vigne. En peu de jours, à la taille surtout, ils peuvent causer un dommage considérable.

Le mois de mars fut mauvais, froid, neigeux et humide. Impossible d'entrer aux vignes avant la dernière semaine. Jusqu'à ce moment-là, Dominique avait plutôt baguenaudé que travaillé activement. Le jardin était encore sans culture, bien que maintes fois Mathilde eût exprimé le désir qu'on y fit quelque chose pour les premiers semis de légumes et de fleurs. M. de Rioux disait à M. Valler de ne pas se presser; que les bons ouvrages de campagne sont ceux qu'on fait par la chaleur et non par un temps douteux. Il avait raison, dans un certain sens; mais, pour M. Valler, tout allait venir à la fois et avec des figures nouvelles.

Besson, qui continuait à faire de temps en temps une visite à M. Valler, lui demanda s'il avait fait préparer la paille pour ses vignes.

— Non, répondit-il; je suis sûr que Dominique n'y a pas non plus pensé. Il faut m'assurer de la chose.

Questionné sur ce sujet, le maître-valet dit que, dans la place où il était auparavant, on achetait un char de paille de seigle toute préparée pour la vigne. On la mettait seulement en *liasses*, avant de l'employer.

— Est-ce que cette paille est chère? demanda M. Valler à Besson.

— Très chère, monsieur. Il vous en faudrait au moins pour cinquante

10 - Élaguer la tête du cep, couper les faux bois.

11 - L'avoine de février, — Fait trembler le solier. Le solier, dans la partie occidentale du canton de Vaud, c'est le fenil, l'endroit de la grange où l'on met le blé et le foin.

12 - La terre du bord inférieur d'une vigne, est portée à dos d'homme, chaque année, sur le bord supérieur.

francs. Mais vous devez avoir de fort belle paille dans la grange; il n'y a qu'à la préparer.

Vérification faite, il se trouva que le vacher- s'en était servi pour la litière. Cela fit sauter en l'air M. Valler. Hélas! déjà dans ces petits commencements, il pouvait voir qu'il ne suffit pas, pour que les choses aillent bien, de commander aux gens d'une manière péremptoire, mais qu'il est plus utile d'être au courant des mille détails d'une exploitation agricole.

Ce fut bien autre chose, lorsque Dominique eut amené quatre ouvriers pour tailler la vigne. Dès le premier jour, ils avancèrent tellement, que cela donna quelque crainte au propriétaire sur la manière dont l'ouvrage était fait; mais comme il ne s'y entendait pas lui-même, il se rendit chez M. de Rioux pour le prier de venir examiner le travail de ses gens. M. de Rioux et son fils étaient absents. M. Valler vint alors chez Besson, qui laissa les carreaux de son jardin pour l'accompagner à la vigne. Un simple coup d'oeil prouva au fermier que l'opération si importante de la taille était mal faite, et il le dit à M. Valler. Ils allèrent ensemble vers Dominique et les ouvriers.

— Monsieur trouve-t-il que nous faisons bien l'ouvrage? demanda le maître-valet en s'adressant à M. Valler.

— Vous le faites aussi mal que possible, répondit Besson sans hésiter. — Taillez ce cep, ou plutôt montrez-moi comment il doit être taillé.

Dominique fit l'explication dans son accent fribourgeois, de manière à prouver au vieux fermier qu'il n'y entendait rien.

— Vous n'en savez pas davantage, dit celui-ci, et vous vous donnez comme capable de diriger des ouvriers à la vigne! C'est un peu fort. Arrêtez-vous et regardez-moi faire.

Prenant le sécateur des mains de Dominique, il tailla un cep devant chaque ouvrier, expliquant pourquoi il fallait laisser tel *porteur* et couper tout près tel autre sarment. Deux des ouvriers dirent qu'ils taillaient d'après les mêmes principes. Les deux autres, non plus que Dominique, n'étaient que de vils routiniers.

— Ah, certes! reprit Besson, il faudrait que mon beau-fils Jean Laroche fût là pour vous apprendre votre métier. En continuant comme vous avez commencé, vous estropieriez ces belles vignes, pour lesquelles nous avons pris tant de soins et de peines pendant si longtemps, et vous causeriez une perte considérable au propriétaire.

— Monsieur Besson, dit M. Valler, pouvez-vous me procurer un homme qui connaisse très bien la taille, et qui se tienne à la tête de mes gens?

— Non, monsieur, pas trop; en ce moment surtout, chacun est

occupé. Mais si cela peut vous obliger, je viendrai moi-même tailler la vigne chaque jour, pendant quelques heures, car je ne puis voir abîmer les ceps de cette façon.

— Je vous en serai bien reconnaissant.

— Demain matin, je reviendrai avec un sécateur. Le soir, M. Valler appela Dominique dans son cabinet.

— Vous m'avez trompé, lui dit-il, lorsque vous m'avez assuré que vous connaissiez les travaux de la vigne. Qu'est-ce que cela signifie?

— Monsieur, il paraît qu'on fait la taille autrement ici que là où j'étais. Chacun sa mode!

— Oui. Eh bien, ma mode, à moi, quand un domestique me trompe, c'est de lui donner son congé. Cherchez-vous une place. Votre femme aussi a un défaut qui ne peut nous convenir. Vous avez le temps légal. De mon côté, je vais m'occuper de vous remplacer.

— Tout comme monsieur voudra. Parbleu, je ne tiens pas non plus à rester!

— Cela suffit; allez.

La Véréna aux joues plates avait du penchant pour la bouteille; on s'en était aperçu dernièrement.

Besson tint parole; il vint chaque jour et dirigea les ouvriers à la vigne, pendant que Dominique labourait les champs ou vaquait à d'autres occupations. Et quand il fallut prendre le fossoir, ce fut à recommencer d'une autre manière. Sans la surveillance de l'ancien fermier, tout aurait été de travers. Comme les travaux étaient en retard, les ouvriers en profitèrent pour élever le prix de la journée; ils exigèrent même une bouteille de vin de plus par homme et par jour, sinon ils allaient ailleurs.

M. Valler ne s'était point attendu, ni à de tels ennuis, ni à des frais de culture aussi considérables. Déjà il regrettait de n'avoir pas tout simplement gardé Besson comme fermier. Au moins il eût dormi tranquille, sans avoir à recommencer chaque matin des labeurs d'un résultat douteux. Il n'était point fait pour conduire lui-même un train de campagne rempli de détails. Souvent il mettait une grande importance à des objets qui en demandaient très peu, et souvent encore il n'accordait qu'une pensée trop superficielle à des choses qui eussent exigé beaucoup de soins et d'attention. En un certain sens, il coulait le moucheron pour avaler le chameau. Dans son ancien commerce de commission, les affaires étaient toutes mâchées d'avance par les ordres d'exécution qu'il recevait. Chez lui, à Canvert, il voulait mener les bœufs en négociant, la charrue en négociant, le temps même en négociant. Les moindres obstacles le contrariaient, l'irritaient. Quand Dominique et sa digne femme eurent quitté la maison, M. Valler les

remplaça, l'un par un vieux garçon, bon travailleur mais taciturne et n'ouvrant jamais la bouche; l'autre, par une cuisinière d'âge respectable, veuve sans enfants. Ces changements eurent lieu en mai, comme on venait de terminer le premier labour aux vignes.

Avec les nouveaux venus, les choses parurent vouloir marcher beaucoup mieux. Le maître-valet était actif et mettait volontiers la main à tout lui-même. Mais il ne pouvait souffrir d'être continuellement questionné ou commandé par un maître qui, la plupart du temps, ne savait point ce que faisait ou comptait faire son premier piqueur. Ennuis et tracas d'un nouveau genre, auxquels M. Valler ne s'était point attendu. M. de Rioux lui disait de ne pas s'inquiéter de semblables misères; que les apparences de la campagne étaient superbes, la sortie du raisin plus abondante que jamais, et que tout irait au mieux pour les récoltes de cette première année. Dans les visites que faisait M. de Rioux à la famille Valler, Casimir accompagnait volontiers son père; le jeune homme causait avec les dames, pendant que les deux autres messieurs s'entretenaient de travaux agricoles. Casimir cherchait à se rendre aimable, mais toujours d'une manière plus ou moins superficielle. On voyait bien qu'il ne se souciait pas de prendre la vie autrement que par les côtés matériels; et lorsqu'il faisait de l'esprit, c'était parfois de l'esprit assez ordinaire.

Besson eût triomphé de la situation de M. Valler, s'il avait été quelque peu vindicatif. Tout au contraire, il se montra complaisant et rendit d'excellents services. Au fond, il était bon, malgré sa finesse de paysan; heureux, quand il pouvait être utile au prochain. Plus d'un autre, à sa place, se fût retiré dans son ermitage, laissant M. Valler se débattre seul avec ses difficultés. Mais peut-être aussi était-il bien aise de voir ce qui se passait au château, et si l'absence de son beau-fils n'y était point regrettée. Quoi qu'il en soit, M. Valler lui sut gré du secours efficace qu'il en reçut durant six semaines; et Mathilde en particulier lui en exprima sa reconnaissance plus d'une fois: Besson assura que le peu qu'il avait fait ne valait pas la peine d'en parler.

— Mais voyez, mademoiselle, lui dit-il un jour, monsieur votre père se donnera trop de tourment s'il continue à gérer lui-même sa campagne. Il n'est pas fait pour cela, pardonnez-moi d'oser vous le dire. Dans peu d'années, il prendra d'autres arrangements.

Jean était l'homme qu'il lui fallait pour mener tout cela très bien; malheureusement Jean est parti. Quand il reviendra, il aura peut-être des goûts de monsieur qui n'iront plus si bien avec les travaux de la campagne, et je ne sais à quoi il se vouera. Tandis que, restant ici occupé à cultiver vos terres, mon pauvre garçon eût été peut-être beaucoup plus heureux, et monsieur votre père aussi.

— C'est bien possible, répondit Mathilde. Tous ceux qui connaissent votre beau-fils regrettent son éloignement. Félicité m'a dit que les nouvelles de son frère sont bonnes.

— Oh! oui, mademoiselle. Mais je ne vous cache pas que l'absence de Jean est mon grand chagrin actuel. Je suis sûr qu'il n'est pas heureux comme il mérite de l'être. Enfin, les choses s'arrangeront peut-être un jour pour lui de façon à ce que nous puissions de nouveau nous réunir. Il paraît qu'il apprend l'allemand sans trop de peine; quand il le saura assez bien pour le parler couramment, il se rendra en Angleterre. C'est un besoin qu'il a comme ça de s'instruire; je n'ai pas voulu le contrarier, et d'ailleurs il est son maître. Personne n'a rien à lui commander à cet égard. Son père, le premier mari de ma défunte seconde femme, avait déjà cette passion de l'étude. Quoiqu'il ne fût qu'un simple marchand de draps, faisant du reste très bien ses affaires, le père Laroche avait toujours près de lui trois ou quatre livres qu'il apprenait quasi par cœur. Jean a hérité de cette disposition. Sa mère, en revanche, n'aimait que la campagne; et c'est d'elle que Jean tient son goût pour l'agriculture.

— Ces détails sont très intéressants. Quand vous écrirez à M. Jean, faites-lui mes compliments.

— Je vous remercie, mademoiselle. Jean sera bien sensible à votre bon souvenir.

«Nigaud de Jean, se disait Besson en remontant au village. Pourquoi quitter le poste si promptement? Avec de la patience on vient à bout de tout, même de gagner le cœur d'une bonne et jolie demoiselle. Et quand on a le cœur, le reste n'est pas si difficile à obtenir. L'exemple de mon gendre était là pour le prouver. Au lieu de cela, Jean ferme sa porte à double tour et s'en va courir le monde. Un autre viendra, qui ne le vaut pas; et Dieu veuille au moins que le nouveau venu ne soit pas pris pour bonne marchandise! »

CHAPITRE XXI.

SOIRÉE CHEZ LES DE RIOUX



ers le milieu de mai, la campagne était d'une beauté remarquable; tous les arbres en pleine floraison, les prairies déjà bien avancées. Les blés d'hiver et les semis du printemps poussaient presque à vue d'œil leurs tiges luxuriantes. Hautes d'un demi pied, les plantes des pommes de terre prospéraient sous la double action de la chaleur et de l'humidité. Mais les vignes, surtout, se montraient riches de promesses pour l'automne. Depuis bien des années, on ne les avait vues si belles. À l'extrémité des bourgeons, les grappes se touchaient presque, tant il y en avait. Il semblait vraiment que tous les dons temporels du Créateur étaient réunis sur les propriétés de Canvert et de la contrée voisine.

C'était un dimanche. M. et M^{me} Valler avec Mathilde allaient pour la première fois prendre le thé chez les de Rioux, et ils s'y rendaient vers la fin du jour, au milieu de tous les parfums de la saison. Mathilde regrettait que ses parents eussent accepté. Elle avait le sentiment que M. de Rioux n'exerçait pas une bonne influence sur son père, et elle redoutait pour eux de nouveaux rapports, qu'il eût été possible, peut-être, d'éviter. Puis, elle avait aussi remarqué, depuis quelque temps, le regard plus assidu de Casimir, une sorte d'examen attentif de la part du jeune homme. Cela lui donnait une vague inquiétude.

Pour recevoir leurs invités, les de Rioux avaient couvert leur table d'argenterie massive et de mets distingués. Sans avoir l'air d'y toucher, M. de Rioux faisait bien les honneurs de sa maison. Au besoin, il pouvait être homme de cabaret et propriétaire *fashionable*. Son fils avait déjà les mêmes goûts, avec ce que la jeunesse et une génération nouvelle y mettait de plus accentué, en bien comme en mal. M^{me} de Rioux, femme très positive et peu causeuse, s'occupait

essentiellement du matériel dans le ménage. Elle vivait dans les armoires du linge, dans les tiroirs de commode, ou en présence des confitures dont l'office était garni, du haut jusqu'au bas. Elle ne put résister au désir de montrer cette riche bibliothèque à Mathilde, qui l'admira beaucoup, en pensant surtout aux malades, auxquels une tasse de gelée fait parfois tant de plaisir et de bien, lorsqu'ils ne peuvent user de la nourriture ordinaire. Mais M^{me} de Rioux ne dérangeait pas volontiers l'ordonnance de ses bocalx; elle avait une armoire pour les compotes destinées aux pauvres gens, et c'était là qu'elle puisait pour eux dans les cas nécessaires.

Pendant qu'on était à table, M. de Rioux reprit son thème habituel avec M. Valler.

— Vous voyez bien, disait-il, que tout vous a réussi depuis votre arrivée. Même la vente de votre vin, qui semblait d'abord une mauvaise affaire, en est finalement une bonne. Aujourd'hui, vous perdriez cinq ou dix centimes de plus par pot, tant l'apparence de la nouvelle récolte est abondante. Moi, j'ai encore mon vin; je ferai une forte *lessive*, mais j'en ai pris d'avance mon parti. — Vous avez aussi très bien manœuvré avec Besson, quand il a eu l'idée de se retirer. Vos récoltes pendantes sont superbes cette année; cela me fait plaisir pour vous.

— Je n'ai pourtant pas à me plaindre de mon ancien fermier; bien au contraire, il m'a rendu de bons services pendant les travaux des vignes. Sans lui, je me trouvais dans un grand embarras. Au fond, c'est un brave homme, que j'ai appris à estimer.

— Peut-être. Mais c'est aussi un lin finaud dont il faut se méfier, lorsque ses intérêts sont en jeu. Il vit maintenant comme un ermite. Sait-on ce que devient son beau-fils, messire Jean?

— Madame Autier, répondit Mathilde, m'a dit aujourd'hui que son frère a quitté dernièrement les bords du Rhin, pour aller dans le Holstein, chez un grand propriétaire qui connaît M. Robert-Davy.

— Quand il reviendra d'Allemagne, reprit M. de Rioux, sa tête sera encore plus carrée. Ce goût des voyages, chez un jeune homme qui, après tout, n'a que de petites rentes, est une chose singulière, ne trouvez-vous pas?

— Cela dépend du but qu'il se propose, dit M. Valler. S'il ne veut que voir du pays, il a tort, à mon avis; s'il voyage pour s'instruire, on peut l'approuver. De cette façon, il n'emploie point mal, ni son temps, ni son argent.

— Oui; mais c'est ridicule qu'un garçon de village se donne des airs pareils. Pour un fils de famille, passe encore! mais d'un paysan, ça n'a pas le sens commun.

— Jean Laroche, dit à son tour Casimir, était sans doute bien aise de voir de près le réveil religieux en Allemagne. Je suppose que les idées nouvelles ne l'auront pas réjoui. La critique moderne, en Allemagne surtout, a remis à leur place les vieilles traditions sans preuves historiques. La lumière s'est faite, et les gens voient maintenant clair dans ce pays-là. Lorsque j'étais à Heidelberg, il y a deux ans, j'ai entendu des savants qui m'ont ouvert les yeux.

— Sur quoi, monsieur? demanda M^{me} Valler.

— Oh! sur beaucoup de choses: par exemple, sur le peu de fondement historique des faits légendaires du Nouveau Testament.

— Mais, monsieur Casimir, reprit M^{me} Valler, vous croyez pourtant à la vérité de l'Évangile, à sa divinité?

— Madame, je laisse à chacun la liberté de croire ce qui lui plaît; pour moi, je n'admets comme certain que ce que ma raison peut comprendre et me paraît s'accorder avec les saines notions de l'intelligence.

— Vous savez bien, madame Valler, reprit le père de Casimir, en voyant le mauvais effet que la réponse de son fils avait produit sur Mathilde et sur la mère de celle-ci, — vous savez bien que tous les jeunes gens d'aujourd'hui sont, ou des libres penseurs comme Casimir, ou des piétistes crédules comme Jean Laroche. Tous pensent être en possession de la vérité. Nous, qui avons l'expérience de la vie, contentons-nous de la religion de nos pères, qui ont formulé les doctrines de la réformation. Sur certains points particuliers, je crois bien qu'on pourrait apporter des changements; mais il est peut-être plus prudent de laisser l'édifice en son entier, plutôt que de vouloir le rajeunir. Au fond, la religion, pour tous les hommes et dans tous les pays, c'est d'avoir une bonne conduite et de ne faire aucun tort à son prochain. C'est là le vrai christianisme. Les mahométans, comme les Hindous et les Indiens, peuvent le pratiquer aussi bien que nous.

— Et que pensez-vous, monsieur, dit Mathilde qu'un tel langage étonnait visiblement, — que pensez vous de la religion de M. Robert-Davy?

— Eh bien, ma chère demoiselle, je pense que M. Robert est un homme excellent, ayant les meilleures intentions de faire le bien, mais qui, après tout, se trompe dans les moyens qu'il emploie. Par exemple, je le blâme formellement d'entretenir le goût de la lecture parmi nos paysans, ainsi qu'il le fait en leur prêtant une multitude de livres de provenance étrangère. Qu'est-ce que nos gens ont besoin de savoir ce qui se passe chez les païens en fait de religion, pendant qu'ils ignorent ce qu'on fait à Genève ou à Berne? On cherche à exciter leur intérêt en faveur de sauvages qu'ils ne verront jamais, ou de pauvres

diabes dont on n'est pas même sûr de l'existence; ou bien on leur bourre l'esprit de traités de morale et de dogmes très ennuyeux. Le paysan qui a bien travaillé pendant la semaine, doit s'amuser le dimanche, jouer aux boules, aux quilles, et après boire une bouteille au cabaret. Voilà ce qui lui convient. S'il se met à lire, il devient bientôt très singulier. C'est ce qui est arrivé à Romain Chenevard, par exemple. Voilà un homme qui n'a pas mis les pieds à l'église depuis la démission des ministres en quarante-cinq, et qui, malgré cela, se permet de trancher sur des questions de théologie, sur l'existence de Dieu, etc. Il ne parle plus que par les livres de M. Robert-Davy. C'est absurde, dégoûtant. Vraiment, je suis presque moins scandalisé de l'incrédulité complète d'un certain Martial; et dans l'occasion je le soutiens plutôt dans les discussions qu'il a avec Chenevard sur l'existence de l'âme, que je ne prends parti pour les opinions de ce dernier. Mais pardon, mademoiselle, de vous avoir fait une si longue explication sur ce sujet.

— Je vous remercie de la peine que vous avez prise, monsieur; mais votre raisonnement ne m'a pas du tout convaincue. Je crois, au contraire, qu'on ne peut trop encourager les campagnards à de bonnes et agréables lectures. On oublie que la terre les absorbe, et que leur esprit, leur âme, ont tout aussi besoin de nourriture que leur corps.

— Pas tant besoin, ma chère demoiselle, pas tant besoin! Du reste, je ne veux pas vous ôter vos illusions à cet égard. La jeunesse a besoin d'illusions, et je serais charmé, au contraire, de pouvoir contribuer à embellir les vôtres. — Monsieur Valler, êtes-vous content du nouveau maître-valet?

— Oui. C'est un bon travailleur, mais un homme à qui on a coupé la langue. Jamais il n'ouvre la bouche avec moi le premier.

— Tant mieux. S'il fait bien, laissez-le faire.

— Je vous avoue franchement, monsieur de Rioux, que si c'était à recommencer, je laisserais mon domaine entre les mains de Besson.

— Allons donc! quelle singulière idée!

— Non; je vois bien maintenant que, pour un caractère tel que le mien, tout est loin d'être facile dans la direction de travaux agricoles. D'abord, je n'y entends rien, et je ne sais pas commander à propos. Lorsque Besson venait tailler la vigne avec mes ouvriers, ceux-ci lui obéissaient, en ma présence, beaucoup mieux qu'à moi leur maître. Nous allons voir les résultats de cette première année; plus tard, je prendrai définitivement ma décision.

La conversation sur ce sujet s'arrêta là; on passa au salon. Mathilde fit un peu de musique, elle chanta deux romances qui furent très

applaudies, puis les invités reprirent le chemin de leur maison.

Pour la première fois, M. Valler s'était montré sous un jour nouveau, en présence de sa famille et des de Rioux. Il avait convenu de son manque d'aptitude pour diriger un domaine, même aussi facile que le sien; et il avait exprimé le regret de n'avoir plus Besson comme fermier. Cette franchise fut agréable à sa fille, à la suite de ce qu'avait dit M. de Rioux sur les besoins intellectuels des campagnards.

Le lendemain, dans la matinée, M. de Rioux arriva chez M. Valler, avec un air singulièrement préoccupé. Il lui demanda un moment d'entretien particulier.

— Après ce que nous avons dit hier, fit-il, moi et Casimir, sur la religion en général, je crains que vous ne nous preniez pour des gens sans convictions, pour des espèces de païens. Or, mon cher monsieur, si vos dames gardaient de nous une telle opinion, cela nous causerait une vive peine. Croyez que nous aimons et respectons la piété, la vraie piété. Nous n'aimons pas l'hypocrisie, voilà tout.

M. Valler répondit que sa femme et sa fille n'avaient exprimé devant lui, depuis leur retour, aucun blâme à cet égard; qu'elles étaient habituées à entendre toutes les opinions en matière religieuse sans se formaliser, lors même que de telles opinions n'étaient point d'accord avec les leurs.

— Vous me faites un vif plaisir en me disant cela, mon cher monsieur, car j'ai une proposition très importante pour ma famille à vous soumettre. — La voici. — Vous avez parlé hier de la fatigue morale que vous cause la direction des travaux de votre campagne; je comprends ce que vous éprouvez. On ne devient pas facilement agronome à notre âge, quand on s'est occupé d'une autre manière jusqu'à ce moment-là, à moins qu'on n'ait un goût prononcé pour la culture des terres. — Si donc il pouvait vous convenir d'avoir près de vous, avec vous, un bras droit pour vous épargner de la peine, un fils respectueux pour vous entourer d'affection et vous ôter les soucis que vous vous donnez, Casimir serait au comble du bonheur d'être agréé à ce titre. Depuis quelque temps il s'est attaché à mademoiselle votre fille sans en parler; mais hier au soir, après l'avoir entendue chanter, il m'a supplié de venir vous demander sa main dès aujourd'hui, et de lui permettre de se présenter chez vous, pour exprimer à M^{lle} Mathilde l'amour profond qu'il ressent déjà pour elle. — Vous connaissez en gros notre position de famille et de fortune: je puis y ajouter quelques détails. Outre mon domaine, d'une valeur égale à celle du vôtre pour le moins, je possède cent mille francs en capitaux bien placés; ma femme en a pour cinquante mille. Casimir est fils unique. Outre cela, il peut se trouver une bonne ligne pour lui dans le testament de nos

parents Thévenault, de Genève. Je n'ai pas besoin de vous dire, mon cher monsieur, avec quelle joie nous verrions M^{lle} Mathilde devenir notre fille, par l'union que j'ai l'honneur de vous proposer. En écoutant cette demande, à laquelle il ne s'attendait point, M. Valler éprouva une émotion qu'il eut de la peine à contenir.

— Je me sens très honoré par ce que vous venez de me dire, mon cher monsieur, répondit-il après un moment de silence. Aujourd'hui même, j'en parlerai à ma femme et à ma fille. Ce sera pour elles une surprise complète. Je verrai avec plaisir que la réponse soit selon les vœux de monsieur votre fils. Mais je vous le dis d'avance, monsieur de Rioux: en principe, je suis décidé à ne point contrarier ma fille, si elle n'accepte pas l'ouverture que vous venez de me faire. Si elle l'accepte et qu'un mariage doive en être la suite, j'entrerai alors avec vous dans les détails relatifs à ma position de fortune. En tout cas, ma fille aura une dot, non très considérable, mais suffisante.

Encouragé par cette réponse, M. de Rioux se leva et prit congé. Il alla rendre compte de sa mission chez lui, renfila sa blouse grise sur sa redingote noire, puis, ayant fait le tour de ses étables et palpé les touches de quatre bœufs gras, il rencontra dans la rue un marchand de cochons qui lui offrit de partager une bouteille au cabaret. Il accepta, cela va sans dire. Casimir partit à cheval pour une grande course, afin de se bien secouer le corps et de chasser en même temps une trop vive émotion.

Pendant le dîner, M. Valler fut de bonne humeur. Il venait de se promener seul dans la campagne. Mathilde lui reprocha presque avec tendresse de ne pas l'avoir emmenée avec lui dans cette belle matinée.

— Ma chère enfant, que ne l'as-tu dit plus tôt? ta présence m'eût fait plaisir. Je commence à croire que je ne vaux pas grand'chose; toi, tu sais au moins prendre la vie avec courage et fermeté.

— Oh non, mon père; seulement avec une petite foi.

— Pas si petite encore! tu sais ne pas te fâcher, tandis que je m'emporte à toute heure et souvent pour un rien. Mais figure-toi ce que j'ai fait dans ma promenade. — Au bord du chemin qui longe le pré d'en bas, j'ai trouvé une femme assise dans l'herbe et tenant sur ses genoux un petit enfant couvert de haillons. C'est évidemment une de ces pauvres malheureuses qui promènent de maison en maison le récit de leur faute et de leur misère. Au premier moment, j'ai été sur le point de me fâcher et de lui ordonner de partir bien vite. Mais je me suis demandé ce que j'avais donc fait, moi, pour que Dieu m'ait donné une bonne femme, de braves enfants, et une campagne pleine de produits magnifiques? Cette simple question m'a rendu honteux

envers moi-même. Je me suis alors approché de cette inconnue, et lui ai demandé ce qu'elle faisait là. Elle m'a répondu qu'elle était très malheureuse et abandonnée. Je crois qu'elle disait vrai, car elle cherchait à retenir des larmes. En la voyant si affligée, j'ai senti que j'avais été souvent bien dur par principe, envers les nécessiteux importuns. Cette femme s'est levée et continuait sa route sans solliciter aucun secours de ma part, lorsque je l'ai rappelée pour lui donner quelque monnaie, et lui dire de ne pas se présenter à la maison. Je comprends que vous ayez du plaisir à soulager directement les pauvres, car j'en ai éprouvé un bien vif en recevant ses remerciements. — Est-elle venue à la porte, malgré ma recommandation de s'en abstenir?

— Non, dit M^{me} Valler; nous n'avons vu personne.

En écoutant le récit de son père, Mathilde rendait grâce à Dieu du fond du cœur. Elle était heureuse de l'entendre exprimer des sentiments si nouveaux. Mais elle était loin de se douter de ce qu'il avait à lui dire, dans peu d'instant, pour elle-même et pour toute la famille.

CHAPITRE XXII.

FÉLICITÉ CASSE LES VITRES



u lieu de communiquer tout de suite à sa femme et à sa fille la demande concernant cette dernière, M. Valler était donc allé faire une tournée dans ses possessions. Avant de parler, il voulait réfléchir, examiner le pour et le contre de la proposition. La vue des campagnes si belles lui ouvrit un peu le cœur et le fit ressouvenir de Dieu, auquel il ne pensait pas très souvent. Puis, le tableau de la jeune mère assise dans l'herbe au bord du chemin, lui rappela un devoir trop négligé par lui jusqu'ici, même trop combattu par ses théories sociales. A tout prendre, depuis qu'il estimait un peu plus Jacques Besson et un peu moins M. de Rioux, son irritabilité était moins violente. Il semblait qu'un progrès en douceur humaine fût venu se loger dans son esprit calculateur.

Après le dîner, il raconta la visite de M. de Rioux, dans le plus grand détail, avec calme, sans chercher à influencer sa femme et sa fille dans aucun sens. Quand il eut terminé son récit :

— Voilà donc ce qui s'est passé entre M. de Rioux et moi, dit-il. Qu'allons-nous faire, pour commencer? Mais d'abord, que pense Mathilde?

— Je ne pense rien, mon père; je suis tout abasourdie. J'attends l'avis de maman et le vôtre, avant même d'avoir aucune idée un peu nette de la situation. Ce dont vous pouvez être certains, c'est que mon cœur n'est pour rien dans cette affaire.

— Monsieur Casimir, dit M^{me} Valler, est un beau garçon, d'un bon caractère, il me semble. C'est très dommage, sans doute, qu'il ait adopté les idées religieuses des rationalistes. Sur ce point, Mathilde et lui ne s'entendraient pas; mais ce n'est pourtant pas un motif suffisant de refus. Je rie puis pas dire que le père et la mère me plaisent beaucoup; ils ont même quelque chose de commun qui me répugne. À la

campagne, on ne peut tout avoir, c'est évident. Quant à la position de fortune, elle est aussi belle que nous pouvons le désirer. Casimir de Rioux est le seul héritier; pour une jeune personne qui désire s'établir, un tel avantage se rencontre rarement. Enfin, Mathilde resterait près de nous, même avec nous, ce qui est une grande faveur. Je ne dis rien de la santé du jeune homme; on voit assez qu'elle est excellente.

— Voilà donc maman plus d'à moitié disposée en faveur de Casimir de Rioux, reprit M. Valler en s'adressant à Mathilde; toi, que dis-tu?

— J'attends, mon père, que vous ayez parlé.

— Eh bien, je dirai aussi que les avantages agréables et matériels sont évidents. S'ils te suffisent, tu ne trouveras probablement jamais à t'établir mieux, et je ne m'opposerai pas à ce mariage, qui pourtant ne me satisfait pas complètement. En tout cas, avant de rien décider, il faut prendre des informations. Je propose donc que tu ailles demander à Félicité ce qu'elle sait et pense de Casimir de Rioux. Elle et son père doivent le connaître depuis longtemps. Moi, j'irai prendre l'avis de M. Robert, qui est de retour à la Supérieure. On ne peut laisser plusieurs jours une demande pareille sans réponse, mais la prudence nous conseille aussi de ne rien brusquer dans ta décision. Pendant que nous irons, toi et moi, chacun de notre côté, ta mère écrira à Franck.

Les choses étant ainsi arrangées, M. Valler se rendit à la Supérieure, et Mathilde vint chez Félicité.

La jeune femme était seule, travaillant vers la fenêtre ouverte de sa jolie chambre de l'étage, pendant qu'Ernest tenait l'école dans une salle placée au rez-de-chaussée du bâtiment. Depuis assez longtemps, Mathilde n'était pas venue causer avec Félicité, qui n'abordait plus guère au château. Un commencement de grossesse la retenait souvent prisonnière chez elle.

Lorsque Mathilde entama le sujet qui l'amenait, Félicité changea de couleur et parut fort émue.

— Nous avons pensé, mes parents et moi, dit Mathilde, que vous nous rendriez un grand service dans cette occasion. Des deux parts, le secret le plus absolu sera gardé; ainsi, parlez en toute franchise.

— Chère mademoiselle, je le ferai, quoique vous me mettiez dans une cruelle situation. Je ne crois pas que vous fussiez heureuse, vraiment heureuse, avec M. Casimir de Rioux. Il est possible qu'il vous aime; mais, tel que nous pouvons le connaître au village, il est permis de dire que sa femme ne sera pas pour lui son premier et son plus grand bonheur. Il est riche, seul héritier de ses parents. Toutefois, il n'a pas une carrière active, sauf celle de se promener à pied ou à cheval, de chasser, de s'amuser, et de s'occuper un peu aux affaires de la

campagne. En général, on dit qu'il n'exerce pas une bonne influence sur ses camarades, et on ne lui connaît pas d'amis véritables. Parvenu à l'âge de son père, il sera peut-être encore plus commun que lui et tout aussi amateur du cabaret. Pardonnez-moi, chère mademoiselle, de vous dire cela: c'est la vérité que vous m'avez demandée; là voilà telle qu'elle est à mes yeux.

— Au contraire, je vous remercie de me le dire. Quelqu'un, dont l'opinion eût été d'un grand poids à mes yeux dans cette circonstance, c'est votre frère. Que n'est-il ici! mon père lui demanderait bien son avis. En avez-vous de bonnes nouvelles?

A cette question, faite si naturellement, Félicité fondit en larmes.

— J'espère bien, reprit Mathilde, qu'il n'est arrivé aucun malheur à votre frère, ma chère Félicité?

— Non, pas précisément; mais je suis très nerveuse ces jours. Aujourd'hui même, j'ai reçu une grande lettre de Jean, et j'en suis encore tout impressionnée. Il souffre tant; son mal est inguérissable.

— Pardon, si je vous fais une question indiscrete d'après ce que m'a dit un jour votre père, j'ai pu supposer que M. Jean est contrarié dans ses sentiments du cœur?

— Oui, c'est bien cela. C'est un si grand cœur que le sien! Mais la position est fâcheuse, et il n'a pas l'espoir d'en jamais sortir.

— Je m'intéresse beaucoup à son sort, Félicité; dites-lui mes souvenirs affectueux, lorsque vous lui écrirez.

— Merci. Jean y sera fort sensible. Toute réflexion faite, je crois que je vais vous donner sa lettre, car il y est question de Casimir de Rioux, et vous verrez ce qu'il en pense. Lisez-la seule, dans votre chambre; n'en parlez à personne et renvoyez-la-moi sans tarder. Mon père ne doit pas savoir que je l'ai reçue. Ce sont des choses où il ne comprendrait rien. Je m'en rapporte à votre prudence. Vous verrez que nous en avons tous grand besoin.

Mathilde prit la lettre que Félicité lui tendait, puis elle quitta la jeune femme après l'avoir remerciée et tendrement embrassée.

De retour chez elle, Mathilde fit part à sa mère, en peu de mots, de ce que pensait Félicité au sujet de Casimir; elle s'enferma ensuite dans sa chambre et lut ce qui suit:

« Boldenhorst, Holstein, ce 12 mai 185....

»Ma chérie sœur,

» Depuis une semaine, me voici donc transplanté des bords du Rhin dans les plaines du Holstein. J'ai quitté avec regret mes bons amis de Casteldorf, après avoir étudié pendant quatre mois leur agriculture et essayé de parler leur langue. Excepté le propriétaire de la grande terre où je réside, personne

ici ne sait le français autour de moi. En me mêlant à tous ces travailleurs, j'espère avancer dans la pratique de l'allemand, quoique cela me paraisse bien difficile. Vers la fin de l'année, si Dieu le permet, je me rendrai en Angleterre par la voie de Hambourg; je me réjouis de voir la mer.

» Les nouvelles que tu me donnes de vous tous me font un bien vif plaisir. Je rends grâce à Dieu de ce que tu es heureuse avec Ernest: tout va donc bien dans votre petit ménage. J'ai aussi été bien content d'apprendre que ton père ne s'est pas éloigné de M. Valler, mais qu'il a pu, au contraire, lui être utile pour son domaine.

» Tu avais donné mon adresse à Romain Chenevard. J'ai reçu de cet intrépide causeur une lettre dont le style et les expressions m'auraient bien égayé en toute autre circonstance. Il me raconte ce qui se passe au village et me dit, entre autres nouvelles, qu'on pense à Canvert que M. de R. demandera Mlle M. en mariage pour son fils; que M. de R. va souvent au château et que M. Valler lui rend aussi de fréquentes visites. Tout cela, conclut Chenevard, ne se fait pas pour rien; et il ajoute dans son naïf langage: « J'espère bien qu'on ne donnera pas cette gentille colombe » à un corbeau pareil, qui n'est d'aucune religion et vit » en paresseux. » Le pauvre Romain, badinant sur ce sujet, ne se doute guère qu'il retourne le poignard au fond de ma blessure. Plus je m'éloigne de Canvert, ma chère sœur, plus elle est vive et profonde. J'ai beau travailler, essayer de me vaincre, rien n'y fait: toujours le souvenir de Mlle M. et ses yeux si purs sont là devant moi... »

Arrivée à cette partie de la lettre, Mathilde fut sur le point de pousser un cri. Elle se prit la figure dans les mains et resta, les yeux fermés, absorbée en elle-même un grand moment, avant de continuer sa lecture.

« Si Ernest n'avait pas deviné ce qui se passait en mon âme, lorsque je l'engageai à essayer une demande auprès de ton père, j'aurais emporté mon secret avec moi; mais je ne pouvais lui dire qu'il se trompait, et puisque vous deviez vous marier, il fallait que toi aussi, ma sœur, tu l'apprisses. Placé dans une position sociale différente, bien que je ne me considère point comme l'inférieur de Casimir de Rioux, j'aurais tout fait pour gagner le cœur de Mlle M. et pour l'obtenir de ses parents. Malheureusement le temps n'est plus où les gendres commençaient par devenir les serviteurs de leur beau-père. Moi, je serais bien resté vigneron toute ma vie au château de Canvert; pour un si grand don, il n'est rien que je n'eusse entrepris. Mais les barrières sont là, infranchissables. Jamais M. V. ne donnera sa fille à celui qui n'est que le beau-fils d'un ancien fermier. En Amérique, un homme est estimé pour ce qu'il vaut, pour ce qu'il a su être; dans notre état social, il n'est guère, à vingt-cinq ans, que ce que la position de ses parents le fait. Mon père était doué d'une intelligence remarquable; il possédait une instruction plus étendue que celle des gens de sa profession; mais il était marchand d'étoffes dans une petite ville, et moi j'ai voulu être agriculteur. Aux yeux de la société, je me suis, par là, déclassé; tandis

qu'aux yeux de ma raison, de mes goûts et de ma conscience, j'ai plutôt relevé le niveau moral de ma position.

« Je ne t'ai jamais raconté, ma chère sœur, comment ce fatal amour s'est logé petit à petit au fond de tout mon être. Au reste, nul que moi ne le sait, puisque je n'ai pas même répondu à Ernest lorsqu'il essaya de me questionner à ce sujet. J'ai pris plaisir, d'abord, au son de voix de M^{lle} M., lorsque je l'ai entendue parler pour la première fois. Ensuite, je trouvais tant de bonté, de justesse d'esprit et de grâce dans tout ce qu'elle disait, soit à l'école, soit ailleurs! Son regard, dès les premiers jours de son arrivée, me suivait déjà partout. Je l'entendais chanter, le soir, lorsque nous revenions de l'ouvrage et que je passais vers les acacias. Un dimanche, j'en pleurai de bonheur et d'effroi en même temps. Je me sentais pris, enlacé par un sentiment que j'aurais dû combattre dès le premier instant.

« Ne va pas croire que je n'aie rien fait pour me vaincre. Au contraire, j'ai tout essayé, me prouvant à moi-même qu'un tel attachement sans espoir était de la folie. Mais le lendemain, ce même amour s'était enraciné encore davantage. C'est un miracle que je n'aie rien fait, rien dit qui ait pu me trahir et mettre le village entier contre moi à Canvert, et que j'aie pu partir sans que personne ait compris la cause vraie de mon éloignement. Il est des moments où je voudrais que M^{lle} M. sût ce que j'éprouve, mais bientôt j'en reviens à penser qu'il vaut mieux qu'elle l'ignore toute sa vie. Si elle se marie à l'étranger, je me fixerai dans vos environs; mais si elle devenait la femme de Casimir de Rioux, c'est fini pour que je revienne jamais habiter votre village. D'Angleterre, je passerai en Amérique, et je chercherai à vous y attirer aussi.

« Ma chère sœur Félicité, tu vois mes débats, mes tourments, mes craintes. Ah! quand j'y pense, quelle vie j'aurais voulu faire à celle que j'aime sans oser le dire à personne qu'à toi! Ses goûts sont simples, je le sais; elle chérit la campagne. Nous nous serions compris pour tout, je crois. Elle m'aurait élevé, poli, là où je puis être encore un rustre; et moi, j'aurais eu peut-être aussi quelque chose à lui apprendre, dans ce livre de la nature où Dieu révèle tant de secrets à celui qui s'en approche avec une intelligence respectueuse. Il faut renoncer à tout cela, et voir ainsi mon bonheur perdu, sans aucun espoir de retour.

« Il est des jours cependant, Dieu soit béni, où je sens que ma terrible volonté personnelle se soumet à celle de mon Sauveur. Sans cela, je serais vraiment misérable à un degré effrayant. Si je puis cesser de m'appartenir, alors le temps passe, et je vais avec lui sans regarder ni en avant ni en arrière. Mais en voilà bien trop sur mon étal intérieur. — Ma santé est bonne. Ce pays est un peu monotone, malgré des bois de hêtres magnifiques. On fait ici beaucoup de beurre qui s'expédie salé en Angleterre et en Espagne. On élève aussi du bétail. Donnez-moi de vos nouvelles et dites-moi que tout va bien pour vous. Il vaut mieux ne pas parler à Chenevard de sa lettre. Mes amitiés respectueuses à mon beau-père. Je vous embrasse tendrement, toi et Ernest.

Jean Laroche. »

Mathilde était restée sous le coup de cette étrange révélation. Du même jour, être demandée en mariage par un jeune homme dont elle n'a pas une très bonne opinion, mais bien placé et riche; et lire soi-même dans une longue lettre qui ne lui était pas destinée, l'expression d'un amour profond et dévoué, c'étaient deux bien fortes secousses. Ce qu'elle venait d'apprendre fit avancer de beaucoup sa décision. Elle se sentait déjà libre de dire *non* à Casimir, tandis qu'autrement elle eût voulu attendre et voir. En donnant la lettre à Mathilde, Félicité avait bien jugé la situation; mais elle assumait la responsabilité d'une démarche très grave.

Mathilde prit conseil de son Père céleste, dans une prière venant du fond du cœur. Évidemment elle ne voulait point, devant ses parents, mêler le nom de Jean Laroche à celui de Casimir de Rioux; mais elle refuserait d'épouser Casimir. Non point qu'elle aimât l'autre; c'était déjà beaucoup de pouvoir le plaindre et l'estimer.

Elle écrivit le billet suivant à Félicité:

« Je viens de lire ces feuilles, que je vous renvoie à l'instant. Si j'avais pu supposer une partie de leur contenu, je ne les aurais pas emportées. Toutefois, il est bon, peut-être, que je sois instruite de ce qu'elles m'ont appris. Le secret de M. Jean est en sûreté avec moi. Quand ma décision sera prise, je vous en ferai part. Merci de votre franchise et de votre confiance. Vous pouvez compter sur la sincère affection, ma chère Félicité, de votre dévouée

» M. V. »

La domestique rapporta bientôt les lignes suivantes:

« Chère mademoiselle,

« J'ai bien pleuré depuis votre départ et me suis fait de vifs reproches. Pourquoi vous ai-je donné cette lettre? J'ai cédé à un mouvement de confiance envers vous, et de profonde affection pour notre exilé. Pardonnez-moi. Que Dieu vous dirige dans tout ce qui vous concerne!

» Votre sincèrement attachée de cœur,

» F. A. »

P. S. « La grande lettre est brûlée; détruisez aussi ce billet. »

CHAPITRE XXIII.

L'AFFAIRE D'ALLEMAGNE



urant le trajet de Canvert à la Supérieure, M. Valler s'était livré à tout un ordre de réflexions nouvelles. Cet homme, si raide et si sec lorsqu'il vint prendre possession de sa campagne, avait donc fait, depuis peu de temps, des progrès en douceur, en soumission relative à la volonté de Dieu. Les angles tranchants de son caractère s'étaient un peu adoucis. Sa lutte journalière avec les tracas d'une administration pour laquelle il n'était pas qualifié, la bonhomie ferme et active de Jacques Besson, les services que ce dernier lui rendit, tout cela lui avait été utile pour amoindrir sa confiance en lui-même. Le langage de M. de Rioux, l'air moral qu'on respirait dans cette famille, commençaient à lui déplaire. Il regrettait parfois d'avoir trop bien accueilli les conseils de ce monsieur-paysan, qui lui paraissait aujourd'hui un homme vulgaire et rusé en même temps, ayant positivement visé au mariage qu'il était venu proposer dans la matinée de ce même jour. Si M. Valler était arrivé imbu d'une théorie dont il reconnaissait déjà les mauvais résultats, au moins il allait droit son chemin, sans tergiverser avec personne. La pensée que M. de Rioux avait, dès le principe, conseillé de renvoyer Besson pour faire sentir plus tard le besoin d'un gendre capable de diriger le domaine à sa place, cette pensée était pénible à M. Valler. Et pourtant, au point de vue d'un bon établissement matériel pour sa fille, le mariage en question était excellent. Au point de vue moral, on ne pouvait non plus reprocher grand'chose à Casimir, si ce n'est qu'il se contentait de vivre en richard de campagne, dans une sorte de demi oisiveté. Autant qu'on pouvait le savoir, Casimir n'avait pas de vices. Sa conduite ne le faisait pas décrier, comme tant d'autres jeunes gens riches, dont les noms causent une espèce de terreur. Seulement, il y avait ce fait certain: les de Rioux n'étaient pas

aimés dans le village. Étaient-ils beaucoup mieux vus dans le reste du pays? C'est ce que M. Valler ignorait. Le point douloureux, pour lui, c'était de donner sa fille. Quand il s'agit d'un tel sacrifice, un père souffre beaucoup. Pour un rien, il étranglerait l'intrus qui vient carrément lui enlever son trésor. Et vraiment Mathilde en était un. Quand elle serait mariée, M. Valler se verrait seul avec sa femme, son fils à cent lieues de là, et Mathilde appartenant à la vie et à la mort au mari qu'elle aurait accepté. « Ah! disait-il, en se voyant ainsi dépouillé dans l'avenir, ces de Rioux auraient bien dû nous laisser tranquilles. » Alors il oubliait que, s'il y avait en cela de la faute de quelqu'un, dans les relations nouées entre les deux chefs de famille, c'était surtout de la sienne propre. Pourquoi se tant méfier de Besson dans les commencements, et pourquoi suivre à la lettre les conseils de M. de Rioux? Qu'aurait-il pensé, s'il avait pu savoir qu'en ce moment même, sa fille lisait une lettre renfermant l'aveu d'une grande passion!

M. Robert-Davy le reçut avec plaisir. Après les questions d'usage sur la santé des uns et des autres, et sur ce qu'avait été l'hiver pour tous, ils parlèrent un peu de la campagne, si belle partout maintenant. M. Valler ne s'étendit pas sur ses ennuis de domestiques, il avait hâte d'arriver à l'objet principal de sa visite. .

— Je viens auprès de vous, dit-il à M. Robert, pour un renseignement très délicat, d'une haute importance pour ma famille. Dans la contrée, je ne suis en relation intime avec personne; Canvert est situé assez loin des autres villages, en sorte que nous vivons presque dans la solitude. M. de Rioux demande la main de ma fille pour son fils unique; je viens donc vous prier de me dire en confidence l'opinion que vous avez du jeune homme, si vous le connaissez, et aussi de ses parents.

— Merci de votre confiance, monsieur. Vous me placez dans une position très délicate, en effet, non que je veuille me permettre de vous déconseiller cette union si elle vous paraît bonne, mais parce que j'ai dû m'occuper, il y a deux ans, d'un fait dont je suis peut-être seul au courant dans nos environs. Je vous en dirai quelques mots dont vous ferez l'usage qui vous semblera bon. Voici ce que c'est. Pendant son séjour en Allemagne, M. de Rioux fils parut s'attacher de cœur à la fille de son maître de pension, personne aimable, mais sans fortune. Il s'avança tellement, que les parents firent prendre des renseignements, par un pasteur, sur le jeune homme et sur sa famille. On s'adressa à moi. Je dis ce que je savais, c'est-à-dire du bien, pour tout ce qui tient à une grande aisance et à des rapports de famille plutôt agréables que difficiles. Comme on ne me demandait pas quels étaient les sentiments religieux de M. Casimir, je n'en parlai pas. Les

parents de la jeune personne s'attendaient donc à une ouverture définitive, lorsque M. Casimir de Rioux quitta leur maison assez brusquement et revint en Suisse. De mariage, il ne fut point question. Les parents allemands en eurent un vif déplaisir, et leur fille en fit une grave maladie. Voilà, monsieur, ce qui s'est passé de l'autre côté du Rhin. Y a-t-il eu vraiment de la faute de M. de Rioux? Cette inclination n'était-elle qu'un enfantillage de sa part? Je l'ignore. Vous pourriez peut-être, avant de vous décider, tâcher de tirer la chose au clair. M. de Rioux le père est un honnête homme, riche, dit-on, mais dont les goûts et les habitudes sont un peu vulgaires; son fils est un beau garçon, sans carrière jusqu'ici, mais qui, s'il le veut, trouvera à s'occuper activement, car il a des moyens. Il est connu pour un esprit fort, même pour très matérialiste. Ses opinions religieuses peuvent se modifier; de plus incrédules que lui ont fini par reconnaître que l'Évangile seul procure la paix à l'âme, et ont été heureux de donner leur cœur au Méprisé, au Rejeté du monde. Avant d'engager sa foi, mademoiselle votre fille fera bien de s'expliquer catégoriquement sur ce point avec M. de Rioux. Voilà, monsieur, tout ce que je puis vous dire. Dieu veuille vous diriger tous; mademoiselle votre fille me plaît beaucoup; elle mérite bien d'avoir un mari qui l'aime vraiment et sache la rendre heureuse.

— Je vous remercie de vos souhaits, monsieur. Mais cette affaire d'Allemagne est à mes yeux une chose grave. Ma fille n'a pas d'attachement pour Casimir de Rioux; et comme nous n'avons point engagé notre parole, nous sommes libres. M. Casimir n'a pas même parlé à ma fille. En tout cas, ce que nous venons de nous communiquer restera absolument entre nous. Avez-vous des nouvelles de notre ancien Jean Laroche?

— Oui, il est maintenant dans le nord de l'Allemagne, et parle de se rendre en Angleterre, déjà l'automne prochain. Pendant qu'il le peut, il fait très bien de s'instruire. S'il n'avait pas eu un goût prononcé pour l'agriculture, je regretterais de ne l'avoir pas pressé autrefois d'entrer dans le commerce, ou mieux encore de faire des études classiques complètes. Il avait tout ce qu'il faut pour cela. Mais peut-être qu'au fond il sera plus heureux dans une humble position. Je suis bien aise que son beau-père vous fasse une visite de temps en temps; c'est un homme de bon jugement en affaires de terres et qui a plus de cœur qu'il ne semble. Au revoir, monsieur.

De retour chez lui, M. Valler raconta ce que lui avait dit M. Robert-Davy. Il conclut en avouant que cette affaire d'inclination abandonnée, avait jeté un verre d'eau froide sur l'ouverture des de Rioux. Madame Valler objecta que des amourettes de ce genre étaient très communes

en Allemagne, et qu'il ne fallait pas y mettre une importance exagérée. Mathilde trouva que son père avait raison.

— Même sans ce détail, dit-elle, je sens que je dois refuser d'entendre M. Casimir. Ne pouvant accepter librement aujourd'hui l'offre de sa main, il vaut mieux répondre ce qui est la vérité, savoir qu'avant deux années, je ne veux pas qu'on me parle de mariage. Bien des événements peuvent survenir pour nous tous d'ici là.

— Nous attendrons à demain pour donner une réponse, dit M. Valler. La nuit porte conseil et le soir va être là.

Le soleil, en effet, se couchait au milieu de nuages embrasés; un vent d'ouest bruyant et assez aigre arrivait des montagnes éloignées, sur la plaine fleurie. Un changement de température se préparait. C'était le 17 mai. Les haies vives montraient partout la fleur de l'aubépine; ses grappes rosées au moment de l'éclosion, ouvraient leurs blancs pétales dont l'odeur amère emplissait les chemins. Dans la nature, c'est une époque de crise. Le milieu de mai, pour elle, c'est comme seize ans pour les jeunes gens. La vie se produira-t-elle heureuse et forte? ou bien un souffle glacé viendra-t-il s'abattre sur des existences trop délicates pour le supporter sans mourir?

Mathilde ne put reposer comme à l'ordinaire. Malgré sa prière du soir et sa confiance en Dieu pour lui montrer son chemin, elle eut une agitation d'esprit bien naturelle. Sans le chercher, sa pensée allait de l'un à l'autre de ses deux prétendants, et elle s'avouait que, s'il s'agissait de l'exilé mis à la place et dans la position de Casimir, la réponse à donner serait toute différente. Entre elle et Jean, il y avait des rapports de goûts et de pensées qui n'existaient point avec le premier; mais Jean était un parti impossible pour elle, et jamais ni son père ni sa mère ne voudraient en entendre parler.

Le matin, elle descendit de bonne heure comme toujours, et prépara le déjeuner. Le ciel était couvert, le temps froid. Un peu de neige blanchissait la ligne lointaine du Jura. Des hauts sommets jusqu'au milieu des pentes, les Alpes avaient aussi renouvelé leur blanc manteau. Il en venait des effluves qui, fraîchissant encore sur le lac, n'avaient rien de rassurant pour les bourgeons si délicats de la vigne. Les cultivateurs humaient cet air vif avec une inquiétude non dissimulée.

— Ne trouvez-vous pas qu'il fait froid ce matin? dit Mathilde à son père, qui n'était pas encore sorti de la maison.

— Mais non; pas autrement. Il me faudra donc aller chez M. de Rioux. Que penses-tu ce matin?

— La même chose qu'hier au soir. Dites que je me sens très honorée de la demande, mais que, avant deux ans, je ne puis ni ne veux me décider en faveur de qui que ce soit. Je suis trop heureuse avec mes

parents pour désirer de changer de vie, n'ayant d'ailleurs aucun attachement dans le cœur pour un prétendant.

— Tu es donc bien décidée, ma chère enfant? dit M^{me} Valler. Puisses-tu ne pas en avoir de regrets plus tard!

Après le déjeuner, M. Valler prit le chemin du village, dans le but d'aller donner la réponse à M. de Rioux. Très absorbé dans ses réflexions, il marchait tête baissée. Certes, le message n'était pas agréable à remplir, surtout s'il fallait s'expliquer en présence des trois membres de la famille. Mais, de tout loin, il aperçut M. de Rioux devant le cabaret, causant avec d'autres hommes. Martial, Besson, Chenevard faisaient partie de ce groupe très animé. M. de Rioux salua M. Valler, dont l'air préoccupé le frappa tout de suite.

— Nous sommes là quelques-uns à parler du temps, lui dit-il; Besson, qui a de l'expérience, craint une gelée pour demain matin, si la pluie ne vient pas dans la nuit. C'est une grave question pour les propriétaires de vignes.

— Pensez-vous donc qu'il y ait une menace positive? répondit M. Valler. Je ne connais pas assez la contrée pour avoir une opinion arrêtée à cet égard.

— Oui, monsieur, dit Besson; il conviendrait de faire des feux et beaucoup de fumée autour des clos de vignes, dès le grand matin, au moins une heure avant le lever du soleil. Si le ciel reste clair, la nuit sera fatale à la plupart des récoltes.

— Peut-être que la Providence empêchera les vignes de geler, dit Martial d'un air goguenard. Il est évident que s'il y avait un Dieu au ciel, il verrait ce qui se passe sur la terre et autour de notre village.

— Il t'appartient bien de parler de la Providence, vieux pécheur que tu es! répartit Chenevard. Occupe-toi de tes frères, dont les jambons sèchent à la cheminée.

— Mais oui, répliqua Martial, s'il y a un Dieu, il doit être bon et ne pas permettre que nos récoltes soient détruites.

— Allons-nous-en, Besson, dit Chenevard; ne causons pas davantage avec une bête brute.

— En attendant, si la gelée vient, fit encore le charron, ta vigne y passera comme celles des autres.

— Eh bien! à la garde de Dieu! répondit Chevenard en s'éloignant.

— Vous veniez peut-être chez moi? demanda M. de Rioux à M. Valler.

— Oui; mais puisque j'ai le plaisir de vous rencontrer ici, je vous donnerai la réponse en chemin.

— C'est cela; je vais vous accompagner.

Au lieu de pousser jusque chez M. de Rioux, M. Valler revint donc

avec lui dans la direction de sa demeure, laissant trois ou quatre hommes devant le cabaret, et Chenevard enfile la ruelle aboutissant à sa maison.

— Eh bien, mon cher monsieur, dit le voisin des Erignières après un moment de silence, quelle bonne nouvelle m'apportez-vous?

— Beaucoup de reconnaissance de notre part à tous, soit pour vous, monsieur, soit pour les intentions si honorables de votre fils; mais aussi la décision formelle de ma fille de ne pas vouloir penser au mariage avant deux ans. Monsieur Casimir demeure donc libre et ma fille aussi.

— C'est fâcheux. Deux années, ce temps paraîtra bien long à Casimir, qui aurait voulu s'établir cet automne. M^{lle} Mathilde n'a cependant rien contre lui?

— Non; elle désire simplement rester dans sa position actuelle aussi longtemps que possible.

— Son cœur serait-il engagé ailleurs?

— Non, monsieur.

— Ah! je vous conseille de vous en bien assurer.

— Qu'entendez-vous par là? dit M. Valler, qui, à l'instant, retrouva son air sec et raide, sa parole brève et hautaine.

— Pas autre chose que ce que je vous dis. Mon fils est refusé, puisqu'on le renvoie à deux ans de terme. Il m'est alors bien permis de supposer que mademoiselle votre fille en aime un autre, car elle ne peut rien reprocher à Casimir, dont la position, les moyens, le caractère et la figure n'étaient pas à dédaigner. Je souhaite que M^{lle} Mathilde rencontre mieux que lui, mais vous me permettez, monsieur, d'en douter.

— Je vous répète qu'il n'est pas du tout question d'inclination pour elle, reprit M. Valler sur un ton encore plus sec. Monsieur votre fils, évidemment, peut choisir et faire un brillant mariage; mais il est tout aussi évident que ma fille peut le refuser. Il est inutile, au reste, que nous en parlions davantage. Monsieur, nous nous sentons honorés par votre demande, dit-il en se radoucissant; j'aurais voulu vous rapporter une autre réponse. Croyez que nous avons fait, ma femme et moi, ce que nous pouvions dans le désir de vous être agréables.

— Je vous en suis bien reconnaissant, dit M. de Rioux avec un sourire. J'ai l'honneur de vous saluer.

M. de Rioux fit volte-face, oubliant de donner, ou ne voulant pas donner une poignée de main à celui qui n'était pas mieux entré dans ses plans.

Quant à M. Valler, il arriva chez lui au moment où une demi-douzaine de musiciens ambulants sortaient de la cour.

— Avez-vous joué? leur demanda-t-il.

— Non, monsieur ne permet pas.

— Rentrez dans la cour et jouez seulement tout ce que vous voudrez pour ce franc que je vous donne. Je vais vous envoyer un verre de vin.

Tout ébahis et charmés, les mineurs embouchèrent leurs cuivres crasseux, et bientôt les échos du village retentirent d'une joyeuse fanfare. Mathilde accourut pour les inviter à cesser; mais elle trouva son père, une bouteille et un verre à la main, se rendant vers les artistes étrangers. La fanfare terminée, le vin fut bu à la santé du propriétaire et de sa fille, qui n'en revenait pas des dispositions nouvelles dont son père paraissait animé.

— Tu comprends, Mathilde, lui dit-il, comme elle se suspendait à son bras en rentrant à la maison, qu'il est bien permis de se réjouir quand on vient d'échapper à une mauvaise chance.

CHAPITRE XXIV.

UNE FROIDE MATINÉE



Casimir prit son parti du refus qu'il venait d'éprouver. Comme il ne s'était pas avancé lui-même d'une manière ostensible, nul ne pourrait dire qu'il eût cherché à faire la cour à Mathilde. C'étaient plutôt les visites nombreuses de son père qui avaient été remarquées. Aussi M. de Rioux était-il vexé de n'avoir pas réussi dans la négociation dont il avait cru pouvoir se charger. Le grand amour de Casimir pour Mathilde passerait en fort peu de temps, sans laisser de blessure vive; mais il est très probable qu'il se fût sincèrement attaché à elle, s'il avait été autorisé à le faire. Pour noyer le chagrin qu'au fond il n'avait pas, il attela un cheval et s'en fut, dans l'après-midi, à la recherche d'un ancien camarade avec lequel il pût oublier son échec de la journée.

Les Valler, de leur côté, se promenaient dans les environs de Canvert. Ils montèrent sur le plateau, pour mieux juger de l'aspect général des campagnes. Mathilde conduisit ses parents à la chaumière de Martin-Sec. Depuis longtemps on n'avait pas aperçu le solitaire. Ils le trouvèrent occupé à planter des laitues dans un petit carré de terre fraîchement remué. Un gros chat jaune, assis au soleil, le regardait travailler et suivait tous ses mouvements.

— Bonjour, Martin, lui dit Mathilde en arrivant. Nous venons savoir de vos nouvelles. Avez-vous été malade dernièrement?

— Non, mademoiselle, mais je reste volontiers à la maison pendant le mois de mai. Je ne supporte pas le parfum de l'épine blanche. Cette odeur me donne des tournements de tête. Dès que le mois de juin arrive, je me porte bien.

M. Valler se fit montrer le réduit du pauvre vieux. Il n'aurait pas imaginé que, dans un pays où il est facile de se loger à bas prix au village, Martin eût préféré vivre là tout seul, au fond d'un véri-

table trou.

— En hiver, lui dit-il, vous devez geler entre ces planches; et en été, la chaleur n'y est-elle pas insupportable?

— Ah! non, monsieur: il y est pourvu. En hiver, la terre qui appuie les parois à l'extérieur, tient le dedans au chaud; en été, c'est le contraire; absolument comme dans une cave. Si vous venez ici le mois prochain, au temps de la plus forte chaleur, vous verrez qu'il fait frais chez moi. Mais, pour dire la vérité, je suis habitué à tout.

— Que faites-vous maintenant pour gagner votre vie?

— Des allumettes soufrées. J'avais l'intention d'en porter à ces dames quand l'épine blanche sera défleurie. Monsieur, nous allons avoir une mauvaise matinée demain; il faut s'y préparer. Si les vignes gèlent, il y sera pourvu d'une autre manière.

— Croyez-vous qu'elles gèleront?

— Ce n'est pas une chose qu'on puisse dire à l'avance, comme l'âge d'une personne. Je me lèverai à trois heures du matin pour considérer les signes du ciel. À cinq heures, tout sera terminé. Si nous passons heureusement la matinée de demain, il y aura espoir pour le jour suivant, car l'épine blanche sera déjà bien avancée.

— Avez-vous une Bible? demanda Mathilde en jetant les yeux sur quelques vieux livres posés sur une planche allant de l'une à l'autre paroi.

— Oui, monsieur Jean m'en a donné une avant de partir. La mienne ancienne était toute décousue. Les prophéties sont vraies, mademoiselle, surtout celles d'Ézéchias. Il y a encore les chapitres de St. Paul, mais c'est pour le temporel. L'histoire de notre Seigneur est véritable aussi.

— Vous savez qu'il a donné sa vie pour nous, Martin, et que nous devons aimer ce bon Sauveur.

— Oui, mademoiselle; il était encore plus pauvre que moi, puisqu'il n'avait pas un lieu où reposer sa tête; tandis que j'ai au moins un lit pour mettre la mienne, et mon chat pour me tenir les pieds au chaud, en guise de cruche. Vous voyez que j'ai trouvé un chat dans la campagne; il m'a suivi dans la maison et m'a tout à fait adopté pour son maître. Je l'ai nommé Zirnir. C'est un nom russe ou arabe. Il était, paraît-il, sans asile. Peut-être avait-il senti l'odeur d'un mort dans son ancienne maison. Les chats ont parfois de si singulières idées!

M. Valler posa un franc sur l'espèce de table qui se trouvait à sa portée.

— C'est pour boire un *huitième* de temps en temps, dit-il à Martin. Et puis, si cela peut vraiment vous être utile et vous procurer du pain, je vous donne la permission de cueillir mes joncs, quand ils seront

propres à faire des balais.

— Monsieur parle-t-il sérieusement?

— Sans doute.

— Je prie alors monsieur de me pardonner les mauvaises pensées que j'ai eues à son égard, depuis bientôt un an. Si j'y pouvais quelque chose, les vignes ne seraient pas menacées pour demain matin. Quoi qu'il arrive, tenez pour certain qu'il y sera pourvu. Je remercie monsieur de sa générosité.

Les visiteurs retournèrent sur leurs pas.

— Je trouve, en effet, que tu deviens singulièrement généreux depuis quelques jours, dit M^{me} Valler; hier, c'était un secours à une pauvre femme; ce matin, tu fais boire les musiciens allemands; et maintenant tu donnes un franc à Martin. Qu'as-tu fait de tes anciennes théories sur les nécessiteux?

— J'essaie de les combattre dans la pratique, pour voir si cela me réussira mieux. Au fond, je n'expose pas grand'chose. Et puis, c'est une manière de me venger de M. de Rioux, qui m'a donné de mauvais conseils.

— Tu les trouvais si bons dans les commencements.

— Je n'avais alors aucune expérience des affaires d'une campagne, et je vois que n'en ai pas beaucoup plus aujourd'hui. Je ne suis pas fait pour conduire un train comme le nôtre. Il faudra s'en débarrasser le plus tôt possible; cela me prend toutes les idées; je ne pense plus à rien. Aujourd'hui, je serais incapable de renouer quelque affaire de commerce; je m'encroûte à fond dans ces odieux terrains.

— Si vous voulez que je prenne la chose en main, dit Mathilde, j'essayerai de vous remplacer?

— Oui, ce serait bien encore une autre chanson! Et M. de Rioux se moquerait joliment de moi. Non, faisons comme nous pourrons cette année; plus tard, je m'arrangerai autrement.

Vers le soir, le vent fraîchit dans la vallée; la pluie revint, mêlée de quelques flocons. Sur les montagnes, la couche neigeuse descendait visiblement. Le ciel resta couvert jusqu'à minuit; dès lors il s'éclaircit. La lune brillait en plein dans les régions étoilées; ses rayons tombaient sur les feuilles et les fleurs encore tout humides. De loin, les montagnes montraient leur front sévère. Quand l'aube parut à l'horizon, un linceul glacé fut jeté sur toutes les plantes délicates, qui, se roidissant sur leurs tiges, attendirent les effets destructeurs des premiers rayons de soleil. A midi, l'œuvre de mort était consommée.

Dès le matin, Besson vint chez M. Valler. Il fit avec lui le tour du clos de vignes, gémissant de voir la récolte entière détruite ainsi en quelques instants. M. Valler était beaucoup plus calme, questionnant

son ancien fermier sur l'effet réel de la gelée et les résultats probables. Sauf à la lisière supérieure des ceps, que le voisinage de la maison avait un peu abritée, toutes les pousses de la vigne étaient perdues, presque jusqu'à leur sortie du tronc. Les rejets qui viendraient plus tard ne pouvaient pousser du raisin capable de mûrir; et ces nouveaux sarments eux-mêmes seraient chétifs, en sorte que la récolte de l'année suivante se trouvait déjà compromise. C'était donc une double perte, une quadruple perte pour le propriétaire, qui non-seulement n'aurait pas de vin, mais devrait encore dépenser de fortes sommes pour des cultures qu'il ne fallait point pour tout cela négliger. Les blés avaient peu souffert, n'ayant pas encore l'épi hors de la tige. Mais les pommes de terre étaient gelées, ainsi que les noyers et en général les arbres fruitiers. Les jeunes frênes dans les haies, le long des chemins, laissaient pendre les extrémités de leurs branches déjà noires, comme des membres gangrenés. Dans la montagne, toute la verdure prenait une teinte rougeâtre; on eût dit que la flamme avait passé sur les forêts, La nature si belle hier encore, si fraîche et si pleine de vie, était aujourd'hui dépouillée de toute sa gloire. Le chant des oiseaux faisait un contraste des plus pénibles avec ce qu'on avait sous les yeux.

— Il est sûr, disait M. Valler à Besson, que je n'ai pas de bonheur comme propriétaire. Depuis mon arrivée, rien ne m'a réussi, tandis que, pour vous, les choses ont marché au gré de vos désirs. Au fond, il est plus juste que la perte tombe sur moi que sur vous.

— Monsieur, si j'étais resté votre fermier, j'aurais tâché de recevoir cette épreuve aussi bien que vous le faites, quoiqu'elle eût été d'une beaucoup plus grande conséquence pour mes petits moyens. S'il était ici, Jean nous dirait qu'il faut accepter avec soumission les maux que Dieu nous envoie. Nul de nous ne pouvait empêcher seulement une feuille de geler. On aurait fait, je suppose, du feu toute la nuit autour des vignes que cela eût été inutile. Le froid a été trop intense. M. de Rioux va triompher, lui qui n'a pas encore vendu son vin. «

— Ah! ça m'est bien égal qu'il triomphe; je m'inquiète fort peu de ses affaires, et je désire qu'il ne s'occupe plus des miennes. Ceci entre vous et moi. Quand j'aurai besoin d'un avis pour la campagne, j'irai vous le demander. Au moins, si vous avez su vous retirer au bon moment comme fermier et vigneron, vous m'avez dit la vérité.

— Je serai toujours charmé de vous rendre service, quand je le pourrai. Pour le moment, il n'y a rien à faire aux vignes. Dans huit ou quinze jours, on verra. Si les bourgeons n'étaient pas aussi avancés, le mieux serait peut-être de les enlever tous; mais je crois qu'ils sont trop longs. Et puis, les premiers nœuds du sarment repousseront peut-être.

Besson revint chez lui, tout étonné et presque édifié de l'air tranquille et soumis de M. Valler. Il s'était attendu à quelque tempête de sa part, et voilà que c'était tout le contraire. Les personnes disposées à l'irritation, à l'emportement, à propos des petites contrariétés de la vie, supportent parfois avec courage et résignation les grands revers. Pour M. Valler, la gelée lui causait une perte de huit à dix mille francs peut être. C'était beaucoup; mais cette diminution de fortune changeait, au fond, peu de chose à sa position.

Au village, c'étaient des conversations à n'en pas finir sur les désastres de la matinée; les femmes s'en mêlaient tout aussi bien que leurs maris.

— Oui, disait celle de Martial à sa voisine, la femme du cordonnier Amphion, oui, il est sûr que ça sert à grand'chose d'aller au sermon. M^{lle} Valler n'en manque pas un, et voilà tout également les vignes de son père gelées, aussi bien que celles de M. de Rioux. Ce qui est singulier, on n'y comprend rien, quoi! c'est que la moitié de la vigne à Chenevard, du côté d'en haut, n'a point de mal. Chenevard aura encore du vin cette année pour son usage, tandis qu'il ne reste pas une seule grappe sur nos ceps. Moi qui avais déjà commencé à effeuiller! Ce qu'il y a de fâcheux pour nous encore, c'est que les paysans n'auront point d'argent pour les réparations de leurs chars; ils ne commanderont pas des charrues neuves. Ah! tout ça est bien triste, n'est-ce pas?

— Oui; et ceux qui n'ont rien, comme nous, par exemple, de quoi vivront-ils?

— Oh! vous vous tirez assez d'affaire. Il faudra toujours des souliers. Personne, pas même une fille de huit ans, ne marche plus sur sa chrétienté comme autrefois¹³.

— Oui, mais il nous faudra peut-être attendre deux ans pour être payés. Et quand mon mari fait son emplette de cuir, il doit chaque fois vider sa bourse dans celle du tanneur. Je *m'étonne* bien si les vignes de la Supérieure ont gelé? demandez voir à Martial s'il en sait quelque chose.

— Qu'est-ce que vous dites? fit ce dernier en s'adressant à la femme du voisin Amphion.

— Je demandais si les vignes de M. Robert-Davy ont gelé?

— Non; elles n'ont presque pas de mal. N'est-ce pas une infamie! Pendant que de pauvres paysans perdent le fruit de leurs travaux et ne savent où prendre pour payer leurs intérêts et leurs comptes, voilà un grand riche qui fera encore une belle récolte de vin! Ça crie vengeance.

13 - *Marcher sur sa chrétienté*, c'est aller nu-pieds.

Je ne comprends pas, après cela, qu'on puisse croire en Dieu.

— Oui bien s'il nous ressemblait, dit la cordonnère. Mon mari me lisait ce matin le passage de la Bible où il est dit que la terre appartient au Seigneur, et qu'il fait lever son soleil sur les bons et sur les méchants, pleuvoir sur les justes et sur les injustes.

— Votre mari, Amphionne, répondit Martial, est un fou, comme Chenevard; et un simple, comme tant d'autres. En attendant, la misère est au pays pour longtemps.

La campagne de M. Robert-Davy, placée sur une élévation et sans voisinage humide, avait été épargnée, en bonne partie du moins. C'était une conséquence naturelle de sa position à part dans la contrée.

Dans l'après-midi de cette journée si pénible pour tant de cultivateurs, Mathilde vint chez Félicité. Elle avait besoin de la revoir, à la suite des révélations de l'avant-veille. Félicité, de nouveau, était seule; son mari assistait à une conférence de régents au chef-lieu du cercle.

— Je tenais beaucoup à vous revoir, dit Mathilde, pour nous mettre d'accord sur un point des plus importants. Mais d'abord, je vous annonce que mon père a refusé les avances de M. de Rioux; ainsi, c'est une chose décidée.

— Oh! combien je vous en félicite, chère mademoiselle; vous n'auriez pas été heureuse dans cette famille. Ils sont tous si matériels et si incrédules!

— C'est possible. Je ne les juge point; peut-être, sont-ils, au fond, meilleurs que nous. Mais je n'ai aucune inclination pour M. Casimir, ni pour personne, et je ne veux pas me marier maintenant. — Avez-vous déjà répondu à votre frère?

— Non; j'ai l'intention de lui écrire dimanche prochain.

— Lui direz-vous que j'ai lu sa lettre?

— Dieu m'en garde! s'il le savait, il ne me le pardonnerait pas, ou ne reviendrait jamais. Je crois vraiment que j'avais perdu l'esprit quand je vous ai donné cette lettre; mon mari ne le sait pas non plus et je ne compte pas lui en parler la première.

— Je vous en remercie. Cela me laissera plus à l'aise avec lui, bien que je n'aie rien à redouter de personne à ce sujet. Mais il est important que votre frère ignore que je suis au courant. Qu'il garde sa liberté, comme moi la mienne. L'absence et les voyages le guériront. Il ne faut pas non plus qu'il sache que j'ai refusé M. de Rioux. Si malheureusement le bruit s'en répandait au village, vous pourriez alors l'en prévenir; mais il est peu probable que MM. de Rioux en parlent les premiers. Nous voilà donc bien d'accord, n'est-ce pas?

— Oui, dit Félicité, dont les yeux brillaient de reconnaissance et se

remplissaient de larmes; mais puis-je espérer que vous me pardonneriez mon imprudence?

— Vous êtes toute pardonnée, Félicité. Seulement, si j'avais un caractère romanesque, la lettre de votre frère aurait pu me faire beaucoup de mal. Grâce à Dieu, il n'en est rien.

— Permettez-moi de vous embrasser, chère mademoiselle; je me sentirai encore mieux pardonnée si vous m'accordez cette faveur.

Mathilde tendit sa joue, et rendit de bon cœur à Félicité le baiser qu'elle venait d'en recevoir. Était-elle vraiment prudente en laissant subsister un secret de cette nature entre elle et la jeune femme? Il nous semble qu'on peut répondre: oui et non.

CHAPITRE XXV.

LES THÉVENAULT À CANVERT



Les gens de Canvert, qui voyaient autrefois M. de Rioux père aller souvent chez M. Valler et en revenir, furent étonnés de ne plus l'apercevoir cheminer dans la direction du château. De son côté, M. Valler n'était pas retourné aux Erignières, ou si on l'avait vu dans cette partie du village, il passait tout droit devant la maison de Rioux. En revanche, il prenait souvent la ruelle conduisant chez Besson. — Cet état de choses intriguait les gens inoccupés, même ceux qui travaillaient du matin au soir. Pour ne pas se reproduire en public, les suppositions particulières n'en allaient que mieux leur train dans l'esprit des braves Canvertois. Les uns attribuaient cette suspension de rapports à l'influence de la gelée des vignes; d'autres pensaient que sûrement M. Valler était fâché d'avoir suivi les conseils de M. de Rioux en reprenant son domaine, et de s'être attiré par là une grosse perte et une non moins grosse humiliation; car enfin, disaient-ils, tout allait bien du temps de Besson, et tout va mal entre les mains du propriétaire. Quelques personnes supposaient aussi que M. Valler était jaloux de ce que M. de Rioux venait de vendre son vin à un prix très élevé, tandis qu'on se rappelait fort bien ce qui s'était passé à la vendange dernière, lorsque M. Valler vendit le sien.

La gelée ne s'était pas bornée aux vignes de Canvert et des environs de ce village; elle avait frappé aussi sur une grande partie du littoral, particulièrement dans les vignobles à terre forte sans pentes rapides. À Genève, sur les bords du Rhône, et en France, assez loin dans cette direction, les vignes avaient aussi gélé. De là, une hausse immédiate sur les prix des vins en cave. M. de Rioux en profita; rien de plus naturel. Cette année-là, les marchands qui surent vendre à propos, firent de bonnes affaires. Plus d'un propriétaire, ancien détenteur de

sa récolte, doubla son argent.

A Canvert, pour la plupart des personnes qui remarquèrent la froideur survenue entre les deux messieurs en question, la gelée des vignes et les affaires de campagne eurent donc l'honneur d'avoir été la cause de cette espèce de brouille. Chenevard et Besson, mais surtout ce dernier, firent de tout autres suppositions. Félicité seule savait exactement la vérité; elle eût été mal à l'aise avec son père s'il l'avait questionnée à ce sujet. Mais cela n'était pas dans les principes de Besson, qui, en général, préférait examiner lui-même et réfléchir à ce qui le préoccupait. Chenevard, au contraire, se promit de faire causer le père de Rioux, la première fois qu'il le verrait un peu lancé au cabaret.

La récolte des foins fut abondante; mais comme il y eut beaucoup de pluies d'orage, les blés se versèrent, s'écrasèrent sous leur propre poids, avant la formation du grain; en sorte que là où ils avaient eu d'abord la plus belle apparence, ils ne donnèrent presque rien. C'était de la paille, et encore pas trop bonne. Les champs si gras de M. Valler eurent en majeure partie ce déplorable sort. Ce nouvel échec agricole rechargea encore les suppositions, et remit en mémoire le traité avantageux par lequel Besson avait abandonné la fin de son bail.

Cependant, lorsque les membres des familles de Rioux et Valler se rencontraient dans la rue, ils se saluaient réciproquement et se demandaient de leurs nouvelles. Les relations se bornaient à cet échange de civilités.

Un jour, le père de Rioux dit à son fils d'aller à Genève pour inviter leurs cousins et cousines Thévenault à faire un séjour aux Erignières. De vieux parents sans enfants ne devaient pas être négligés; et bien qu'ils n'aimassent pas à être dérangés de leurs habitudes, il convenait tout au moins de leur proposer une invitation formelle.

— Oui, j'irai volontiers, dit Casimir, mais que feront-ils de leur domestique s'ils viennent ici?

— Eh bien, qu'ils l'amènent avec eux. Je sais que la cousine Thévenault ne se sépare pas volontiers de sa *bonne*, répondit M^{me} de Rioux.

Le lendemain, vers les onze heures du matin, Casimir tirait le cordon d'une sonnette au quatrième étage, à côté de la plaque en porcelaine sur laquelle on lisait: *M. et Mme Thévenault-Viraule*.

La personne qui vint ouvrir était une fille plus grande que l'ancienne Mimi Colin, bien mise, la taille fine, la tête couverte de superbes cheveux et, comme toujours, les dents blanches, les joues roses avec les deux fossettes que nous connaissons. Les bras nus jusqu'au coude et des mains très fraîches, accusaient une récente occupation pour

laquelle on se servait d'eau en abondance.

— Monsieur et madame Thévenault? dit Casimir, au moment où la porte s'ouvrit.

— Madame et monsieur sont sortis, mais ils ne tarderont pas à rentrer. — Eh! si je ne me trompe, c'est monsieur Casimir de Rioux?

— Certainement; et vous êtes l'ancienne domestique des Besson.

— Sans doute, — Marie Colin. — Monsieur veut-il entrer au salon et y attendre madame et monsieur?

Casimir tira sa montre:

— A quelle heure dînent mes cousins? dit-il.

— A midi.

— J'attendrai un moment.

Marie Colin conduisit Casimir au salon et dit en sortant:

— Monsieur n'a qu'à sonner s'il a besoin de quelque chose.

Peste! pensa le Canvertois étonné, cette Mimi Colin s'est joliment décoquillée depuis sept mois. Elle a grandi, chose rare à vingt ans, et s'est amincie, chose encore plus rare, plus extraordinaire pour une savoyarde. C'est aujourd'hui une beauté, ou je n'y entends rien.

Les cousins Thévenault n'arrivant pas, Casimir, au bout de cinq minutes, donna un coup de sonnette. Mimi Colin arriva, cette fois-ci en tablier blanc et les manches de sa robe descendues jusqu'au poignet.

— Je ne puis guère attendre plus longtemps mes cousins, dit Casimir; savez-vous s'ils ont du monde à dîner?

— Non, monsieur, personne.

— Pensez-vous que je dérange, si je viens manger la soupe avec eux!

— Aur contraire. Madame disait hier qu'elle n'avait pas vu monsieur Casimir depuis longtemps.

— Eh bien, je vais aller à mes affaires, et je serai ici à midi.

— Parfaitement. Monsieur prendrait-il maintenant un verre de vin?

— Non, je vous remercie. Mais dites-moi, Marie, vous avez oublié que nous avons dansé ensemble à Canvert, il y a un an?

— Non, monsieur; je m'en souviens très bien encore.

— En ce cas ne me traitez donc pas comme un étranger. Bah! voyez-vous, quand on est jeune on est jeune! Pour vous, il est certain que vous avez changé à votre avantage depuis ce temps-là. Je n'ai jamais vu d'aussi beaux cheveux que ceux-ci, dit-il en essayant de toucher avec la main droite les touffes soyeuses et les brillantes tresses qui s'entrelaçaient jusque sur le cou.

— C'est possible, monsieur; mais comme la chevelure pousse toute seule, il n'y a pas de quoi en tirer vanité. Je vous prie seulement de

ne pas déranger la mienne, ajouta-t-elle en mettant un bras entre sa tête et la main de Casimir qui fut nettement repoussée.

— Voyons, Mimi, reprit-il en riant; ne faites donc pas la dame avec moi. Je suis toujours le même.

— Je le vois bien, monsieur. Vous serez donc ici à midi précis.

— Oui.

— Vous n'avez ainsi pas trop de temps pour sortir, et moi juste ce qu'il m'en faut pour achever de préparer mon dîner.

Lorsque M^{me} Thévenault rentra, la table était mise: elle se rendit tout de suite à la cuisine.

— Marie, dit-elle, pour qui le troisième couvert?

— Pour M. Casimir de Rioux, qui s'est invité il y a une demi-heure.

— Il faudrait alors, mon enfant, vite mettre un plat de pommes de terre rôties, et préparer une salade. Vous réchaufferez pour nous, demain, le légume resté d'hier.

— Oui, madame, j'y ai pensé; les pommes de terre sont sur le feu.

— Très bien. Je vois que vous avez votre service à cœur.

Casimir fut accueilli avec amitié par les vieux cousins. Le dîner était simple, mais excellent: un fricandeau, les pommes de terre et la salade. Du vin de Mâcon à discrétion, avec de l'eau du lac rafraîchie à la cave; pour le dessert, une mince tranche de fromage roussi sous la cloche de verre, et des *pêlerines*, pour tremper dans le Malaga doux, dont M^{me} Thévenault avait une bouteille entamée, depuis l'époque où les vignes avaient gelé. Après le dîner, du café à l'eau, par grand extraordinaire.

Lorsque les parents Thévenault eurent été mis au courant de l'état des récoltes à Canvert, Casimir fit son invitation. Comme on approchait seulement de la mi-août, la chaleur était encore bien forte à la ville. Deux semaines passées en plein air à la campagne feraient grand bien aux cousins, et surtout un vif plaisir aux parents de Rioux. Les Thévenault acceptèrent, à la condition que leur bonne pourrait les accompagner.

— Nous ne pourrions laisser Marie seule ici en notre absence, dit M^{me} Thévenault, bien que ce soit une fille parfaitement sage et réservée. Mais cela ne convient pas. Donc, nous l'amènerons chez vous; elle pourra se rendre utile dans la maison.

— Je trouve qu'elle a bien gagné depuis qu'elle est à votre service, répondit Casimir. Elle a été on ne peut mieux dans son langage et sa tenue, lorsque je suis entré chez vous. Vous l'avez stylée, ma cousine.

— N'est-ce pas? Et avec ça, Marie est la fidélité même dans ses comptes. Une seule chose me fait de la peine chez elle; c'est sa religion. Elle n'est pourtant point bigote; mais elle est catholique, et

refuse de m'accompagner au temple. J'ai essayé plusieurs fois de l'engager à venir au culte avec moi, dit M^{me} Thévenault à voix basse; je lui parlais des excellentes prédications de nos pasteurs, mais elle a toujours fait la sourde oreille. Et cependant, depuis qu'elle est chez nous, elle n'est allée que rarement à la messe et ne s'est pas encore confessée.

— En es-tu bien sûre? objecta M. Thévenault.

— Parfaitement sûre; Marie me dit toujours la vérité.

— C'est une brave fille, ajouta Casimir; ses anciens maîtres Besson en étaient déjà très contents.

— C'est ce que j'ai su par votre mère, mon cousin; moi je voudrais tant que Marie fût protestante, comme nous.

— A quoi bon? les catholiques nous valent bien.

— Au canton de Vaud, mon cher cousin, vous n'êtes pas placés à l'égard de l'église romaine comme nous le sommes à Genève. Pour les protestants genevois, la question est très grave; aussi, quand je vois une gentille domestique comme cette Marie, je ne puis m'empêcher de regretter qu'elle n'appartienne pas à notre église et ne suive pas le même culte que nous: c'est bien naturel.

Elle épousera peut-être un protestant.

— Les mariages mixtes sont une mauvaise chose, dit M. Thévenault, à moins que les conjoints ne soient des incrédules tous les deux. Autrement, ça va toujours mal; et s'ils n'ont pas de religion, ça ne va guère bien non plus, quand il s'agit d'élever les enfants.

— Eh bien donc, reprit M^{me} Thévenault, c'est une chose entendue; nous arriverons après-demain par le second train du matin.

— Et moi, je serai à la gare avec le char pour vous y recevoir, dit Casimir, qui se leva et prit congé.

Avant de descendre l'escalier, il vint à la cuisine et pria Marie de lui donner des allumettes. Il en remplit sa boîte et posa le reste sur la table, ayant soin de laisser à côté un beau franc suisse tout neuf.

— Bonjour, Marie, dit-il; nous nous reverrons bientôt.

Deux jours après, Casimir amenait à Canvert les trois habitants de Saint-Antoine, sur un joli char découvert et par le plus beau temps du monde. M. et M^{me} Thévenault avaient les places d'honneur, soit le banc garni de coussins. Casimir et Marie, à côté l'un de l'autre, étaient sur le siège placé à l'avant, où l'on était sensiblement plus secoué.

Comme l'équipage passait à quelque distance du château, Marie Colin reconnut bien la place où Jean avait dû prendre Franck sur ses épaules. Le chemin lui rappelait aussi sa conversation avec M. Valler, sur la quantité de lait porté à la fromagerie. Il lui semblait sentir encore la *boille* de fer-blanc sur son dos, et ses anciens propos fallacieux lui

venir à la bouche. Romain Chenevard, qui allait à la Supérieure pour y changer ses livres, rencontra le char.

— Bonjour, dit-il en ôtant son chapeau. Voilà une jolie fille à côté de vous, monsieur Casimir; je vous en fais compliment.

Mais je la connais, ajouta-t-il un peu plus loin et se parlant à lui-même: parbleu oui! c'est l'ancienne Mimi Colin des Besson. On la prendrait, ma foi, pour une dame. Alors, la vieille mère qui est derrière avec ce compère lustucru, c'est sans doute la maîtresse. Tout ça s'en va chez les de Rioux. Si je n'avais pas reconnu la Mimi, j'aurais pu la prendre pour la future du fils. Il aurait bien trop de bonheur, ce grand *dâderidou*¹⁴!

Les Thévenault furent très bien reçus aux Erignières; on leur donna les deux meilleures chambres de la maison. M^{me} de Rioux consulta leur domestique sur les goûts particuliers de ses maîtres en fait de cuisine. Elle lui laissa arranger leur appartement comme il lui plut. M. de Rioux chargeait la table de son meilleur vin, et faisait tâter les côtes de ses bœufs au cousin Thévenault. Il lui fit admirer aussi quatre cochons qui se vautreient dans un réservoir d'eau de fumier, pour se rafraîchir le ventre et passer le temps d'une manière agréable. Les deux messieurs allèrent voir les vignes, pour constater, une fois de plus, l'absence à peu près complète du raisin. Le soir, ils faisaient une partie de domino et terminaient la journée en prenant un petit verre d'eau de cerise. M^{me} Thévenault expliquait à sa cousine de Rioux l'état religieux de Genève et lui faisait part de ses craintes pour l'avenir; puis les dames parlaient aussi de la meilleure manière de préparer les diverses confitures de prunes. Les mirabelles et les reines - Claude étaient prêtes à cueillir; le pruneau Fellenberg aussi, et bientôt la prune d'Agen.

Casimir allait et venait dans la journée, comme un homme occupé; mais en réalité son temps se passait à quelques promenades vers les domestiques; ou bien il sortait à cheval dans l'après-midi, sans dire où il allait, et rentrait parfois assez tard.

— Il me semble, cousine, dit un jour M^{me} Thévenault à M^{me} de Rioux, que votre fils est bien en âge de se marier; il a vingt-six ans, n'est-ce pas?

— Oui, ma cousine; vingt-six et demi.

— Pourquoi ne penserait-il pas à M^{lle} Valler? je l'ai vue passer tout à l'heure devant la maison; elle a très bonne façon, un air vraiment distingué. Les demoiselles de nos premières familles de Genève ne sont pas mieux qu'elle, je vous assure. Ma domestique dit que c'est

14 - Flâneur et paresseux.

une si charmante personne! Il semble qu'étant voisins et dans une belle position tous les deux, les choses devraient pouvoir s'arranger facilement. N'y pense-t-il point?

— Tout à fait en secret, cousine, je vous dirai qu'il y a, en effet, pensé; mais il paraît que les jeunes gens ne se convenaient pas. Casimir est très franc; il avoue ouvertement qu'il n'a pas de convictions religieuses. M^{lle} Valler, sans être bigote précisément, incline plutôt vers le méthodisme, alors, vous comprenez qu'il n'est guère possible de se lier beaucoup. Nous nous voyions encore assez souvent autrefois; depuis quelque temps nous restons chacun chez nous, sans être brouillés cependant.

— Est-ce que le cousin Casimir est tout de bon matérialiste? Ce serait bien fâcheux. A Genève, nous en avons malheureusement beaucoup parmi les étrangers. Ah! je vous assure qu'avec les catholiques, les incrédules, et toutes les sectes qui nous divisent, nous sommes bien malades. Comment cela finira-t-il? Il ne manque pas de gens qui disent déjà qu'il faudra en venir à la séparation de l'église et de l'état; mais ce sera sans doute une chose affreuse. Que penseraient nos vénérables ancêtres, d'une si grande révolution dans les idées!

— Vous disiez, n'est-ce pas, cousine, que vous mettez autant de sucre que de fruit, pour les mirabelles?

— Oui, si vous tenez à les conserver sans les recuire. — Mais je vous assure, cousine de Rioux, que, nous autres protestants, nous sommes à Genève dans une position très difficile. Engagez votre fils, qui est un si charmant garçon, à ne pas faire cause commune avec nos adversaires. Il s'en trouvera d'ailleurs beaucoup mieux pour son établissement futur.

CHAPITRE XXVI.

LA DOUVELLE MARIE COLIN



Dès le lendemain de son arrivée aux Erignières, Marie Colin avait demandé la permission d'aller faire une visite à son ancienne jeune maîtresse. Mme Thévenault l'y autorisa tout de suite, trouvant que c'était pour Marie aussi bien un devoir à remplir qu'un plaisir à s'accorder.

Au lieu de l'ancienne Félicité vive et joyeuse, Marie Colin vint embrasser une jeune femme, heureuse et fière sans doute de sa position, mais sur le front de laquelle se lisaient déjà les soucis prochains de la maternité, et d'autres inquiétudes.

— M^{me} Autier fit aussi des remarques sur les changements survenus dans le langage, les manières et tout l'extérieur de Mimi Colin.

— Vraiment, vous avez grandi depuis huit mois, lui dit-elle en se plaçant à son côté, j'étais plus grande que vous au moment de votre départ, et maintenant c'est le contraire. Êtes-vous heureuse chez M^{me} Thévenault?

— Oh! oui, je suis très bien. Madame est bonne pour moi; mais c'est pourtant une petite place, comparée à beaucoup d'autres. Si je trouvais à me placer comme femme de chambre dans une famille riche, je gagnerais davantage sans être plus fatiguée. Chez M^{me} Thévenault, j'ai la cuisine et les cinq pièces de l'appartement. Et puis, c'est haut, le quatrième. Monsieur et Madame ne voient pas beaucoup de monde; j'ai peu d'avantages, mais au fond je suis très bien.

— Il me semble que vous auriez tort de quitter votre place, Marie. Dans une grande maison, il y aurait bien plus de dangers et de tentations pour vous.

— C'est possible; cependant il n'y a qu'à se bien conduire.

— Il ne faut pas trop compter sur soi-même non plus.

— C'est bien ce que me disait M. Jean, lorsque je quittai la ferme à

la fin de l'année dernière. Où est-il maintenant?

— Dans le nord de l'Allemagne; il va bientôt partir pour l'Angleterre, où il se propose de séjourner longtemps.

— M. Jean n'est pas marié?

— Non. Quelle question vous me faites-là, Marie?

— Mais, il est bien en âge de se marier. — On dit que les bonnes domestiques sont bien payées en Angleterre?

— Je ne sais pas.

— On parle de vingt à trente louis de gages, pour une femme de chambre.

— Je ne vous conseille pas d'y aller. Croyez seulement que vous êtes plus heureuse chez M^{me} Thévenault. Faites-vous encore un couplet de chanson de temps en temps?

— Non; j'ai abandonné le chant. Madame me prête des livres, le dimanche, et alors je lis. J'ai pris la passion de la lecture.

— Quels ouvrages avez-vous lus?

— Oh! déjà un certain nombre: ceux de M. Descombaz de Lyon, par exemple; ceux de M. le pasteur Bérard. Les *Etrennes religieuses*. J'ai lu aussi les *Horizons prochains*. Nous avons encore à la maison des livres de Paris, de Lausanne, de Neuchâtel, de Toulouse.

— Allons, je vois, Marie, que vous ne perdez pas votre temps à Genève. Et vos devoirs religieux, les remplissez-vous?

— Je fais mes prières soir et matin, mais je ne vais pas souvent à l'église. Madame voudrait me mener avec elle au culte protestant; j'ai toujours refusé. — M. Besson continue à jouir d'une bonne santé?

— Oui, je vous remercie.

— Vous lui présenterez mes respects. — Et au château, que devient M^{lle} Valler?

— Elle est toujours la même: bonne, aimable, comme vous savez.

— Elle ne se marie pas? »

— Non, pas du moins que nous sachions.

— Et M. Valler, est-il toujours aussi sévère avec les musiciens et les pauvres?

— On dit que non; il a l'air beaucoup plus content, malgré la gelée des vignes et la mauvaise récolte des blés.

— J'ai toujours pensé qu'au fond il n'était pas méchant. C'était, comme cela, une manière. M. Franck est-il avec ses parents?

— Non; il continue son apprentissage de commerce. Avez-vous vu mon mari?

— Non, madame. Je désirerais bien le saluer. Félicité appela Ernest au jardin. Il ne fut pas moins étonné que sa femme, en écoutant parler Mimi Colin avec un aplomb dont on ne l'aurait point crue capable.

Lorsqu'elle fut partie, relevant sa robe et laissant voir un jupon bleu, bordé de rouge, au-dessous duquel apparaissaient de fines jambes et des bottines à talons, Ernest ne put s'empêcher de sourire. Puis il dit aussitôt:

— Elle a de l'ambition, votre ancienne Mimi; tu verras qu'un jour elle tombera sur son nez, ou deviendra une dame.

— Elle est bien jolie et n'a point l'air d'une coquette.

— C'est vrai. Mais gare les tentations, si elle en rencontre sur sa route!

Trois jours après, on dansait à Canvert. C'était le dernier dimanche avant les communions de septembre. Ayant aperçu dans la rue Laurent Goin, son ancien camarade lorsqu'elle était chez Besson, Marie Colin eut bien envie de passer tout droit. Mais Laurent lui dit en patois:

— Eh! Mimi, *te fâ bin la fiéra?*¹⁵

— Ah! c'est vous Laurent; comment va-t-il?

— Ça va bien; et toi?

— Bien aussi; je vous remercie.

— Oh! diable! comme tu parles français, orandrais! *T'é n'a damouissalla?*¹⁶ Voyons voir, qu'on se touche la main et qu'on cause une minute.

— Une autre fois, Laurent; dit-elle en tendant la main qu'elle retira à l'instant même, je suis un peu pressée. Au revoir!

— Ah! c'est comme ça que tu fais! Attends seulement ce soir à la danse! Je te rendrai la monnaie de ta pièce. Ne dirait-on pas qu'elle est la fille du marquis de Coudrée! *T'enlevai pi por n'a Mimi Colin!* et son péré que n'a pas le *moyan dé tegni*¹⁷

Marie Colin n'entendit pas le reste de la phrase; elle était déjà trop loin. Mais sans doute que Laurent voulait dire, ou disait, que le père Colin ne pouvait pas même nourrir une chèvre toute l'année.

Au lieu de demander à M^{me} Thévenault la permission d'aller voir la danse, Marie Colin la pria de lui procurer un joli livre pour l'après-midi et la soirée. La bibliothèque de M^{me} de Rioux était peu fournie d'ouvrages populaires. Les pots de confitures étaient ses volumes préférés, avec des livres de cuisine très peu récréatifs. Mais Casimir était abonné au *Magasin pittoresque*. On lui demanda les numéros de l'année, qu'il s'empressa d'apporter lui-même à Marie Colin. Il la

15 Eh! Mimi, tu fais bien la flère?

16 Maintenant. Tu es une demoiselle?

17 T'enlève seulement pour une Mimi Colin. Et son père qui n'a pas le moyen de tenir

trouva seule, dans un corridor, occupée à broser le pardessus de M. Thévenault.

— Voici ce qu'on m'a demandé pour vous, Marie, dit-il, en lui offrant les sept numéros du recueil. Que me donnerez-vous en échange?

— Mes remerciements, monsieur Casimir.

— Très bien. Et ne voulez-vous pas venir à la danse?

— Non.

— Pourquoi? je comptais pourtant danser avec vous, comme il y a un an.

— Les années se suivent, monsieur Casimir, mais ne se ressemblent pas. Je n'irai point à la danse.

— Qui est-ce qui vous a donné ce beau conseil?

— Personne. Mais si, pourtant; je me souviens qu'au moment de quitter les Besson, M. Jean Laroche me dit que je ferais bien de renoncer aux danses.

— Alors, vous suivez les conseils de ce cagot?

— Cagot ou non, M. Jean est un brave garçon, qui vaut mieux que beaucoup d'autres.

— Peut-être qu'il vous épousera, quand il sera de retour!

— Eh! peut-être bien; la chose n'est pas impossible. M. Jean sera un excellent mari. S'il me demande, vous pouvez compter que je l'accepte, quand même il est protestant et moi catholique.

— Voyons donc, Mimi, reprit familièrement Casimir en lui donnant ses cahiers, vous voulez bien danser une valse ou deux avec moi. Vous serez la reine de ce bal champêtre.

— Je vous remercie de l'honneur, monsieur; mais je suis parfaitement décidée à rester ici aujourd'hui.

— Les garçons de Canvert m'avaient fait promettre de vous amener avec moi: que penseront-ils de vous?

— Ce qu'ils voudront; ça m'est égal. Moi, je n'ai rien promis.

— Ce n'est pourtant pas par scrupule religieux que vous refusez.

— Oh! non, pas le moins du monde. J'ai mis cela dans ma tête, voilà tout.

— Une aussi jo...

Casimir n'acheva pas. M^{me} Thévenault se montra au bout du corridor.

— Ma cousine, lui dit Casimir en allant à elle, votre Marie est une fanatique en fait de lecture. Je croyais qu'en souvenir de son séjour au village, elle serait allée voir danser; Mais elle préfère passer le reste de l'après-midi dans la société du *Magasin pittoresque*.

— Elle a bien raison.

— Pas tant que vous croyez. On sera choqué de son refus. J'étais

chargé de l'inviter de la part des garçons pour une valse ou deux. Elle refuse obstinément.

— Est-ce que vous allez à ce bal, mon cousin?

— Il faut bien que je m'y présente, ne fût-ce que pour dix minutes. Cela m'ennuie aussi pas mal. Mais c'est une espèce de devoir. Ordonnez donc à Marie d'y venir un moment. On commence à quatre heures et demie; je la ramènerai à cinq heures pour préparer le thé. Ce sera une bonne raison à donner; et elle aura bien le temps de lire ensuite.

— Enfin, Marie, dit M^{me} Thévenault, si cela vous fait plaisir d'aller, je ne voudrais pas, pour une seule fois... .

— Non, madame; je suis parfaitement décidée à rester à la maison.

— Eh bien, en conscience, je ne puis que vous approuver.

Marie entra dans une chambre, emportant l'habit de son maître et les numéros du *Magasin pittoresque*.

— Voyez-vous, mon cousin, reprit M^{me} Thévenault, c'est une fille très sage, qui veut rester à sa place. Si elle était coquette ou ambitieuse, elle aurait bien vite accepté votre proposition.

Dans la soirée, lorsque, musique en tête du cortège, les garçons et les filles eurent fait le tour du village avant de se rendre à la salle de danse, M. de Rioux, père, demanda au cousin Thévenault s'il serait curieux de voir d'un peu près les paysans au cabaret; que, pour cela, il n'y avait qu'à faire semblant d'aller boire une bouteille.

M. Thévenault dit qu'on pouvait essayer la chose, en guise de distraction innocente.

Ces messieurs prirent donc le chemin de l'auberge et vinrent s'asseoir à une table, où se trouvaient déjà Besson, Martial et Chenevard. Ceux-ci firent place aux deux arrivants, après les avoir salués. La conversation ne tarda pas à s'engager en français, entre M. Thévenault et Chenevard; en patois, entre M. de Rioux et Martial.

— Monsieur est de Genève? dit Romain.

— Avec honneur, répondit l'ancien marchand aux Rues basses de la Croix-d'Or.

— À votre santé, monsieur. Moi, j'aime bien les Genevois. Quand j'étais un garçon de douze ans (il y a longtemps de cela) j'allais chaque été à Genève, passer quelques jours chez un oncle, qui était fabricant de chandelles. Un brave et digne homme. Il demeurait à la rue du Cendrier.

— Comment se nommait-il?

— Démezunchet.

— Je l'ai connu; un petit noiraut, n'est-ce pas, avec un gros nez?

— Oui; c'était mon parrain. Il me menait avec lui dans sa casemate

où il fondait le suif; ma foi, l'odeur de ces vieilles graisses me soulevait le cœur, surtout quand j'avais l'estomac vide. — A votre santé! — Alors, ces casemates, on dit qu'elles n'existent plus. Si c'est vrai, vous avez fait une bonne action en les démolissant. Il me faudra aller voir ça une fois avant de mourir.

— On va faire sur le plateau des Tranchées des maisons superbes. Dans quelques années, ce sera un des plus beaux quartiers de la ville.

— Il faut qu'il y ait terriblement d'argent à ce Genève! Ce n'est pas comme chez nous. Monsieur a vu comme les vignes sont gelées par ici?

— Oui, c'est bien malheureux.

— Chez nous, il n'y a guère que le vin qui fasse de l'argent: quand le vin manque, chacun s'en ressent. Je vous assure, monsieur, que plus d'un propriétaire de campagne, riche d'ailleurs, ne saurait où prendre quelques mille francs cette année, s'il devait marier sa fille et lui faire un trousseau. Il faudrait qu'il fit une dette. M. Valler, par exemple, s'il n'avait pour toute fortune que la campagne du Château, ne pourrait pas *donner le tour* cette année. S'il devait marier sa demoiselle, ce serait bien une autre affaire.

— Est-ce qu'elle doit se marier? demanda M. de Rioux, qui laissa là son patois et Martial pour s'adresser à Chenevard.

— Il a couru par là un bruit, répondit celui-ci, comme si la demoiselle eût été demandée et que le père eût refusé.

— Et nommait-on le prétendant? fit encore M. de Rioux.

— Non; mais la personne qui m'en parlait croit que c'est un étranger. — En as-tu entendu dire quelque chose, Besson?

— Non; je ne sais jamais les nouvelles du village que lorsque tout le monde en est instruit.

— C'est vrai que tu n'es pas curieux, pour un homme qui vit seul la moitié du temps. À propos, monsieur de Genève, vous aviez une bien jolie fille avec vous sur le char, le jour où je vous rencontrai plus bas que le village. A côté du fils de M. de Rioux, on l'aurait prise pour une dame, tant elle avait bonne façon.

— C'est ma domestique.

— Je vous en fais compliment.

— Pardi! *exclama* Laurent Goin, qui se trouvait à la même table, écoutant ce qui se disait; il n'y a pas tant de quoi la louer. C'est une fille de chez nous, la Mimi à Théodule Colin. Elle soignait les cochons de maître Besson, il y a un an, et se laissait bel et bien embrasser par les messieurs qui dansaient avec elle. Depuis qu'elle est à Genève, elle prend des airs de princesse avec nous autres, comme si l'on n'avait pas tous marché pieds nus autrefois. Grand bien lui en fasse,

à la Mimi! On ne veut parbleu pas lui courir après.

Cette sortie d'un ancien camarade qui se considérait comme offensé aurait sans doute provoqué une explication de la part de M. Thévenault, si l'arrivée de Martin-Sec n'eût attiré en ce moment même l'attention des personnes présentes. Martin se tenait raide comme un pieu de palissade; les cheveux hérissés, le nez contusionné, une joue écorchée, on voyait bien vite que le vieux soldat avait bu plus d'un huitième la veille ou dans la journée. M. de Rioux expliqua en peu de mots au cousin Thévenault quel était le personnage, puis il dit à Martin.

— Tu as fait de mauvais rêves aujourd'hui? ou peut-être que tu reviens de la guerre d'Espagne?

— Je reviens d'où il me plaît, monsieur de Rioux. Mêlez-vous de vos affaires. Quand vous avez bu cinq huitièmes de trop, je ne vais pas vous mettre une allumette sous le nez pour vous faire éternuer. Vous en aviez grand besoin l'autre-jour, cependant.

Comme la salle était remplie de buveurs, et que personne ne se disposait à lui faire place, Martin fit demi-tour et regagna la porte. — M. Thévenault se leva aussi pour sortir; la bouteille était finie. M. de Rioux le suivit. Quand ils furent à la rue, ils rencontrèrent Casimir et sa danseuse, qui venaient se rafraîchir au cabaret, dans la salle destinée aux jeunes gens. Un bras passé à la taille de la personne, Casimir avait l'air parfaitement à son aise, même en présence de son père. Qu'aurait pu celui-ci reprocher à son fils? Casimir chassait de race. Quand il ne danserait plus, dans quelque vingt ans, il mettrait une blouse sur son habit noir, et viendrait s'attabler dans la chambre à boire, avec les descendants de Martial et les héritiers de Chenevard. A quoi sert-il, après tout, de poursuivre en ce monde un idéal élevé? Les jouissances matérielles ne sont-elles pas supérieures à celles de l'esprit et de la pensée? Et puisqu'il n'y a que des corps ici-bas, bien fou serait l'homme qui sacrifierait un seul jour de sa vie aux besoins immortels d'une âme qui n'existe pas!

CHAPITRE XXVII.

ENCORE UNE VITRE CASSÉE



Les Thévenault passèrent quinze jours à Canvert. Pendant ces deux semaines, M. et Mme de Rioux ne leur proposèrent point de faire une visite à la famille Valler, bien que Mme Thévenault eût demandé s'il y avait de belles fleurs autour de l'ancienne maison seigneuriale et dans le jardin.

M. de Rioux, père, avait répondu de l'air froid qu'il savait si bien prendre quand il voulait, que personne au château n'avait probablement le temps de s'occuper de fleurs. Mme Valler était à son ménage, mademoiselle à ses écoles du dimanche, et monsieur ne faisait que courir après ses domestiques et ses ouvriers.

— Ce sont des gens, dit-il, qui tiennent très peu aux visites. Ils aiment à vivre seuls. On dirait que M. Valler a peur que quelqu'un ne lui prenne sa fille. Il peut se tranquilliser là-dessus, je crois; car une demoiselle prêcheuse est bonne, tout au plus, pour être la femme d'un docteur en théologie, qui désire avoir pour compagne une personne capable de présider une demi-douzaine de comités de dames, patronnesses d'on ne sait quoi.

— Ah! je trouve, répondit M^{me} Thévenault, que M^{lle} Valler a pourtant l'air distingué, des traits qui expriment la bonté. Puis, pour tout dire, elle est jolie: une belle carnation...

— Ma cousine, reprit le père de Rioux, je vous accorde cela. Mais avouez que, pour un propriétaire, par exemple, une femme par trop mômère est un terrible fardeau. Je n'aurais pas vécu, moi qui suis la facilité même, non vraiment je n'aurais pas vécu avec une moitié qui m'eût constamment parlé de la Bible et des bonnes œuvres. Ça m'embêterait au dernier point. Et quant à la figure, oui, en vérité, M^{lle} Valler n'est pas mal. Si mon fils la trouve de son goût, je ne l'empêche point d'y penser.

Casimir, qui était là, feuilletant *l'Illustration* d'un air indifférent, répondit qu'il ne pensait point à M^{lle} Valler.

— Et à qui donc, mon jeune cousin? demanda M^{me} Thévenault.

— Ma foi, ma cousine, si j'étais amoureux de quelqu'un, ce serait, tenez! de votre Mimi Colin, dit-il en riant. Je la trouve dix fois plus jolie que M^{lle} Valler. Je crois que j'irai faire un tour en Savoie un de ces quatre matins, pour la demander à son père Théodule.

— Eh bien, si vous faites cela et que le père consente, — la fille aussi, cela va sans dire, — je donnerai à Marie un châle pour présent de noce.

— J'accepte, dit Casimir; un vrai châle des Indes: dix mille francs.

— Un moment, un moment, cousin Casimir, s'empressa d'ajouter M. Thévenault; vous êtes bien riche, à ce qu'il paraît! ôtons *voir* deux zéros à votre prix. Le reste, soit cent francs, serait déjà un beau présent.

— A ce compte, je n'en veux plus; je n'irai pas faire la cour à mon beau-père Théodule.

La conversation en resta là. C'était la veille du départ des cousins Thévenault. Le lendemain, Casimir les reconduisit à la gare, ayant de nouveau à son côté Mimi Colin, qui se tenait tout au bord du banc, malgré les invitations réitérées de Casimir, de ne pas craindre de s'asseoir plus au milieu. Cette fille laissa une bonne impression à M^{me} de Rioux; elle lui trouvait un air franc et modeste, une intelligence peu commune pour les affaires d'une maison de campagne, et une remarquable activité. De retour à l'appartement de Saint-Antoine, les Thévenault reprirent toutes leurs habitudes, Marie Colin son ménage et en ville ses commissions.

L'automne arrivait peu à peu, mais hélas! le raisin ne mûrissait point à Canvert. Pour en voir briller une seule grappe, il fallait parfois suivre plusieurs lignes de ceps, du haut jusqu'au bas de la vigne. La gelée de mai n'avait rien laissé.

Depuis la grande lettre que Félicité avait reçue de Jean et que Mathilde avait lue, il n'avait écrit à sa sœur qu'un petit billet insignifiant. Cela inquiétait Félicité; elle craignait que Jean ne tombât dans une tristesse noire, capable de le rendre tout de bon malade. Il n'en était rien cependant. Jean Laroche avait l'âme aussi forte que le cœur tendre et aimant. Fuyant l'oisiveté, il s'était mis avec entrain aux travaux des bons Holsteinois chez lesquels il demeurait, et il pouvait maintenant s'exprimer dans leur langue avec facilité. Vers la fin de septembre, Félicité reçut une lettre qui lui fit un plaisir extrême; et comme elle eut peu de jours après la visite de Mathilde, elle ne put s'empêcher de lui laisser voir son contentement.

— Vous avez donc de bien bonnes nouvelles de votre frère? lui dit Mathilde.

— Oui, mademoiselle; j'étais inquiète de lui, pour son avenir, et maintenant je sens que je puis beaucoup mieux remettre tout ce qui le concerne entre les mains de Dieu. Il vous faut lire sa lettre, puisque vous connaissez le contenu de la précédente. Celle-ci ne vous donnera aucune émotion. Elle est très calme et tout à fait raisonnable.

Si Félicité avait parlé de cette lettre d'une autre manière, Mathilde eût positivement refusé d'en prendre connaissance; mais cette affirmation de calme et de raison éveilla sa curiosité féminine et l'intrigua bien assez pour lui faire consentir à emporter la feuille que Félicité lui tendait. Voici ce qu'elle y trouva:

« Boldenhorst, ce 20 septembre 18..

» Je t'ai laissée trop longtemps sans nouvelles, ma chère sœur; excepté mon petit billet du 1er août, tu n'as pas reçu signe de vie de moi, depuis ma lettre de la fin de juin. Il est vrai que, pendant bien des semaines, je n'aurais pu que te répéter les mêmes choses, sans profit pour aucun de nous; et, bien que rien ne soit changé dans mes sentiments, non, rien absolument au fond du cœur, je trouvais indigne d'un homme de continuer à exprimer d'inutiles lamentations. Le chrétien, le croyant à l'Évangile de Jésus-Christ, se doit à lui-même une dignité morale que, s'il plaît à Dieu, je ne me laisserai pas enlever par une sorte de lâcheté intérieure. Quoi qu'il arrive, je veux faire mon devoir. Après cela, je pourrai continuer à souffrir, c'est évident; mais au moins j'aurai fait ce que je pouvais.

» Voici donc, ma chère Félicité, mes projets et mes plans pour l'hiver qui s'approche et pour l'année suivante. — Le 1^{er} octobre, je partirai de Hambourg pour Londres. On fait le voyage en deux ou trois jours, sur de grands navires, qui transportent des passagers et toute une cargaison de bétail, ainsi que les autres produits du pays. Il ne faut pas attendre plus tard, sans quoi l'on risque d'avoir un mauvais passage. La mer du Nord est bien connue par les tempêtes qui s'y déchainent à l'entrée de l'hiver. Je tâcherai de trouver une modeste pension bourgeoise à Londres, en attendant que j'aie pu me présenter chez le propriétaire pour lequel M. Robert-Davy m'a donné une lettre de recommandation. Je verrai un peu la grande cité du commerce universel, et, grâce à l'allemand qui m'est devenu familier depuis quelque temps, j'espère faire des progrès dans l'étude de la langue anglaise. Il me semble, en conscience, que je suis en état de donner des leçons de français à des commençants; mais il faut préalablement que je possède quelques notions d'anglais. Je n'enseignerai que ce que je sais d'une manière exacte, sans me donner jamais pour un professeur distingué, comme tant d'étrangers très ignorants le font sans scrupule. Ce que je préférerais à tout, en fait d'occupations, ce serait de reprendre mes anciens travaux d'agriculture; mais je n'oublie point que la porte de cet Eden demeure fermée pour moi. Je me sou mets à la volonté de Dieu,

gardant mon trésor au fond du cœur, tant que cela m'est permis. Ce que tu me racontes des nouvelles dispositions de M. de Rioux à l'égard de M. Valler m'étonne beaucoup. Pourquoi donc ne se voient-ils presque plus. M. de Rioux avait l'air si empressé de donner des conseils à M. Valler, et celui-ci ne craignait pas non plus de lui en demander. M. Valler aura vu que les de Rioux sont, au fond, des gens communs, quoique avec de l'esprit naturel et un certain vernis de sociabilité. Une de mes frayeurs, en quittant Canvert, était que Casimir n'eût un jour l'idée de s'adresser à Mais non; je ne veux pas même écrire une telle pensée, tant elle me révolte. Parlons d'autre chose.

» Ma chère sœur, vous n'avez donc pas de raisin cette année. Comme les vignes doivent être d'un aspect triste, désolé! Il y a un an, celles de M. Valler étaient si belles! Je vois encore ces énormes grappes, brunes ou ambrées, pendues aux ceps tout le long du pré; Mlle Mathilde en cueillait avec nous des corbeilles avant la vendange. Comme elle savait bien les choisir et les arranger! On aurait dit qu'elle avait fait cela toute sa vie. — Il faut absolument que ton père achète une petite vigne à Canvert, pour lui et pour vous; quand vous aurez un enfant, cela deviendra tout à fait nécessaire. Au canton de Vaud, du moins à la plaine, chacun doit pouvoir manger du raisin à discrétion. Ici, personne n'en a l'idée. On vit de laitage et de viande.

» Ma lettre prend des proportions trop considérables; je vais donc la terminer. Dès que je serai installé en Angleterre, je t'écirai et vous donnerai mon adresse. En me répondant, dis-moi si l'on sait quelque chose de Franck Valler. Je crains toujours qu'il ne soit en traîné au mal par des camarades peu consciencieux. Franck est un bon garçon, faible et point assez actif sans doute, mais d'un caractère droit. Il aurait besoin d'un ami ferme et dévoué, pour le soutenir et le fortifier dans ses bonnes intentions. Adieu, ma chère sœur. Aimez-moi, toi et ton mari; j'ai tant besoin d'affection. Vous avez tous deux la mienne.

» Jean Laroche. »

Noble cœur! se dit Mathilde après avoir lu la lettre. Pourquoi les usages mondains et la civilisation ont-ils mis entre nous de si grandes barrières! Pourquoi donc s'est-il attaché à moi si profondément? Jamais je ne lui ai dit un mot qui ait pu le faire entrer dans cette voie. C'est un grand malheur pour lui, et peut-être pour moi, ajouta-t-elle au bout d'un moment.

Mais non; il m'oubliera, et je me garderai bien de cultiver la pensée d'un accord possible entre ma famille et la sienne. La sienne! il n'en a pas, le pauvre garçon. Son père est mort; sa mère aussi. Mais sa mère avait épousé notre ancien fermier Besson. Jean Laroche n'a que lui au monde, son caractère fort, sa volonté, sa piété. Avec cela on peut aller loin. Si j'étais, comme lui, seule au monde, la position serait différente; oui, bien différente. Où sont-ils, les jeunes gens, camarades

ou amis de Franck, capables d'exprimer de tels sentiments, capables de les éprouver? Ah! si mon frère était un Jean Laroche, heureuse la femme qui lui donnerait sa main! — Pour le moment, tout ce que je désire pour Jean, c'est qu'il m'oublie. Oh! oui, il m'oubliera, quand il sera en Angleterre. Là-bas, il deviendra encore plus pratique, plus positif, et il ne lui restera de ce sentiment de jeunesse, qu'un faible souvenir lorsqu'il reviendra.

Telles avaient été les réflexions intimes de Mathilde Valler. Chose curieuse! cette lettre presque froide, positive, lui remua le cœur bien plus que la première, dans laquelle chaque mot trahissait une violente passion. Nous sommes ainsi faits: désireux de ressaisir ce à quoi nous tenions d'abord très peu, mais qui commence à nous être cher dès que nous courrons risque de le perdre. Sans qu'elle eût voulu en convenir, il est évident que Jean Laroche avait gagné quelque chose dans l'estime de Mathilde, peut-être même dans son affection, uniquement parce qu'elle le voyait assez fort pour porter le doux et terrible fardeau dont il s'était volontairement chargé, et qu'il ne demandait aucun secours à cet égard. — La question de savoir si elle faisait bien de lire ces lettres, ne nous regarde pas précisément. En principe, nous dirons cependant qu'elle commettait là une imprudence. Surprise une première fois très innocemment, elle aurait dû, semble-t-il, refuser toute nouvelle communication; — mais Félicité affirmant que la lettre était calme, réfléchie, le besoin de s'en assurer l'emporta; et maintenant il faudrait que Mathilde en sût davantage, peut-être, pour son propre repos. C'est ainsi que, bien souvent, nous entrons presque malgré nous dans un sentier dont il faut ensuite trouver l'issue, sous peine de s'égarer et de n'en plus pouvoir sortir.

Quelques jours après, Mathilde rendit la lettre en disant:

— Votre frère écrit avec bien de la facilité; il me semble, en effet, que son idée de donner des leçons de français est très bonne. Je souhaite qu'il réussisse. Faites-lui mes compliments lorsque vous lui écrirez.

— Et quant au fond, que peut-on penser de sa lettre? demanda Félicité d'un air simple et confiant.

— Eh bien, votre frère est sur le chemin où l'on oublie; cela me soulage pour lui.

— Ah! chère mademoiselle Mathilde, reprit la jeune femme avec une certaine vivacité, non, il n'est pas dans un tel chemin, et j'ose même dire qu'il n'y sera jamais. Je connais mon frère; il n'a rien de léger, rien de superficiel; les sentiments ne se dessinent pas simplement sur son cœur; ils s'y gravent et y demeurent.

— C'est bien beau de sa part, ma chère Félicité; mais c'est peut-être aussi un grand malheur pour lui. Ce qu'il dit de mon frère est

vrai. Je serais heureuse de sentir à Franck un ami du caractère de M. Jean. Mais en France, et dans les villes de commerce particulièrement, les jeunes hommes veulent se distraire, s'amuser, dès qu'ils ne sont plus à leurs affaires. C'est presque impossible de les retenir dans la famille, et lorsqu'ils sont en pension chez des étrangers, c'est encore plus difficile.

— M. Franck n'est point venu pendant l'été cette année; une aussi longue absence doit vous être bien pénible à tous.

— Oui, nous en souffrons, mais mon frère aura quinze jours de congé l'hiver prochain; il viendra les passer ici.

Entre le village et la maison de ses parents, Mathilde rencontra M. de Rioux, qui lui fit un gracieux salut et lui demanda, de sa voix la plus douce, des nouvelles de la famille. Des occupations de toutes sortes, dit-il, des ennuis à n'en plus finir, l'avaient privé depuis longtemps du plaisir d'aller faire une visite à M. Valler, et il pria mademoiselle sa fille de le saluer affectueusement de sa part.

Après l'avoir quitté, Mathilde ne put s'empêcher de penser que, si elle avait épousé Casimir, elle aurait eu pour beau père un homme très singulier, à double face; et pour mari quelqu'un dont le véritable caractère lui était encore inconnu; tandis qu'elle en savait déjà long sur celui de Jean Laroche, soit par ce qu'elle en avait remarqué elle-même avant le départ de ce dernier, soit par les insinuations de Félicité. Son esprit cheminant à travers les espaces, elle crut voir le vaisseau de Hambourg voguant à toutes voiles sur la mer du Nord, dans la direction de l'Angleterre: « Que Dieu garde ce brave garçon et lui fasse la vie heureuse, » se dit-elle au fond du cœur.

QUATRIÈME
PARTIE

CHAPITRE XXVIII.

COUP DE Foudre



L'hiver, en Suisse, régnait partout. Dans les derniers jours de décembre, une épaisse couche de neige recouvrait les blés et les prairies; elle dépassait même la tête des ceps dans les vignes. Vues de loin, les montagnes immobiles, muettes et sans vie, dormaient dans leur isolement glacé.

Un peu de chaleur se produisait dans les villages, grâce au mouvement de la population et à la flamme de chaque foyer. On entendait le bruit des grelots de chevaux, sur les routes où glissaient les traîneaux rapides. Les montagnards jetaient les tiges de sapins dans les châbles où descendent seuls et sans arrêt, jusqu'aux terres cultivées, les grands troncs écorcés dans la forêt qui les vit naître, grandir et mourir. Les rivières sont alors gelées, celles du moins dont le courant fait de nombreux contours et s'endort en chemin. Lorsque l'eau trouve plus de pente, les deux bords seulement se couvrent de glace, tandis que le milieu coule encore avec une sorte de vivacité. La truite fraie; insensible et dolente, elle a perdu ses belles teintes dorées. On dit qu'elle ne mange pas, pendant son travail d'incubation. Cela dure des semaines, presque des mois. Si, par un de ces jours silencieux et froids, vous suivez les bords d'un ruisseau de quelque importance, vous verrez comme ils ont changé depuis les belles matinées d'été. En juillet tout était resplendissant de rosée brillante. Les grandes herbes à forte odeur; les roseaux, sifflant quand la bise les agite, la verdure qui nage sur les eaux; l'aile bleue du martin-pêcheur ou le poitrail blanc du merle d'eau qui frôle, en passant, votre bras, — toute cette vie de la nature a fait place à une morne stérilité. Le dépouillement est complet. Heureux encore, si quelque propriétaire au sens pratique, mais dont l'âme ne comprit jamais rien à l'idéal, n'a pas rasé jusqu'à la dernière branche qui garantissait des rayons du soleil l'onde trans-

parente. — De loin en loin, une griffe palmée, empreinte sur la neige ou dans le limon, dénonce le passage clandestin de quelque loutre aventureuse. Il se peut qu'un canard souchet, venu du lac en tempête, se lève à deux pas de vous, regrettant de quitter la crique abritée où tourne sur elle-même une partie de l'eau du ruisseau.

Dans les bois du Jura, les sources peu profondes ne font plus jaillir leurs filets argentés. Retenues sous terre, elles gardent leur murmure pour le retour du printemps. Alors, elles verseront de nouveau la vie sur leur passage, et les oiseaux des bois viendront s'y désaltérer.

Mais il fait bon dans les maisons, à la fin de l'année. Dans telle famille, on se réunit, le soir, autour du poêle, pour lire et travailler; dans telle autre, le temps se passe à raconter les nouvelles; ou bien l'on s'occupe des affaires de la commune. Ailleurs, on se borne à fumer la pipe et à boire un verre de vin avec le voisin, pendant que la femme de celui-ci gourmande ses enfants peu dociles. Au cabaret, les habitués jouent aux cartes, oubliant leur propre foyer et les devoirs paternels. Peu, très peu d'hommes parmi nous, prennent la vie de haut, avec le sérieux qu'elle demande. L'énergie morale manque, la conscience manque, la foi manque. Et comment ne manqueraient-elles pas, lorsque tout converge à un centre matériel? lorsque rien, aucune pensée élevée ne vient, du matin au soir, rappeler à ce chef de famille, à cette mère, à ce jeune homme, à cette jeune fille, que le présent n'est pas tout, que la richesse ne donne pas le bonheur! La vraie joie est au dedans, non dans la possession des biens de ce monde. Quand nous croirons cela, quand nous en serons bien convaincus, quand nous aurons été à l'école de Jésus-Christ et que sa Parole et son Esprit habiteront dans nos cœurs, alors, oui! notre vie sera changée. En hiver comme en été, la source de la paix coulera dans notre âme et la vivifiera. Jusque-là, l'hiver mort règne sur elle, comme il règne sur la nature.

La veille de Noël, Franck Valler devait arriver chez ses parents. Le maître-valet l'attendait à la gare avec un traîneau. À la maison, M^{me} Valler et Mathilde avaient tout préparé pour bien recevoir le fils absent depuis si longtemps. C'était une fête pour tous. M. Valler faisait le compte général de son domaine, afin de montrer à Franck, non ce qu'il donnait de bénéfice net, mais ce qu'il coûtait de plus que le revenu. Cela engagerait peut-être le jeune homme à être modéré dans ses dépenses personnelles.

À la nuit, Franck arriva. Reçu à bras ouverts, il se montra peu expansif. On attribua son air contraint à la fatigue du voyage, ou à l'habitude respectueuse d'écouter les ordres de ses chefs avant de répondre. Mais Mathilde comprit bientôt qu'il y avait quelque chose

dont son frère ne voulait pas parler et qui le préoccupait vivement. Pendant le souper, M. Valler demanda à Franck si les affaires de la maison allaient bien, et si MM. Klauss et Ce réalisaient d'aussi forts bénéfices que l'année précédente. Franck répondit que ses patrons étaient contents, bien qu'ils eussent fait une perte considérable sur de mauvaises spéculations.

— Les vignes n'ont pourtant pas gelé dans leurs bureaux, comme les nôtres à Canvert, dit en riant M. Valler. Il est sûr que, pour une première année, je fais de belles affaires dans ma campagne. Tout compté, je trouve pour résultat une perte sèche de 3000 fr. : ce n'est guère encourageant, surtout après les cassements de tête que cette agriculture m'a donnés.

— Mais, as-tu fait entrer en ligne de compte la jouissance de la maison et bien d'autres avantages? demanda M^{me} Valler.

— Ma foi, non. Si le domaine ne peut pas loger la famille du propriétaire, qu'il aille au diable! Pour un rien, je m'en déferais. Mais où aller? Certes, je ne veux pas rentrer dans les affaires. J'ai besoin de repos. Franck, dépêche-loi de terminer ton apprentissage de commerce et de faire fortune; il n'y a qu'un temps pour gagner de l'argent.

Paroles imprudentes! Conseils mauvais, donnés à la jeunesse actuelle, que de victimes vous faites chaque jour! Et sur quelle pente fatale vous la précipitez!

Franck ne répondit pas. Il soupa très modérément et dit qu'éprouvant un grand besoin de sommeil, il allait dans son lit. Après son départ, M^{me} Valler dit à son mari qu'il n'aurait pas dû parler de ces affaires d'argent tout de suite; que c'était cela sans doute qui avait assombri Franck.

— Eh bien, reprit le père, il n'y a pas de mal à la chose. Franck doit apprendre à calculer. Si je ne gagne plus rien, il faut, lui, qu'il fasse fortune. On n'est pas banquier pour ramasser les vers de hannetons après la charrue, mais bien pour écrémer les profits et les revenus des clients.

— Je crois, dit Mathilde avec une certaine assurance, que ce soir, veille de Noël, nous eussions tous mieux fait de nous réjouir à la pensée de l'amour de Dieu, que de nous préoccuper des affaires de ce monde. Pardon, mon père, si je dis cela. Je sais bien que j'ai eu tort, moi aussi; l'air triste de Franck en arrivant m'a fait de la peine pour lui, et je me suis laissée abattre moralement, au lieu de remercier Dieu de ses bienfaits.

— Joli bienfait, vraiment, que celui de la gelée des vignes et des tourbillons de tempête sur mes blés!

— Mon père, changeriez-vous de position avec de plus favorisés que

vous à l'égard des biens de ce monde? avec M. de Rioux, par exemple?

— Non; je préfère mes 3000 francs de perte, aux 3000 qu'il a gagnés sur la vente de son vin vieux.

— Vous voyez. Pensez aussi à ce que doit être la soirée de Noël pour le pauvre Martin dans sa hutte, avec deux pieds de neige autour et dix degrés de glace.

— Martin ne sent pas le froid, s'il a bu ses deux huitièmes.

— Mais il est vieux, solitaire, faible de tête et maladif.

— Tiens, voilà deux francs pour lui.

— Merci, mon père, dit Mathilde en l'embrassant deux fois. J'irai demain faire une visite à Martin avec Franck, et nous lui porterons votre pièce de deux francs.

— Tâche de savoir ce qu'a ton frère; c'est son air songe-creux qui m'a irrité ce soir. Quand je vois Casimir de Rioux ne faire que chasser, courir à droite et à gauche comme un homme occupé, tandis qu'il ne bat pas le coup; et que, d'un autre côté, je pense à ce brave Jean Laroche, cela me met en colère contre les jeunes gens riches qui ne veulent pas travailler. Jean Laroche est en Angleterre, m'a dit Besson. Reçu dans la famille d'un négociant propriétaire de terrains, on lui a confié un garçon de dix ans, auquel il enseigne le français et je ne sais quoi d'autre. Pour cela, il est nourri, logé, et reçoit un traitement de cinq livres sterling par mois. Voilà un garçon sorti de rien, un fils de fermier, qui a déjà quelque fortune, et qui, au lieu de la manger comme ferait Casimir de Rioux ou tel autre, laisse les intérêts s'accumuler entre les mains de M. Robert-Davy. Celui-là fera son chemin, croyez-le seulement.

Pendant cette espèce de sortie, toute à l'avantage de Jean Laroche, Mathilde avait rougi deux ou trois fois sans que son père l'eût remarqué. Du reste, dans ses moments de mauvaise humeur, il regardait de côté; et M^{me} Valler ne levait pas les yeux de dessus son tricotage. L'expérience lui avait appris que le mieux était de ne pas chercher à contredire son mari. Il fallait lui laisser le champ libre. En agissant ainsi, la crise durait moins longtemps. M. Valler discutait alors tout seul, faisant la demande et la réponse. Ce soir-là, sans le savoir, il venait de commettre deux imprudences.

Mathilde se retira dans sa chambre, où elle pria bien pour que la paix, la céleste paix de Jésus, vînt habiter dans le cœur de tous les membres de la famille et y régner sans partage. Dieu exauce ses enfants qui l'invoquent de toute leur âme; mais sa réponse est parfois différente de celle qu'ils attendaient. Les voies du Seigneur sont incompréhensibles, jusqu'à ce que la foi nous en fasse connaître la

sainteté et le vrai but.

Le lendemain matin, peu avant le déjeuner, Franck vint heurter doucement à la porte de sa sœur. Mathilde était déjà prête.

— Je ne descendrai pas pour déjeuner, dit-il; donne cette lettre à papa.

— Mais tu es malade, Franck? dis-moi donc ce que tu as. Pourquoi es-tu si triste?

— Parce que j'ai la rage au cœur, c'est-à-dire le remords, et le diable à mes trousses. Ne m'en demande pas davantage.

Ayant dit cela, il jeta la lettre sur une table, retira la porte et alla s'enfermer dans sa chambre.

— « Seigneur Dieu! dit Mathilde, aie pitié de nous. » L'adresse de la lettre était d'une écriture inconnue, avec le cachet: *Klauss et C^{ie}*.

Il fallut descendre, cependant, et servir le café.

— Et Franck, dit M^{me} Valler, où est-il donc?

— Il ne viendra pas déjeuner, répondit Mathilde. En même temps une larme perlait dans ses yeux.

— Est-il indisposé? demanda de nouveau sa mère.

— Non, du moins il n'a pas l'air malade.

— Et alors, qu'est-ce que cela signifie? dit M. Valler d'une voix brève et impérieuse. Puis il vit sur son assiette la lettre en question. — Cette lettre, d'où vient-elle? Ah! c'est de la maison; quelque jolie affaire, je pense.

Briser le cachet, parcourir une page, se frapper le front et se cacher la figure dans les mains en sanglotant, ce fut l'affaire de quelques secondes.

— Qu'est-ce donc, mon ami? qu'est-ce donc? demandait M^{me} Valler. Au nom de Dieu, dis-moi ce qu'on t'apprend.

— Lisez, et laissez-moi à mes réflexions, répondit le malheureux père.

La mère et la fille lurent ensemble:

« Monsieur,

» Nous avons le chagrin de vous annoncer que votre fils s'est laissé entraîner, avec deux employés, à jouer sur des valeurs publiques, malgré la parole donnée de n'entrer dans aucune spéculation. Ces trois messieurs ont perdu 60 000 fr., qu'il s'agit absolument de payer sans retard. Nous sommes nantis des détails de l'affaire, et nous vous offrons, pour étouffer tout bruit fâcheux à ce sujet, de vous faire l'avance des 20 000 fr. à la charge de votre fils. »

» Désolés, monsieur, nous vous assurons de notre sympathie et de notre parfaite estime.

« Klauss et Cie. »

— Dieu soit loué! dit Mathilde à haute voix, ce n'est qu'une perte

d'argent. Mon père, il ne faut pas vous tourmenter trop de cette affaire. Lorsque Franck gagnera plus tard, il vous rendra cette somme. Vous savez combien de jeunes gens ont succombé et succombent dans ces tentations. Mon frère a été entraîné: ces messieurs le disent eux-mêmes. Vous aurez pitié de lui; il est si affligé de vous causer un pareil chagrin! M. Valler ne répondit pas. Madame s'assit, et, silencieuse, but quelques gorgées de café. Au bout d'un moment, M. Valler sonna.

— Dites qu'on attelle tout de suite; je veux aller à la ville.

— Iras-tu seul? demanda M^{me} Valler.

— Je vous ai dit de ne pas me questionner; laissez-moi à mes pensées.

Mathilde alla chercher le manteau de son père, son chapeau, une grosse écharpe de laine; puis, quand il fut prêt à partir, elle lui dit:

— Mon père, embrassez-moi. Vous verrez que tout ceci tournera en bien pour l'avenir de Franck. Il avait besoin d'une forte secousse, celle-là vaut mieux que toute autre.

— Oui, oui, c'est bon.

— Vous ne devriez pas, mon père, vous mettre en route par le froid, sans avoir mangé quelque chose, ou, tout au moins, bu un peu de café chaud.

— Non, merci, mon enfant. Quand je reviendrai, peut-être.

Le traîneau s'éloigna rapidement de la cour. Arrivé au bureau du télégraphe, M. Valler écrivit la dépêche suivante:

*« Klauss et Cie, à ***.*

» Payez.

» Valler. »

Bientôt il rentrait chez lui, se mettait à table et demandait à sa fille de lui raconter quelque chose, pendant qu'il déjeunerait. Il était redevenu très calme, comme si la foudre n'était pas tombée sur sa tête deux heures auparavant.

CHAPITRE XXIX.

FRÈRE ET SOEUR



— Où est ta mère? demanda M. Valler à Mathilde, lorsqu'il eut fini de déjeuner.

— Dans la chambre de Franck, depuis un moment.

— Et toi, que vas-tu faire?

— J'avais l'intention d'aller au culte; mais je resterai avec vous, si cela peut vous faire plaisir.

— En effet, c'est aujourd'hui Noël. Un beau Noël, que ton frère nous donne! oui, un beau Noël! Je pense qu'il en jouit beaucoup! J'espère au moins que ta mère n'est pas allée vers lui pour le consoler.

— Maman craint qu'il ne tombe dans le désespoir, si on l'abandonne à lui-même.

— Il tomberait dans ce qu'il mérite! mais je crains, au contraire, qu'il ne sente pas suffisamment l'énormité de sa conduite. Ce n'est pas Jean Laroche, tout paysan qu'il est, qui jamais eût manqué de caractère à ce point-là.

— Ceux qui ont le bonheur d'être forts, ceux qui sont *debout*, comme dit la Bible, doivent encore veiller et prier, pour ne pas tomber dans les tentations.

— À quelle heure est ce culte, où tu veux aller?

— À onze heures; dans dix minutes.

— J'irai avec toi; cela me fera peut-être un peu de bien. Va seulement te préparer.

Mathilde ne répondit pas; elle embrassa son père, et bientôt ils prirent le chemin du temple, dont les cloches ne rendaient que des sons voilés, amortis par la présence de la neige.

Assis sur le même banc, Besson et Chenevard (ce dernier s'était enfin décidé à revenir à l'église avec lui) causaient à voix basse, en attendant la première lecture, faite par le régent. M. Valler se plaça

derrière eux. M. de Rioux, père, vint s'asseoir beaucoup plus en avant, dans le compartiment réservé en face de la chaire pour les notables de la commune. Casimir n'assistant jamais au culte, nul ne remarqua son absence dans le temple, qui se remplit peu à peu. Dans toutes les églises chrétiennes, Noël est un jour où la Cène est distribuée aux disciples du Sauveur. A Canvert, la table sainte était dressée pour tous ceux qui désiraient y participer. Sans juger personne, il est permis de dire qu'un grand nombre communient *par devoir*, d'autres par habitude, d'autres pour ne pas se singulariser. Il en est qui s'approchent des symboles mystérieux avec ces paroles dans le cœur: *La coupe de bénédiction que nous bénissons n'est-elle pas la communion du sang de Christ? Le pain que nous rompons, n'est-il pas la communion du corps de Christ?* Heureux celui qui, par la foi, se nourrit du corps et du sang du Sauveur! La vie de Jésus devient sa propre vie, et tout son être l'habitation du Saint Esprit.

Lorsque la prédication fut terminée, le pasteur congédia les personnes qui n'avaient pas l'intention de communier. M. Valler fut un des premiers à quitter le temple. M. de Rioux restait à sa place, le charron Martial aussi. Chenevard regardait ce dernier comme pour lui dire: toi, qui ne crois à rien, pourquoi ne t'en vas-tu pas?

Mathilde aussi était restée. Félicité, encore debout, bien que touchant au terme de sa grossesse, était venue au temple. Elle se rapprocha de Mathilde, pour la suivre à la table sacrée. M. de Rioux communia le premier des hommes présents, après le pasteur et le municipal chargé de distribuer la coupe. Martial le suivit résolument, bien que Jésus-Christ ne fût pour lui rien de plus qu'un simple homme, et peut-être beaucoup moins que tel ou tel apôtre de l'incrédulité. C'était un aveugle, non conducteur d'aveugles, heureusement.

Martin faisait Noël dans son hermitage; il serait bien venu communier, malgré ses bizarreries d'esprit et ses croyances peu orthodoxes; mais le pauvre homme n'avait aucun habit présentable. Le seul un peu chaud qu'il possédât, se composait de la taille d'une ancienne houppelande jaunâtre, dont les pans avaient été coupés pour raccommo-der à grands points les manches endommagées. Au lieu donc de se rendre au temple, il faisait cuire des pommes sur le couvercle de son fourneau; et pendant qu'elles chantaient à leur manière, dans les boursoufflures qui se produisaient sur leurs flancs brunis par la chaleur, Martin lisait l'histoire de Gédéon dans le livre des Juges d'Israël.

Mathilde revint à la maison, fortifiée en son âme. Elle avait prié avec ardeur pour son frère et pour ses parents. Cette épreuve envoyée à toute la famille en un jour de fête chrétienne, lui semblait encore davantage une dispensation toute particulière de Dieu. Elle y

entrevoyait des desseins de miséricorde à leur égard; et déjà le fait que, sans l'y avoir en aucune façon engagé, son père avait assisté au culte public, où il n'allait que très rarement, était à ses yeux un symptôme précieux.

Au dîner, Franck ne paraissant pas, son père lui fit dire par Mathilde, qu'il eût à venir immédiatement se mettre à table. Il obéit et mangea en silence ce qui se trouva sur son assiette. Mathilde essayait de causer de choses indifférentes avec sa mère. On voyait que M^{me} Valler avait beaucoup pleuré. M. Valler parla un peu de la prédication entendue au temple; il l'avait trouvée bonne et pratique. Comme Frank allait se retirer, il lui dit d'une voix ferme et rêche:

— Je présume que tu as apporté tous tes effets?

— À peu près.

— Demain, je te dirai ce que j'ai décidé à ton sujet. Il faudra, ajouta-t-il en regardant sa femme, faire blanchir le linge de Franck, dès demain matin.

— Par le froid, ce n'est guère possible. Frank a quinze jours. Il vaudrait mieux attendre à la semaine prochaine.

— Non, Franck repartira, je pense, dans huit jours. M^{me} Valler poussa un gros soupir, mais ne répondit pas.

— Franck, dit Mathilde, je veux aller porter les deux francs de papa au vieux Martin, veux-tu m'accompagner?

— Oui, volontiers.

M. Valler regarda sa fille d'un air qui voulait dire: Certes, tu es bien bonne de reste. Mais cela ne dura pas. Il alla vers elle, lui passa un bras autour du cou et lui donna un baiser paternel sur le front.

Le frère et la sœur sortirent ensemble, précédés de Vaillant, qui gambadait dans la neige et s'y blanchissait de molécules en poussière, comme les meuniers se couvrent de farine dans leurs moulins.

Les chemises étaient ouverts, durs, dans la voie lissée par les traîneaux et battue par les sabots ferrés des chevaux. Dès qu'ils eurent dépassé les dernières maisons du village, Mathilde questionna son frère sur ce qu'il avait fait.

— Raconte-moi, lui dit-elle, comment vous avez pu manquer de cette manière à votre parole. Vous aviez promis de ne vous livrer à aucune spéculation, et voilà que vous traitez des affaires considérables.

— Ma chère, tu en parles à ton aise, et tu fais bien. Les patrons aussi peuvent écrire de belles lettres sur les fautes de leurs employés; mais, ne sont-ce pas eux qui nous ont donné l'exemple? Crois-tu qu'ils tiennent toujours leur parole aux clients! Crois-tu que, lorsqu'ils achètent ou vendent pour eux des valeurs publiques, ils le fassent

toujours en bonne conscience? La plupart du temps, ils visent surtout à une chose, à la commission qui leur sera payée sur l'opération dont ils sont chargés. Crois-tu que jamais on nous ait dit: ceci est bien, ou ceci est mal? Non, toute leur morale revient à cette conclusion: L'affaire est bonne, ou elle est mauvaise, eu égard à son résultat financier. — Je sais très bien que nous avons eu tort, moi surtout de me laisser entraîner par les autres; mais, encore une fois, nous avons fait en petit, pour notre compte, ce que les banquiers font souvent en grand pour leurs clients, et parfois aussi pour eux, sans aller le crier sur les toits si la chance est mauvaise. Sur de précédentes affaires, nous avons réalisé quelques bénéfices; cela nous a tentés, et nous y avons été pris. J'en ai un chagrin mortel pour papa, pour maman et pour toi. Pour moi, je ne suis pas tant fâché de la chose, parce que cela me guérira de la passion de jouer à la bourse. En tout cas, ce que j'ai perdu doit être perdu pour moi, non pour toi. Je pense que papa l'entend ainsi, et c'est juste.

— Il n'est pas question de moi dans cette perte, Franck; si seulement tu veux comprendre tes devoirs envers Dieu et tes parents, je ne regretterai pas le grand chagrin que tu nous causes. Souviens-toi que tu dois fuir les tentations, de quelque nature qu'elles soient. Ainsi, pendant ton séjour à la maison, ne recherche pas la société de Casimir de Rioux.

— Je n'y tiens pas le moins du monde, et je pense, d'ailleurs, qu'après ton refus de l'épouser, il ne sera guère aimable avec moi. Il me semble que tu as pris bien subitement ta décision, quand il a été question de mariage. Une femme comme toi l'aurait ramené à la vie de famille, à un genre plus convenable et meilleur; tu lui aurais fait du bien.

— Mais si je n'avais pas réussi?

— Alors, il est certain que la position n'eût pas été agréable.

Martin avait ouvert un passage, pour aller de sa maison au chemin public. Un autre sentier, coupé dans la neige, conduisait à la rigole qui lui servait de fontaine. Comme les deux jeunes gens arrivaient à une faible distance de cette source, une bécassine s'envola, poussant un bêlement plaintif. Effrayée, la pauvre fit maints crochets dans les airs avant de prendre un vol direct, comme si elle eût attendu le coup de fusil dont elle avait été plusieurs fois menacée en d'autres lieux. Solitaire, ainsi que son voisin Martin-Sec, elle ne passait pas de bien agréables journées. Il lui fallait trouver sa nourriture dans de rares filets d'eau vive, et avoir l'œil au guet sur son redoutable ennemi, le buzard des marais.

La visite de Mathilde et la pièce de deux francs rendirent Martin tout

joyeux. « Il y a été pourvu, » dit-il comme à l'ordinaire. J'ai du pain pour quinze jours, grâce à votre don généreux. Vous remercieriez monsieur votre père. Il est bien heureux d'avoir de braves enfants comme vous. Dites-lui que ses vignes ne gèleront pas l'année prochaine; il y aura, au contraire, abondance des biens de la terre pour lui.

— Et comment le savez-vous? demanda Franck.

— Ah! monsieur, ceci est mon secret.

— Ce qui est bien plus certain, dit Mathilde, c'est qu'en envoyant le Sauveur sur la terre, Dieu nous a donné les biens éternels, la source du bonheur et de la paix.

— Oui, mademoiselle; mais vous pouvez compter que les vignes ne gèleront pas. La bécassine s'est-elle levée, quand vous avez passé?

— Oui, criant et tournoyant.

— Elle est folle. Je lui ai dit vingt fois déjà de se tranquilliser; mais dès que je puise de l'eau à la source, la voilà qui part comme une écervelée. Je crois qu'elle a peu d'intelligence. Ce n'est pas comme la perdrix, lorsqu'elle est sur ses œufs. — Encore une chose à vous dire, ma chère demoiselle; je n'en suis pas parfaitement sûr, mais je crois que vous vous marierez dans le courant de l'année prochaine.

— Avec qui? demanda Franck en véritable étourdi.

— Ceci, monsieur, est le secret du Maître des cœurs; nous autres créatures mortelles, nous n'avons pas la puissance de le deviner, et c'est fort heureux.

Le lendemain, dans la matinée, M. Valler apporta dans le salon deux lettres qu'il venait d'écrire. Les deux dames et Franck étaient là.

— Voici, dit-il à son fils, ce que j'ai résolu pour toi: J'écris à MM. Klaus de vendre des titres qu'ils ont à moi, jusqu'à concurrence de la somme que tu dois, et de la payer. Je les avertis, en outre, que tu ne rentreras pas chez eux. Il me paraît que tu n'es pas propre à devenir banquier, du moins pas dans ce moment.

Cette seconde lettre est adressée à mon ancien correspondant de Londres, M. Johnson. Je le prie de te recevoir dans ses bureaux, même au besoin dans ses magasins, à titre de volontaire. Là, tu feras ce qui te sera commandé, et tu apprendras l'anglais. Je veux que tu saches l'anglais. M. Johnson t'indiquera une pension chez d'honnêtes bourgeois. Je suffirai à tes dépenses pendant une année; je dis *une année*, écoute moi bien. Après cela, tu pourvoiras toi-même à tes besoins.

Dans huit jours, la réponse peut être venue; tu partiras dès que nous l'aurons. Fais préparer ton passeport, afin qu'il n'y ait aucun retard. As-tu entendu?

— Oui, papa; je vous remercie.

— Je veux demander à Besson l'adresse de son beau-fils, afin que tu puisses le voir de temps en temps, s'il est à Londres. Sa sœur serait peut-être bien aise de lui envoyer quelque chose par ton occasion.

— J'irai lui parler, si vous voulez, dit Mathilde.

— Eh bien, oui; va, ma fille, et demande l'adresse en même temps.

Félicité fut bien contente. Elle avait fait des chaussettes de laine pour Jean et ne savait comment les lui envoyer. Et puisque M. Franck va à Londres, dit-elle, il faut qu'il sache où et comment il pourra voir Jean. Emportez cette lettre de mon frère, chère mademoiselle; vous en lirez une partie à vos parents, si vous le jugez à propos. Le reste, vous le mettrez avec la provision précédente, sur le chemin où l'on oublie, comme vous me disiez il y a quelques mois.

Mathilde, encore cette fois, prit la lettre. La pensée qu'elle pourrait en lire une partie à son père, lui faisait plaisir. Mais il fallait bien s'assurer de la chose, avant d'ouvrir la feuille de papier devant lui. Voici ce que Jean écrivait:

« Clapham Park. South road.

» Londres, le 20 décembre 186...

» Ma chère sœur,

» J'ai de bonnes nouvelles à t'annoncer, et je ne veux pas tarder à le faire, bien que je t'aie déjà écrit au commencement de décembre. Alors j'étais encore dans ma pension de Portsmouth road, chez les Jamiston, qui ont été d'une grande bonté pour moi. Grâce à eux, j'ai appris, en deux mois, plus d'anglais que je ne l'eusse fait peut-être ailleurs dans un espace de temps trois fois plus long. Maintenant, je commence à me tirer d'affaire pour les choses usuelles de la vie, et je sens que je suis en bon chemin d'avancer, grâce aussi à ce que je sais d'allemand. Mais il s'agit d'autre chose.

» M. Spick, le négociant pour lequel M. Robert Davy m'avait donné une lettre, m'a invité plusieurs fois chez lui. C'est un homme pieux, sans formalisme, très simple, quoique possédant de grandes richesses. A soixante milles de Londres, dans le comté de Surrey, il est propriétaire d'une campagne où il passe une bonne partie de l'année, s'occupant volontiers d'agriculture et faisant du bien autour de lui. Il a deux fils et deux filles. Le cadet des garçons est un aimable enfant de douze ans, dont la santé n'est pas assez forte pour lui permettre de faire des études régulières dans un pensionnat ou dans un collège public. Les médecins disent qu'il doit vivre le plus possible au grand air et y prendre même ses leçons, sous forme de causeries familières. M. Spick m'a demandé, au bout de trois visites que j'ai faites chez lui, si je consentirais à m'occuper de son fils cadet, pendant mon séjour en Angleterre. Il serait remis à ma direction, pendant une partie de la journée; je vivrais avec la famille, et je recevrais un traitement de cinq

livres par mois. — J'ai trouvé cette offre si belle, que je n'ai presque pas osé l'accepter. J'ai répondu que j'étais prêt à essayer, et que si je pouvais réussir à me rendre utile comme on l'entendait, je m'estimerais fort heureux. Depuis dix jours je suis en fonctions, et cela ne va, il me semble, pas trop mal avec le garçon, qui sait déjà un peu de français. Dans un mois nous irons à la campagne; je me réjouis de voir de près cette belle agriculture anglaise, qui ressemble si peu à ce qu'on fait chez nous. Aujourd'hui, je ne te dis rien de l'immense ville de Londres; une autre fois, je te ferai part de mes impressions. D'ailleurs Wilson m'attend pour une promenade et je dois me hâter de terminer ceci pour le jeter à la poste.

» Ma bien chère sœur, au milieu de ces flots de peuple que je vois travailler et s'agiter en tous sens, je passe comme un solitaire dont la pensée va constamment habiter sous d'autres cieux. Là-bas, j'ai quitté tout ce que j'aime, ce que j'aimerai toujours avec la même énergie du cœur. Plains-moi donc, et cependant, reconnais avec moi les bienfaits du Seigneur à mon égard. Tout me réussit depuis que j'ai dit adieu à notre village, et tout me manque, lorsque je me retrouve seul avec mon souvenir. — Vois-tu ton frère Jean Laroche faisant conjuguer des verbes français à son élève, et prenant sa place à la table d'un millionnaire, aussi simplement que s'il taillait la vigne à Canvert, ou fauchait le pré marais dans lequel Martin cueillait des joncs? Comme la vie extérieure peut être changée! Mais celle du cœur et de l'âme reste la même. Adieu. Mes amitiés à Ernest et à ton père.

» Jean l'exilé. »

CHAPITRE XXX.

LA SAUCISSE DE CHENEVARD



ette lettre de Jean, qui ne contenait pas même le nom de Mathilde, fit cependant à cette dernière une vive impression. Il n'y avait rien de changé dans les sentiments de Jean Laroche, c'était évident, mais Mathilde commençait à apercevoir derrière l'écorce rustique de l'ancien cultivateur, quelque chose de plus dégagé, de plus élevé, de plus en rapport avec sa propre condition à elle-même. Elle sentait qu'il se développait, *s'éduquait* au contact d'une société cultivée, et que, s'il revenait à Canvert dans un an, elle pourrait bien le revoir d'un œil un peu différent. Dans le récit fort simple du changement de position de Jean, elle distinguait un caractère qui a la conscience de sa force et en même temps se tient dans l'humilité. Déjà par deux fois, son cœur avait ressenti une joie secrète à entendre M. Valler faire l'éloge de Jean Laroche. Mais si M. Valler connaissait les sentiments de ce dernier pour Mathilde, ce serait le vrai moyen de lui donner une opinion toute contraire de celle qu'il avait exprimée la veille au sujet du jeune homme.

Mathilde lut cependant à haute voix toute la première partie de la lettre; son père en approuva beaucoup le ton et même la forme.

— Montre-moi l'écriture, dit-il à sa fille. Mathilde lui mit la première page sous les yeux.

— Oui, c'est très bien, dit-il; une belle et franche écriture. Dans une maison de commerce, Jean Laroche aurait pu être chargé de la correspondance pour les affaires qui demandent des explications, de certains développements qu'on ne peut confier à un employé ordinaire. Ah! si Franck voulait prendre exemple sur ce brave garçon!

Ce souhait fit bondir le cœur de Mathilde, moitié de plaisir, moitié d'effroi. Car enfin, en montrant cette lettre tout ouverte à son père,

elle lui cachait un redoutable secret. Plus elle agirait de cette manière avec lui et avec sa mère, plus elle donnerait de prise au sentiment qui commençait à s'enraciner dans les replis mystérieux que Dieu seul connaît.

La réponse de Londres étant arrivée, Franck partit pour sa nouvelle destination, sans avoir vu Casimir de Rioux. Depuis sa déconvenue, celui-ci ne venait plus au château, et Franck n'avait pas l'entrain nécessaire pour renouer avec lui son ancienne relation.

Dans le village, cette retenue des deux parts fut remarquée. Tout se voit, tout se sait, tout se raconte, dans cette petite vie de la campagne, qui du reste se déroule la plupart du temps devant le premier venu.

Un soir, Romain Chenevard entra chez son ami Besson.

— Nous avons tué ce matin notre *noir*, qui était blanc comme son collègue Martial, dit-il, et je t'apporte un morceau de saucisse, pour la goûter. Ma femme y a mis de la marjolaine; ça lui donne bon goût.

— Je te suis bien obligé; tu es vraiment trop honnête. Mais je ne veux pas la manger seul; je la porterai chez ma fille demain.

— Non, parbleu pas; je lui ai envoyé aussi une boucle et une côtelette. On n'a rien d'autre à offrir aux amis.

— Eh bien, écoute; Il me vient une idée, Romain. Je n'ai pas soupé; toi non plus, peut-être. Allons faire griller ta saucisse au cabaret; nous la mangerons ensemble. Je te proposerais bien de la cuire ici; mais ce serait toute une histoire pour moi.

— L'idée n'est pas si mauvaise, dit Chenevard en clignant d'un œil. Je l'ai bien eue un peu moi-même en venant, mais naturellement je voulais t'en laisser l'honneur. Mets donc ta casquette et allons. Nous ne boirons qu'un simple demi-pot chacun. Prends du pain. Le cabaretier vend le sien le double de ce qu'il le paie.

— Ah bah! que veux-tu prendre du pain! Le mien est sec; d'ailleurs, ça n'a pas bonne façon d'apporter du pain.

— Eh bien, n'en prends pas.

Nos deux compagnons se rendirent donc à l'auberge, où se trouvaient déjà M. de Rioux père, Martial et quelques autres habitués. Chenevard passa par le fond du corridor, afin qu'on ne vît pas son assiette, et entra dans la chambre à boire par la porte communiquant avec la cuisine. Besson avait déjà pris place à la table principale. Bientôt la Jeannette plaça devant eux deux assiettes, du vin, des verres et du pain bien blanc, demi-frais. À la cuisine, on entendait crier la saucisse, qui se grillottait dans une casserole. Le parfum arrivait jusqu'aux buveurs attablés.

— Il faut avouer que voilà une bonne odeur, dit Martial, dont le nez était très large et les narines aussi rondes que le trou fait par une

mèche de vilebrequin; oui, en vérité, cette saucisse sent bien bon.

— C'est que ma femme y a mis de la marjolaine, dit Chenevard.

— Ah! c'est donc pour vous qu'on travaille ici à côté?

— Ya! dit Chenevard. J'ai tué mon cochon ce matin, et comme l'ami Besson n'en a pas cette année, j'ai apporté un échantillon du mien pour le lui faire goûter. Ça ne te fait-il pas de la peine, quand tu vois saigner un porc?

— Non; pourquoi cela m'en ferait-il?

— N'as-tu pas dit un jour ici que les pourceaux sont exactement faits à l'intérieur comme les hommes? À titre de parent, cela doit donc te chagriner lorsqu'on en expédie un.

— Chenevard est un tout malin quand il s'y met, dit M. de Rioux; mais il n'y a rien là d'étonnant. Le voilà qui rentre à l'église depuis quelque temps: il a fait de bonnes réflexions. Peut-être qu'il nous offrira de sa saucisse, Martial; attendons de voir la longueur de son échantillon.

— Ma foi, monsieur de Rioux, si vous en voulez manger ce soir, il ne vous faut pas compter sur la mienne. Il y en a tout juste pour deux. Besson et moi nous n'avons pas soupé.

L'hôtesse vint, en ce moment, corroborer le dire de Chenevard, en posant sur la table un plat oblong, dans lequel était la saucisse, entourée d'un jus appétissant. Elle n'avait guère qu'un pied et demi de longueur.

Chenevard en fit le partage, et bientôt nos deux compères se taillèrent de grands morceaux de pain tendre, sur lequel ils essayaient leurs couteaux couverts de graisse. Martial en avait le cœur tout gros; il lui semblait qu'il pourrait bien avaler une aune de cette saucisse, tant elle était bien rôtie et sentait bon. M. de Rioux appela Jeannette:

— Vous n'en avez pas encore un peu, par hasard?

— Si bien; à votre service, et d'aussi bonne que celle-là; elle est sur le feu, et a cuit en même temps que celle de ces messieurs.

— Servez-nous-en pour deux. Voilà Martial qui me tiendra compagnie. Venez vous asseoir en face de moi, voisin charron.

— C'est bien de la bonté de votre part, monsieur de Rioux; je ne refuse pas une offre faite de si bon cœur. Vous êtes au moins un ami du peuple, vous; ce n'est pas comme M. Valler, qui ne met jamais les pieds au cabaret et croirait faire une mauvaise action s'il s'arrêtait à causer avec nous autres.

— Mais, dit Besson en posant son verre vide sur la table, je ne vois pas pourquoi M. Valler se ferait pair et compagnon avec nous. Il est encore étranger dans le village, et ne sait pas même qui tu es. Pourquoi donc voudrais-tu qu'il se liât avec toi? Ensuite, il n'a pas nos

habitudes; son éducation a été très différente de la nôtre.

— Bah! reprit Martial, ces gens sont trop fiers pour leur position; il ne paraît pas qu'ils aient une bien grande fortune.

— Oh! que si, dit M. de Rioux. Et d'ailleurs ajoutât-il d'un air narquois, le domaine de M. Valler lui a rapporté un bel intérêt l'année dernière.

Cette plaisanterie peu bienveillante, fit rire une bonne partie des assistants. Chenevard clignait de l'œil du côté de Besson, qui ne disait rien; il avait l'air de vouloir lui souffler quelque chose en le regardant, mais Besson restait dans le silence.

— Donne *voir* le pain, lui dit Chenevard; je veux faire un *rablet* pour amasser la sauce. Je n'aime pas à voir une assiette qui n'est pas proprement essuyée.

Besson tendit le reste du pain.

— Si j'étais à la place de monsieur dse Rioux, reprit Chenevard au bout d'un moment, j'aurais une petite proposition à faire à M. Valler.

— Quelle proposition? demanda M. de Rioux d'un ton bref.

— Oh! puisque vous vous fâchez d'avance, je ne dirai plus rien. Au reste, c'est une idée qui m'avait comme ça passé par la tête en rencontrant M^{lle} Valler, qui est vraiment une charmante personne. N'est-ce pas, Besson, qu'elle est jolie comme un cœur, la fille de ton ancien maître?

— Ça dépend des goûts, répondit le fermier. Mais pour bonne, elle l'est certainement.

— On m'a assuré, continua Chenevard, que son père lui donnera cent mille francs de dot; mais c'est peut-être une exagération. La saucisse du cabaret est-elle bonne, monsieur de Rioux? Il me semble qu'on n'y a pas mis de la marjolaine autant qu'à la nôtre.

— Elle est vraiment parfaite, s'empressa de répondre Martial; puis il ajouta: le fils Valler a été par là dernièrement. Savez-vous s'il est reparti? Besson, tu dois être au courant?

— Oui, répondit le père de Félicité.

— *Oui*; ça ne veut rien dire. Sais-tu où il est allé?

— Oui, fit encore Besson. Je ne suis pas si curieux que toi des affaires d'autrui, Martial; mais si tu veux absolument savoir où M. Franck Valler est allé, eh bien, c'est en Angleterre.

— Rejoindre ton garçon, peut-être?

— Non, je pense qu'il va apprendre le commerce et étudier la langue du pays.

— Alors on dit par là que M. Jean sera un milord, quand il reviendra?

— Peut-être. L'essentiel est qu'il reste ce qu'il est, répondit Besson avec fermeté: un brave et honnête jeune homme, qui travaille et fait

bien son chemin.

— J'ai toujours été étonné, continua Martial en s'adressant à M. de Rioux, qu'un garçon aussi intelligent que le beau-fils du voisin, ait eu la faiblesse de croire que la Bible est inspirée. Le simple bon sens vous dit pourtant que c'est impossible, puisque jamais personne n'est revenu de l'autre monde, ni n'en reviendra. Les choses sont toujours dans le même état où elles ont été de tout temps, et les morts n'habitent que les cimetières. Donc, tout ce que la Bible avance sur une prétendue résurrection est faux.

M. de Rioux, selon son habitude, allait mitiger la profession de foi de Martial, tout en lui laissant son caractère d'incrédulité brutale, lorsqu'un jeune homme entré depuis un moment se leva, et, s'adressant au charron:

— Monsieur, dit-il, je n'ai pas l'honneur de vous connaître, mais comme je crois à l'inspiration de cette Bible que vous repoussez, je vous répondrai par une parole qui vous concerne directement. C'est une prédiction que vous pouvez lire vous-même dans la seconde chapitre de St. Pierre, III, 3, 4: *«Sachez qu'aux derniers jours il viendra des moqueurs, se conduisant d'après leurs propres convoitises et disant: Où est la promesse de son avènement? Car depuis que les pères sont morts, toutes choses demeurent comme elles ont été dès le commencement de la création.»* — Vous voyez, monsieur, que la Bible, dont vous vous moquez, a parlé de vos idées, depuis bien longtemps. Vous feriez mieux de la lire que de la mépriser.

— Bien dit, ajouta Chenevard; ça te va comme le nez au milieu du visage.

— Vous êtes bien jeune, dit M. de Rioux à l'étranger, pour vous permettre des paroles aussi graves à l'égard d'un homme d'âge.

— Je défends mes convictions, monsieur, répondit l'étranger; et en le faisant, je remplis mon devoir de chrétien. Si j'ai mal parlé, réfutez les paroles que j'ai citées: elles ne sont pas de moi, mais d'un apôtre de Jésus-Christ. Si ce monsieur, qui a le malheur de repousser la vérité révélée, voulait lire la Bible avec une sérieuse attention, il verrait bientôt qu'il est impossible qu'elle soit un tissu de faussetés comme il l'affirme. Il est très facile d'être un moqueur; mais il faut du courage pour remettre la vérité en honneur quand elle est attaquée publiquement.

— Touche la patte! je suis de votre avis, dit Chenevard en se levant. Mais, voyez-vous, monsieur, le voisin Martial est trop borné pour vous comprendre: lui-même se compare aux animaux. Dans la Bible, n'y a-t-il pas un endroit où il est parlé de gens qui sont semblables aux bêtes destituées de raison? Moi, je suis bien bête aussi, mais je crois

pourtant que lorsqu'un homme meurt, son esprit retourne à Dieu qui l'a créé. Vous m'avez fait plaisir en prenant la défense de la Bible. Comment s'appelle-t-on?

— Mon nom est sans importance. Je suis vaudois, habitant d'une vallée du Jura.

— Dans un endroit où l'on fait des montres?

— Oui, et aussi des boîtes à musique.

— En avez-vous une avec vous, par hasard? demanda Romain, qui, pour beaucoup de choses, était comme un enfant.

— Oui, monsieur, j'en ai plusieurs.

— Faites-les voir jouer; ça me ferait plaisir de les entendre.

Le Jurassien ouvrit un sac de cuir déposé près de lui, et en tira deux boîtes. Elles jouaient chacune six airs, parmi lesquels un surtout fut admiré des assistants.

— Qu'est-ce que c'est que cet air? demanda M. de Rioux. Il est vraiment beau.

— C'est un air allemand, adapté à un cantique pour le jour de Noël.

— Ma foi, monsieur, dit Chenevard, cette musique m'a fait plaisir. Combien coûte la boîte?

— Elle est de 30 francs; mais je ne la vends pas. Celles que j'ai avec moi sont des échantillons destinés à des maisons pour lesquelles nous travaillons. Mais je pourrai vous en adresser une toute pareille, si vous le désirez.

— Je ne demanderais pas mieux, si je le pouvais, car vraiment cet air m'a réjoui le cœur. Les vignes n'ont pas gelé chez vous l'année dernière? dit de nouveau Romain en fermant un œil.

— Les vignes! Là-haut dans le Jura! Vous plaisantez. Mais les sapins furent gelés vers la fin de mai, et aussi toutes les jeunes pousses des hêtres. Quand la vigne gèle chez nous, c'est lorsque les établisateurs de montres et les fabricants de boîtes à musique n'ont pas de commandes, et les ouvriers ni argent, ni pain. Cela nous arrive aussi quelquefois.

— En tout pays les pierres sont dures, n'est-ce pas?

— Oui; et en tout pays les ouvriers sont pauvres, s'ils dépensent leur argent au cabaret ou en toilettes extravagantes. Le luxe, chez nous, a beaucoup augmenté depuis dix ans.

— C'est la même chose ici. Chacune de nos jeunes filles veut avoir une espèce de carmagnole en drap noir, rien que pour aller et venir par le village. Ça se donne des airs de demoiselles, comme si elles devaient épouser des messieurs. Et puis, une fois mariées avec des paysans, les voilà toute la semaine pas trop bien équipées, pour ne pas dire qu'elles se coiffent mal ou traînent leurs jupons dans la boue.

Je remarque tout ça, quand je vais et viens par là. Aussi, quand je rencontre une jeune personne qui a bonne façon, même une mère de famille, je ne me gêne pas de le dire à haute voix. Ça les encourage, vous comprenez. Et ça leur fait toujours un certain plaisir. Lit-on beaucoup de livres par chez vous ?

— Oui, mais ils sont loin d'être tous bons.

— J'en tiens un assez curieux dans ce moment; car j'en lis un certain nombre tous les hivers. Celui que nous lisons avec ma femme a pour titre *La mer*, par un nommé Michelet. Le connaissez-vous ?

— Non.

— Ce Michelet m'a l'air d'un homme qui a beaucoup vu et beaucoup réfléchi. Il est seulement trop savant pour nous autres; mais, voilà, je saute les endroits que je ne comprends pas. Je crois, Besson, que c'est le moment de lever le poste, à moins qu'on ne boive une bouteille avec ce monsieur.

— Je vous suis très obligé, répondit le marchand de boîtes à musique. J'ai soupé; et comme il me reste une forte journée pour demain, je vais aller dormir. Bonsoir, messieurs.

— Eh bien, partons aussi, Besson. Votre serviteur, Monsieur de Rioux. Et tâche voir, toi, Martial, de faire de bonnes réflexions. Ne vaut-il pas mieux, comme cet horloger, croire en Dieu et à l'Évangile, que de tout nier, pour le plaisir de se rabaisser au niveau de la brute ? Allons, Martial, donne la patte aussi. Il faut vivre en bons voisins: les hommes sont tous frères. Si j'avais pensé te trouver ici, j'aurais pris un bout de saucisse de plus.

CHAPITRE XXXI.

RÉFLEXIONS DE MATHILDE



Pendant que M. de Rioux passait la soirée au cabaret, son fils jouait au billard ou soupait dans quelque restaurant distingué de la ville la plus rapprochée. Étant d'une génération plus avancée, Casimir faisait les choses avec un goût moins vulgaire, quoique pas meilleur, à coup sûr, dans ses résultats. A dix heures, il enfourchait son cheval tout sellé, et arrivait aux Erignières pour se livrer au repos. Un jeune homme aussi actif, aussi occupé, avait grand besoin de sommeil après une journée si bien remplie.

En passant devant la maison d'école avec son ami Chenevard, Besson entra chez sa fille, pour voir si tout allait bien. Là, on lui apprit que, depuis dix minutes, il était grand-père. Un garçon venait de naître, aussi heureusement que possible. Besson en fut tout aise, mais cela le rendit assez sérieux. Il se reprochait d'avoir été au cabaret, pendant que Félicité risquait sa vie en mettant au monde un enfant. Chenevard, au contraire, trouva que tout avait été pour le mieux, puisque la mère et le petit allaient bien, et que Besson n'avait pu avoir aucune inquiétude. Singuliers caractères que ceux de ces deux hommes! L'un, parlant peu, prudent en ses réponses, intéressé, parfois presque dur, et cependant bon père, ne manquant ni d'une certaine générosité dans l'occasion, ni, au fond, de droiture; l'autre à l'air tout bon enfant, causant toujours et de tout au monde, mais décochant des traits malicieux aux gens qui ne lui plaisaient pas; se moquant des incrédules moqueurs, narguant le riche propriétaire aux habitudes communes et ne voulant de la camaraderie qu'avec des paysans de sa condition; appuyant la Bible quand elle était attaquée, et pouvant rester douze ans sans assister au culte public; plein d'esprit et plein de niaiserie; lisant beaucoup et profitant peu; regardant les

jolies filles pour leur faire un compliment agréable; aimant son verre de vin et ne s'enivrant jamais. Tels étaient Besson et Chenevard, chacun dans son originalité personnelle, avec des défauts et des qualités qui ne se ressemblaient point.

Martial n'était pas non plus un type ordinaire au village. Les incroyables, les matérialistes de fait, y sont sans doute nombreux; mais en général ce sont des natures plutôt timides qu'agressives: ils écoutent et gardent pour eux; rarement ils osent avancer une négation quelconque des vérités religieuses. Par ce côté-là, ils sont très vaudois. Martial, au contraire, éprouvait le besoin de faire de la propagande; la langue lui démangeait à cet égard; chaque fois que les vésicules de venin étaient gonflées, il cherchait l'occasion de les vider, en public ou en particulier. Cela le soulageait; il en ressentait une satisfaction non dissimulée dans son fiel amer, j'allais presque dire dans son cœur. C'était un être d'une suffisance excessive, pétri de vanité et d'orgueil, et avec cela, bas et rampant avec ceux qu'il reconnaissait comme étant ses supérieurs. Un tel homme avait sa place toute marquée dans l'église de l'avenir, parmi les adeptes de ce christianisme nouveau, qui compte les athées au nombre de ses fidèles. En attendant, Martial communiait dans les assemblées où l'on prêche encore le Christ mort pour nos offenses et ressuscité pour notre justification. Hors de la causerie familière, il n'avait plus de courage moral; ses convictions négatives fléchissaient devant l'opinion publique.

Sans être, au fond, beaucoup plus croyant que lui, M. de Rioux acceptait cependant ce qu'il appelait l'église de ses pères, à savoir les quatre murs d'un temple et les fonctions, quelles qu'elles fussent, d'un prédicateur. Immobilisme religieux, sans couleur et sans vie, qui laisse les gens dans l'indifférence la plus complète, ou même dans la haine de tout vrai réveil des convictions.

Casimir, le plus avancé de tous, ne croyant qu'à la force innée de la matière, se passait de culte, de Bible, de pasteur, d'église et de Dieu. Il ne s'en cachait point, du reste; tous ceux qui le connaissaient, savaient ce qu'il était à cet égard. Nul ne pouvait l'accuser de manquer de franchise, et peu lui importait ce qu'on pensait de ses opinions. Était-il heureux? Relativement, oui, puisqu'il possédait ce qui peut donner les jouissances matérielles: la richesse, la santé, la jeunesse. Mais Casimir n'était pas gai. Il avait de mauvais moments avec lui-même, le moi intérieur qui ne peut être joyeux qu'en aspirant à l'immortalité, dressait devant lui le noir fantôme de la fin de toutes choses; ou bien l'aiguillon mordant de la conscience se faisait parfois sentir vivement, à la suite de quelque honteuse action accomplie dans les ténèbres. Et alors, le jeune homme soupirait profondément:

il haïssait la vie, les hommes, tout ce qui existe, quand cela le prenait. Son âme qu'il niait, était comme une mer en tourmente, qui ne peut se calmer, dit la Parole inspirée, et dont les eaux jettent de la boue et du limon.

Depuis qu'il habitait Canvert, M. Valler avait fait plus d'une réflexion, et, certainement aussi, quelque progrès vers le bien. Nature sèche et cassante, mais droite et amie delà justice, il reconnut qu'il faisait fausse route, soit en écoutant trop son premier mouvement, soit en suivant les conseils de M. de Rioux. N'étant point doué pour la conduite d'une exploitation agricole, il s'était morfondu à vouloir diriger celle de son domaine. Maintenant il convenait qu'il aurait mieux fait de garder Besson comme fermier, que d'administrer ses terrains pour son propre compte. Continuellement il se fâchait avec ses domestiques et ses ouvriers, et souvent pour des détails de peu d'importance, mais qui représentaient les chiffres d'un compte dans son esprit. M^{me} Valler détestait de telles tracasseries, et cependant ne faisait rien pour les épargner à son mari. M. Valler s'appuyait alors sur le caractère plus égal de Mathilde, qui cherchait à le calmer, à avoir sur lui une bonne influence dans les choses sur lesquelles il la consultait. La triste affaire de Franck revint bien des fois sur le tapis entre eux, pendant ce solitaire hiver. Les lettres du jeune homme étaient bonnes, et celles de son chef, M. Johnson, encourageantes. En avril, M. Valler reçut un jour dans la même enveloppe les deux lettres suivantes:

« Mon cher monsieur Valler,

» D'après ce que j'ai pu reconnaître des aptitudes de votre fils, j'ai cru devoir le mettre aux expéditions des marchandises, et non beaucoup à la plume. Je crois que cela ira bien. Le jeune homme doit agir. Il est fait pour cela. Plus tard je vous donnerai des nouvelles.

» Votre dévoué, mon cher monsieur. » Johnson. »

« Mon cher père et mes chers parents,

» Dans la lettre ci-incluse, M. Johnson vous dit, peut-être, qu'il a changé mon travail dans sa maison. Je passe une bonne partie de la journée à voir confectionner des ballots de marchandises, et j'y mets aussi la main. Mon travail de plume se borne à des enregistrements très courts. Il me semble que j'attrape chaque jour quelques mots d'anglais, ce qui me fait grand plaisir. Vous avez eu une bonne idée, mon père, en m'envoyant ici; j'y vois des gens parlant peu, mais agissant beaucoup. Il ne me reste pas du temps pour les mauvaises pensées, comme lorsque j'étais chez MM. Klauss. Je me porte très bien et j'ai bon appétit. Nous sommes bien nourris matin et soir à la pension, et à midi nous - pouvons boire un verre de vin ou de bière et manger un morceau de pain, dans une chambre contiguë aux magasins de M. Johnson.

» *J'ai déjà vu plusieurs fois Jean Laroche. Il a eu la bonté de venir me chercher. M. Spick m'a invité à passer la soirée chez lui. C'est incroyable comme Laroche s'est développé depuis deux ans. C'est à ne pas le reconnaître. Et pourtant, il est resté aussi simple que lorsque nous allions pêcher ensemble à Canvert. Dans la famille de M. Spick, on fait grand cas de lui. Son élève l'aime beaucoup et lui obéit au moindre signe. Dans la maison de ce monsieur, on sait que Jean était cultivateur lorsqu'il a quitté la Suisse, il y a dix-huit mois; malgré cela, M. Spick n'a pas hésité à lui confier un de ses fils. Jean peut déjà prendre part à une conversation en anglais; Mlles Spick, dont l'aînée est une ravissante jeune personne de dix-huit ans, le reprennent en riant, lorsqu'il fait une faute de langage; et lui leur rend la pareille quand on parle français. — Jean m'a conduit au culte dans une église française. Nous irons aussi ensemble entendre des prédicateurs anglais, quand je serai en état de les comprendre. Malheureusement, Laroche et son élève vont aller à la campagne, à soixante milles de Londres, dans un mois. Je me trouverai alors bien seul. Adieu, chers parents. » Votre fils, qui voudrait vous prouver par une bonne conduite son affection sincère.*

» *Franck Valler.* »

Cette lettre de Franck causa une certaine émotion à M. Valler; pendant qu'il la lisait, on voyait peu à peu ses yeux devenir troubles et humides. Hélas! le cœur d'un père est tendre, souvent bien faible; le moindre retour d'un fils aux bons sentiments est comme un baume qui guérit de profondes blessures. Bien plus accessible encore à une tendre indulgence, M^{me} Valler dit qu'elle était sûre que Franck rentrerait dans le bon chemin, dès qu'il ne serait plus entraîné au mal par de mauvais camarades; elle ajouta que, dans un certain sens, c'était heureux que Franck eût rencontré Jean Laroche à Londres; mais que, pour Jean aussi, la connaissance de Franck serait avantageuse à bien des égards. Mathilde n'ajouta rien au jugement de sa mère, mais elle demanda la permission de lire à Félicité la partie de la lettre relative à Jean. Son père y consentit volontiers, en sorte qu'elle ne tarda pas à arriver chez la jeune mère. Et qu'avait dit le cœur en chemin? Plus d'une chose; mais laissons-lui ses secrets.

Ernest et Félicité étaient ensemble, lorsque Mathilde entra dans l'appartement du jeune ménage. L'école venant de finir, Ernest était bien vite monté vers sa femme. Il dorlotait le petit garçon et reçut lui-même la visiteuse. On causa avec entrain, mais sans parler des absents. En présence d'Ernest, Mathilde ne se sentit pas le courage d'entrer la première dans les détails de la lettre sur Jean. Elle allait se retirer, lorsque Félicité lui demanda si l'on avait des nouvelles de Londres.

— Sans doute, et de très bonnes. Je voulais vous les donner avant

de partir. Mon frère se loue beaucoup du vôtre, Félicité; M. Jean a conduit Franck à l'église française et l'a fait inviter chez M. Spick. Nous sommes bien reconnaissants de ces aimables attentions. Mais M. Jean et son élève quitteront Londres dans un mois pour aller à la campagne, et mon frère dit qu'alors il sera bien seul. — Monsieur Autier, donnez-moi donc un moment votre petit Jacques; voyez comme il me sourit.

— C'est qu'il vous aime déjà beaucoup, mademoiselle; il comprend que nous sommes de vos amis. Tenez, il vous tend les bras, comme pour s'élançer dans les vôtres. — Eh bien, va, puisque cela te fait plaisir.

Bientôt Mathilde rendit le poupon à sa mère, et revint chez elle d'un pas tranquille, le cœur serein. Il lui semblait qu'elle avait parlé de Jean tout simplement, sans rien qui lui donnât de l'émotion, tandis que ce n'eût pas été peut-être la même chose, si elle avait lu la lettre à haute voix. — Après tout, se disait-elle, si Jean Laroche n'a été qu'un simple cultivateur jusqu'à son départ de Canvert, qu'est-ce cela me fait? Au moins, je sais qu'il a travaillé et bien travaillé. Tous les hommes de son âge et dans sa position n'en ont pas fait autant. Et à côté de cette activité matérielle, il a su augmenter son instruction, développer son intelligence, acquérir de bonnes manières. Franck dit qu'il a l'air parfaitement à l'aise dans la famille de M. Spick. S'il pense à moi tout de bon, il saura bien le montrer un jour. Ma ligne de conduite est de ne provoquer aucune explication dans aucun sens, et de rester maîtresse de mes sentiments. C'est ce que je ferai, s'il plaît à Dieu. — Mais serait-il donc possible qu'un jour je dusse épouser ce fort garçon qui portait nos malles, lorsque nous sommes arrivés ici? Celui-là même que mon pauvre Franck regardait du haut de sa grandeur, et qu'aujourd'hui mon père propose à son fils pour modèle! Dieu décidera. Ce que je désire, c'est de connaître sa volonté, pour m'y ranger de bon cœur!...

Un instant après, ses pensées prirent une autre direction. Elle voyait les obstacles se dresser devant elle. Si Jean avait assez de hardiesse pour s'avancer résolument, que faire? Soumettre le cas à ses parents, sans doute. Alors, quel serait le premier mouvement de son père? et sa mère, que dirait-elle? M^{me} Valler considérerait une telle union comme une grande mésalliance. Le beau-fils de Besson, épouser Mathilde! Non, M^{me} Valler ne pourrait y consentir sans trouble et sans regrets. — Et si Jean persistait dans son système d'abstention de toute démarche, par humilité, par cette fausse idée qu'il n'était pas digne de Mathilde, et qu'il s'en allât pour ne point revenir? Ceci était encore plus grave que tout le reste, parce qu'elle se sentait disposée

à voir Jean Laroche et à causer avec lui. Oui, il fallait se l'avouer: si petite que fût la brèche, elle était ouverte; et il dépendait de ce que serait Jean à son retour, pour l'agrandir et enlever la place par un coup hardi. — Un autre nuage encore, malsain et intempestif, c'était ce que disait Franck d'une des demoiselles Spick. Si Jean Laroche avait pu s'éprendre, lui, travailleur aux champs, d'une demoiselle placée dans une position sociale plus élevée que la sienne, une miss anglaise, riche et belle, pouvait tout aussi bien s'enflammer pour le gouverneur de son jeune frère. Et, alors, adieu les premiers sentiments de Jean Laroche! « Ah! certes, conclut Mathilde, à la suite de ces diverses réflexions, je veux rester *moi*, libre, et me bien garder de donner carrière à mon imagination. Je pourrais en devenir malheureuse pour le reste de mes jours. J'attendrai donc, sans faire un seul pas dans l'un ou l'autre sens. »

CHAPITRE XXXII.

UNE JEUNE FEMME DE CHARGE



omme le printemps venait tout de bon, vers la fin d'avril, et que les arbres étaient en fleurs, les bois parsemés de hêtres feuillés avant l'éclosion générale de la verdure forestière, M. de Rioux tomba malade. Depuis bien des mois il souffrait d'un mal latent, qui tout à coup prit son essor et éclata d'une manière violente. On avait remarqué, du reste, soit au cabaret, soit dans le village, qu'il parlait beaucoup moins, ne riait presque plus, et qu'il suffisait de la moitié d'une bouteille de vin pour le rendre somnolent. Plusieurs fois il s'était endormi, accoudé sur la table de la chambre à boire. Une espèce de jaunisse noire se déclara, accompagnée d'un catarrhe¹⁸ aigu. L'estomac refusait la nourriture; le pouls s'accélérait de jour en jour, si bien que M. de Rioux paraissait en grand danger. Le corps, trop bien nourri, trop abreuvé d'alcool, n'avait point rendu en activité extérieure ce qu'il absorbait; et il en résultait maintenant une décomposition générale du sang et des organes. M. de Rioux ne tarda pas à se considérer lui-même comme absolument condamné. Il régla ses affaires et donna quelques directions à son fils.

— Je vois, lui dit-il un jour, que tu auras de la peine à te marier, comme tu pourrais cependant bien le faire, étant en position de choisir. Mais je ne sais pas ce qu'il y a contre toi ou contre nous dans l'opinion de nos voisins et de nos connaissances. On ne nous aime pas beaucoup. M^{lle} Valler t'a refusé; M^{lle} de Perthuis aussi, et pourtant les de Perthuis ne sont pas riches. A quoi cela tient-il donc? je n'en sais rien. Peut-être as-tu trop laissé voir que tu n'as pas les croyances religieuses du vulgaire. Il est bien possible que cela t'ait nui. Les

18 - NdE: On définit une *catarrhe*: Inflammation aiguë ou chronique d'une muqueuse, surtout dans les voies aériennes supérieures (nez, pharynx), avec hypersécrétion non purulente de ses glandes.

femmes, en général, sont dévotes; il leur faut, au moins dans notre pays, un mari qui aille avec elles au sermon. Tu devras peut-être, comme tant d'autres, changer de tactique, si tu veux réussir; ou bien, épouser une fille sans fortune. Ta mère vieillit; bientôt elle ne pourra plus diriger notre train de maison; il te faut donc songer sérieusement à une aide capable de la remplacer. Donne-moi de l'eau fraîche; il me semble que ma bouche va s'enflammer.

M. de Rioux but une gorgée d'eau, et retomba bientôt dans un sommeil agité et fiévreux. Casimir était sombre comme la nuit; sa mère excessivement fatiguée. Hélas! cette maison dans laquelle autrefois les trois membres de la famille agissaient chacun à leur guise, était maintenant visitée par une dure épreuve. Les cœurs ne s'amollissaient pas sous la verge de Dieu. M. de Rioux, qui avait tout mis en ordre pour les choses de ce monde, ne pensait point qu'il fallait aussi rendre compte à celui qui juge les vivants et les morts. M. Valler vint plusieurs fois demander de ses nouvelles et exprima le désir de le voir. Casimir le fit entrer vers son père.

— Mon cher monsieur, dit M. Valler au malade, j'ai bien pensé à vous depuis que vous êtes souffrant. Cela ne va-t-il pas un peu mieux maintenant?

— Non, je me sens, au contraire, chaque jour un peu plus près de la fin. Il faut bien que la vie ait son terme. Ce n'est pas gai; mais c'est la loi commune de l'humanité. Avant de fermer les yeux, j'aurais voulu voir mon fils établi, marié. Cette douceur m'a été refusée. Casimir est pourtant un bon garçon; j'ignore ce que mademoiselle votre fille a eu contre lui. Il l'aurait rendue heureuse.

— Mon cher monsieur, ma fille n'a rien contre votre fils; mais, vous le savez, pour épouser quelqu'un, il faut qu'il y ait une grande affection réciproque, ou tout au moins une conformité de vues sur ce qui peut donner le bonheur ici-bas.

— Enfin, c'est trop tard, malheureusement. Je vous prie, monsieur Valler, malgré la froideur qui s'est dès lors établie entre nos deux familles, de ne pas traiter mon fils en ennemi.

— Bien au contraire, monsieur; je voudrais pouvoir lui être utile, même dans le choix d'une compagne.

— Je vous remercie. Veuillez saluer ces dames de ma part.

M. Valler se retira, visiblement ému. Il raconta chez lui ce qu'avait dit M. de Rioux. M^{me} Valler exprima de nouveau le regret de ce que Mathilde se fût si promptement décidée à refuser Casimir.

— Après tout, dit-elle, c'est, en effet, un bon garçon, qui, par la mort de son père, va se trouver dans une position superbe. Peu à peu, Mathilde, même avant le mariage, tu aurais pu l'amener à partager tes

sentiments. Vous vous êtes trop pressés de dire non.

— Fais-moi le plaisir, répondit vivement M. Valler, de ne pas remuer de vieilles cendres froides. Mathilde n'aime pas Casimir de Rioux; pourquoi veux-tu qu'elle s'attache à lui? qu'a-t-il fait pour gagner son cœur?

— Mais, mon cher, il l'a demandée!

— Oui; le lendemain peut-être du jour où il prenait les filles du village par la taille, dansait avec elles et les menait au cabaret. J'aimerais mieux voir Mathilde épouser un laboureur, qu'un de ces jeunes gens riches, qui ne sont ni messieurs ni paysans et vivent dans l'oïveté. Du reste, il est possible que Casimir se range. Qu'il se mette au travail; alors, s'il se présente de nouveau, on pourra voir: c'est-à-dire, Mathilde pourra voir. Qu'en dis-tu, ma fille?

— Rien, mon père, si ce n'est que je vous remercie de prendre ma cause en main comme vous venez de le faire.

M. Robert-Davy, de retour depuis peu à la Supérieure, vint s'informer aussi des nouvelles de M. de Rioux. Casimir lui demanda s'il désirait voir son père.

— Oui certainement, si cela est possible. Il fit entrer M. Robert.

— Vous êtes bien souffrant, monsieur, à ce que j'ai appris en arrivant ici?

— Hélas, oui.

— Puis-je vous être bon à quelque chose? Veuillez disposer de moi, je vous prie.

— Merci; je n'ai besoin de rien.

— Éprouvez-vous de l'angoisse dans votre âme? Souvent, l'angoisse morale est plus douloureuse que les souffrances du corps.

— Non; je vous dirai, monsieur, que je pense très peu. Je vois seulement que je ne suis bientôt plus qu'un cadavre.

— C'est alors bien le cas de vous adresser au Sauveur, qui a vaincu la puissance de la mort en donnant sa vie à notre place, accomplissant ainsi volontairement les desseins de Dieu à notre égard. Vous savez ce qu'il a dit: *«Venez à moi, vous tous qui êtes travaillés et chargés; vous trouverez le repos de vos âmes.»* C'est par lui, par Jésus, que nous avons accès au trône de la grâce, comme il est écrit. À cause de Jésus, Dieu nous pardonne et nous traite comme ses enfants. N'avez-vous pas cette bienheureuse espérance?

— Non. Je sais que je vais d'où l'on ne revient plus, voilà tout.

— Essayez de prier le Dieu des miséricordes; il vous répondra dans son amour.

— Pour pouvoir prier, il faut croire. Or...

M. de Rioux n'acheva pas. Un gros accès de toux lui coupa la parole.

— Monsieur, dit Casimir qui était là, mon père ne peut parler que pendant de courts instants; vous voyez que cela le suffoque.

M. Robert attendit encore un moment. Lorsque M. de Rioux put de nouveau l'entendre, il lui lut un seul passage du Nouveau Testament: *«L'amour de Dieu a paru en ceci, que, lorsque nous n'étions que pécheurs, Christ est mort pour nous, qui étions des impies.»*

— Adieu, monsieur, dit-il en le quittant; je demande à Dieu, du fond de mon cœur, que vous ne partiez pas sans espérance, mais que vous receviez au contraire, dans votre âme, l'assurance du salut qui est en Jésus-Christ.

Casimir accompagna M. Robert-Davy jusqu'à la porte.

— Monsieur, lui dit ce dernier, j'ai été dans l'épreuve comme vous, et plus que vous; je puis donc me faire une juste idée de votre angoisse. Je sais que vous n'admettez pas le christianisme, et vous en avez parfaitement le droit sous votre responsabilité personnelle; mais si monsieur votre père désire avoir un entretien avec un pasteur, exprimez-vous de le faire venir. C'est votre devoir.

Casimir s'inclina, ne répondit rien, et retourna auprès de son père, qu'il trouva rendant le dernier soupir.

Leçon terrible que celle de la mort, pour quiconque s'éloigne volontairement de Dieu et ne craint pas, semblable aux esprits rebelles, de se révolter contre le saint des saints!

M^{me} Thévenault, beaucoup plus âgée que son cousin de Rioux, le suivit de près dans la tombe. Une fluxion de poitrine l'emmena pendant le mois de juin. Marie Colin la soigna avec une sollicitude vraiment touchante. De jour et de nuit, elle ne la quitta pas. M. Thévenault faisait venir le dîner d'un restaurant, afin de laisser à la domestique le plus de temps possible. M^{me} Thévenault reçut de nombreuses visites d'un pasteur, fidèle serviteur de Dieu, qui l'exhorta, l'encouragea, la consola et la fortifia dans ses derniers moments, lui rappelant les promesses de Dieu envers tous ceux dont le cœur se tourne sincèrement vers Jésus-Christ.

Le pauvre Thévenault ne pouvait se consoler. Sa vie était brisée, assombrie, changée du tout au tout. Vieux et seul, il ne savait au premier moment que devenir. Il ne voulait garder, ni son appartement, ni son ménage; et d'ailleurs il comprenait bien que Marie Colin ne resterait pas avec lui. Cela ne se pouvait pas. En homme habitué à tout peser et à tout calculer dès son enfance, il ne tarda cependant pas trop à prendre une décision, dont il fit part à Casimir, lorsque ce dernier vint lui faire une seconde visite, huit jours après l'ensevelissement de M^{me} Thévenault.

— Voici ce que j'ai le dessein de faire, dit-il. Je rends mon apparte-

ment et je vends mon mobilier, sauf ce qui est nécessaire pour garnir une chambre. Puis, j'irai passer l'été à la campagne, du côté de Lancy. L'hiver, je reviendrai à la ville, dans une pension convenable, où il y ait peu de monde. Ce qui me chipote, c'est que Marie Colin devra se chercher une place, et ce n'est pas la bonne saison pour en trouver. Je ne voudrais pas que cette brave fille tombât mal. Vous ai-je dit que ma pauvre défunte lui a légué cinq cents francs, outre un peu de linge et des effets personnels? Moi, je l'ai fait habiller pour porter le deuil, et je compte lui doubler son dernier salaire.

— Je venais justement, mon cousin, lui faire une proposition de la part de ma mère; je serai bien aise d'avoir votre avis. Ma mère ne peut plus diriger la maison sans se fatiguer beaucoup. Elle a donc pensé que votre domestique était la personne dont elle a besoin pour l'aider dans son ménage et lui faire aussi un peu compagnie. Marie a été si gentille avec elle pendant votre séjour chez nous!

— Ah! diantre, ça me fait plaisir. Vous pourriez la recevoir tout de suite?

— Dès que vous le désirerez.

— En ce cas, allez lui parler.

Casimir se rendit à la salle à manger, où il trouva Marie Colin, ourlant des mouchoirs de poche à bord noir. Vêtue d'habits de deuil et toujours en cheveux, elle était bien mieux encore que dans son costume de cuisinière. Elle se leva et attendit que Casimir l'eût saluée, avant de lui adresser la parole.

— Comment se porte M^{me} de Rioux? demandât-elle.

— Assez bien, mais fatiguée. Ma mère vieillit; la mort de mon père l'a terriblement éprouvée.

— C'est bien naturel. J'ai aussi bien du chagrin de la mort de ma bonne maîtresse.

— Marie, je viens de la part de ma mère, vous faire une proposition. Mon cousin, M. Thévenault, me dit qu'il ne continuera pas son ménage et qu'en conséquence vous le quitterez. Si donc vous n'êtes pas déjà placée, ma mère vous propose de venir chez elle, non pas comme simple domestique, mais comme chargée d'avoir l'œil sur le ménage et dans la maison. Vous lui avez plu par votre activité et votre intelligence. Quoique vous soyez bien jeune encore, elle est disposée à vous accorder sa confiance pour les fonctions que vous auriez chez nous.

— Je remercie madame votre mère, et vous aussi, monsieur. — Quels gages me donnerait-on? J'ai besoin de gagner, et j'avais l'intention de me placer en Angleterre.

— Le chiffre des gages ne sera pas un empêchement, à moins que

vous n'avez de très hautes prétentions. En Angleterre, il est évident que vous seriez payée davantage, mais vous dépenseriez en proportion.

— C'est ce qu'on m'a dit. Mais enfin, combien pouvez-vous me donner?

— Comme personne de confiance, capable de mettre la main à tout, ma mère a pensé vous offrir vingt francs par mois pour une première année.

C'était soixante francs de plus que ce qu'elle avait chez M^{me} Thévenault. Marie Colin réfléchissait et ne donnait pas de réponse. Quelque idée subite la préoccupait visiblement. Enfin, elle dit:

— Monsieur pense-t-il que M^{me} de Rioux aura besoin de moi pour un peu longtemps?

— Pourquoi cette question, dit Casimir en souriant, ce qui fit sourire aussi Mimi Colin:

— Parce que je ne voudrais pas m'engager pour quelques mois seulement, et me trouver bientôt dans le cas de chercher une autre place.

— Ne vous inquiétez pas de cela, Marie. S'il devait y avoir un changement dans la maison, vous resteriez avec nous, en tous cas, jusqu'à ce que vous eussiez trouvé une place convenable. Et comme nous sommes d'anciennes connaissances, je vous dirai que je ne vais plus danser au village. La mort de mon père m'a fait faire des réflexions. Si vous venez chez nous, vous y serez bien, je l'espère, et respectée de tous, comme vous le méritez. Je vous parle sérieusement. Répondez-moi si vous acceptez.

— A ces conditions, oui, j'accepte. Quand faudra-il me rendre à la maison?

— Dès que mon cousin vous permettra de le quitter. Vous écrirez à ma mère. Voici dix francs pour les arrhes, dit-il, en posant la pièce d'or sur la table. Bonjour, Marie.

— Bonjour, monsieur. Je présente mes respects à M^{me} de Rioux. Une chose encore: je me réserve de pouvoir aller à l'église une fois par mois.

— Cela va sans dire, et même vous pourrez vous y rendre en char, quand le domestique et le cheval de campagne ne seront pas occupés.

Casimir retourna auprès de son cousin Thévenault, ayant admiré la bonne tenue de la future femme de charge de sa mère, mais ne lui tendant pas la main en la quittant. Il se respectait trop, pour se permettre une telle familiarité avec la personne qui, à ses yeux, n'était plus l'ancienne Mimi Colin de Jacques Besson.

CHAPITRE XXXIII.

LE PRÉCEPTEUR ANGLAIS



Deux semaines après la visite de Casimir chez M. Thévenault, Marie Colin était installée comme première domestique aux Erignières. Elle se mit tout de suite aux devoirs de sa charge, à l'entière satisfaction de sa maîtresse. Certes, ni l'activité, ni l'intelligence, ni la bonne volonté ne lui manquaient. Lorsqu'elle arriva en grand deuil de Mme Thévenault, et l'air plus sérieux que d'habitude, Mme de Rioux se mit à pleurer. Mais ses larmes étaient douces; il lui semblait que Marie Colin la comprendrait mieux que personne, surtout dans ce qui avait rapport au bon ordre matériel de la maison, au linge, aux soins des confitures, etc.

Dans le village, chez Félicité particulièrement, on fut assez étonné de la décision prise par M^{me} de Rioux, à l'égard de l'ancienne servante. Ernest, à qui Félicité annonça la nouvelle en présence de son père, répondit qu'il n'y avait rien là de bien étonnant, puisque les de Rioux étaient des gens, au fond, très vulgaires, malgré leur vernis de politesse mondaine, et Marie Colin une fille ambitieuse et intéressée. Du reste, ajouta-t-il, elle quittera sans doute la maison dès que M. Casimir sera marié.

— En attendant, reprit Félicité, je trouve que Marie Colin aurait mieux fait de se placer ailleurs.

— Bah! conclut Besson, sans avoir l'air d'y toucher, elle vise peut-être à une position bien plus élevée encore. Elle a du sang français dans les veines, et sa mère était une gaillarde à ne douter de rien. La Mimi deviendra peut-être une grande dame; ce n'est pas la première fois que cela s'est vu. Il paraît, au reste, qu'elle est réservée et se conduit très bien chez M^{me} de Rioux.

Pour être juste, il faut ajouter à ce témoignage donné par Besson à Marie Colin, que son maître Casimir sut se tenir à sa place avec elle.

Était-ce calcul de sa part? sentiment des convenances? mais il est positif qu'il ne se permit plus aucune familiarité avec Marie, ni en actes, ni en paroles. Depuis la mort de son père, on aurait pu croire que vraiment il faisait de bonnes réflexions. Il travaillait davantage, sortait moins souvent, et ne rentrait plus si tard. Lui, qui aimait tant à rire et à batifoler autrefois, ne riait plus; il n'ouvrait presque plus la bouche, si ce n'est pour les affaires de la maison et du domaine. Était-il atteint d'une véritable tristesse? mûrissait-il quelque grave détermination? nul, pas même sa mère, ne le savait.

Par un beau soir de juillet, un peu avant l'heure où le soleil descend de l'autre côté des montagnes, Mathilde vint passer quelques moments chez Félicité. Vaillant gambadait en chemin; de temps en temps, il se mettait en arrêt devant quelque oisillon dont il apercevait le nid désert dans un fouillis buissonneux. Depuis le départ de Jean, le pauvre chien n'allait plus à la chasse; il devait donc se borner à des observations particulières, dont il ne gardait pas même le souvenir. — Ne voyant presque personne chez ses parents, excepté les familles peu nombreuses de la contrée avec lesquelles ils étaient en relations de simple politesse, Mathilde se trouvait parfois bien seule. Elle n'était pas liée intimement avec sa mère, ainsi qu'on a pu le remarquer dans ce récit. C'était fâcheux, sans doute, et trop ancien pour qu'il fût possible d'amener un changement complet à cet égard. La tendresse maternelle de M^{me} Valler avait toujours incliné du côté de Franck, qui souvent ne s'en était pas montré digne. Depuis la triste affaire de son fils, M. Valler s'était rapproché encore plus de sa fille par le cœur; il avait senti qu'elle était pour lui un vrai soutien moral, sur lequel il pouvait s'appuyer dans l'épreuve. Mathilde aimait aussi beaucoup son père, et savait user avec lui, tout naturellement, d'un tact filial, sans aucune espèce de calcul.

Ce soir-là, dans une simple toilette d'été, rose et fraîche de toute la beauté de ses vingt-deux ans, elle vint donc chez Félicité. Assise dans un cabinet de verdure au jardin, la jeune femme travaillait, pendant que le petit Jacques dormait dans une corbeille d'osier, posée sur le gravier. Ernest se délectait à fossoyer un carreau, pour y semer quelque graine potagère. Sur un prunier voisin, la fauvette à tête noire chantait à plein gosier, sans doute en l'honneur d'une seconde couvée. C'est à ce moment-là du jour, dans la chaude saison, qu'il fait bon se promener à la lisière des grands bois. À l'ombre de quelques vieux pins chargés d'arômes résineux, on s'assoit sur l'herbe épaisse qu'on peut fouler à son aise, et de là, les regards se promènent sur la plaine dorée par les moissons, sur le lac qui s'apaise à mesure que le soleil fuit, et sur les hautes montagnes

encore brillantes de lumière. L'âme qui cherche Dieu se repose avec confiance dans ses bras paternels, car on sent qu'il est bon, plein de gratuité envers les enfants des hommes.

En venant au village, Mathilde avait bien joui de cette tranquillité sereine de la nature, et surtout de se sentir vivre, avec la pensée d'un Être infailible, planant au-dessus d'elle et remplissant tout l'univers de sa bonté. Elle entra, souriante, dans le gai pavillon de Félicité. Elles étaient là depuis un moment, causant à voix basse pour ne pas réveiller le petit enfant, lorsqu'un bruit de pas se fit entendre sur le pavé de la cour. Couché à deux pas de sa maîtresse, le chien se leva en sursaut, bondit dans la direction du bruit et poussa bientôt des cris de bonheur, des glapissements de joie intarissables. Félicité tressaillit. Au même instant, un homme et un jeune garçon s'approchèrent de la porte. Ils allaient heurter, lorsque, laissant sa bêche en terre, Ernest accourut en disant :

— Félicité! voilà ton frère!

En effet, c'était bien Jean Laroche, avec son élève Wilson, arrivant tous deux inopinément. Félicité se jeta au cou de Jean, et, dans son bonheur de le revoir, elle embrassa Wilson sur les deux joues, au grand étonnement du jeune Anglais. Jean, à son tour, ne fut pas peu surpris de trouver Mathilde avec sa sœur; il la salua respectueusement, s'informa des nouvelles de ses parents, dit qu'il avait vu Franck dernièrement, en très bonne santé, et qu'il apportait dans sa malle un paquet de sa part, à l'adresse de M^{lle} Mathilde. Jean avait un peu maigri, mais pris quelque chose de beaucoup plus ouvert dans l'expression et de plus vif dans les mouvements. Vêtu simplement, portant une barbe épaisse et noire, l'œil franc au regard direct, Jean avait l'air d'un vrai gentleman, sans rien d'emprunté ou de maniéré. Wilson était un bel enfant, au teint rosé, les cheveux blonds, légèrement ondes.

Mathilde voulut repartir à l'instant, malgré le désir de Félicité de la garder un peu plus avec eux.

— Merci, dit Mathilde; vous avez à recevoir ces messieurs: à moins toutefois, dit-elle, que je ne reste ici pour veiller sur votre enfant, pendant que vous entrerez à la maison.

— Montre-moi donc mon neveu, Félicité, dit Jean.

Au même instant, Jacques s'éveilla; voyant tout ce monde autour de lui, il ne savait auquel sourire. Cependant il s'adressa à Mathilde, qui le prit, lui donna un petit baiser, et le présenta à Jean, d'une façon charmante.

— Je le garderai très bien un moment, dit-elle à Félicité; laissez-moi ici avec lui.

— Merci, chère mademoiselle; il faut qu'il mange. Ernest fait déjà bouillir de l'eau pour le thé de ces messieurs. Mais, Jean, pourquoi ne nous avoir pas avertis? Et moi qui n'ai qu'une chambre à vous donner! comment vais-je faire?

— Rassure-toi; nous sommes en séjour chez M. Robert-Davy, jusqu'à ce que nous allions plus loin, c'est-à-dire visiter la Suisse.

— Mais tu resteras longtemps avec nous?

— Le plus possible.

— Adieu, madame Félicité, dit Mathilde en lui tendant la main; je vous *félicite* vraiment de cette douce surprise.

— Adieu, mademoiselle, dit Jean à son tour. Demain, j'aurai l'honneur d'aller présenter mes devoirs à M. et M^{me} Valler. En même temps, j'apporterai le paquet de M. Franck.

Félicité se disposant à faire quelques pas avec Mathilde, Jean la suivit. Ils allèrent ainsi jusqu'à la porte communiquant avec la rue, où Mathilde la quitta. Déjà en avant, Vaillant allait sans doute porter au château la nouvelle. En revenant à la maison, Félicité dit à son frère:

— Comme je t'ai admiré tout à l'heure, mon cher Jean! A ta place, je n'aurais pu m'empêcher de me trahir par un mot, par un regard. Toi, tu es resté comme un roc.

— Ne te fie pas à l'apparence, je suis de ceux qui souffrent en dedans.

— Oui; mais tu lui diras pourtant quelque chose pendant que tu seras ici.

— Que lui dirais-je? non, rien; c'est impossible.

— Est-ce que tu la retrouves exactement la même?

— Cent fois plus aimable encore.

— Alors, mon cher Jean, il faut lui parler; je le ferai à ta place, si tu le veux.

— Non; je te le défends absolument. Elle doit tout ignorer.

Hélas! pensa Félicité, elle est dans une singulière ignorance à cet égard! Oui, en vérité. Il faudra laisser aller les choses selon leur cours et, je le vois bien, ne plus m'en mêler.

Jean et Wilson se régalerent de thé, de vin, et des provisions du petit ménage. Il y avait longtemps que l'ancien vigneron n'avait bu du petit blanc de Canvert, qui est si bon en été, mêlé avec l'eau fraîche; ni mangé une tranche de saucisson rouge, pas trop salé. Félicité avait des poules, des œufs qu'on apportait encore chauds du nid. Tout en mangeant de bon appétit, Wilson questionnait Jean en anglais, et celui-ci répondait avec une facilité qui causait un étonnement profond à la jeune femme. Ernest, moins expansif, admirait son beau-frère et aurait bien voulu pouvoir prendre part à la conversation.

Jean se rendit ensuite chez son beau-père Besson, tout ravi de le revoir; puis, à huit heures, les deux voyageurs reprirent le sentier de la Supérieure. Wilson s'amusa beaucoup à passer et repasser sur le tronc d'arbre jeté au-dessus de la rivière; et il aperçut bien vite, malgré l'heure avancée du jour, deux truites guettant le passage des insectes amenés par le courant.

— Nous viendrons pêcher dans le ruisseau, n'est-ce pas? demanda-t-il.

— Oui, si les propriétaires riverains nous le permettent. Je demanderai à M. Valler une permission pour nous deux.

— Oh! merci, monsieur; vous êtes bien bon pour moi.

Sur l'offre de M. Robert-Davy de recevoir chez lui, pendant quelque temps, Jean Laroche et Wilson, M. Spick s'était décidé à les envoyer tout de suite. Il leur permettait de rester en Suisse jusqu'à la fin de septembre, époque où Jean ramènerait Wilson en Angleterre. Comme Jean avait parlé plusieurs fois de se rendre en Amérique le printemps suivant, M. Spick était bien aise de lui faciliter un voyage en Suisse, sans que le jeune homme auquel il s'intéressait eût rien à déboursier pour cela.

En arrivant chez elle, Mathilde apprit à ses parents le retour de Jean Laroche, et leur annonça qu'il viendrait le lendemain. Cette nouvelle fit plaisir à M. Valler. Il dit qu'il faudrait inviter un jour à dîner Jean et son élève.

— Mais, mon cher, lui dit M^{me} Valler, est-ce vraiment une chose à faire? Souviens-toi donc du temps où le beau-fils de Besson n'était qu'un ouvrier de vigne chez nous.

— Je ne l'ai pas oublié, ma chère; je me souviens aussi de ce qu'il a été pour mon fils à Londres, et des conseils qu'il lui a donnés.

— C'est vrai, Armand; je trouve que Jean Laroche est un très brave garçon; toutefois, réfléchis que la femme de chambre Jeannette servait déjà chez nous à table, lorsque Jean travaillait à nos vignes.

— Ça m'est égal. Je verrai s'il a une contenance, ou bien si ses voyages ne lui ont rien appris.

— Je crois que vous pouvez être sans inquiétude à cet égard, dit Mathilde. M. Jean, d'après le peu que j'en ai vu aujourd'hui, tiendra sa place chez nous, et partout aussi bien et mieux que beaucoup des jeunes gens de famille que nous connaissons.

Jean Laroche vint donc le lendemain chez M. Valler. Il causa longtemps avec lui de l'Angleterre, de l'Allemagne du nord, de ce qu'il avait remarqué du vaste commerce de Londres, puis de l'agriculture du comté où se trouvait la terre de M. Spick. Il dit aussi un mot de son dessein de visiter l'Amérique. M^{me} Valler s'était réservé les questions

sur Franck. Jean lui répondit avec beaucoup de tact, parlant de Franck avec affection, relevant ses qualités naturelles et ce qu'il paraissait avoir acquis de moyens pratiques chez M. Johnson. Cette conversation avec Jean gagna le cœur de la faible mère. Il lui semblait presque entendre parler son fils. Aussi remercia-t-elle vivement Jean de tous les détails qu'il sut lui donner. Mathilde montrait des dessins à Wilson, pendant que sa mère parlait avec Laroche, mais elle ne perdait pas un mot de ce qui se disait non loin d'elle. Sans s'avouer pourquoi, elle était fière d'entendre Jean s'exprimer comme il le faisait, avec une simplicité pleine de distinction. Wilson ayant fait en anglais une question assez longue à Jean, sur un dessin de Mathilde, Jean lui répondit dans la même langue et donna l'explication demandée, comme si c'eût été la chose la plus naturelle du monde. Au bout d'une demi-heure, il se leva pour partir.

— Nous sommes aujourd'hui à jeudi, n'est-ce pas, ma femme? dit M. Valler.

— Oui, pourquoi?

— Pour savoir quel jour nous pourrions engager ces messieurs à venir manger notre soupe.

— Le jour que tu voudras, mon cher ami: si M. Jean était libre dimanche, par exemple?

— Eh bien, dit M. Valler en s'adressant à Jean, voulez-vous sans façon venir dîner avec nous ce jour-là?

— Je vous remercie, madame et monsieur; très volontiers, si toutefois votre heure me permet de revoir mon ancienne école du dimanche.

— Sans doute. Ma fille s'y rend aussi. A quelle heure Juste est-elle, cette école, Mathilde?

— A deux heures.

— Nous dînons à midi; cela s'arrange très bien. Nous comptons sur vous.

Jean s'inclina. M. Valler lui donna une poignée de main; M^{me} Valler lui tendit la sienne. Wilson allait des uns aux autres et eut seul le plaisir de serrer celle de Mathilde, Jean se bornant toujours au salut le plus respectueux, comme si le cœur eût été d'un calme plat, tandis qu'il s'agitait et faisait ressentir de violentes secousses à son maître.

«Oui, se disait M. Valler, lorsqu'il revint chez lui après avoir fait quelques pas dans le chemin avec les deux garçons, oui, allez chercher des compagnons comme celui-ci dans le monde! Vous n'en trouverez pas beaucoup. De rien, il a su arriver à être quelque chose, et quelque chose de très distingué; tandis que des centaines de jeunes gens riches, qui avaient tout pour se créer une position, ne sont

parvenus qu'à manger de l'argent à leurs familles, et à devenir, en fin de compte, des chenapans ou de fort mauvais sujets. Je voudrais, Dieu me pardonne! que celui-ci fit la cour à ma fille: je la lui donnerais de bon cœur. Mais s'il a mis dans son bonnet d'aller en Amérique, il songe à faire fortune avant de former un établissement. Au fait, il a raison. En Amérique, il trouvera assez une femme, et une riche, quand il le voudra.»

CHAPITRE XXXIV.

CAUSERIES



ette visite de Jean chez M. Valler, raviva tous ses anciens souvenirs et donna une plus grande force encore à ses sentiments pour Mathilde. Bien qu'il eût appris à se vaincre en plusieurs choses, il reconnaissait qu'il ne pouvait pas lutter avec avantage contre la véhémence de son amour. Aussi tremblait-il à l'idée de se retrouver trois jours après, et pour une visite beaucoup plus longue, en présence de celle dont la pensée occupait la meilleure place dans son cœur. Puisqu'il voulait persister dans son système de silence avec Mathilde, il aurait mieux fait, pensait-il, de ne pas accepter l'invitation de M. Valler. Mais quelle bonne raison donner pour un refus? Aucune, évidemment. Après tout, se dit-il le soir dans sa chambre, il en sera ce que Dieu voudra. Ce qui est certain, c'est que je ne parlerai pas le premier.

Le lendemain, vendredi, il retourna seul à Canvert; M. Robert-Davy avait emmené Wilson avec lui à Lausanne. Jean se rendit d'abord chez sa sœur, puis chez Besson, qui vint avec lui chez Romain Chenevard. Le vieux causeur lui fit bien des questions, sur les Allemands, sur les Anglais, sur toutes sortes de faits et de choses. Il lui demanda si les demoiselles anglaises étaient plus jolies que les Allemandes, ou bien si c'était le contraire. À la place de Jean Laroche, Besson eût répondu: « ça dépend; » mais Jean se borna à dire qu'en Angleterre comme en Allemagne, on rencontrait de belles personnes, et d'autres aussi qui étaient moins bien ou tout à fait laides.

— Parbleu! dit Chenevard, il est clair que cela doit être ainsi. Ce que j'aurais voulu savoir, c'est si par hasard vous en aviez trouvé une de votre goût, qui ait gardé votre cœur de l'autre côté de la grande gouille. Voilà pourquoi je vous ai fait cette question, qui m'intéresse pour vous.

— En ce cas, je puis vous dire que je reviens tel que je suis parti.

— Bravo, messire Jean! je vous approuve. Les nôtres de par ici valent bien celles de par là-bas, et il y en a une, pas bien loin de chez nous, qui, je l'avoue, me plaît beaucoup. Et alors, dites-moi un peu: les livres! y en a-t-il beaucoup par là-bas? j'entends des livres pour nous autres imbéciles et ignorants.

— En Angleterre, il y a une quantité de livres pour le peuple et pour la classe moyenne; en Allemagne aussi, mais peut-être moins qu'en Angleterre, dans le genre directement religieux. En revanche, les Allemands ont une foule de récits villageois, de petits romans populaires, très répandus.

— Est-ce qu'on ne pourrait pas les traduire? car voyez-vous, monsieur Jean, c'est une misère que notre bibliothèque du village. Je l'ai déjà lue trois fois en entier, et ça m'ennuie si je dois recommencer une quatrième. Il faudrait de l'argent pour acheter des livres nouveaux, mais la municipalité n'est guère généreuse à cet endroit, et les centimes des abonnés ne produisent que peu de chose. M. Robert-Davy me prête volontiers ses livres, parce que je leur mets tout de suite une couverture en papier, et que je ne tourne pas les feuillets avec le doigt qui vient de moucher la lampe; cependant on n'ose pas, vous comprenez, aller trop souvent ennuyer ce brave M. Robert. En été, ça le dérange; et en hiver, il est absent. Vous, qui savez l'anglais et l'allemand, à ce que dit le voisin Besson, vous devriez bien traduire quelques-uns de ces livres dont vous parlez.

— Pour moi, ce serait trop difficile; mais on en traduit chaque année un certain nombre, qui se publient en France, en Belgique, et aussi dans notre pays.

— Eh bien, oui! mais ça ne ressemble pas aux nôtres. C'est comme le vin de Chaillan, qui garde son goût de terroir, quand même il est transvasé.

— Ah! je vous le dis bien; il n'est pas facile de traduire un livre pour le peuple. Si l'on y fait des changements, on risque fort de le gâter; si on le donne mot à mot, cela lui ôte son originalité, sa grâce et sa vigueur naturelle.

— J'ai lu dernièrement un gros livre qui s'appelle *Ulric le Valet*. C'est par un nommé Jérémie Gothelf. Un joli et charmant livre; seulement, je trouve que ces paysans bernois sont grossiers comme du pain d'orge; ils se donnent des volées de coups de poing à se mettre le muffle tout en sang. Dans les foires, par le Simmenthal, ils se font de grandes balafres avec des couteaux. Je trouve ça terriblement sauvage. Croyez-vous que ce soit vrai?

— On dit qu'oui, et qu'à cause de cela, les Bernois n'aiment pas

beaucoup les ouvrages de Jérémie Gothelf, qui était pourtant un homme de génie.

— Voyez-vous ça! Ils se sont reconnus.

— Probablement.

— C'est que rien ne choque autant que la vérité. Mais nous allons prendre un verre, là, tout en causant. J'ai du plaisir à vous entendre, monsieur Jean.

— Je vous suis très obligé, mais j'ai encore une ou deux personnes à voir au village, avant de retourner à la Supérieure; pour aujourd'hui, je vais vous dire adieu.

— Eh bien, alors, toi, Besson, reste encore un moment. Je serais bien aise de te faire goûter d'un tonneau où j'ai mis *la boîte*, hier; il me semble qu'il a besoin de transvaser.

Besson se rassit, n'ayant pas d'objection à se rendre au désir de Chenevard. Jean salua les vieux époux et se rendit aux Erignières. On se souvient que, sans être en relation positive avec Casimir de Rioux, Jean Laroche avait eu autrefois avec lui plus d'une conversation, soit à la chasse, soit ailleurs. Casimir ayant perdu son père, Jean pensa qu'il était convenable de lui faire une visite. Il n'en avait pas parlé à sa sœur, et, chose particulière mais bien naturelle au fond, ni Félicité ni Ernest n'avaient dit à Jean que Marie Colin était placée chez M^{me} de Rioux. Ne sachant rien à cet égard, Jean vint tirer le cordon de la sonnette à la porte de la maison.

— Monsieur Casimir de Rioux? demanda-t-il à la personne qui vint ouvrir.

— Qui aurai-je l'honneur d'annoncer? répondit la domestique.

— Jean Laroche.

— Eh! monsieur Jean! monsieur Jean, c'est vous, et je ne vous ai pas reconnu! C'est la barbe qui vous change, pardonnez-moi. Ah! certes, je n'ai pas oublié vos bonnes paroles, lorsque j'ai quitté la ferme il y a deux ans.

Et Marie Colin ayant saisi la main de Jean, la serrait comme s'il avait été son frère ou son ami. Jean se demandait s'il rêvait.

— Est-ce bien réellement vous, Marie?

— Mais, rien de plus sûr, monsieur Jean. Que de fois j'ai pensé à vous! Quand j'ai su que vous étiez en Angleterre, après la mort de M^{me} Thévenault, j'ai eu l'intention de m'y rendre comme femme de chambre; mais M^{me} de Rioux m'a demandé de venir chez elle, pour diriger sa maison.

— C'est ce que vous faites ici?

— Oui, depuis peu de temps seulement. Mais pardon de vous retenir là. Veuillez prendre la peine d'entrer et de vous asseoir, pendant que

je vais vous annoncer.

Marie Colin conduisit Jean Laroche au salon et fut de retour en quelques secondes.

— Monsieur va être là dans un instant, dit-elle en se retirant.

Quand elle fut seule, elle ajouta pour elle-même: Voilà un garçon comme il faudrait en rencontrer un dans ce monde! mais ils sont rares; et une pauvre fille comme moi ne peut viser aussi haut. Un regard jeté dans la glace lui dit pourtant bien des choses, qui sans doute n'étaient que des illusions de sa part, ou des tentations. Il était assez naturel, du reste, qu'une jeune personne d'un caractère aussi primordial eût de telles aspirations, surtout avec les dons extérieurs qu'elle possédait.

Casimir reçut la visite de Jean avec une certaine gravité triste que ce dernier ne lui connaissait pas encore.

— La mort de monsieur votre père a été une bien grande épreuve pour vous, lui dit Jean. Il me tardait de vous exprimer à cet égard ma sympathie. Vous avez le bonheur d'avoir encore madame votre mère, moi j'avais perdu mes parents avant d'avoir seize ans.

— Je vous remercie, répondit Casimir. Dans la première jeunesse, on voit les choses moins en noir. J'ai vu mourir mon père après une courte maladie, dans un âge où l'on est encore plein de force: il avait cinquante-cinq ans seulement. C'est triste de penser que tout est fini. Vraiment, la vie est méprisable, quand on voit son peu de durée.

— La vie d'ici-bas, dit Jean, est une préparation à une existence immortelle et bienheureuse, si nous acceptons le dessein de Dieu et que nous comprenions notre position d'hommes pécheurs devant lui.

— Ceux qui croient cela doivent être, en effet, plus heureux, ou, du moins, plus soumis que ceux dont la raison repousse de telles doctrines. Je n'ai pas la liberté de choisir entre telle ou telle croyance; je m'arrête nécessairement à ce que je comprends. Au reste, parlons d'autre chose. Avez-vous l'intention de vous fixer dans notre localité?

— Non; je songe plutôt à aller aux États-Unis, lorsque j'aurai remis mon élève à ses parents.

— Si j'étais libre comme vous, j'en ferais autant. En Amérique, chacun agit selon qu'il l'entend, sans se préoccuper de l'opinion de son village ou de ses connaissances. Ici, vous ne pouvez faire un pas sans être exposé à un jugement sévère. C'est odieux. Finalement, chacun est responsable pour son compte personnel.

— Sans doute.

— Les Vaudois sont d'une intolérance excessive, dont j'ai horreur. Si l'on ne croit pas comme eux, on n'est bon qu'à donner aux chiens. Prenez les nationaux, prenez les dissidents, ils sont tous les uns

comme les autres: prompts à juger le prochain.

— Mais il me semble que vous ne les ménagez guère non plus dans vos jugements.

— Je serais bien bon de reste, de les ménager! Qu'est-ce que cela fait, si je ne partage pas leurs absurdes croyances! Je les laisse libres. Qu'ils m'accordent, à leur tour, la même liberté.

— Je vous assure, monsieur, pour ce qui me concerne, que je vous l'accorde entièrement; et cependant, pour rien au monde, je ne voudrais renoncer à ma foi au Dieu vivant, tel que je le sens en mon âme, et tel que je le vois révélé dans la Bible.

— Mais tous n'agissent pas à mon égard comme vous le faites.

— Je l'ignore, et je me préoccupe très peu de ce que pense mon prochain, quoique sans doute je sois traité de *mômier* par plusieurs de ceux qui ne croient à rien. Nous sommes jeunes tous les deux. Dieu nous fera passer par bien des expériences, avant de nous appeler à rendre compte. Pussions-nous quitter ce monde avec la ferme assurance d'une immortalité bienheureuse. Au revoir, monsieur Casimir, en Amérique, si nous devons nous y rencontrer quelque jour.

En disant cela, Jean s'était levé. Casimir lui tendit la main et serra la sienne avec une espèce de cordialité sur laquelle on n'aurait pu compter, à la suite de l'entretien qui venait d'avoir lieu.

Marie Colin se tenait à l'affût près de la porte d'entrée, afin de pouvoir saluer Jean lorsqu'il sortirait.

Casimir accompagnant ce dernier, cela n'empêcha pas la délibérée fille de lui dire quelques mots et de lui tendre la main.

Lorsque Jean fut hors de portée de la voix, Casimir appela Marie.

— Pourquoi, lui dit-il un peu sèchement, vous permettre d'appeler un étranger par son nom et lui tendre la main lorsqu'il vient en visite chez moi?

— Mais, monsieur, M. Jean est mon ancien maître, vous le savez; et je me suis toujours bien trouvée de ses conseils.

— C'est égal; vous ne deviez vous permettre avec lui, ni un pareil ton, ni de semblables manières.

— Cela suffit, monsieur: sur ce point-là, je n'ai de compte à rendre de ma conduite à personne. M. Jean est trop à part des autres messieurs qui viennent ici, pour que cela puisse avoir la moindre conséquence, tandis qu'il y en a, parmi ces derniers, dont je ne voudrais pas seulement toucher le bout des doigts avec un balai. Je sais ce que j'ai à faire; monsieur n'a pas besoin d'avoir du souci à mon égard.

Jean et Wilson dînèrent donc chez M. Valler le dimanche suivant; l'enfant, placé à côté de Mathilde; et le jeune homme à la droite de la

maîtresse de la maison. A deux heures, Mathilde, Jean et Wilson se rendirent à l'école du dimanche. Jean retrouva avec bonheur ses anciens écoliers et lit connaissance avec de nouveaux venus, blondes têtes de six ans. Il leur raconta ce qu'il avait vu à Londres, dans de vastes salles où sont réunis des centaines d'enfants, même de grandes personnes, chaque dimanche, pour s'instruire et entendre expliquer les saintes Écritures. Il parla aussi des grands vaisseaux, de celui, entre autres, sur lequel il avait fait le voyage de Hambourg à Douvres. Les détails qu'il donna étaient bien à la portée des enfants, en sorte que ces jeunes intelligences furent singulièrement intéressées par les récits de Jean.

Au retour, Mathilde et lui retrouvèrent le secret d'une de leurs anciennes conversations. Que de chemin l'un et l'autre avaient fait dans la vie, depuis moins de deux ans! Et pour Mathilde, plus encore que pour Jean, les obstacles avaient été durs à vaincre. Mais, il faut le dire, ils étaient franchis. Ce jour-là, si Jean avait eu la hardiesse de s'expliquer, il eût peut-être reçu une réponse encourageante. Son humilité, d'une part, et sa fierté naturelle, d'autre part, le retinrent dans le silence. Il allait même quitter la famille sans dire à Mathilde rien de plus qu'un simple bonjour, lorsqu'elle lui tendit la main. Il la pressa respectueusement dans la sienne, mais qu'il était donc loin de penser que, par le cœur, cette main lui appartenait déjà!

M. Valler mit à la disposition de Wilson tout le littoral de la rivière en face de sa propriété, ce qui enchanta le jeune pêcheur.

— Lorsque vous reviendrez nous voir, dit M. Valler à Jean en l'accompagnant, je serai bien aise de faire un tour avec vous dans la campagne. Vous me donnerez votre avis sur différents points où je n'entends rien. L'expérience que je fais depuis deux ans n'a servi qu'à me prouver mon incapacité agricole. Comme j'aurais mieux fait de laisser mon domaine entre les mains de votre beau-père! Mais voilà! j'étais arrivé avec des idées très arrêtées dans mon esprit, et j'ai eu le malheur de trop bien écouter les conseils de ce pauvre M. de Rioux, qui, au fond, n'était pas un méchant homme. On ne devient un peu sage qu'à ses propres dépens, à moins qu'on ne soit doué de bonne heure comme l'est ma fille, par exemple. Elle voit tout entre les mains de Dieu et est toujours disposée à obliger le prochain. Veuillez présenter mes respects à M. Robert-Davy.

Ce fut de cette manière que l'ancien négociant quitta Jean Laroche, au bas de l'avenue du verger.

CHAPITRE XXXV.

M. VALLER DANS LE CHAMP DE SEIGLE



Trois jours se passèrent. Malgré l'espèce d'engagement qu'avait pris Jean de venir causer d'agriculture avec M. Valler, il n'avait point reparu à Canvert, ni chez sa sœur, ni chez personne. Mathilde trouvait le procédé peu aimable; elle, qui avait fait tant de chemin depuis huit jours et dont le cœur inclinait décidément en faveur du farouche jeune homme, d'ailleurs si bon, et, au fond, si attachant et si distingué, elle n'avait pas douté un instant qu'il ne revînt très vite chez ses parents. Au lieu de cela, rien. Pas même des nouvelles! Un tel silence, après une journée qui avait dû être bien douce à Jean si véritablement il l'aimait, lui parut de mauvais augure. Elle se reprochait de lui avoir tendu la main comme il partait et se souvenait très bien d'avoir rougi lorsqu'il la lui avait serrée. « Me suis-je donc avancée à ce point, quand il est peut-être disposé à m'oublier? se disait-elle; alors, malheur à moi! toute mon ancienne prudence aurait été perdue, et la réserve si respectueuse de Jean n'était que de la froideur. » Si Mathilde avait eu moins de dignité personnelle et intime, elle en aurait versé des larmes amères. Sa conscience venant à se réveiller sur le secret qu'elle avait gardé avec ses parents lorsque son cœur était libre, elle se sentit bien triste et bien malheureuse.

Le jeudi matin, pas de nouvelles encore. Pendant le déjeuner, M. Valler demanda si quelqu'un avait aperçu Jean. On lui dit que non.

— J'ai presque l'intention de lui écrire deux mots pour lui demander de venir demain matin donner un coup d'œil aux vignes et à mes blés; samedi, je veux aller à Genève.

— Si vous le désirez, mon père, j'irai chez Félicité pour savoir où est son frère.

— Oui, vas-y; et s'il est là, dis-lui qu'il vienne demain, de dix heures

à midi; je lui demande cela comme un service.

Le cœur soupirant, et assez gros, Mathilde vint donc chez Félicité. Ernest donnait une leçon de chant à ses écoliers. En traversant le long corridor de la maison avant de monter à l'étage, Mathilde entendit les voix fraîches de ces enfants. « Qu'ils sont heureux! pensa-t-elle; ils ignorent les peines du cœur, et, leur chant fini, ils vont s'amuser et courir. »

Félicité avait un air triste qui frappa tout de suite Mathilde. Celle-ci expliqua qu'elle venait de la part de son père et dans quel but. Félicité répondit que Jean n'était pas revenu depuis-dimanche.

— Mais c'est étonnant, reprit Mathilde; mon père l'a attendu, et il avait presque promis de revenir.

— Cela ne lui aura pas été possible, répondit Félicité, ayant l'air de retenir la moitié de sa pensée.

— Ah! chère madame, dit Mathilde avec un léger tremblement qu'elle ne pût maîtriser, je vous disais bien, il y a longtemps, que votre frère oublierait, qu'il guérirait. Il a oublié et il est guéri. Puisse-t-il être heureux! Mais il faut absolument qu'il vienne donner un avis à mon père, demain dans la matinée, reprit-elle d'une voix ferme et assurée. Mon père lui enverra un billet.

Félicité ne répondit pas. Elle mit son petit Jacques dans la couchette de l'enfant, prit une lettre dans un tiroir de table, et vint s'asseoir à côté de Mathilde. Puis, lui passant un bras autour de la taille, et lui donnant la lettre de l'autre main:

— Lisez cela, lui dit-elle.

Mathilde lut:

« La Supérieure, jeudi matin.

» Chère sœur. Depuis dimanche, je suis dans un combat perpétuel avec moi-même, éprouvant tour à tour les angoisses les plus vives et l'espoir le plus doux. Il faut, ou que je parle, ou que je m'éloigne. Le cœur me dit de parler; le devoir, de m'éloigner. Si je retourne chez M. Valler, je suis perdu. Comment ne recevrais-je pas un refus? Toute autre réponse est impossible. Or, ce refus brisera ma vie et m'ôtera jusqu'à la faculté de remplir ma tâche journalière auprès de Wilson. Je me dois à cet enfant, et, s'il plaît à Dieu, je ne faillirai pas à la confiance de ses parents à mon égard. Au lieu donc de revoir Mlle Mathilde (et pourtant quel bonheur ce serait pour moi!) je vais me décider à partir samedi avec Wilson, pour notre voyage en Suisse, et après je retournerai en Angleterre avec lui. Demain au soir, à la nuit, j'irai seul vous embrasser. Plaignez-moi, et aimez-moi. Votre frère,

» J. Laroche. »

Après avoir lu, Mathilde passa son mouchoir sur ses yeux. Félicité

l'embrassa avec effusion.

— Vous savez maintenant, dit-elle, de quelle manière il oublie.

— Oui, je l'ai mal jugé. Il faut me laisser cette lettre et ne point dire à votre frère que je l'ai, ni que je suis venue, si vous le voyez avant qu'il vienne à la maison. Adieu maintenant, et Dieu veuille nous conduire!

Mathilde rencontra son père, comme il sortait de la cour du château.

— Te voilà déjà revenue, lui dit-il: eh bien?

— Félicité n'a pas revu son frère; mais vous pouvez lui écrire de venir demain. Il est à la Supérieure. Où alliez-vous en ce moment?

— Faire le tour du jardin; viens avec moi. Mathilde prit le bras de son père, causant de fleurs, de légumes et de fruits, dans les allées.

— Tu me parles de poires et de salades, c'est très bien, ma chère enfant, mais j'ai l'esprit préoccupé de Jean Laroche. Ce matin, j'en suis tout tracassé. Tiens, il faut que je te dise le fond de ma pensée: tu en prendras ce que tu voudras. Oui, vraiment, j'aurais vu avec plaisir qu'il se fût attaché à toi, quand même il n'a été autrefois qu'un simple cultivateur. Son père était négociant; il lui a laissé une petite fortune. Placés comme nous le sommes ici, loin de nos anciennes connaissances, tu te marieras difficilement. Après tout, les positions ne sont pas si différentes entre nous et Jean Laroche. J'avais bâti là-dessus depuis quelques jours un château en Espagne, à ce qu'il paraît, puisqu'il n'est pas revenu.

En écoutant son père, Mathilde lâcha son bras et s'assit sur un banc, n'en pouvant plus d'émotion.

— Eh bien donc, qu'as-tu? Ce que je viens de te dire est une idée comme une autre. Il n'y a pas de quoi s'en faire trop de souci.

— Mon cher père, écrivez-lui de venir vous parler, et demandez-lui ce qu'il pense de votre fille. Mais avant de lui écrire, lisez cette lettre.

M. Valler s'assit, lut le billet de Jean: il le lut deux fois, le remit dans l'enveloppe et, le rendant à Mathilde:

— Explique-moi tout cela, dit-il. L'explication ne fut pas longue, mais franche et fidèle, du commencement à la fin.

— C'est très bien, mon enfant, dit M. Valler: tu ne pouvais guère agir autrement. Puis il s'arrêta court.

Une vive émotion l'avait saisi. La réalité de ce qu'il avait désiré pour Mathilde, peut-être plus en imagination que d'une manière calme et réfléchie, se dressait maintenant impérieuse devant lui. A son tour, il fallait prendre une décision dont l'importance était excessive. Le vieil homme s'agitait dans ce cœur très paternel, très tendre à bien des égards, mais aussi très orgueilleux. Un grand combat s'élevait dans son âme. De peur d'être trop tôt vaincu par le regard de sa fille, il se

tournait d'un autre côté.

— Peux-tu m'attendre là un moment? lui demanda-t-il. Je voudrais marcher seul et réfléchir à cette grave affaire. Je ne tarderai pas à revenir.

— Oui, mon père, allez; vous me retrouverez ici. À l'instant, M. Valler partit à travers la campagne, marchant au hasard, sans suivre aucun sentier, foulant le regain et se jetant même dans les sillons des grands seigles ou nul ne pouvait le voir.

Mathilde restait assise, ne regrettant pas d'avoir parlé, mais craignant un résultat différent de celui qui semblait d'abord si facile à obtenir. Elle aurait voulu ouvrir son cœur tout de suite à sa mère, bien qu'il n'existât pas entre elles une très grande intimité. Si M^{me} Valler était venue au jardin, Mathilde lui eût tout avoué.

Durant la première moitié de sa promenade solitaire, M. Valler fut d'abord très agité. Il se sentait pris dans un filet dont il avait lui-même noué les mailles, et vainement il s'y débattait. « Tous, tous, se disait-il en cassant un bout de branche d'arbre sans y penser, tous, ils ont eu le dessus sur moi! Ce n'était pas assez de Besson pour m'humilier, il fallait encore que l'autre s'attachât à ma fille et gagnât son cœur, sans même lui dire un seul mot. Un campagnard, un simple agriculteur dans l'origine! C'est un peu fort! Ah! voilà pourquoi Félicité ne lui plaisait guère! Certes, monsieur Jean, vous n'étiez pas dégoûté! Il dit qu'il veut partir: eh bien!.... qu'il s'en aille!.... Oui, oui, qu'on ne le revoie jamais! Cela vaudra mieux. Au fond, Mathilde n'a sans doute pour lui qu'un attachement passager; c'est affaire d'imagination. Elle l'oubliera bientôt et Jean, une fois loin, guérira, ou ne guérira pas. Cela le regarde. »

Arrivé à cette conclusion très peu consolante, M. Valler revint sur ses pas. Il était encore dans le sillon creux du champ de seigle, dont les épis barbelés se balançaient au-dessus de sa tête, à mesure qu'il y marchait. Le long de cette raie, les bluets en fleur le regardaient passer. Machinalement il se mit à en cueillir une poignée, se gardant bien d'y ajouter des nielles roses ou des coquelicots, qu'il aurait pu saisir sans s'écarter de son singulier chemin. En considérant ces fleurs d'un bleu si pur quand elles sont réunies, il sentit son cœur se troubler. — « Si Mathilde l'aime tout de bon, se dit-il, je risque de lui faire un mal affreux en le laissant partir. Et il faut bien qu'elle l'aime, puisqu'elle m'engage à le faire venir demain. Sa mère aussi, d'abord très opposée à l'idée que j'avais eue, ne voit maintenant rien au-dessus de ce Laroche. C'est vrai qu'il se présente bien, qu'il a un grand cœur, des moyens, de l'instruction, une espèce de fortune et que, devenu mon gendre, il me débarrasse à tout jamais du souci que me donnent ces

chiennes de terres.... Après tout, je crois que le plus sage est encore de dire *oui*. »

Comme il prononçait mentalement ce dernier mot, il rencontra Mathilde au bord du champ. De plus haut et de loin, elle avait aperçu le chapeau de son père. Il lui offrit le bras, et serra fortement celui de sa fille sur son cœur.

— Tu venais à ma rencontre, lui dit-il.

— Oui, je ne pouvais rester seule plus longtemps.

— Écoute, ma fille. Il faut agir avec prudence; on ne peut en mettre trop dans notre position. Comme toi, je viens de passer un mauvais quart d'heure. J'ai pris deux décisions dont je vais te faire part: la première, c'est que le mieux est de laisser partir Jean Laroche: qu'en penses-tu?

Mathilde était devenue très pâle, rien qu'à ce mot de *partir*. Elle ne répondit pas, mais continua de marcher avec son père pendant quelques instants. À la fin, elle rompit le silence.

— Et l'autre décision? demanda-t-elle d'une voix tremblante.

— Réponds d'abord à ma question.

— Eh bien, mon père, je respecterai votre volonté, mais vous m'avez amenée dans un abîme, car ce sont vos propres paroles qui ont contribué à pousser mon cœur où il est aujourd'hui.

— J'ai été imprudent, je le reconnais; j'ai manqué de sagacité paternelle; j'ai dit tout haut, dans ma famille, des choses que j'aurais dû garder pour moi seul, et même ne pas penser. Maintenant, si cet attachement est sérieux de ta part; si l'éloignement définitif de Laroche te cause une peine trop grande, eh bien, ma chère enfant, ma seconde décision est qu'on peut le faire venir. M'autorises-tu à lui parler demain? — Tiens, prends ces bluets que j'ai cueillis pour toi; — mais réfléchis que, si je lui parle, il ne s'agit plus, pour aucun de nous, de reculer. En peu d'instants, tout sera décidé.

— Je suivrai vos conseils, dit Mathilde, en devenant de la couleur des roses de tous les mois, qui s'épanouissaient à ses côtés dans un massif longeant le chemin. — Mais premièrement il faut parler à ma mère.

— Sans doute; nous allons le faire; elle sera tout aussi décidée que nous, dans le même sens.

— Faites, mon père. Que Dieu vous dirige!

M. Valler s'arrêta et poussa un grand soupir de soulagement. Il sentait qu'il était entré dans la voie la meilleure. Le mauvais mouvement avait fait place au bon. Heureux d'en avoir fini avec sa première incertitude, il reprit une sorte de gaieté.

— Ce diantre de Jean, dit-il, devrait bien se déclarer lui-même et me

tirer d'embarras.

— Il ne le fera pas. Je crois maintenant le connaître assez pour dire cela.

— Eh bien, on verra. Tranquillise-toi en attendant. Je vais tout expliquer à ta mère. Redonne-moi cette lettre et va dire à Chariot de se tenir prêt à porter un message chez M. Robert. — N'aie pas d'inquiétude; tout ira bien.

— S'il plaît à Dieu, ajouta Mathilde.

— Oui, sans doute, il faut toujours réserver sa volonté. C'est une très grave décision; mais toutes les jeunes personnes qui se marient, sont loin de rencontrer aussi bien que toi.

Le reste de la journée fut long, la nuit longue pour les trois habitants du château. Que fut-elle pour Jean Laroche? En ses songes, vit-il la bien-aimée? l'entendit-il ouvrir son cœur à ses parents et faciliter elle-même le bonheur auquel il ne pouvait croire? La plus heureuse de tous, la plus confiante peut-être, c'était Félicité; car elle avait lu dans le cœur de Mathilde, au dernier moment de leur entretien. Enfin, le lendemain arriva, et, vers les dix heures, Jean se fit annoncer.

M. Valler vint le recevoir lui-même.

— Pour ne pas perdre de temps, lui dit-il, allons voir tout-de suite les vignes et les blés; après, nous reviendrons causer un moment avec ces dames. Vous n'avez pas été indisposé depuis dimanche?

— Non, monsieur; M^{me} et M^{lle} Valler sont en bonne santé, j'espère?

— Oui, merci.

Ils arrivèrent au clos de vigne et le descendirent dans un sentier, jusqu'au bas.

— Que vous en semble? demanda le propriétaire?

— Les vignes ne sont pas mal cultivées; mais on voit bien encore les suites de la gelée de l'an dernier. Il faudra mettre un soin tout particulier à la taille, le printemps prochain. La récolte actuelle est faible; il fallait s'y attendre. Il serait bien facile d'augmenter le revenu du domaine, en plantant de la vigne plus bas encore, et une bande nouvelle au midi. Vous avez là une bonne exposition et un terrain excellent pour trois arpents de plus.

— Vous croyez?

— J'en suis certain.

— Allons voir le froment et le seigle. Ils y allèrent.

— Sont-ils assez mûrs pour les couper?

— Le seigle, oui; mais non le froment, pour lequel trois jours sont encore nécessaires avant d'y mettre la faux.

— Très bien.

— M. Valler suait à grosses gouttes.

— Ah! quelle chaleur! dit-il, en s'essuyant le visage. Monsieur Jean, reprit-il au bout d'un moment de silence, cette administration de vignes et de terrains m'ennuie affreusement. Je voudrais trouver un honnête homme, qui consentît à cultiver tout cela à moitié fruits; mais un homme sur la moralité duquel je pusse parfaitement compter. Je préfère ne pas reprendre un fermier. Que pensez-vous de cette idée?

— Comme vous le dites, monsieur, il faut pour cela un homme capable et de toute confiance.

— Voulez-vous l'être, monsieur Jean? je vous l'accorderai entière.

— Je vous suis bien reconnaissant, monsieur; mais je ne puis pas accepter votre proposition.

— Pourquoi donc?

— Un obstacle infranchissable s'y oppose.

— N'est-il donc pas possible de l'écarter?

— Non, répondit Jean, d'un accent presque désespéré!

— Mais cependant, écoutez Ici, M. Valler s'arrêta: une palpitation lui coupa la parole.

— Donnez-moi le bras, dit-il au bout d'un instant; j'ai de la peine à marcher.

— Vous sentez-vous mal, monsieur?

— Cela passe; maintenant je pourrai peut-être continuer. Écoutez-moi donc, monsieur Jean: l'obstacle dont vous parlez, voulez-vous, pouvez-vous me dire en quoi il consiste? avez-vous confiance en moi?

— Oui, certainement; mais j'ai la conviction que, dans ma position actuelle, tout est inutile.

— En ce cas, reprit M. Valler d'une voix tremblante, mais lançant à Jean un regard expressif, vous ne refuserez peut-être pas de vous en ouvrir à ma fille?

— Monsieur! s'écria Jean qui étouffait, est-ce que?...

— Pas un mot de plus, mon cher ami. Je sais tout, nous savons tout; ma fille, depuis longtemps, sait tout. Et, lui prenant de nouveau le bras, M. Valler l'emmena chez lui.

Jean Laroche avait plus l'air d'un condamné que de ce qu'il était en réalité. Son émotion, sa surprise étaient si grandes, qu'il ne savait ni ce qu'il pensait, ni ce qu'il disait, ni où il était. M. Valler ouvrit brusquement la porte du salon. Mathilde y était seule.

— Maintenant, je vous laisse, dit-il, et je pense que vous ne craignez plus de parler.

Puis il referma la porte et descendit l'escalier quatre à quatre, car lui aussi n'en pouvait plus d'émotion. En courant, il lui semblait qu'elle passerait plus vite. M^{me} Valler l'attendait pour écouter le récit de cette première entrevue décisive.

Quand on s'aime, on est bientôt d'accord. Jean voulait s'humilier jusqu'en terre; il parlait de pardon pour une si grande audace; mais l'air heureux de Mathilde et les douces paroles qu'il entendit de sa bouche, lui délièrent bientôt la langue d'une autre manière. Son ravissement ne peut se décrire, surtout lorsque Mathilde l'assura qu'elle aussi était heureuse et lui appartenait de tout son cœur.

— Et vous vouliez partir sans me revoir, ajouta-telle, sans me dire le moindre mot, sans reprendre cette main que je vous avais tendue dimanche dernier! Cela, vraiment, je ne puis vous le pardonner. Pourquoi douter à ce point de vous-même? et de moi aussi? reprit-elle, avec la plus charmante simplicité. Mais si nous descendions vers mon père et ma mère?

Un instant après, se donnant le bras, ils entraient chez leurs parents.

— Ah! pourtant, les voici, dit M. Valler. Tout est bien allé, à ce que je vois. Je puis donc compter sur vous, Jean, pour mon *granger* l'année prochaine. Cela me soulage, rien que d'y penser. Vous habitez le côté de la maison où est ta chambre, Mathilde; et vous serez à votre ménage. Nous nous verrons tous les jours. Jean, je ne suis pas très riche; j'ai perdu d'assez fortes sommes depuis deux ans. Cependant, Mathilde aura vingt-cinq mille francs de dot. Avec ce que vous possédez et les revenus de la moitié du domaine, vous aurez de quoi vivre largement; vous pourrez même faire des épargnes pour les temps difficiles.

Quand ils eurent bien causé, Mathilde proposa d'aller embrasser Félicité. Les fiancés partirent donc ensemble, et ce fut de nouveau une explosion de bonheur et des récits à n'en pas finir.

— Voilà pourtant, dit Ernest, des fiancés qui, jusqu'à aujourd'hui, ne s'étaient pas dit un mot de leurs sentiments. Cela ne se voit pas souvent. Pour moi, bien qu'on m'ait tenu un peu à l'écart, je n'ai jamais douté de vous voir heureux l'un par l'autre, et je puis bien dire aussi que je l'ai demandé à Dieu plus d'une fois.

Félicité avait fait chercher son père. Besson arriva aussitôt, sans rien savoir.

— Je vous présente ma fiancée, lui dit Jean; voyez quelle grâce de Dieu à mon égard!

— C'est donc vrai? répondit Besson. J'en suis heureux pour toi, et je le félicite — Mademoiselle Mathilde, quoique je ne sois rien à Jean par les liens du sang, je vous assure que je l'aime comme s'il était mon propre fils, et que je vous ai toujours beaucoup aimée. Il m'est bien doux de pouvoir vous le dire aujourd'hui. Depuis longtemps, je gardais cette pensée au fond de mon cœur, sans oser en parler à personne, pas même à Félicité, que je supposais en savoir

plus long que moi. Vous nous faites à tous bien de l'honneur, chère mademoiselle; mais Jean saura vous rendre heureuse, et nous vous aimerons toujours davantage. Je me réjouis d'aller annoncer la nouvelle à Chenevard; en attendant, je voudrais pourtant savoir où vous habiterez?

— Dans la partie de la maison qui est au levant, dit Mathilde. Et nous devenons les *grangers* de mon père.

— Tout s'arrange donc au mieux. Il n'y a plus qu'à remercier Dieu. Vous me permettrez bien de retourner travailler un peu pour vous? Ça me fera plaisir.

Les moments de bonheur passent vite. Il était midi. Jean devait être de retour dans une heure chez M. Robert. Il reconduisit donc Mathilde chez elle, et repartit pour la Supérieure, le cœur débordant de reconnaissance. Avant le dîner, il eut encore le temps de tout raconter à son ancien tuteur, qui le félicita d'un si grand bonheur, et dit qu'il irait le jour même présenter ses compliments à la famille Valler.

CHAPITRE XXXVI.

NOS CONNAISSANCES DE CANVERT



Le temps a marché. À la suite d'années paisibles, riches des bénédictions de Dieu, des cris de guerre ont éclaté tout à coup chez deux grands peuples voisins. D'épouvantables événements ont eu lieu; d'autres vont s'accomplir, et nul ne saurait en mesurer la portée. L'ambition des puissants, peut-être aussi les ambitions nationales, ont amené la destruction et la mort. Au lieu de la parole que nous avons inscrite en tête de ce petit livre comme un drapeau, — « bienveillance entre les hommes, » — la haine, la vengeance et toutes les mauvaises passions se sont rencontrées en chemin. En bien des endroits, la terre a été inondée de sang humain; les champs et les vallons gorgés de cadavres. De grandes cités, des villages, des milliers d'habitations ne sont plus que des ruines fumantes ou des amas de décombres.

Un jour, l'histoire impartiale fera, pour nos descendants, le récit des victoires et des défaites; elle dira les causes vraies de cette lutte impie, honte d'une civilisation élégante, mais au fond cruelle, hypocrite et corrompue. Elle racontera aussi l'œuvre magnifique de la charité chrétienne en faveur des blessés et des malheureux de tous les partis. Là, au moins, se trouvera une belle page de consolation: ce sera la seule.

Tous les maux de la guerre ne sont pas extérieurs et publics; il en est de plus affreux, intimes et cachés, qui n'ont pas de nom sur la terre. Les deuils inconsolables, les angoisses morales, les sanglants outrages, les blessés enterrés vivants avec les morts, la faim et la soif qui tuent lentement ou jettent dans le désespoir, voilà encore ce qui accompagne le choc des batailles et la marche des armées. Il y a des hommes qui trouvent cela naturel! Il en est même qui rendent grâces à Dieu, quand leur conscience devrait être brûlée et leur front abattu

dans la poussière!

Qu'on ne nous parle plus de gloire militaire! Elle fait horreur. Après la révolte de l'homme contre Dieu, la guerre est la plus grande de toutes les monstruositées qu'il ait inventées. Quiconque l'aime ou la prépare, travaille avec celui que Jésus a déclaré meurtrier dès le commencement.

Mais revenons à notre humble tâche. Pour la remplir, il n'est point nécessaire de pénétrer dans les secrets de la politique, ni de compulsuer des documents. Il suffit de compléter, par quelques traits, le tableau champêtre présenté au lecteur dans ce récit. C'est ce que nous allons faire avant de poser la plume.

Après avoir quitté les fiancés, Besson se rendit chez son ami Chenevard pour lui annoncer la grande nouvelle. Ce dernier en fut ravi. C'était ce qu'il désirait depuis longtemps.

— Il faudra que Jean, une fois marié et établi, dit-il, se mette à la tête de notre bibliothèque. Puisqu'il retourne en Angleterre pour y conduire son moutard, dis-lui donc de nous rapporter de ces livres qu'on peut traduire. On trouvera bien quelqu'un par là pour les *translater* en français. — Pourquoi t'en vas-tu déjà? Nous prendrons un verre pour boire à la santé des époux.

Le verre pris et repris deux ou trois fois, Besson quitta le vieux lecteur. Chenevard ne tarda pas à se rendre devant la boutique de Martial, où il se tint planté sur ses jambes pendant quelques minutes pour le voir travailler. Martial sifflait, tout en parant avec le couteau à deux mains, les jantes d'une roue ferrée, qu'il faisait tourner à portée de son outil, à mesure que l'ouvrage avançait.

— Sais-tu, lui demanda Chenevard, ce que c'est que la roue de la fortune? Je parie que non. Quand on ne lit rien, on n'apprend pas grand'chose.

Martial releva son nez à narines rondes et répondit:

— La roue de la fortune est celle qui tourne du bon côté.

— Pas mal imaginé. Serais-tu bien aise d'apprendre une nouvelle qui t'intéresse?

— Quelle nouvelle? fit le charron d'un air de vive curiosité.

— Eh bien, M^{lle} Valler se marie.

— Avec M. de Rioux? s'empressa d'ajouter le questionneur.

— Avec M. de Rioux! reprit l'autre: *sens voir si le nez te branle?* Non. Eh bien, c'est avec Jean Laroche.

— Voyez-vous ça! fit Martial, parfaitement contrarié. On ne s'y serait pas attendu. Le beau-fils de Besson a du bonheur.

— Et la demoiselle aussi, car ils se valent bien l'un l'autre.

— Ça fera un ménage de mômières et une race de mômières.

— Peut-être. Il y a des races de toutes les espèces, dit Chenevard en riant.

— Tu ne paies pas le demi-pot, par hasard?

— Non, pas dans ce moment. Nous avons déjà pris un verre avec Besson. Un autre jour, je ne dis pas non.

Satisfait d'avoir lancé sa flèche malicieuse, Chenevard retourna à ses moutons.

Mathilde et Jean ne manquèrent pas d'aller visiter Martin-Sec dans son ermitage. Le vieux solitaire fut bien étonné de les voir arriver seuls, se donnant le bras.

— Vous souvenez-vous, lui dit Mathilde, d'une prédiction que vous me fîtes, il y a deux ans?

— Sans doute, mademoiselle. J'ai refait le jeu depuis, et j'ai vu que je m'étais trompé d'une année. C'est seulement bientôt que l'événement aura lieu. Je vous félicite tous deux. Le Tout-Puissant pourvoira à ce qui vous concerne.

— Nous vous sommes bien reconnaissants du souhait, dit Jean. Dieu ne vous abandonnera pas non plus, si vous faites des efforts pour lui obéir. Ainsi, Martin, si vous voulez qu'il vous bénisse, renoncez à consulter l'avenir, soit au moyen des cartes, soit par la table tournante. Ces choses-là, est-il écrit, sont en abomination à l'Éternel.

— Mais je ne cherche jamais à connaître ce qui peut nuire à mon prochain.

— C'est égal. Abandonnez toutes ces folles et mauvaises pratiques. Il vaut dix fois mieux faire un paillasson de plus. Comme je ne vous reverrai peut-être pas de quelques mois, voici pour acheter du pain et boire de temps en temps un huitième.

En disant cela, Jean posa un écu de cinq francs sur la table de Martin. Le vieux ôta son bonnet, joignit les mains et dit à haute voix, d'un air très sérieux: « Le Tout-Puissant veuille bénir l'union de ces jeunes gens et les entourer d'une famille, afin que l'un des deux ne soit pas solitaire dans ses vieux jours, comme je le suis à la fin de ma carrière. Encore six ans, et j'aurai cessé de souffrir.

— On ne peut pas juger Martin avec sévérité, dit Jean, quand ils eurent quitté la chaumière. Son cerveau a des places vides, qui le font parfois divaguer.

Ce fut Marie Colin qui, toute glorieuse, vint annoncer à M^{me} de Rioux et à Casimir le mariage de Jean Laroche. M^{me} de Rioux ouvrit de grands yeux derrisère ses lunettes et posa son tricotage. Casimir se borna à répondre un « tant mieux pour lui! » qui donnait à réfléchir.

— Au fait, reprit-il pendant que Marie était encore là, ce n'est pas la première demoiselle qui épouse un paysan; il n'y a rien là d'ex-

traordinaire.

— Alors, monsieur pense que Jean n'est qu'un paysan! Je l'aurais plutôt pris pour un Anglais de bonne famille, tant il a l'air distingué.

— C'est sans doute pour cela que vous lui avez tendu la main l'autre jour.

— Non monsieur; c'est parce que M. Laroche a été bon pour moi quand je n'étais qu'une pauvre servante chez son beau-père, et qu'il m'a donné de bons conseils.

— Eh bien, profitez-en et laissez-nous tranquilles. Moi, je suis très content qu'il épouse M^{lle} Valler.

Par ces quelques mots, on peut juger du ton et des rapports qui s'étaient établis entre Marie Colin et son jeune maître. De temps en temps, elle lui faisait sentir qu'ils avaient autrefois dansé ensemble, qu'il l'avait menée au cabaret, et même lui avait escroqué deux ou trois baisers dans le corridor de l'auberge. Aujourd'hui, si Casimir eût voulu renouer avec elle ses anciennes relations, surtout la dernière que nous rappelons, il est probable qu'il eût été fort mal reçu. Mais Casimir était loin de songer à cela.

Et cependant, de temps à autre, il se surprenait lui-même à regarder cette jolie personne, vraiment belle, dont tout l'extérieur était si gracieux et si frais, si plein de santé et de vie. Il lui venait parfois à l'esprit d'étranges pensées à son égard. Le cœur n'y était pas pour grand'chose; mais oui bien ses idées matérialistes sur la destinée humaine et sur la société à laquelle il appartenait, «Ce serait peut-être une chose à faire, se disait-il parfois. Je m'embarrasse bien peu de ce qu'on en penserait dans le monde. Chacun se marie pour soi et je n'ai de compte à rendre à personne. »

De son côté, Marie Colin était trop fine pour n'avoir pas remarqué l'espèce d'examen qu'elle subissait. « Mais qu'a-t-il donc pour me regarder ainsi? se dit-elle un jour. Est-ce que vraiment il aurait l'idée d'épouser une domestique? Il a dit, à propos du mariage de M. Jean, quelque chose qu'on peut parfaitement retourner dans l'autre sens. Je dois donc m'observer sérieusement et me tenir sur mes gardes.»

— Mais bientôt: «C'est une folie qui m'a passé par l'esprit, et d'ailleurs, pour épouser quelqu'un, je pense qu'il faut l'aimer. Or, il ne m'aime pas, et je ne l'aime pas non plus. Ah! s'il avait le caractère de M. Jean, ce serait une autre affaire. J'aurais pu m'attacher tout de suite à M. Jean. Le mieux pour moi sera de quitter cette maison et mes maîtres actuels, dès que je trouverai une bonne occasion de me placer à l'étranger.»

On voit, par ces réflexions intimes, que M^{lle} Mimi Colin ne manquait ni d'ambition, ni d'une certaine rectitude d'esprit et de

jugement bien rare chez une personne de sa condition. Les lectures qu'elle avait faites et le milieu où elle s'était trouvée depuis deux ans, avaient singulièrement contribué à développer son intelligence. Demi-Française, elle possédait les qualités et les défauts de cette nation, avec les ruses d'une enfant de la Savoie. On peut aller jusqu'à dire que, placée sur un grand théâtre, elle eût été du bois dont on fait les marquises.

Sur ces entrefaites, le mariage de Jean et de Mathilde eut lieu. Avant de le célébrer, Jean avait reconduit Wilson à ses parents, après avoir fait avec lui le tour de la Suisse. Il était convenu qu'on le lui ramènerait au printemps, avec un autre garçon du même âge, pour apprendre le français. Jean et Mathilde avaient consenti à cet arrangement, qui leur convenait à quelques égards, puisque le nouveau *granger* de M. Valler dirigerait le domaine plutôt qu'il ne reprendrait les outils de l'ouvrier du matin au soir, comme autrefois. Mathilde s'était engagée à donner quelques leçons de piano. Jeunes et forts tous les deux, ils ne comptaient point mener une vie de paresseux. — Franck vint de Londres avec son futur beau-frère, pour être ami de noce. On voyait que l'activité corporelle lui était meilleure que le travail de la plume.

— Encore une année là-bas, lui dit son père, et, si tu veux être sage, tu pourras t'établir à Genève.

— Ce serait trop tôt, répondit Franck; dans deux ans, peut-être.

Le printemps venu, on apprit tout à coup que le domaine du château des Elluyas, propriété de la famille de Perthuis, dans laquelle Casimir avait été refusé, venait d'être acheté par un M. Franginel, riche négociant retiré des affaires. Au mois de juin, M. et M^{me} Franginel avec leur fille unique, M^{lle} Elmire, s'y installèrent pour y passer la belle saison. Madame était très catholique; monsieur n'avait pas de croyances religieuses, mais il accompagnait néanmoins ces dames à la messe, lorsqu'elles s'y rendaient à la chapelle de Sonnerin.

M^{lle} Elmire était grande, brune, d'une beauté plutôt sévère que très agréable, mais, au total, une belle personne. Amazone décidée, elle fendait l'air sur son cheval anglais. Pour fêter son arrivée, M. Franginel donna une grande soirée dansante, où les propriétaires des environs furent invités. Les Laroche furent-ils oubliés? C'est possible. Ne furent-ils pas mis sur la liste dressée par M^{me} Franginel, c'est probable. Ils n'avaient pas fait de visite aux Elluyas. Rompant tout à coup avec ses nouvelles habitudes casanières, Casimir se présenta l'un des premiers chez M. Franginel. Il y vint à cheval. M^{lle} Elmire lui trouva de l'esprit, une sorte de belle façon fière et sauvage qui lui plut; mais surtout il lui parut très bien, lorsque, lançant son arabe à fond de train dans

l'avenue des Elluyas, elle le vit disparaître en un clin d'œil à toute distance. Aussi Casimir fut-il invité à la grande soirée des Franginel. Il y passa la nuit et parut le lendemain renaître de ses cendres. Ayant dansé plusieurs fois avec M^{lle} Elmire, il avait parlé chevaux avec elle. Bref, elle lui plaisait. Et puis, peu de jours après, M. Thévenault se laissa mourir à Lancy. Casimir héritait cinquante mille francs du vieux cousin, auquel il n'avait pas accordé une pensée depuis bien longtemps.

Pendant que ces choses se passaient, Marie Colin se rendit un jour chez Jean Laroche. Il était seul.

— Je suis décidée, lui dit-elle, à m'expatrier. Voudriez-vous me donner une recommandation pour les parents de vos élèves? Je crois pouvoir vous assurer que vous n'aurez pas à le regretter, car mon désir est de suivre vos conseils.

— Mais pourquoi quitter votre place? répondit Jean. Vos maîtres sont contents de vous; pour notre pays, vous avez de bons gages. À l'étranger, vous n'êtes pas sûre d'être aussi bien traitée que chez M^{me} de Rioux, et il faudra dépenser davantage. Vous feriez mieux de rester où vous êtes, Marie.

— C'est possible, à ce point de vue-là. Mais, outre que je désire gagner un peu plus, pendant que je suis jeune et forte, j'ai des motifs particuliers pour me placer ailleurs. Dans peu de temps, il est probable que M^{me} de Rioux n'aura plus besoin de moi, et je ne veux pas attendre au dernier moment pour savoir de quel côté me diriger. M. de Rioux ne sera pas étonné de ma décision, puisque je lui ai déjà parlé de mon intention d'aller en Angleterre lorsqu'il m'a engagée.

— Réfléchissez encore, Marie, puis vous reviendrez dans quelques jours. Si alors vous êtes encore ainsi décidée, nous écrirons. Vous n'avez cependant rien eu de pénible avec M^{me} ou M. de Rioux?

— Non monsieur; rien de plus qu'à l'ordinaire.

J'ai pris la décision dont je vous parle depuis assez longtemps, et je sens que je ne retournerai pas en arrière. Toutefois, je suivrai votre avis et j'y réfléchirai de nouveau. Veuillez avoir la bonté d'en parler à M^{me} Laroche.

Mathilde venait justement de recevoir une lettre de M^{me} Spick, qui demandait une femme de chambre. Au bout de la semaine, Marie Colin revint dans les mêmes dispositions. Jean vit qu'il était inutile de chercher à la retenir. Mathilde écrivit donc à M^{me} Spick, et la réponse fut que Marie était agréée. On lui donnait seize livres sterling pour la première année, avec promesse d'augmentation si l'on était content.

A la suite de cette décision, Marie s'adressa, le même soir, à M^{me} de Rioux et à Casimir, de la manière suivante:

— Madame et monsieur savent que je suis pauvre. Je n'ai qu'à me louer de la manière dont j'ai été reçue et traitée dans la maison; mais, comme je trouve à me placer d'une manière plus avantageuse à l'étranger, je prie madame et monsieur de m'accorder mon congé le plus tôt possible.

— Comment donc, Marie, dit M^{me} de Rioux très étonnée, vous songez à nous quitter dans un moment où nous avons le plus grand besoin de votre service! Nous allons avoir beaucoup de monde cet été; sans vous, je ne puis me tirer d'affaire. Il m'est impossible de souscrire à votre demande.

— J'ai bien du regret de désobliger madame, reprit Marie Colin; mais je veux absolument quitter le pays. Si monsieur, qui m'a engagée, me refuse aussi mon congé, il ne me restera que le parti d'offrir le dédommagement légal en pareille circonstance.

— Nous ne voulons point vous retenir par force, et nous n'avons pas besoin de votre argent, dit Casimir: Vous pouvez partir quand vous voudrez.

— Mais, mon cher fils, reprit la mère, tu n'y penses pas. Sans Marie, je suis incapable de recevoir les Franginel.

— Eh bien, je les recevrai, moi. Puisqu'elle veut nous quitter, laisse-la aller.

— Madame aura la bonté de me donner un témoignage écrit.

— Sans doute, mon enfant; mais ce départ me navre. Et où allez-vous?

— En Angleterre. Je partirai, si vous le permettez, dans huit jours.

— C'est entendu, dit Casimir; on vous fera un certificat.

Marie Colin se retira satisfaite. En reprenant son ouvrage elle pensait: «C'est un homme impérieux et vulgaire, presque grossier. Heureusement je n'ai pas été assez folle pour supposer que ses œillades valussent la peine de les compter. Qu'il épouse seulement sa grande brune; elle lui fera voir plus clair qu'il ne s'y attend.»

La nouvelle de l'héritage du cousin Thévenault fit du bruit dans la contrée. On trouvait que M. Casimir de Rioux était dans une fort belle position. Au risque d'éprouver un troisième refus, il demanda la main de M^{lle} Elmire. Madame sa mère la lui accorda, sous la condition, mise dans le contrat, que les enfants seraient élevés dans la foi catholique-romaine. Casimir ne fit, à cette dure clause pour un père, aucune objection. Peu lui importait, en effet, que ses descendants appartenissent à cette église plutôt qu'à une autre, puisqu'il n'était d'aucune et ne croyait à rien. Pour sa belle mère et sa femme, c'était une chose de toute première importance. On peut même se demander si, Casimir ayant été un protestant pieux, fidèle à la foi chrétienne,

M^{me} Franginel eût consenti à lui donner sa fille? Mais cela ne nous regarde pas précisément. Laissons-les aller, et puissent-ils connaître le bonheur d'appartenir à Jésus-Christ.

Madame de Rioux étant morte, Casimir et sa femme se sont fixés aux Elluyas, demeure plus convenable pour eux que les Erignières, surtout depuis que M. Franginel l'a réparée et embellie considérablement. Casimir chasse, monte à cheval; il va d'un domaine à l'autre, et remplace son beau-père aux Elluyas, lorsque M. et M^{me} Franginel vont, en hiver, dans leur pays. Assez de gens le félicitent d'avoir bien réussi dans ce monde, pour que nous nous dispensions de le faire à notre tour. Nous préférons jeter un dernier coup d'œil dans la famille de nos amis de Canvert.

Retournés chez leurs parents depuis longtemps, les deux garçons anglais sont probablement aujourd'hui de grands jeunes gens en barbe et moustache, qui travaillent dans des bureaux où se traitent des affaires considérables avec toutes les parties du monde. Chez Jean et Mathilde ils ont été remplacés par un petit Laroche qui a maintenant sept ans, et par sa petite sœur qui en a cinq. Il s'agit d'apprendre à lire et à écrire à ces deux enfants, et de s'en occuper bien davantage à mesure qu'ils grandiront ou qu'il en viendra d'autres.

Le domaine réussit entre les mains de Jean; depuis qu'il le dirige, le revenu a presque doublé. M. Valler dit qu'il a fait une très bonne affaire en donnant sa fille à son granger. Au fond, le vieux père sent bien la valeur réelle de son gendre, qu'il apprécie toujours davantage, à mesure que lui-même fait des progrès dans la piété.

Besson va et vient par là, un outil quelconque à la main, redressant les échelas penchés de travers, ou déterrants une grappe qui touche le sol. Félicité et Ernest ont vu leur famille s'augmenter de deux fillettes. Ils vont simplement leur petit chemin et sont heureux.

Chenevard a dû prendre des lunettes d'un plus fort numéro. Aujourd'hui ce ne sont pas les livres nouveaux qui manquent; chaque année il en arrive en assez grand nombre à la bibliothèque populaire de Canvert, mais tous n'intéressent pas au même degré. Le vieux lecteur est parfois fatigué; il bâille, et sa femme s'endort de temps en temps sans lâcher sa quenouille. Mais un petit livre modeste, qui paraît tous les automnes et qu'il achète, lui cause toujours un vif plaisir. C'est le *Bon Messager*. « Voilà au moins un almanach auquel on peut se fier, dit-il, et qui contient de bonnes choses. Il ne nous prend pas, nous autres campagnards, pour des crétins, comme fait celui de Berne et de Vevey, avec ses prédictions de la pluie et du beau temps. Ça, par exemple, c'est joliment se moquer du monde. Pourquoi le *Messager boiteux* n'a-t-il pas annoncé d'avance la sèche-

resse qui dure depuis quatre mois, puisqu'il connaît ce qui doit arriver? Franchement, c'est un imposteur. Il *marque* pour ce dernier quartier de la lune: *inconstant, pluvieux, douteux*: et nous avons une *bise* épouvantable! »

Martial fait des charrues pour Casimir de Rioux, dont il vante beaucoup la grande richesse, et avec lequel il boit bouteille de temps en temps. Casimir prend volontiers un verre au cabaret; il tient à continuer les traditions de son père. Toujours aimable, bon et sympathique, mais vieilli, M. Robert-Davy fait du bien autant qu'il le peut, partout où il se trouve. À la Supérieure, on ne le voit plus guère qu'en été.

Franck Valler s'est établi à Genève. On lit en tête de ses factures: *Gérances-Commission-Expédition-Recouvrements. Valler et Gracias, Genève*. Les deux associés font d'assez bonnes affaires. Gracias est marié. Franck est resté garçon.

Marie Colin a réussi en Angleterre. Sa bonne conduite, son activité, sa jolie figure, gagnèrent le cœur d'un des employés de M. Spick, nommé Harry Cott, un brave anglais sorti de rien comme elle. Harry l'a épousée il y a cinq ans. Ils se sont établis comme petits marchands, dans un quartier nouveau de Londres. Leurs affaires vont bien, d'autant mieux qu'ils ont le chagrin de n'avoir pas d'enfants. Depuis qu'elle sait l'anglais, M^{me} Harry Cott fréquente le culte avec son mari, dans la chapelle évangélique de Bayswater. Elle est devenue de fait protestante.

De tous les personnages de cette histoire, il ne reste à nommer que le pauvre Martin-Sec. Eh bien, Martin n'avait pas calculé juste. D'après la réponse de la table, il lui restait encore deux ans à vivre, lorsque Jean Laroche, passant un jour d'hiver près de la misérable habitation du solitaire, eut l'idée d'aller voir ce qu'il faisait. La porte était fermée, et, quoiqu'il fit très froid, on ne voyait pas de fumée au tuyau du poêle sortant au-dessus du toit. À l'intérieur, le chat jaune miaulait avec détresse. Jean poussa fortement la porte, qui céda sous la pression du bras. Le chat s'élança soudain dehors et se sauva tout ébouriffé dans la campagne. Couché sur son lit, Martin était mort, depuis plusieurs jours déjà, sans que personne en eût eu connaissance. Un pain, placé sur la table, était rongé par le chat. Martin avait une Bible à côté de son oreiller, et, sous ses bras étendus, raides et glacés, un morceau de planche sur lequel il avait écrit au charbon:

Vivant ou mort, il y sera pourvu.

Lecteur, nous avons ici une sérieuse leçon. Considérons la fin de

la vie présente; donnons notre cœur à Celui qui pourvoit, en effet, à tous nos besoins, et qui nous offre dès aujourd'hui sa grâce, pour toute l'éternité.

FIN

